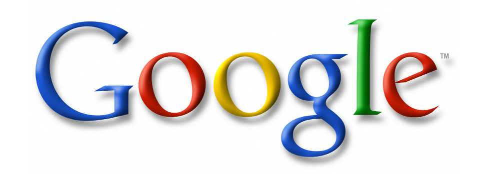




UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Collége de Bayeux.

Prix accordés par la ville.

CLASSE DE Cinquième

2.d Prix de Version latine

remporté par M. Yout

Pierre-Victor, né à Cormolin

le Mardi treize Août 1822.

Le Principal du Collége,

Le Comte





LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Modèle des jeunes gens, par l'abbé Proyard, *in*-18, *Paris*, 1818.

Mœurs des Israélites et des Chrétiens, par l'abbé Fleury, *in*-12, *Paris*.

Morale (la) en action, *in*-12.

Notice sur le collége de Juilly, par J. F. Adry, de l'Oratoire, 2e édition, *in*-8°, *Paris*, 1816.

Oraisons (Recueil des) funèbres prononcées par Fléchier, *in*-12, *Paris*.

Les mêmes, *in*-18, 1818, *Paris*.

Ornemens de la mémoire (les), ou les Traits brillans des poëtes français les plus célèbres, *in*-12, *Paris*, 1819.

Parfait Ecolier (le), ou Vies de plusieurs jeunes étudians, etc., *in*-18, *Paris*, 1818.

Parfait Modèle (le), ou la Vie de Berchmans, *in*-18, *Paris*, 1818.

Poëme de la Religion, par Racine fils, suivi d'Esther, d'Athalie et de Polyeucte, tragédies chrétiennes, *in*-18, *Paris*, 1819.

Psautier en français (le), traduction nouvelle, avec des notes pour l'intelligence du texte, etc., par J. F. Laharpe, *in*-12, *Paris*, 1820.

Remarques sur la Langue française, par l'abbé d'Olivet, contenant la Prosodie française, les Essais de grammaire, et les Remarques sur Racine, *in*-12, *Paris*.

Rhétorique française, par Crévier, professeur-émérite de rhétorique en l'université de Paris, nouvelle édition, revue et corrigée, 2 vol. *in*-12, *Paris*, 1819.

Saisons (les), poëme traduit de l'anglais, de Thompson, *in*-18, nouvelle édition, *ornée de* 5 *gravures*, *Paris*, 1818.

Saisons (les), poëme de Saint-Lambert, de l'Académie française; nouvelle édition, ornée de cinq gravures, petit *in*-12, *Paris*, 1818.

Syntaxe Française *ou* nouvelle Grammaire simplifiée, par l'abbé Fabre, quatrième édition, revue, corrigée et augmentée de Notes et d'un petit Traité de versification, *in*-12, *Paris*, 1818.

LA GRANDEUR DE DIEU DANS LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POËME,

PAR DULARD, Paul a

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES DE MARSEILLE.

HUITIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.

Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientiâ fecisti: Impleta est terra possessione tuâ.

Psal. CIII, ℣ 25.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'AUG. DELALAIN,

LIBRAIRE, rue des Mathurins St. Jacques, n°. 5.

1820.

Toutes mes Éditions sont revêtues de ma signature.

Auguste Delalain

AVIS

DES ÉDITEURS.

LA nouvelle édition que nous donnons de ce poëme, auquel le public a fait un accueil si favorable, et dont il a paru deux traductions, l'une en allemand, l'autre en anglais, a de grands avantages sur celles qui l'ont précédée. Elle est plus correcte quant à la partie typographique, plus châtiée quant au style, et surtout augmentée d'un tiers au moins.

Ces augmentations sont de deux sortes : les unes renferment de grands morceaux insérés dans le poëme, tels que la description du tremblement de terre de Lisbonne, le premier novembre 1755; celle du *polype d'eau douce*, ce reptile dont la reproduction est un phénomène si étonnant, et plusieurs autres qu'il serait trop long d'indiquer ici. Nous ne parlons point d'une infinité de changemens et de petites additions qui ont à la fois le mérite de l'exactitude et de la nouveauté. Il y a dans

ce genre des tirades de dix à douze vers ou réfondus ou ajoutés.

Les augmentations de la seconde espèce consistent en un grand nombre de notes travaillées avec soin, toutes curieuses et intéressantes. L'auteur les a multipliées avec d'autant plus de fondement, qu'il n'ignore pas sans doute que celles qui subsistent dans les éditions précédentes *doivent être regardées comme un des principaux ornemens de son poëme*. C'est le jugement qu'en ont porté les auteurs du Journal des Savans, et le public l'a confirmé.

La préface est augmentée de près de la moitié. Elle a été fortifiée de nouveaux raisonnemens qui développent encore mieux, et mettent dans un plus grand jour la contexture, l'ordonnance et la marche du poëme.

Tels sont les avantages de l'édition que nous publions aujourd'hui. Nous ne dirons rien de son mérite mécanique; mais nous oserons assurer que nous n'avons rien négligé dans cette partie-là, quoique très indépendante du succès que l'auteur a lieu de se promettre du nouveau degré de perfection où il a porté son ouvrage.

PRÉFACE.

Le spectacle qu'offre l'univers forme un tableau si merveilleux dans toutes ses parties, et ce tableau est si susceptible des grandes beautés de la poésie, qu'il ne saurait, ce semble, être tracé plus noblement que par la poésie même. C'est sans contredit le plus vaste et le plus riche où elle puisse s'exercer. Elle n'a point encore traité de sujet plus capable d'exciter un intérêt général, plus propre surtout à rapprocher l'art des vers, aujourd'hui presque tout profane, de la pureté de son institution primitive. En effet, si d'un côté l'analyse de la nature entière est pour la poésie une source inépuisable de descriptions en tout genre, de tableaux variés, d'attitudes contrastées, d'images ou fortes ou gracieuses, d'un autre côté, les merveilles que cette analyse expose mettent le poëte dans l'heureuse nécessité de célébrer la grandeur, la puissance et la sagesse de l'auteur de ces merveilles sans nombre, toujours d'autant plus admirées qu'elles sont plus approfondies.

Un sujet qui réunit ces deux grands avantages pouvait-il ne pas faire naître l'idée de le traiter? Pouvait-il ne pas inspirer à des génies mâles et vigoureux le désir de tenter une entreprise, à la vérité difficile et laborieuse, mais toute neuve, intéressante par son objet, utile à la religion et aux mœurs, capable enfin de couvrir de gloire en signa-

lant le zèle et les talens ? C'est aussi l'heureux effet qu'on lui a vu produire. Le projet d'embellir du coloris poétique le tableau de l'univers a été conçu, exécuté avant moi, et le succès l'a couronné. Le chevalier Blackmore et M. le cardinal de Polignac ont composé, vers le commencement de ce siècle, un poëme (1) qui embrasse la nature dans toutes ses parties, comme celui de Lucrèce, dont ils combattent et réfutent les principes dangereux, quoiqu ils lui doivent peut-être la première idée de leur projet. Mais ces deux poëmes (qu'on lirait avec plus de plaisir, si la métaphysique n'y dominait trop sur la poésie), sont écrits, l'un en anglais, l'autre en latin. Notre Parnasse, si abondant en tous les genres, avait à se reprocher une stérilité dans celui-ci : car

(1) Celui du chevalier Blackmore parut en 1710, sous ce titre : *La création, poëme philosophique, démontrant la providence et l'existence de Dieu.* Il est divisé en sept chants, comme le mien ; mais il est traité d'une manière très-différente, et à peu près dans le goût de *l'anti-Lucrèce* de M. le cardinal de Polignac, c'est-à-dire que le poëte anglais y propose et y réfute au long les objections des épicuriens et des incrédules, et que les faits n'y viennent qu'à l'appui des raisonnemens. J'ai pris une route opposée. Persuadé que la métaphysique n'est pas assez forte pour détruire les argumens des matérialistes, je les attaque avec de plus puissantes armes. J'en démontre l'absurdité par des preuves de faits tirées de l'ordre, de l'arrangement et du rapport qui règnent dans tout ce qui forme le système général de l'univers : méthode qui met mon ouvrage plus à la portée du commun des lecteurs, et lui donne plus d'âme, par les images variées que le sujet, pris du côté de la physique, fournit abondamment.

il faut compter pour rien *la Semaine* de Du Bartas (1), ouvrage informe, d'un style barbare, sans goût, et sans les moindres notions de physique. Pourquoi les muses françaises n'ont-elles pas moissonné dans ce champ vaste et fertile, à l'exemple de l'auteur du poëme sur *la Nature des êtres*, et des deux illustres modernes que je viens de nommer ? Les difficultés de l'entreprise, celle surtout de rendre en beaux vers des raisonnemens abstraits, des discussions philosophiques, voilà peut-être ce qui a découragé. D'ailleurs notre génie poétique, tenant en quelque sorte du caractère français, ne se détermine pas aisément à entrer dans une vaste carrière. L'idée d'un travail long et continu l'effraie, les obstacles à surmonter le rebutent. Il y a plus. Pour traiter un sujet de la nature de celui-ci, il faut être physicien, et on ne sera que poëte. Si, par un accord assez rare, on réunit en soi et le poëte et le physicien, qu'arrive-t-il ? Séduit par un faux préjugé, on croit qu'on ne pourra écarter ces ronces dont on s'imagine bien gratuitement que les sentiers de la physique sont hérissés. On ignore, ou l'on se dissimule qu'en des mains heureuses, les matières les plus arides prennent une forme aimable et riante, et qu'il faut seulement savoir les manier en poésie, comme l'auteur de *la Pluralité des mondes*, et celui du *Spectacle de la nature*, savent les traiter en prose. Ce sont là, si je ne me trompe, les principaux motifs qui peuvent avoir empêché beaucoup de nos poëtes de s'exercer sur le

(1) Ce poëme parut en 1578, et fut alors aussi estimé qu'il est oublié aujourd'hui ; mais il n'y avait en France, dans ce siècle-là, ni poésie, ni physique, ni goût.

sujet le plus digne certainement de les occuper, et le plus propre à faire briller leurs talens.

Ces motifs auraient dû agir sur moi plus que sur tout autre ; mais j'ai été plus hardi, ou plutôt plus téméraire. La beauté et la richesse de la matière m'ont étourdi sur les difficultés, et sur tout ce qu'un travail de longue haleine a de pénible et d'accablant.

L'ouvrage a été composé dans des alternatives de courage et de crainte, de vigueur et de lassitude : aveu ingénu de mes dispositions d'esprit en l'écrivant; enfin, d'efforts en efforts, il a été achevé. Je ne sais si le public désapprouvera l'exécution, ou s'il daignera l'applaudir. Quoi qu'il en soit, voici en peu de mots le plan du poëme que j'ose lui présenter.

Il contient sept chants. J'expose dans le premier tout ce que renferme le ciel astronomique, je veux dire la théorie de notre monde planétaire, la lumière et ses divers effets, les comètes, les étoiles fixes. Dans le second, il est traité de la mer et de tous ses phénomènes : flux, propriétés du sel marin, évaporation des eaux, poissons de toute espèce, coquillages, plantes marines, formation des îles, et, incidemment, de la navigation, de la découverte du Nouveau-Monde, du commerce. Je trace dans le troisième le tableau de la terre, quant à sa partie physique et météorologique. La description de tout ce que la campagne produit, soit pour l'utile, soit pour l'agréable, fait la matière du quatrième chant. Le cinquième roule sur le mécanisme des animaux terrestres : oiseaux, insectes, reptiles, quadrupèdes. J'analyse dans le sixième l'âme de l'homme et ses affections. Chacun de ces chants, excepté les deux

derniers, qui proprement n'en forment qu'un, est un poëme isolé qui n'a aucun rapport avec le chant qui le précède, ni avec celui qui le suit. Ils ne sont liés ensemble que par la seule continuité des merveilles de la nature, qui tiennent elles-mêmes par une chaîne impercerptible à ce tout si régulier qu'on admire dans l'économie générale de l'univers.

Tel est le plan de ce poëme; et on voit par ce précis que le sujet est encore plus abondant qu'il n'est varié. Aussi avouerai-je que cette extrême abondance m'a été en quelque sorte onéreuse. Surchargé de matériaux, j'ai été obligé, pour n'être pas trop prolixe, de n'employer que ceux qui, après un mûr examen, m'ont paru les plus dignes d'être mis en œuvre. Je me suis resserré autant qu'il a été possible, toujours en garde contre la séduction des richesses que je rejetais à regret, et qui souvent réclamaient contre leur exclusion. L'ouvrage n'a rien perdu à cette économie forcée, mais nécessaire. Il en a été abrégé : ce qui n'est pas un médiocre avantage. Réduire à de justes bornes l'étendue d'un poëme en vers français, soit épique, soit didactique, c'est sagesse, et même une finesse de l'art. Il est aisé de pénétrer les raisons de cette réduction, portée au point de briéveté convenable. La monotonie de la rime est une des principales.

Je me suis donc essentiellement attaché aux grands traits, je veux dire aux effets de la nature les plus frappans, aux œuvres du Créateur, je ne dis pas les plus admirables (elles le sont toutes au même degré), mais le plus universellement admirées. Par là l'ouvrage ne présente en général que des objets nobles

en eux-mêmes. Je sens que je n'ai point tracé ces riches tableaux avec tout le pittoresque, avec toute la vivacité de coloris que l'on pourrait désirer. Heureusement les merveilles que je décris se passent du secours de l'art; il leur est assez étranger, et même les ornemens le déparent plutôt qu'ils ne le relèvent. Pour frapper, elles n'ont qu'à se montrer nûment. C'est là le propre des œuvres de Dieu. Leur beauté est simple, quoique majestueuse; et cette simplicité, bien supérieure au vain étalage de l'art, est le sceau de leur excellence et de leur perfection. Mais c'est peu d'exciter une admiration qui ne s'épuise jamais; c'est peu de faire naître les sentimens de reconnaissance les plus vifs dans le cœur de ceux qui remontent avec un esprit de christianisme jusqu'à leur véritable destination; elles démontrent un premier principe, l'Être suprême qui les a produites par sa puissance, et qui les maintient par sa sagesse. L'existence de cet Être infini, seul créateur, seul modérateur de l'univers, est une vérité qui se manifeste à l'esprit en même temps qu'elle s'annonce au cœur. Si l'athée, supposé qu'il y en ait, était de bonne foi, il avouerait que, quoiqu'il dise que la formation de l'univers est l'ouvrage de la matière *mue par elle-même*, il est intérieurement aussi convaincu de l'existence d'un moteur immatériel, c'est-à-dire de Dieu, qu'il l'est de sa propre existence. N'appuyons pas davantage sur un point de fait qu'il est presque honteux à la raison de vouloir prouver, tant son évidence est palpable, et passons à quelques éclaircissemens plus nécessaires que la démonstration d'une vérité dont personne ne doute.

Je n'ai embrassé aucun système de physique spéculative, parce qu'il n'en est point qui ne soit erroné dans presque tous ses principes. Eh ! peut-on ne pas s'égarer en suivant un guide qui prend les ardeurs de l'imagination pour le flambeau de la vérité ? En matière de physique, l'esprit, purement spéculatif, n'enfante que des hypothèses hasardées, ou tout au plus ingénieuses. Il faut sans doute des raisonnemens ; mais ils doivent porter sur des points d'appui ; et ces points d'appui, ce sont les vérités de fait. Bâtir un système de physique sans lui donner pour base l'expérience, c'est élever un édifice sur des fondemens ruineux, et le construire contre les règles de la bonne architecture. Cet esprit, qui n'est pas assez en garde contre les écarts de l'imagination, s'empara de la philosophie vers le milieu du siècle passé. Il se livra à la spéculation des causes probables, et négligea l'observation des effets réels. Il ne connut point le mécanisme de la nature, parce qu'il ignora, ou, pour adoucir le terme, parce qu'il n'approfondit pas assez l'enchaînement et les lois des divers phénomènes. Ce fut le règne de l'esprit hypothétique ; mais il ne dura pas à beaucoup près aussi long-temps que celui du *péripatétisme* qu'il avait détruit. Il eut le sort de ces nouveautés que la mode accrédite, et qui n'ont qu'une vogue passagère. Newton parut. Tout changea de face. N'empruntant de Descartes que les excellens principes de sa *Méthode*, laquelle a tracé à l'esprit humain la route qui conduit à la vérité, il forma un système tout neuf, un système simple, analogue à la nature, uniquement fondé sur les lois du mouvement. Le monde savant fut éclairé d'un jour

plus lumineux. Des sentiers plus sûrs furent ouverts. La démonstration fut substituée aux conjectures. Newton, créateur d'une philosophie nouvelle, hâta rapidement les progrès de la physique expérimentale. Ce grand homme, à qui les sciences exactes doivent le degré de précision où elles sont parvenues, nous a appris à consulter la nature plutôt que notre imagination, à discuter plus qu'à décider, à rechercher les lois constantes et uniformes auxquelles tous les phénomènes sont assujettis. Il nous a appris à évaluer les effets, sans nous flatter d'avoir pénétré les causes; à pousser le doute méthodique jusqu'à ne regarder comme bien connu en physique que ce qui est constaté par des expériences exactes et réitérées; enfin à rejeter comme suspect d'erreur tout ce qui est avancé sur de simples probabilités, toujours équivoques, et souvent fausses.

Me conformant à des principes si sages, j'ai suivi un plan de physique générale, fondée sur l'expérience, la plus infaillible de toutes les méthodes. Les faits que démontre la physique expérimentale sont bien plus concluans que les subtiles spéculations de la physique systématique. Ils forment le seul système qui soit marqué au sceau du vrai, et qui par là doive être adopté avec confiance. Il y a loin certainement entre raisonner et prouver par voie de démonstration. Le raisonnement n'est jamais aussi sûr, jamais aussi décidé que le sont les observations pratiques bien avérées; et rien n'emporte une conviction plus entière que les preuves de fait. Il ne faut pas croire pourtant que dans la physique expérimentale tout soit clair, tout soit évident. La physique

est, si j'ose employer la figure, un pays immense, coupé de sentiers tortueux, de routes escarpées, et où les découvertes qu'on a faites, moins nombreuses de beaucoup que celles qu'il reste à faire, ne sont connues qu'imparfaitement, ou du moins que par petites parties. Jalouse, ce semble, de ses secrets, la nature cache souvent la cause de l'effet le plus simple, et elle l'enveloppe sous tant de replis, qu'à moins qu'on ne la recherche avec une extrême sagacité et une attention suivie, on ne peut guère se flatter de la découvrir. Il y a même bien des effets qui partent peut-être d'une cause toute différente de celle que nous leur assignons sur les probabilités les mieux fondées et d'après les expériences les plus exactes. Le nombre des effets dont nous connaissons le principe avec certitude n'est presque rien en comparaison du nombre de ceux dont la vraie cause nous est entièrement inconnue. * *Multa latent in majestate naturæ:* axiome qui devrait être la devise de l'histoire naturelle.

Mais quelle énigme dans la nature plus inexplicable pour l'homme que l'homme lui-même, soit qu'il se discute comme être pensant, soit qu'il s'examine comme être corporel?

Comme être pensant, sait-il quelle est la nature de son âme? A-t-il des preuves mathématiques de sa spiritualité et de son immortalité? Sait-il par quels liens cette substance indivisible est unie à la matière, quelle est la cause immédiate de leur accord et de leur dissension, de leur pouvoir et de leur dépen-

---

* *Plin., Hist. nat. proœm.*

dance ? Ne doute-t-il pas encore si les idées sont *innées*, ou, ce qui est plus probable, si elles sont produites par l'organe des sens ? Peut-il se flatter de voir clair dans les opérations des facultés intellectuelles, si simples et en même temps si compliquées, se réunissant sans se confondre, agissant à la fois séparément et de concert ? Peut-il enfin concilier les contradictions étonnantes de la raison ? Ces profonds mystères sont au-dessus de sa métaphysique la plus sublime : il n'y voit qu'abîme et obscurité.

Comme être corporel, sait-il au vrai quel est le jeu des ressorts innombrables et tous différens qui font mouvoir son corps ; quelle est leur structure intime ; quels sont leurs rapports et leurs combinaisons ? Connaît-il bien le mécanisme intérieur des organes, des viscères, la puissance motrice et la force élastique qui les animent ; la nature, la qualité des fluides, des humeurs qui y circulent, et jusque dans les plus petites ramifications ? Sait-il seulement la véritable cause de la digestion, problème si débattu, et qui est encore à résoudre ? Celle même du sommeil, si simple, si facile à expliquer en apparence, lui est-elle exactement connue ? L'anatomiste le plus profond se tait, et admire. Cette mécanique merveilleuse passe son intelligence, et le confond. Tout prouve donc que nous ne voyons que fort obscurément et dans l'intellectuel et dans le sensible, sans préjudice d'un degré d'obscurité de plus dans la nature et les opérations de l'entendement pur : car, si l'évidence se refuse souvent à l'expérience même, se livrera-t-elle plus aisément aux spéculations métaphysiques ? Le principe de la faiblesse de nos lumières et de l'incertitude de nos connaissances est exposé dans le chant

sur l'homme; chant que j'ai travaillé avec soin, vu l'importance du sujet, et dans lequel j'ai tâché de répandre le plus de poésie, pour corriger par les images ce que les idées métaphysiques ont par elles-mêmes d'aride et d'obscur.

La critique avancera peut-être qu'excepté le chant sur l'homme, tous les autres chants de ce poëme ne renferment presque rien dont *le Spectacle de la nature*, *la Théologie physique* de Derham, et *l'Existence de Dieu* de Nieuwentyt, ne fournissent ou la preuve ou l'exemple. L'accusation de plagiat déshonore trop un écrivain pour qu'il ne doive pas se justifier lorsqu'il n'est pas coupable de cette espèce de péculat littéraire que l'homme de génie n'a jamais à se reprocher, parce qu'il est riche de son propre fonds. Voici donc mon apologie.

La lecture des excellens écrits que je viens de citer m'a été utile dans la spéculation: je ne le nie pas. Mais suivre des principes généraux universellement reçus, et que les illustres auteurs de ces ouvrages ont eux-mêmes suivis successivement, ce n'est pas être plagiaire: c'est s'assujettir sagement à une marche d'autant plus sûre qu'elle est plus pratiquée. La vraie physique n'a proprement qu'une route, comme elle n'a qu'un but. Elle est une dans ses points fondamentaux, c'est-à-dire dans les faits que la connaissance certaine de leur cause primordiale fait mettre au rang des vérités mathématiques. Les écrivains donc qui s'exercent sur les matières qu'elle traite, et auxquels il n'est pas donné d'être créateurs de quelque système neuf, sont indispensablement obligés de se conformer aux principes déjà établis. Ainsi cette conformité, devenue une nécessité absolue, n'est point un plagiat; et le physicien

qui explique la cause de l'éruption des volcans ou de l'évaporation de la mer serait à tort réputé le servile copiste du physicien qui l'a expliquée avant lui et conformément à lui. Il connaît la cause à titre de philosophe et d'observateur, non parce qu'il a lu, mais parce qu'il a discuté et approfondi. Je ne crois pas avancer un paradoxe en disant que le fonds des matières physiques, tout général qu'il est, appartient en propre à celui qui y creuse et le met en œuvre. C'est un champ ouvert à quiconque veut y entrer, et les moissons que le dernier venu y peut faire ne sauraient à bon droit être revendiquées par ceux qui l'ont devancé.

Mais, si l'on vient à me contester la propriété des choses, on ne me disputera pas, je crois, la forme que je leur ai donnée. Notre Parnasse du moins, s'il m'est permis de le dire, n'en a point fourni le modèle, et franchement il m'en a assez coûté pour qu'on doive me laisser jouir paisiblement du peu de gloire qui naît du triomphe des difficultés. Elles n'ont point été médiocres : on peut m'en croire, et sur cet article je suis bien loin de l'exagération. Ce n'est pas en effet un travail dont l'esprit se joue, que de donner à des matières sombres et abstraites le degré d'évidence qui puisse les rendre sensibles au commun des lecteurs, et surtout de les exprimer poétiquement et avec noblesse. Je n'ai pas la présomption de me flatter d'y avoir réussi; mais j'avouerai qu'en y travaillant, je me suis plus d'une fois écrié, comme Virgile en défrichant le terrain ingrat des Géorgiques :

..... verbis ea vincere, magnum
Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem.

A l'exemple de ce grand maître, que tout poëte didactique doit se proposer pour modèle, j'ai semé dans l'ouvrage des digressions épisodiques. Si à cet égard Virgile fut bien servi par les événemens mémorables de son temps, ceux du siècle où nous vivons ne m'ont pas été moins favorables. Les brillantes campagnes du roi pendant le cours de cette guerre *, si glorieuse pour la France, m'ont fourni la plus riche matière. Que n'ai-je pu peindre le vainqueur de Fontenoi et de Lawfeld, et le conquérant de la Flandre avec une force de pinceau proportionnée à la rapidité et à la grandeur de ses exploits. Mais le sujet est trop intéressant par lui-même pour ne pas attacher, malgré la faiblesse de l'art. Le tableau le plus simple des triomphes d'un roi adoré de ses peuples, a toujours assez de chaleur pour échauffer, et le sentiment fait grâce à la médiocrité du coloris. Je me suis servi des épisodes et de plusieurs traits puisés dans l'histoire pour délasser le lecteur, que des discussions philosophiques trop continues auraient infailliblement fatigué. Ce sont, pour ainsi dire, des vallons coupés de ruisseaux et couverts de verdure, où le voyageur aime à porter ses regards au sortir d'un défilé rude ou d'un désert sauvage. Il m'importait sans doute d'en insérer un plus grand nombre, mais la source n'est pas abondante. L'histoire moderne et les événemens contemporains ne fournissent pas fréquemment des faits propres à

---

* Celle de 1741, terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

servir de digressions dans un poëme didactique; et l'art de les adapter heureusement au sujet, est encore plus difficile que la matière n'est rare. Je n'ai pu mettre à profit une ressource qui prête infiniment, et flatte d'autant plus le poëte qu'il ne la doit qu'à son génie créateur: j'entends la fiction, qui fait l'essence et le caractère distinctif de la poésie. Je me suis rigoureusement interdit toute invention, et j'ose dire que j'en ai sacrifié plus d'une, qui peut-être n'auraient pas déplu. C'est un respect que j'ai cru devoir à la vérité physique autant qu'à la dignité de mon sujet. Par la même raison j'ai rejeté bien des faits avancés sans preuve par les anciens, certainement moins exacts physiciens que les modernes, comme l'existence du phénix, la force de la rémore, la génération du basilic et l'effet de son regard sur l'homme, les vertus de la mandragore, etc.; erreurs long-temps accréditées, mais enfin reconnues et mises au rang des fables par cet esprit sagement sceptique qui ne croit que ce qui est bien constaté. Adopter ces chimères, c'est être crédule aux dépens du jugement; et les placer dans un poëme didactique, c'est vouloir amuser en poëte ami du faux merveilleux, et non instruire en poëte philosophe.

J'ai mis des notes. Un ouvrage dans le genre de celui-ci ne peut absolument s'en passer. Elles servent à développer un sens qui ne se présente qu'à demi, à étendre un raisonnement serré, à simplifier des principes compliqués, à établir par des témoignages la vérité d'un fait ou contesté ou difficile à croire. Or, comme ces divers cas sont fréquens dans les ma-

tières philosophiques traitées en vers, parce que la poésie, amie de la précision, exige qu'on presse, qu'on resserre, j'ai été obligé d'employer plusieurs notes relativement à ces vues. Il y en a beaucoup d'autres qui roulent uniquement sur des points de physique ou d'histoire naturelle, assez intéressans pour piquer la curiosité du lecteur. J'ai surtout multiplié celles de ce dernier genre. Elles expliquent les qualités et les vertus merveilleuses de quelques végétaux, la figure, l'instinct, les propriétés de bien des poissons, de bien des animaux terrestres qui, par leur singularité, m'ont paru mériter d'être décrits. Elles sont même plus piquantes que les autres; et la raison en est simple : l'histoire naturelle offre des tableaux, et la physique n'expose que des analyses. Enfin j'ai travaillé avec soin toutes ces différentes notes, et je n'ai rien avancé, dans la partie historique, que sur l'autorité de garans dignes de foi, que j'ai séparés avec justice d'une foule d'observateurs inexacts, de relateurs mal instruits, dont j'ai trouvé la route semée dans le cours de mes longues et laborieuses recherches.

Je demande grâce pour quelques termes de l'art employés dans ce poëme, et assez étrangers à la poésie. La nature des matières qui y sont traitées semble les justifier. Les sciences ont chacune en particulier leur langage propre, leurs expressions consacrées; et l'astronome, le géomètre, le mécanicien qui s'en sert, parle en quelque sorte sa langue naturelle. Je n'ai pas cru devoir porter les égards pour les lecteurs à qui certains termes de physique sont peu familiers jusqu'à m'en interdire l'usage;

mais, pour les désigner, on a eu soin de les marquer en caractère italique.

Je dirai, en finissant, qu'il est heureux pour moi de mettre ce poëme au jour dans un temps où M. Pluche et M. l'abbé Nollet ont répandu parmi nous, et jusque dans le grand monde, le goût de l'histoire naturelle et de la physique expérimentale. Le public n'en sera peut-être que plus disposé à lire un ouvrage en vers où ces deux grands objets sont réunis, et où le naturaliste et le physicien ne s'écartent presque jamais l'un de l'autre. C'est à ce public, juge éclairé, à décider si j'ai su leur associer le poëte.

SOMMAIRE

DU PREMIER CHANT.

Dieu sort de son repos. Il crée les corps célestes, et tous les êtres, soit élémentaires, soit organisés. Diversité des sentimens des philosophes modernes sur la structure de l'univers. Exposition abrégée des systèmes de Descartes, de Gassendi, et de Newton. Que l'évidence ne se trouve dans aucun de ces différens systêmes. Que le récit de Moïse touchant l'œuvre de la création est le seul système du monde évidemment vrai. Précis du ciel astronomique. Description du soleil. Système de Ptolémée. Système de Copernic. Que les planètes sont opaques par elles-mêmes, et que c'est du soleil qu'elles reçoivent leur clarté. Merveille dans l'équilibre de la position du soleil à l'égard de la terre. Que la terre a un mouvement diurne et un mouvement annuel. Qu'en tournant sur son axe en 24 heures, elle amène le jour et la nuit. Qu'en décrivant dans un an son orbite autour du soleil, elle amène les saisons. Description de l'hiver, du printemps, de l'été, de l'automne. Invention du télescope. Digression sur la culture des sciences et des arts en France. Taches du soleil. Leur origine, leur destruction, leur renouvellement. La lumière. Sa nature nous est absolument cachée.

Fluide immense, elle s'étend jusqu'aux sphères des étoiles fixes. Qu'elle n'est visible qu'autant que ses parcelles sont ébranlées par le choc d'un corps. Les couleurs. Comment elles sont produites. Leur action sur la rétine par la voie des réfractions de la lumière. Que les rayons de lumière ont tous une nature propre et qui ne change point. La lune. Ses phases. Comment elle éclipse le soleil. Son globe moins gros que celui de la terre, dans le tourbillon de laquelle elle roule. Eclipse de la lune. Sa cause. Taches de la lune. Raisons qui font conjecturer que la lune et les autres planètes sont habitées. Les comètes. Que ce sont des planètes. Qu'elles entrent dans notre tourbillon, et décrivent autour du soleil des ellipses extrêmement allongées. Les étoiles fixes. Que ce sont des soleils, et que, sur la théorie de notre monde, il est vraisemblable qu'ils éclairent des planètes qui font leurs révolutions autour d'eux. Que ce qu'on nomme la voie lactée *est un amas prodigieux d'étoiles fixes. Réflexions sur l'immensité de l'espace, et sur l'harmonie de la marche des corps célestes. Réfutation du système d'Epicure, ou du dogme corpusculaire.*

LA GRANDEUR
DE DIEU,
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POËME.

CHANT PREMIER.

J'OFFRE aux yeux des mortels le plus grand des spectacles.
Je peins l'Être infini, qui, fécond en miracles,
D'un mot créa les cieux, et la terre, et les mers.

O toi, puissant moteur de ce vaste univers,
Toi, dont l'intelligence illimitée et sage
Se jouait en formant cet étonnant ouvrage,
Qui ne vois rien de grand, rien de parfait que toi,
Et qui fais tout fléchir sous ta suprême loi,
De ton souffle divin échauffe mon génie :
J'entreprends de chanter ta sagesse infinie,
Dans l'œuvre de tes mains, ton pouvoir créateur,
Et dans son merveilleux, ta gloire et ta grandeur.

Cet Être sans principe, et l'auteur de tout être,
Dieu des dieux, roi des rois, seul arbitre, seul maître,

Éternel, immuable, et partout adoré,
Jouissait de lui-même en son repos sacré.
Renfermé dans son sein, dans ce secret auguste,
Toujours grand et parfait, toujours puissant et juste,
Seul, il trouvait en lui sa gloire et son bonheur.
Mais, ô de ses décrets immense profondeur!
L'instant est arrivé, l'instant où sa puissance
A la nature, aux temps doit donner l'existence,
Où, tirant du néant tous les êtres divers,
Sa main doit les semer dans le vaste univers.

Dieu commande. A la voix de ce souverain maître,
Et la terre, et le ciel, soudain reçoivent l'être.
La lumière paraît. Les célestes flambeaux
Brillent au firmament. La mer roule ses eaux.
La terre étale au loin la plus riche parure,
Et se couvre de fleurs, de fruits, et de verdure.
Dans l'onde les poissons, les oiseaux dans les airs,
Au terrestre séjour mille animaux divers,
L'homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô principe suprême!
Tout existe, tout vit, tout se meut par toi-même,
Et de cet univers, d'un seul mot enfanté,
Ton œil avec plaisir contemple la beauté.

D'un si superbe ouvrage exposons la structure.
Des corps organisés discutons la nature.
Osons approfondir les divers élémens
L'essence, les rapports, l'ordre, les mouvemens.
Dévoile à mes regards ces mystères sublimes,
Grand Dieu, lève-toi, viens, et confonds dans ces rimes
L'artisan d'un système impie et monstrueux,
Dans son cœur, malgré lui, réfuté par ses yeux.

L'artisan d'un système, le système de Spinosa. Ce fa-

Quel fastueux amas d'hypothèses subtiles,
En vains raisonnemens, en problèmes fertiles,
Dont le principe vague et la diversité
Loin d'elles font chercher l'exacte vérité!
L'un donne l'origine et tout l'ordre du monde
A des corps volatils, semence vagabonde,

---

meux chef des matérialistes modernes, mort en 1677, attribue la formation de l'univers à un mouvement éternel de la matière mue par elle-même, et sans l'intervention d'un moteur primitif. Selon lui, Dieu est tout, et tout est Dieu. La matière, substance unique, est l'âme universelle dont les hommes, les animaux, les végétaux sont des modifications. Tel est le dogme du spinosisme, solidement réfuté par le P. Lami, bénédictin, et par quelques autres philosophes chrétiens. Spinosa a formé son système impie sur l'ancien système de l'âme du monde, établi par Pythagore, et exposé en vers si beaux dans le sixième livre de l'Enéide, *vers* 724 *et suiv.*

L'un donne l'origine, Gassendi. Selon ce sage réformateur de la doctrine d'Epicure, les atomes (dont il reconnaît que Dieu seul est le principe, ainsi que de leurs mouvemens), les atomes, dis-je, s'accrochant ensemble dans le vide, et étant mus en ligne circulaire, ont formé le soleil, les planètes, tous les êtres, soit simples, soit composés. L'union et la désunion continuelle de ces corpuscules errans produisent les perpétuels changemens qu'on aperçoit dans le monde physique : ainsi l'accroissement des corps est causé par un nouvel assemblage d'atomes qui surviennent, et leur décomposition est produite par leur désenchaînement. Ce système est encore plus idéal que celui des tourbillons, et il faut avouer que l'absurdité du dogme corpusculaire humilie bien l'orgueil philosophique. Mais il y aurait de l'injustice à juger de la philosophie par l'épicuréisme et par le spino-

Mais dont les mouvemens ont Dieu seul pour auteur.
L'autre, de la raison et martyr et vengeur,
A la triple matière assigne sa structure,
De tourbillons sans nombre inonde la nature.
De la fière Albion la gloire et l'ornement,
Le partisan zélé des lois du mouvement

---

sisme ; elle ne doit point être confondue avec les visions d'un cerveau blessé.

L'autre, Descartes. L'auteur qui a écrit sa vie (*M. Baillet*), nous apprend tout ce que ce grand homme eut à souffrir pour avoir le premier secoué le joug qu'Aristote imposait depuis tant de siècles. Les contradictions qu'il éprouva lui ont, pour ainsi dire, survécu. Son système en essuie encore aujourd'hui ; mais elles sont d'une espèce bien différente. Si on n'accuse plus ce système ingénieux de conduire à l'athéisme, on lui reproche, outre plusieurs erreurs de fait, le défaut de conformité avec l'expérience, et c'est ce qui l'a fait appeler *le roman de la nature*.

A la triple matière. La matière subtile, ou la poussière infiniment déliée que produisirent les angles des parcelles cubiques, brisés par le frottement ; la matière globuleuse, ou les petits globes atténués et arrondis par le même frottement ; la matière striée, ou les pièces rompues les plus grossières et les plus anguleuses. Du divers arrangement et de la différente distribution de ces trois élémens naquirent, selon Descartes, les tourbillons, le soleil, les étoiles fixes, les planètes et les comètes.

De la fière Albion, Newton. M. de Fontenelle va donner au lecteur une idée juste et précise du système de ce philosophe, un des plus étonnans génies dans les hautes sciences que la nature ait encore produits.

« Tous les corps, selon M. Newton, pèsent les uns sur « les autres, ou s'attirent en raison de leurs masses ; et

N'admet dans l'univers qu'une force attractive,
Soumettant tous les corps à sa puissance active.
Vers un centre commun tous ces corps attirés
L'attirent à leur tour, gravitant par degrés.

Des systèmes fameux de ces esprits si vastes
Comment concilier les étonnans contrastes?
Je les vois tour à tour établir, réfuter :
Leur contradiction m'autorise à douter.
Aveugles, vainement ils cherchent l'évidence.
Dieu regarde en pitié leur superbe ignorance.
Il [1] les a condamnés à disputer entre eux.
Le savoir des mortels n'est qu'un jour ténébreux.
Cherchons, puisons ailleurs des lumières plus pures.
Il faut des vérités, et non des conjectures.
Toi, qui sur le Sina, dans un ardent buisson,
Osas voir l'Éternel et demander son nom,
Annaliste sacré des premiers jours du monde,
Tu peux seul m'éclairer dans cette nuit profonde.

« quand ils tournent autour d'un centre commun, dont « par conséquent ils sont attirés et qu'ils attirent, leurs « forces attractives varient dans la raison inverse des car- « rés de leurs distances à ce centre.... Ainsi chacun des « cinq satellites de Saturne pèse sur les quatre autres, et « les quatre autres sur lui. Tous les cinq pèsent sur Sa- « turne, et Saturne sur eux. Le tout ensemble pèse sur le « soleil, et le soleil sur ce tout. Quelle géométrie a été « nécessaire pour débrouiller ce chaos de rapports ! » *Eloge de M. Newton.*

1. *Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio.* Eccl. cap. 3, v. 11.

Objet le plus frappant qu'étale la nature,
O soleil! ô lumière intarissable et pure!
Tu vis en cent climats les aveugles mortels
Te prodiguer l'encens, te dresser des autels.
Plus digne de pitié que digne de risée,
Leur sacrilége erreur semblait autorisée.
Tes bienfaits la fondaient : trop heureux si leur cœur
Avait pu dans toi-même adorer ton auteur!

Loin ce système faux, [1] hypothèse frivole,
Fille des préjugés de l'ancienne école,
Qui voulait, à la terre asservissant les cieux,
Que ce nombre infini de globes radieux
Autour d'elle roulât; que son axe tranquille
De l'immense univers fût le centre immobile.

---

pas exacte en bonne astronomie. Les étoiles fixes sont des soleils tels que le nôtre, et par conséquent le soleil n'est point *unique*. Mais il l'est à nos yeux : cela suffit, et je parle ici plus en poëte qu'en astronome.

Tu vis en cent climats. L'idolâtrie la plus ancienne et la plus générale a été le culte rendu au soleil. Les Perses, au rapport d'Hérodote (*lib.* 1, *cap.* 131), lui offraient des sacrifices. Il était la première divinité des anciens peuples de l'Inde. Les sauvages du Pérou et du Chili, selon les relations modernes, l'adorent encore aujourd'hui. Vossius, dans son savant traité *de origine idololatriæ*, fait le dénombrement des peuples du paganisme qui ont révéré le soleil comme un dieu sous différens noms, et qui lui ont consacré des temples. Il n'oublie pas celui d'Héliopolis, surnommée la ville du Soleil, à cause du culte particulier que ses habitans rendaient à cet astre.

1. Système de Ptolémée.

Plus simple et plus solide [1], un système nouveau
A réparé l'affront du céleste flambeau.
Destituée enfin de son injuste empire,
La terre dépendante est forcée à décrire
Autour de ce grand astre un circuit annuel,
En globe subalterne errante dans le ciel.

Roi des cieux, le soleil du monde planétaire
Est établi le centre, et, dans leur vaste sphère,
Roulent autour de lui des globes sans splendeur,
Différens en vitesse, en distance, en grandeur.
Des lois du mouvement tributaire lui-même,
Sur son axe tournant d'une vitesse extrême,
Il les voit tour à tour et descendre et monter,
Et de son tourbillon jamais ne s'écarter.
Il brille au milieu d'eux, et sa force attractive
Leur prescrit une marche ou plus lente ou plus vive.
Tel, assis sur un trône, un monarque puissant
Fait plier sous ses lois un peuple obéissant,
Et reçoit de sa cour les hommages fidèles.

Ces masses, sans éclat, différentes entre elles,

---

1. Système de Copernic.

Roulent autour de lui. Suivant la fameuse loi de Képler (bien digne du titre qu'il a de législateur en astronomie), les planètes du premier ordre font leurs révolutions dans des plans qui passent par le centre du soleil, et elles sont toutes assujetties à une loi invariable, par laquelle elles décrivent des orbes elliptiques autour de cet astre qui est à leur foyer commun. Cette loi, inviolablement observée par les planètes majeures, et découverte par Képler, il y a plus de cent cinquante ans, est la base de l'astronomie moderne, et confirme en particulier le système de Copernic.

Sur son axe. La rotation du soleil sur lui-même s'accomplit en vingt-cinq jours et six heures.

Du soleil immobile empruntent leur clarté,
Par elles réfléchie avec diversité;
A termes inégaux achèvent leur carrière,
Lorsque l'astre du jour leur cache sa lumière.
Tel de ces vastes corps traîne en son tourbillon
Des globes plus petits, qui, sur son horizon,
Brillant d'un doux éclat pendant la nuit profonde,
Remplacent le soleil dans cet immense monde,
Et dans le tourbillon du grand astre des cieux
Roulent, ainsi que lui, d'un cours impétueux.

Mais de ce globe ardent quelle est l'énorme masse!
Entre la terre et lui quel effrayant espace!

A termes inégaux. Saturne, la plus éloignée des planètes, emploie vingt-neuf ans, cinq mois, dix-sept jours à faire sa révolution autour du soleil; Jupiter, onze ans, dix mois, quatorze jours; Mars, un an, dix mois, vingt-un jours; la Terre, un an; Vénus, sept mois, quatorze jours; Mercure, deux mois, vingt-sept jours. Telle est la précision astronomique, que dans ces calculs d'années, de mois et de jours, les heures même ne sont pas omises.

Des globes plus petits. Les dix planètes secondaires, chacune desquelles a une planète majeure pour centre de sa révolution, et roule dans son tourbillon; savoir, la lune qui est assujettie aux lois du mouvement de la terre, les quatre satellites de Jupiter, qui tournent l'un au-dessus de l'autre autour de cette planète, et les cinq lunes qui roulent autour de Saturne, à côté de l'anneau lumineux. Mars et les six planètes du premier ordre, et les dix planètes inférieures qui sont leurs satellites, font ensemble leur révolution autour du soleil, foyer universel de tout ce monde planétaire.

Mais de ce globe ardent. Selon les supputations des astronomes les plus exacts, le globe du soleil est un

Plus près d'elle, soudain il la consumerait.
D'elle plus éloigné, sa chaleur ne pourrait
Ni la vivifier, ni la rendre féconde.
Puissant modérateur, ta sagesse profonde
A mis entre elle et lui cet équilibre heureux,
Balancement utile autant que merveilleux.
Mais à deux mouvemens tu l'as assujettie,
Et leur vive action n'est jamais ralentie.
Le premier est diurne, et l'autre est annuel.
Son globe, mu sans cesse, et flottant dans le ciel,
Sur son axe en un jour tourne, et sur l'hémisphère
Amène tour à tour la nuit et la lumière.
Ensuite par degrés il roule, en s'avançant
Des rives du couchant aux bords de l'orient.
La terre ainsi décrit le plan de l'écliptique;
Mais, sans franchir jamais [1] l'un et l'autre tropique,
S'approchant, s'éloignant de l'astre radieux,
Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
Son variable cours ramène les années,
Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées;

---

million de fois plus gros que le nôtre; et de la terre à cet astre il y a environ trente-trois millions de lieues. Cet éloignement prodigieux est pourtant peu de chose en comparaison de celui de Saturne, qui, dans sa moyenne distance du soleil, en est éloigné de deux cent quatre-vingt-six millions de lieues, et dont l'immense globe est neuf cent quatre-vingts fois plus gros que celui de la terre.

1. Le tropique du cancer, ou le solstice d'été, qui arrive le 22 juin. La terre alors rétrograde. Le tropique du capricorne, ou le solstice d'hiver, qui arrive le 22 décembre. Alors elle commence d'avancer.

Et je vois, les saisons, dans leur constant retour,
Se succéder, paraître et régner tour à tour.
Quand l'urne du verseau s'épanche sur la terre,
La froidure survient, l'engourdit, la resserre.
Son sein inanimé, de langueur abattu,
Semble avoir dépouillé sa force et sa vertu.
Ses beaux jours sont passés : plus d'éclat, plus de grâces.
Les fougueux aquilons font marcher sur leurs traces
La neige et les frimas, le ravage et le bruit.
Le nuage épaissi forme une sombre nuit.
Tombant avec fracas du sommet des montagnes,
Les torrens écumeux font gémir les campagnes,
Renversent tout obstacle, et leurs rapides eaux
Entraînent les rochers, les arbres, les troupeaux.

Bientôt, sous le bélier, l'ardent flambeau du monde
Brille d'une clarté plus vive et plus féconde.
De la terre engourdie excitant le réveil,
Il l'arrache des bras d'un stérile sommeil.
Je la vois qui reprend ses charmes, sa parure.
Les champs, les prés, les bois se couvrent de verdure.
Les plus brillantes fleurs naissent de toutes parts,
Flattent notre odorat, enchantent nos regards.
Zéphyre mollement bat les airs de son aile.
Les bois sont réjouis des chants de Philomèle.
Dans leur cours sinueux murmurent les ruisseaux.
Sur le gazon fleuri bondissent les troupeaux.
Douce saison, tu fuis d'une aile trop légère!

Mais, lorsque le lion paraît sur l'hémisphère,
L'astre brillant du jour de ses traits lumineux
Semble exciter la force et darder plus de feux.
L'herbe des prés jaunit, et les fleurs desséchées
Courbent sous le fardeau de leurs tiges penchées.

Des ruisseaux épuisés le lit se rétrécit :
La rive se sillonne, et le limon durcit.
L'onde, dans l'atmosphère en vapeurs attirée,
Refuse de tomber sur la terre altérée :
Ou, fondant quelquefois en torrent furieux,
Par des globes durcis cause un ravage affreux.

Vient enfin la saison [1] où Pomone préside,
Où, la serpette en main, le vendangeur avide
Va des dons de Bacchus dépouiller les coteaux.
Du pressoir qui gémit le vin coule à grands flots.
Déjà le jour, la nuit, sont égaux en durée.
La campagne flétrie est déjà moins parée,
Elle languit. Des fruits le doux règne finit.
Dans les champs, dans les bois, le feuillage jaunit.
Il tombe; et, dépouillé de ce riche avantage,
L'arbre le plus pompeux n'est qu'un triste branchage.
Des diverses saisons tel est l'ordre constant.

Tu touches, Uranie, à cet heureux instant
Où la face du ciel doit être dévoilée,
Où ton œil lira mieux dans la voûte étoilée.
Le souverain arbitre, et non un vain hasard,
Va par un riche don étendre au loin ton art.

---

1. Equinoxe d'automne.

Va par un riche don. Les enfans d'un lunetier de Middelbourg, dans la Zélande, jouant dans la boutique de leur père, mirent, dit-on, deux verres de lunettes l'un devant l'autre à quelque distance. Ils virent avec surprise le coq de leur clocher extrêmement gros, et comme s'il eût été tout près d'eux. Ils le firent remarquer à leur père, qui fabriqua, bientôt après, la première lunette d'approche dont on se soit servi. Zacharie Jansen et Jacques Métius perfectionnèrent à l'envi cette heureuse dé-

Deux verres sont placés dans un *tube*, et la vue,
Par un secret d'optique, est aussitôt accrue.
L'objet grossit : il semble être voisin de nous.
Que des yeux de Lyncée [1] on ne soit plus jaloux :
Cet utile instrument, modernes Zoroastres,
Fait à vos yeux surpris briller de nouveaux astres [2].
L'éclipse de ces feux [3], leur éclat recouvré,
Redressent le nocher dans sa course égaré.

Je vois, par son secours, une impure matière [4],
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lumière.

---

couverte, et Galilée l'appliqua le premier à l'astronomie, en 1609. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'origine du télescope. La simplicité de l'invention de cet instrument, lequel a porté si loin nos connaissances astronomiques, est la même à peu près que celle de l'invention de la boussole, de l'imprimerie, des moulins à eau et à vent, etc. L'auteur de la nature affecte, ce semble, de faire naître des causes les plus simples les effets les plus merveilleux : et, ce qui n'est pas moins remarquable, ces utiles secrets de l'art, qui par leur simplicité se révélaient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, ont resté ensevelis pendant une très-longue suite de siècles, et n'ont été découverts qu'au temps marqué dans les décrets de la Providence.

1. L'un des Argonautes. Il avait la vue extrêmement perçante. La fable en raconte des merveilles, et Valérius Flaccus les brode ingénieusement dans son poëme sur l'expédition des Argonautes (*lib.* 1, *v.* 463. *et seq.*).

2. Découverte des satellites de Jupiter par Galilée, et des lunes de Saturne par Cassini.

3. L'immersion et l'émersion des satellites de Jupiter ont beaucoup contribué à rendre la navigation plus sûre, en perfectionnant la connaissance des longitudes.

4. Les taches du soleil furent aperçues pour la première

Source de la clarté, cet astre dans son sein
De ces opacités aurait-il le levain ?
Je les vois tour à tour et grossir et décroître,
S'éloigner, revenir, se cacher, reparoître :
Flux et reflux constant dans ses variétés.
Exposons-en la cause. En ses flancs agités
L'astre brillant du jour fait bouillonner sans cesse
Un océan de feux, qui, mus avec vitesse,
Forment, en tournoyant dans leur rapide cours,
Un *sédiment* grossier qui surnage toujours.
Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillonnante
Former à longs replis une écume flottante.

---

fois en 1611, par Galilée, ou par le père Scheiner, jésuite, qui lui en a vivement disputé la découverte : procès presque aussi indécis que celui entre Leibnitz et Newton au sujet de la fameuse découverte du calcul différenciel. *Adhuc sub judice lis est.*

Exposons-en la cause. M. de Mairan, dans son savant traité de l'aurore boréale (*sect.* 5, *quest.* 2), dit que les taches qu'on voit si souvent sur la surface du globe du soleil peuvent provenir des fréquentes fermentations et de quelques précipitations de parties grossières auxquelles l'atmosphère solaire est peut-être sujette. Cette conjecture, fortifiée du sentiment de Descartes, a, je l'avoue, beaucoup de probabilité ; mais la cause à laquelle les taches du soleil sont ici attribuées est, de son côté, tout aussi probable. Du reste, la nature de ces taches, ou la matière qui les forme, est la même dans l'hypothèse de M. de Mairan, et dans celle que j'ai adoptée : c'est toujours une fermentation de parties grossières. Les deux opinions ne diffèrent qu'en ce que l'illustre académicien place dans l'atmosphère solaire les parties grossières qui forment les taches, et que je les fais résider dans le corps du soleil, auquel elles sont inhérentes.

Sur sa surface épars, ces grands corps ténébreux
Affaiblissent l'éclat du globe radieux.
Que dis-je? ces amas de solide matière
Du soleil, par degrés, éteindraient la lumière,
Si, dans son vaste sein incessamment produits,
Ils n'étaient par sa force incessamment détruits.

Romains, à cette cause et simple et naturelle,
Que l'art de Galilée à nos regards décèle,

Sur sa surface épars. On a vu sur le disque du soleil jusqu'à quarante-cinq taches à la fois de différentes grandeurs, les unes plus obscures, les autres moins opaques, mais toutes roulant sans cesse dans un océan de liquide enflammé. Il y a des années où les taches paraissent en plus grand nombre, et plus grosses, comme il arriva en 1716, 1718, 1719 et 1727. Quant à leur grosseur, la plupart sont plus grosses que la terre. On lit dans l'Histoire de l'académie des sciences (*ann.* 1714, *pag.* 79), qu'on en a observé une dont la grosseur surpassait celle de notre globe d'environ cent vingt-cinq fois. Il parut en 1706 un amas de taches dont la masse entière, en la supposant sphérique, devait être dix-sept cent vingt-huit fois plus grosse que la terre.

Du soleil, par degrés. La disparition de quelques étoiles fixes par des causes qui nous sont inconnues a fait croire à Flamsteed, et à d'autres astronomes, que ces soleils se sont éteints, ayant, disent-ils, été obscurcis insensiblement par des taches, qui, s'accrochant les unes aux autres, ont formé sur leur disque une croûte épaisse. De ce fait astronomique, dont ils assignent la cause avec autant de confiance que s'ils l'avaient bien constatée, ils ont conclu que les planètes ont été autrefois des soleils, que ces soleils se sont encroûtés et obscurcis par l'entassement de plusieurs couches de parties grossières qui fermentaient sur leur surface, et qu'ils sont devenus des

Il fallait du soleil rapporter la pâleur,
Et non au vain courroux d'un Jupiter vengeur,
Quand, pour vous respectable à plus d'un titre auguste,
Le plus grand des humains, s'il eût été plus juste,
Entouré d'assassins, sans en être troublé,
Fut à Rome asservie en victime immolé.

---

corps opaques, des *terres habitables*. Cette prétendue métamorphose de soleils en planètes et en terres habitables a été solidement réfutée par l'auteur du Spectacle de la nature (*t.* 3, *p.* 505), et il est fondé à dire qu'il est aussi impossible qu'un soleil, en s'incrustant, devienne une terre habitable, qu'il est impossible qu'une pierre, par le concours des mouvemens, devienne un homme.

Il fallait du soleil. Plutarque, Pline et Sénèque disent que, pendant toute l'année dans laquelle César fut assassiné (an de Rome 708), le soleil ne rendit qu'une clarté faible et languissante. Plutarque ajoute même qu'il eut si peu de chaleur, que les fruits ne mûrirent point. Virgile parle aussi de cet affaiblissement de la lumière du soleil, dans la belle digression qui termine le premier livre des Géorgiques. Les Romains regardèrent comme une vengeance des dieux cette pâleur du soleil, ainsi que les divers prodiges qui parurent, dit-on, après la mort de César, et dont Ovide fait une peinture très-poétique, vers la fin du quinzième livre des Métamorphoses.

Quand, pour vous. César était encore moins recommandable par le nombre de ses victoires et des services qu'il avait rendus à la république que par la vaste étendue de son génie, par sa grandeur d'âme, sa clémence et ses autres vertus, dont pourtant une ambition outrée a terni l'éclat. De tous les hommes, César serait, selon moi, celui qui aurait fait le plus d'honneur à l'humanité, s'il eût été moins ambitieux.

J'excuse votre erreur : les sciences abstraites
Furent toujours chez vous stériles, imparfaites.
Votre ardeur pour Bellone osa les dédaigner,
Et les vit d'un œil froid dans la Grèce régner.
Ton art, ô peuple-roi, ton unique science,
C'était d'asservir tout à ta vaste puissance,
De voir la terre entière obéir à tes lois,
D'être le protecteur ou le maître des rois.

Ce grand art est celui dont s'occupe la France ;
Mais de la même main qui tient dans la balance
Le destin de l'Europe et de vingt potentats ;
Qui dispense aux Bourbons des sceptres, des états ;
Qui sait incorporer à son vaste domaine
Les antiques états de l'heureuse Lorraine ;
Terrasse à Fontenoi le Batave et l'Anglais ;
Soumet la Flandre entière, et, par de si hauts faits,
Sur elle et sur son roi tient la terre attentive :
De cette même main elle exerce et cultive

J'excuse votre erreur. Les Romains, qui avaient un goût si dominant pour l'éloquence et pour la poésie, n'ont eu qu'un goût médiocre pour les hautes sciences. Ce ne fut que près d'un siècle avant Jésus-Christ qu'ils commencèrent à les cultiver ; et Lucrèce leur donna, pour ainsi dire, le ton. L'astronomie, par exemple, était si ignorée à Rome l'an 564, qu'au rapport de Tite-Live (*lib.* 38, *num.* 36), on ordonna des prières publiques pendant trois jours, à l'occasion d'une éclipse de soleil qui fut prise pour un prodige. Sénèque, qui écrivait environ l'an 50 de l'ère chrétienne, avoue que c'est depuis peu qu'on connaît certainement la cause des éclipses de lune. *Cur Luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perduxit.* (Nat. Quæst. lib. 7, cap. 25.) Les Romains n'ont eu ni astronomes ni géomètres qui aient

Les talens de l'esprit, les sciences, les arts,
Et sait se partager entre Minerve et Mars.

Sous d'augustes lambris quel corps elle rassemble!
Aux progrès du génie ils concourent ensemble.
L'un, ouvrage d'Armand, cultive l'art des vers,
Et l'art dont Démosthène étonna l'univers [1].
L'autre parcourt les cieux, ou sonde la nature [2],
Et celui-ci des temps perce la nuit obscure [3].
Leurs écrits immortels sèment de toutes parts
Les trésors de l'esprit, du savoir et des arts.

Roi, père des savans, vois ton fameux lycée [4]
Joindre un nouvel éclat à sa splendeur passée.
Vois ses chefs s'illustrer par leurs doctes travaux,
Des Ramus, des Muret successeurs et rivaux.

Et toi, siége en ton trône, ô superbe Uranie,
Dans ces murs consacrés à ton puissant génie [5]!
Monument éternel de l'amour d'un grand roi [6]
Pour tes savantes sœurs, pour la gloire, et pour toi.

Sous ces vastes lambris, quel trésor littéraire [7],
Que grossit chaque jour un tribut nécessaire,
D'écrits de tous les temps amas prodigieux,
Ecole du savoir ouverte à tous les yeux!

---

laissé une réputation. Lucrèce et Pline sont les seuls physiciens en titre; et quels physiciens, surtout le premier!

1. L'académie française.

2. L'académie des sciences.

3. L'académie des inscriptions et belles-lettres.

4. Le Collége de France, fondé par François Ier, le restaurateur des lettres.

5. L'Observatoire.

6. Louis XIV.

7. La bibliothèque du Roi.

Tout art est citoyen de cet heureux empire.
Ici la toile vit [1]; là le marbre respire [2].
Plus loin l'art d'Arachné fait naître sous nos doigts [3]
Ces tissus suspendus dans les palais des rois.
L'art charmant de Lulli s'agrandit sur la scène [4].
Notre équerre est, Bernin, rivale de la tienne [5].
Le commerce, ce nerf, cette âme des états,
Porte le nom français aux plus lointains climats,
Nous livre l'or de l'Inde, aiguise l'industrie.
France, tout t'ennoblit; sois-en enorgueillie;
Mais sois plus fière encor des vertus de ton roi,
De ton zèle pour lui, de son amour pour toi.

Toi, dont le fond de l'être est une énigme obscure,
Qui précédas l'instant où naquit la nature,
Qui colores les cieux, et la terre, et les mers;
Toi, qui, fluide immense, investis l'univers,
Ô lumière subtile, avec quel artifice,
De ton corps est construit l'étonnant édifice!

---

1. La peinture.
2. La sculpture.
3. La manufacture des Gobelins, où sont travaillées de si belles tapisseries.
4. La musique.
5. L'architecture.

Toi, dont le fond de l'être. La nature de la lumière a beaucoup exercé la sagacité des physiciens modernes; mais elle a échappé à toutes leurs recherches. Ils ignorent, et probablement ils ignoreront toujours, *per quam viam spargitur lux*, comme parle l'Ecriture. Le fond de cette substance qui affecte nos yeux, et nous fait voir la configuration et l'arrangement des corps, nous est absolument caché.

Tous ces soleils semés dans les plaines des cieux
Flottent dans ce fluide, et leurs feux à nos yeux
Ne brillent au lambris de la voûte étoilée
Qu'autant que la lumière est par eux ébranlée.
De leurs rayons dardés la forte impulsion,
Seule, nous fait sentir sa douce impression.
Par des chocs successifs l'astre du jour l'agite,
Et dans quelques instans sur nous la précipite.
Par ondulations, sa rapide clarté
Du vaste firmament franchit l'immensité.

Invisible aux regards par sa propre nature,
Elle est autour de nous pendant la nuit obscure.
Toujours prête à briller, elle attend le moment
Où l'acier, le caillou, se heurtant rudement,
Par les vibrations que ce choc fera naître,
Elle doit être mue, et dans l'instant paraître.
Il lui faut le secours de ces agens divers.
Rien n'agit de lui-même en ce vaste univers.
Il est dans la nature une chaîne invisible;
Mais tout effet provient d'une cause sensible.

Sur la corde de l'arc un javelot placé
S'échappe et fend les airs; mais mon bras l'a lancé.
Le feu dort dans le sein du caillou qui le cache:
Je frappe, il se réveille, et ce choc le détache.

Et dans quelques instans. Selon les calculs de Newton, sept à huit minutes suffisent à la lumière pour parvenir du soleil jusqu'à la terre, c'est-à-dire, pour traverser un espace de près de trente-trois millions de lieues. On ne peut savoir le temps qu'elle emploie à arriver des étoiles fixes à notre globe, leur distance étant incommensurable.

A mon oreille un son ne peut être porté,
Si par deux corps battus l'air n'est pas agité.

Mais quelle mécanique, à ma vue attentive,
Fait agir sur les corps cette lumière active?
Comment, et par quel art des sillons déliés
Offrent-ils tant d'objets en tout sens variés?
Tracent-ils des couleurs si diverses entre elles?
Produisent-ils enfin des nuances si belles?
Des rayons colorés, fléchis différemment,
Etalent à nos yeux ce spectacle charmant.
Par des réfractions, brillans plis de lumière,
Leur subtile action sur la rétine opère;
Et toutes ces couleurs, dont l'œil est enchanté,
De ces réfractions empruntent leur beauté.
De là dans les objets toutes ces différences,
Ces degrés variés de teintes, de nuances,
Selon que, dans leur cours, les rayons lumineux
Sont par les bulles d'air pliés vers chacun d'eux.
A ces réfractions ce brillant météore,
Cet arc majestueux dont le ciel se décore,
Quand les urnes des airs cessent de s'épancher,
Doit ces couleurs où l'œil se plaît à s'attacher.
O de l'optique anglaise interprète fidèle,
Dans l'art des agrémens rival de Fontenelle,

O de l'optique anglaise. M. Algarotti de Venise a composé en italien des entretiens sur la lumière et sur les couleurs, dans le goût de ceux sur la pluralité des mondes. Le dogme opticien de Newton est exposé dans cet ouvrage, non-seulement avec une méthode précise et lumineuse, mais encore avec beaucoup d'agrément et de légèreté. Tout y est sur le bon ton, à quelques *concetti* près, qu'il faut pardonner au génie de la langue italienne. On passe moins aisément à l'ingénieux au-

Dans tes heureuses mains je remets le pinceau;
C'est à toi d'embellir, d'achever ce tableau :
C'est à toi d'amuser et d'instruire les Grâces.

Noble secret de l'art, quelle image tu traces!
Un rayon, que reçoit un verre transparent[1],
Forme de sept couleurs le sillon différent.
Ces premières couleurs, se combinant entre elles,
Enfantent de concert mille couleurs nouvelles.
Tel un fleuve, coupé par différens canaux,
Dans les fertiles champs forme mille ruisseaux.

---

teur un manque d'égards pour quelques-uns de nos philosophes, et surtout pour Descartes. *Modestè et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est.* (Quintil.) M. Dupéron de Castera a traduit en français l'ouvrage de M. Algarotti.

1. Le prisme.

Forme de sept couleurs. Newton, dans son Optique, divise un rayon en sept parties, qu'il appelle primitives, savoir : le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet; et il dit que de leur mélange sont produites les couleurs subalternes, le gris, le brun, l'olive, l'ardoise, etc. Le P. Castel, ce géomètre à génie inventif, établit au contraire (*Optique des couleurs*, 6e *observ.*, *p.* 87) qu'un rayon n'a que les trois premières couleurs, le rouge, le jaune et le bleu, et que c'est de leurs combinaisons que naissent toutes les autres couleurs. M. du Fay, enlevé trop tôt aux sciences, soutenait le même sentiment; mais leur autorité réunie, toute grave qu'elle est, ne peut balancer celle de Newton, fondée sur les expériences les plus fines et les mieux avérées par le moyen du prisme.

Mais quoi! de ces rayons la subtile structure
Ne peut ni s'altérer, ni changer de nature.
L'art ne la détruit point, et, des efforts vainqueur,
Le rayon rouge et bleu conserve sa couleur.
D'eau, de lumière, d'air la plus faible parcelle
Ne peut être détruite, ô sagesse éternelle!
Tout être corporel, de tes trésors sorti,
Par ton pouvoir lui seul peut être anéanti.

Du globe dans la nuit nous prêtant sa lumière
Quel est l'aspect? quelle est la marche irrégulière?
Pourquoi, tantôt obscur, et tantôt lumineux,
Cache-t-il sa clarté? l'offre-t-il à nos yeux?
Sous la forme d'un arc d'abord il se présente.
Sa lumière s'accroît par progression lente;
Puis son disque arrondi, brillant au haut des airs,
Remplace le soleil dans le sombre univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue,
Et, décroissant toujours, disparaît à la vue.

L'astre du jour produit cette variété:
Au flambeau de la nuit il donne la clarté.
Ses rayons, plus ou moins épanchés sur sa masse,
Sous ces divers aspects nous présentent sa face.

L'art ne la détruit point. « Faites passer le rayon rouge « par un second, par un troisième et quatrième prisme, « par un verre jaune, par un verre bleu, vous n'aurez « toujours qu'une tache rouge. Si vous recevez de même « un rayon bleu, il demeurera bleu dans tous les milieux « où vous l'introduirez, et dans toutes les épreuves aux- « quelles vous le soumettrez. Les rayons ont tous une « nature propre et qui ne change point. » *Spectacle de la nature*, *t.* 4, *p.* 169.

Ses phases.... Mais je vois le soleil s'obscurcir.
Je vois son globe ardent par degrés se noircir :
Pourquoi donc ? La planète, à l'approcher forcée,
Entre la terre et lui, dans son cours, s'est placée,
Et, fermant toute issue à ses traits radieux,
Par son opacité la dérobe à nos yeux.
Au globe de la terre elle est subordonnée,
Et, dans son tourbillon constamment entraînée,
Elle subit les lois de ce puissant moteur,
Elle est son *satellite*, et lui cède en grandeur.

Mais son disque, d'un voile... O flotte athénienne !
Cette noirceur t'inspire une terreur soudaine.
Et vous, peuples des bords que le fameux Cortès[1]
Conquit par sa valeur, souilla par ses excès,

...... *Cède en grandeur*. Selon M. Cassini, la lune est cinquante-deux fois moins grosse que la terre. Dans son apogée, elle en est distante d'environ quatre-vingt dix mille lieues, et dans son périgée, de près de soixante-dix-huit mille lieues.

...... *O flotte athénienne !* Thucydide rapporte (*lib.* 7) que, la veille du fameux combat qui fut donné dans le port de Syracuse, il y eut une éclipse de lune, laquelle effraya extrêmement la flotte des Athéniens qui assiégeaient cette ville. Nicias, leur général, prit l'éclipse à mauvais augure, et suspendit par superstition la retraite qu'on avait prudemment résolu de faire la nuit même. Ce délai occasionna le combat du lendemain, où les Athéniens furent entièrement défaits. C'est bien à cette superstition ridicule qu'on peut appliquer le fameux vers de Lucrèce :

Tantùm relligio potuit suadere malorum !

Tant un culte indiscret peut enfanter de maux !

1. Fernand Cortès fit la conquête du Mexique en 1520.

Vos cris frappent les airs ; et votre esprit crédule
Redoute les effets d'un combat ridicule.
Bannissez votre effroi : sachez ce qui produit
Cet obscurcissement du flambeau de la nuit.
La terre, en décrivant son orbite ordinaire,
Placée entre ce globe et l'astre qui l'éclaire,
A par sa vaste masse intercepté ses feux.
Le globe s'est couvert d'un voile ténébreux.
Ainsi, lorsqu'un flambeau fait briller sa lumière,
Si je place la main entre elle et ma paupière,
Ce corps interposé, par son opacité,
Dérobe à mes regards cette douce clarté.

Si le verre à mon œil fait un rapport fidèle,
Quel spectacle frappant son disque me décèle !
Etonné, je crois voir d'inaccessibles monts,
Des rivières, des mers, des abîmes profonds.

On sait quelles cruautés il exerça dans ce vaste continent. Sa gloire en a été ternie.

Vos cris frappent les airs. On lit, dans quelques relations des Indes occidentales, que les sauvages du Mexique et du Chili, lorsqu'il y a une éclipse de lune, se répandent dans la campagne en jetant de grands cris, et en frappant sur des vases d'airain. Ils croient qu'alors la lune est aux prises avec un dragon qui veut la dévorer, et qui la cache par son énorme grandeur. Ils s'imaginent que le bruit qu'ils font épouvante le dragon et le met en fuite. Lorsque la lune est entièrement sortie de l'ombre, ils célèbrent par des chants et des danses la prétendue victoire qu'elle vient de remporter par leur secours.

Des rivières, des mers. Le ton affirmatif avec lequel Derham parle de ces mers et de ces rivières (*Théolog. astronom., disc. prélim.*) me paraît une assertion trop hardie. Il y a tout au plus de la probabilité ; et même il se

Tout marque aux mêmes traits et son globe et le nôtre.
Ils sont *denses* tous deux, opaques l'un et l'autre.
S'il nous sert de flambeau pendant l'obscurité,
Notre globe à son tour lui prête sa clarté.
Chacun d'eux réfléchit par une même voie
L'éclat que le soleil à chacun d'eux envoie.

Mais si l'astre du jour, par ses feux éclatans,
Dans l'un brille aux regards de milliers d'habitans,
Dans l'autre éclaire-t-il seulement la matière?
Sur des êtres pensans ces rayons de lumière
Seraient-ils épanchés pour offrir à leurs yeux
D'un monde régulier le spectacle pompeux,
Les trésors, les beautés, le jeu de la nature?
L'hypothèse est plausible, et jamais conjecture

---

pourrait fort bien qu'il n'y eût dans le globe lunaire ni rivière, ni mer, comme M. Huyghens (qui cependant y place des habitans) tâche de le prouver dans son *Cosmothéoros* (*page* 114). Je trouve beaucoup plus de réserve dans le ton conjectural que prend M. de Fontenelle en parlant sur la même matière. « Ces savans, dit-il, « qui voyagent dans la lune avec des lunettes d'approche, « y ont découvert des mers, des lacs, de très-hautes « montagnes, des abîmes très-profonds.... Ce n'est pour« tant qu'une conjecture; et, de la distance où nous som« mes, il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. » (*Pluralité des mondes*, *deuxième entretien*.) Mais si les mers et les lacs qu'on place dans la lune ne sont qu'une conjecture, les montagnes, et même très-hautes, sont une certitude. Avec le télescope on aperçoit l'ombre de ces montagnes, et on la voit distinctement changer de place. Quant à leur élévation, M. Cassini (*Mém. de l'acad.*, *ann.* 1724, *page* 405) dit qu'il en a observé une dont la hauteur lui a paru excéder trois lieues.

L'hypothèse est plausible. Je ne parle d'habitans

Ne servit mieux ta gloire, ô suprême moteur?
Elle accable l'esprit du poids de ta grandeur.
Tous ces globes formant le monde planétaire,
Sur qui l'astre du jour fait jaillir sa lumière,
Tant d'invisibles corps sur qui d'autres soleils
Dardent aussi leurs feux, à ses feux tout pareils,
Seraient ainsi peuplés de substances pensantes,
OEuvres d'un Créateur, et de lui dépendantes.

---

dans la lune et dans les autres planètes que conjecturalement, et pour ne pas passer sous silence une hypothèse que les uns adoptent sur les probabilités les mieux fondées, et que les autres rejettent par des raisons infiniment respectables. Entre plusieurs savans qui en ont parlé, je n'en citerai que deux. « Il n'y a point, dit un « docteur allemand aussi profond dans la physique que « dans la théologie, il n'y a point de pensée plus fri- « vole, plus déraisonnable, plus indigne de la majesté « du Créateur que celle de quelques personnes qui pré- « tendent que les planètes ne servent qu'à luire pendant « la nuit, et qui se moquent de ceux qui y admettent « des créatures raisonnables, quelles qu'elles puissent « être, que Dieu a placées sur ces théâtres, peut-être « plus magnifiques que notre terre, pour être les « spectateurs de ses ouvrages et les adorateurs de sa « majesté divine. » *Jean-Albert Fabricius*, *Théol. de l'eau*, *liv.* 2, *chap.* 1. L'illustre auteur du Spectacle de la nature parle moins affirmativement que le savant Fabricius, et dans cette retenue il y a plus de sagesse. « Que Dieu, dit-il, y ait distribué (dans les planètes) « diverses intelligences pour en être loué, il n'y a dans « ce magnifique soupçon rien qui blesse sa grandeur « ou qui affaiblisse notre reconnaissance; et quoiqu'il « les fasse servir de demeure à différens ordres de créa- « tures, nous n'en sommes pas moins tenus de sentir « l'avantage de notre condition. » *Spec. de la nat.* *t.* 4, *p.* 499.

L'adorant comme nous, leurs cœurs reconnaissans
A ce premier principe offriraient leur encens....
Ah! pardonne, grand Dieu, pardonne ce problème:
Si j'ose l'exposer, c'est pour ta gloire même.
Des mondes infinis semés d'adorateurs:
Quelle carrière immense ouverte à tes grandeurs!

Un astre peu connu, plus craint que le tonnerre,
De son aspect terrible épouvante la terre.

Un astre peu connu. J'ose avancer que nous n'avons point de système fixe sur les comètes, parce qu'à proprement parler, on ne s'est mis à les étudier avec soin que depuis l'apparition de celle de 1680, la plus grande et la plus brillante qu'on ait encore vue. Ce ne sera qu'après une longue suite d'observations exactes sur le retour, sur la marche et sur les apparences des comètes d'une classe un peu distinguée, qu'on pourra connaître la vraie cause de l'irrégularité de leur cours, et de la variété de leurs configurations. Tout ce qu'aujourd'hui nous savons de sûr au sujet des comètes, c'est que ce sont des planètes; qu'elles entrent dans notre tourbillon, d'où elles se dégagent par une accélération graduelle, et qu'elles décrivent autour du soleil, leur foyer commun, des ellipses fort excentriques et extrêmement allongées. Newton dit, dans ses principes mathématiques, qu'elles s'étendent beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne. Quelle doit être l'immensité de ces ellipses! A l'égard du nombre des comètes, depuis la mort de Copernic, arrivée en 1543, on en a compté trente-une, toutes différentes, en y comprenant la dernière de 1742, sans parler de beaucoup d'autres aperçues antérieurement à l'an 1543. Voilà les planètes de notre monde fort multipliées, et les bornes de notre tourbillon bien plus étendues que Descartes ne l'a cru.

D'une marche inégale il roule dans les cieux.
Bizarre phénomène, il se montre à nos yeux
A cheveux flamboyans, à queue étincelante.
O peuples éperdus ! bannissez l'épouvante.
Non, non, ne craignez point qu'un barbare vainqueur
Porte dans vos foyers le carnage et l'horreur,
Que d'un air empesté les vapeurs meurtrières
Transforment vos cités en vastes cimetières,
Que tous les élémens, par un commun effort,
Soufflent sur vos guérets la disette et la mort.
Trop long-temps l'ignorance, et des erreurs antiques
Vous firent redouter ces fléaux chimériques.
Sans vertu, sans pouvoir, ces globes étrangers,
Dans notre tourbillon seulement passagers,
S'approchent du soleil à diverses distances,
Puis, faits pour parcourir des *ellipses* immenses,

A cheveux flamboyans, à queue étincelante. C'est cet appareil menaçant qui effraie le peuple, et qui contribue le plus à lui faire regarder les comètes comme des hérauts que Dieu envoie pour annoncer ses vengeances, et comme les avant-coureurs de la guerre, de la peste ou de la famine. Cette chevelure ou cette queue, si formidable aux yeux du vulgaire, c'est, suivant l'opinion la plus générale, un grand amas d'exhalaisons que le soleil, par l'activité de sa chaleur, détache du corps de la comète à mesure qu'elle approche de cet astre, et qui déborde dans l'atmosphère qui environne la comète. Voyez, dans le Traité de l'aurore boréale (*sect.* 5, *quest.* 24), une autre opinion que M. de Mairan, dont l'autorité est si grave, propose modestement comme un doute, et qui n'est pas moins probable que celle que je viens d'exposer.

Pour reparaître un jour à nos timides yeux,
Vont terminer leur course aux barrières des cieux.

Quel amas varié de clartés *scintillantes*,
Sur un lambris d'azur fixes et permanentes!
D'un éclat vif et doux mon œil les voit briller;
Mais leur nombre infini, qui le peut calculer?
Tu le peux seul, grand Dieu, toi, qui d'une parole
En as semé les cieux de l'un à l'autre pole,
Qui leur as assigné leur rang, leur fonction,
Qui donnes à chacune et son poste et son nom [1],

Pour reparaître un jour. M. Le Monnier, de l'académie des sciences, dit, dans sa *Théorie des comètes*, *page* 63, qu'il est bien porté à croire que la comète de 1680 est la même qui parut en 1606, et en rétrogradant, en 1531 et 1456. Les élémens de leurs théories étant les mêmes, il en conclut qu'elle reparaîtra, suivant toute apparence, en 1757 ou 1758. Cette comète, en calculant les intervalles de temps auxquels elle a paru, acheverait sa révolution en soixante-quinze ans.

On lit dans le même ouvrage, *page* 75, que M. Newton rapporte dans ses Principes mathématiques de la philosophie, que M. Halley, ayant remarqué qu'il avait paru quatre fois de suite, à chaque intervalle de cinq cents soixante-quinze ans, une très-grande comète, savoir, immédiatement après la mort de Jules-César, ensuite l'an de l'ère chrétienne 530, puis au mois de février de l'an 1105, et en dernier lieu sur la fin de l'année 1680; et que cette comète avait eu à chaque fois une queue d'une grandeur prodigieuse; M. Halley a déterminé par ce moyen l'orbe elliptique de cette comète, et en prédit le retour vers l'an 2255. Ce sera aux Halleys de ce temps-là à vérifier la prédiction.

1. *Qui numerat multitudinem stellarum, et omnibus eis nomina vocat.* Psalm., CXLVI, 5.

Et qui, les dirigeant dans leurs vastes orbites,
Les asservis aux lois qui leur furent prescrites.

Fameux restaurateurs de l'art que je décris,
Hipparque, Ptolémée, et toi, Timocharis,
De ces douces clartés vous fixâtes le nombre.
Quelle était votre erreur! mais un nuage sombre
Obscurcissait encor vos regards vigilans.
Vous parcouriez les cieux à pas hardis, mais lents.

De ces douces clartés. Les astronomes de l'antiquité ne comptaient que mille vingt-deux étoiles fixes. Nous n'en compterions nous-mêmes guère davantage aujourd'hui, si nous étions privés, comme ils l'étaient, du secours des lunettes astronomiques. Les grands hommes que je viens de nommer auraient fait les mêmes découvertes que nous avons faites dans le ciel, s'ils avaient connu le télescope. Sur ce principe, c'est bien injustement que nous reprochons aux anciens leur peu de progrès dans la physique, l'anatomie et la navigation. Leurs étonnans succès dans l'éloquence, dans la poésie, dans les arts libéraux, prouvent qu'ils ne nous cédaient ni en génie, ni en connaissances spéculatives. De là il s'ensuit que, s'ils eussent pu faire usage de la machine pneumatique, du microscope, de la boussole, ils auraient de proche en proche porté tout aussi loin que nous les sciences que ces utiles instrumens ont si fort agrandies. L'avantage que nous avons sur les anciens, du côté des connaissances pratiques, nous le devons uniquement au hasard, et il nous sied peu d'être fiers d'un savoir purement fortuit, et de richesses que nous ne possédons qu'en qualité de derniers venus.

Vous parcouriez les cieux. Hipparque, Ptolémée, Timocharis, et avant eux, Conon et Pythéas de Marseille, qui vivaient environ 350 ans avant Jésus-Christ,

Leur éclatante voûte aux yeux de Galilée,
Dans son immensité, devait être étalée.
Aidé d'un instrument, industrieux flambeau,
Il devait le premier voir un ciel tout nouveau,
Et, né pour présider à l'art des Zoroastres,
Mesurer, discuter [1], multiplier les astres.

---

ont successivement perfectionné l'ancienne astronomie par quantité d'observations, dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Strabon (*lib.* 1) nous a conservé surtout la fameuse observation de Pythéas, par laquelle, en comparant l'ombre d'un gnomon à sa hauteur au temps du solstice, il détermina la latitude de Marseille, ou sa distance de l'équateur : observation dont l'exactitude a été vérifiée sur les lieux, en 1714, par M. le chevalier de Louville. Mais, du temps de ces grands hommes, l'astronomie, quoique cultivée avec soin, n'était pas une science fort étendue. Il était réservé au célèbre Galilée de l'agrandir, et de s'y frayer des routes toutes nouvelles.

Leur éclatante voûte. Ce fameux sectateur du système copernicien, qu'il lui coûta * si cher d'avoir soutenu, est regardé à juste titre comme le père de l'astronomie moderne. C'est lui qui, par le moyen du télescope, a fait le premier dans le ciel ces surprenantes découvertes qui ont étendu la science des astres et perfectionné l'art de la navigation. Il les expose agréablement dans son *Nuntius sidereus*. J'y renvoie le lecteur.

1. Découverte des quatre satellites de Jupiter, qu'il nomma les astres de Médicis.

* Voyez à ce sujet l'Almageste du P. Riccioli, *lib.* 9, *sect.* 4, *cap.* 40. Ce savant jésuite y détaille les démêlés de Galilée avec le tribunal de l'inquisition, qui aboutirent à une prison de quatre ans.

Tel, avant lui, cet homme [1] utile à l'univers,
Ce moderne Typhis [2], aigle hardi des mers,
Qui s'ouvrit un sentier impratiqué sur l'onde,
Fit aux yeux des mortels éclore un nouveau monde.

Fiers rivaux du soleil, ces feux étincelans,
Immobiles flambeaux, par eux-mêmes brillans,
Prodiguent comme lui la lumière et la vie.
D'eux à lui la distance est énorme, infinie.
Peut-être ils sont encor plus grands, plus lumineux,
Et dans leur tourbillon font rouler autour d'eux

---

1. Christophe Colomb, en 1492.
2. Pilote des Argonautes.

D'eux à lui la distance est énorme. La distance du soleil aux étoiles est incommensurable. « Quelques tentatives « qu'on ait faites, dit M. Cassini le fils, pour parvenir à « connaître la distance de *Sirius* *, elles ont été inutiles ; « parce que, suivant les observations les plus exactes, on « n'a reconnu dans les étoiles fixes aucune parallaxe, ou « elle s'est trouvée presque insensible. » (*Elém. d'astronom.*, *liv.* 1, *chap.* 5.) Ce que dit M. Cassini de l'impossibilité de mesurer la distance de *Sirius* à l'égard de la terre, on peut le dire d'une étoile fixe à l'égard du soleil. Et quel doit être l'éloignement de cet astre aux étoiles qui forment ce qu'on appelle *la voie lactée*, et dont la profondeur dans le ciel est si prodigieuse, que les plus excellens télescopes les rendent à peine sensibles ! Cette effroyable distance confond et épouvante l'imagination.

Peut-être ils sont encor plus grands. M. Cassini ne

* C'est l'étoile du grand-chien, qu'on appelle *la luisante.* Elle surpasse toutes les autres étoiles en éclat et en grandeur apparente : d'où l'on conjecture qu'elle est la moins éloignée de notre globe.

Des globes sans éclat, que leur vive lumière,
Dans ses divers effets, colore, échauffe, éclaire.

Sous l'astre des gémeaux, une faible blancheur
Montre à l'œil attentif un sillon de lueur.

---

croit point exagérer en donnant à *Sirius* un diamètre d'environ trente-trois millions de lieues, et en faisant de cette étoile un globe capable de toucher en même-temps par deux points opposés de sa surface le soleil et la terre, s'il était intermédiaire. On voit bien que ce n'est là qu'une conjecture métaphysique.

Des globes sans éclat. On présume, avec beaucoup de fondement, que les étoiles fixes, étant des soleils, éclairent des planètes qu'on suppose tourner, chacune dans son tourbillon, autour du soleil, centre commun de leurs révolutions. C'est sur l'emploi de notre soleil, et sur la théorie de nos planètes, que cette conjecture très-probable est fondée, sauf la variété infinie que l'auteur de la nature peut avoir employée dans la forme et dans l'arrangement de tous ces mondes invisibles.

...... *Une faible blancheur.* C'est cette longue trace blanche qu'on remarque vers le pole méridional, et qui est dans la constellation des gémeaux. Les astronomes grecs l'ont appelée *galaxie*, qui signifie chemin de couleur de lait. Démocrite, au rapport de Plutarque, conjectura que c'était un amas d'étoiles prodigieusement enfoncées dans l'éther : conjecture solide, de laquelle on doit conclure que les philosophes de l'antiquité ont eu des idées saines sur bien des points de physique; qu'ils avaient le génie observateur, et qu'ils l'exerçaient. Ce même Démocrite, qui pensait si juste sur la voie lactée, fut trouvé occupé à disséquer et à observer des animaux lorsque les habitans d'Abdère envoyèrent le fameux médecin de *Cos* pour le guérir de sa prétendue folie. C'était l'occupation d'un sage. Les écrits d'Aristote et de Pline

Quelle est donc cette voie, au rapport de ma vue,
A qui le verre donne encor plus d'étendue?
C'est un amas de feux, fixes au firmament.
De notre globe au leur tel est l'éloignement,
Que l'esprit se confond en sondant leur distance,
Et ne peut qu'adorer, dans un humble silence,
Le pouvoir de celui qui d'un mot les forma,
Dont la prodigue main dans le ciel les sema
Non moins abondamment qu'en tout inépuisable,
Sur la rive des mers elle a semé le sable.

---

sur l'histoire naturelle, ceux d'Hippocrate et de Galien sur la médecine, de Varron et de Columelle sur l'agriculture, prouvent évidemment que les anciens étaient très-bons observateurs. Ils étudiaient avec soin la nature; ils la suivaient pas à pas dans ses opérations, dans ses phénomènes de toute espèce; mais ils négligeaient de remonter aux causes. Ainsi, s'ils n'approfondirent point les principes généraux, tels que les lois du mouvement, les propriétés des corps, les effets de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres, la pesanteur et le ressort de l'air, la pression et la résistance des fluides, et une infinité d'autres phénomènes, c'est qu'ils s'étaient bornés à l'analyse raisonnée, et qu'ils ne consultaient point l'expérience, qui, entre autres avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation et de la rendre plus sûre. Ce que je dis ici, et ce que j'ai dit ci-devant au sujet des astronomes de l'antiquité forme l'apologie complète des anciens, sur lesquels on a fait indécemment une sortie des plus vives, dans un ouvrage philosophique qui vient de paraître, et où on les qualifie de *très-mauvais physiciens*, sans considérer que, pour être tout au moins aussi bons physiciens que nous, il ne leur a manqué que l'usage de nos instrumens de physique.

Quelle est votre étendue et votre immensité,
Vastes cieux! mon esprit en est épouvanté.
O terre! tu n'es donc qu'un atome, qu'une ombre!
Quoi! des mondes sans fin, et des soleils sans nombre!
Des marches, des retours à des globes prescrits,
Par ces globes roulans avec ordre décrits!
Point d'obstacle, nul choc, une exacte harmonie,
Une règle immuable; et l'atomiste impie,
Frappé de l'évidence, ou plutôt accablé,
Ose encor soutenir qu'un ordre si réglé
Est l'œuvre du hasard, du choc de vils atomes,
Aux yeux de la raison ridicules fantômes!
La matière insensible aurait donc le pouvoir
De combiner, d'agir, d'arranger, de vouloir?
Ce principe éternel, cette cause première,
Ame et moteur de tout, ce serait la matière?
Ah! loin, idée absurde, affreux raisonnement,
Que mes yeux, ma raison, mon être, tout dément.

Est l'œuvre du hasard. C'est de cette marche invariable des corps célestes, c'est de l'ordre et de l'harmonie qui règnent entre eux que Cicéron tire un argument contre le système d'Epicure. *Hæc omnis descriptio siderum, atque hic tantus cœli ornatus, ex corporibus huc et illuc casu et temerè concursantibus, potuisse effici, cuiquam sano videri potest? aut verò alia quæ natura, mentis et rationis expers, hæc efficere potuit, quæ non modò, ut fierent, ratione eguerunt, sed intelligi qualia sint sine summâ ratione non possunt?* (De nat. deor. lib. 2, num. 44.) Ce raisonnement si solide est précédé d'une objection à laquelle l'épicuréisme n'a rien à opposer: *Quòd si mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest, quæ sunt minùs operosa, et multò quidem faciliora?*

Ce bel ordre est, grand Dieu, l'œuvre de ta puissance,
Toi, dont tout l'univers démontre l'existence,
Toi, dont le firmament annonce la grandeur,
Et dans qui la nature exalte son auteur.

Ce bel ordre est, grand Dieu. Cette vérité, follement combattue par Spinosa, Hobbes et Toland, a été reconnue par Platon et par quelques autres sages du paganisme. Je ne citerai que deux témoignages, et la poésie aura la gloire d'en fournir un. Cicéron (*de naturâ deor. lib.* 2, *num.* 38) ne doute point qu'une intelligence toute excellente, toute divine, ne soit la cause première de cette constante régularité qu'on admire dans la marche et dans les révolutions des corps célestes. Claudien reconnaît que toutes les pièces qui composent la machine du monde sont l'ouvrage du *conseil* de Dieu, d'une intelligence suprême qui a formé leur arrangement, et qui règle tous leurs mouvemens mécaniques.

Nam cùm dispositi quæsissem fœdera mundi,
Præscriptosque maris fines, terræque meatus,
Et lucis noctisque vices : tunc omnia rebar
Consilio firmata Dei, qui lege moveri
Sidera, qui fruges diverso tempore nasci,
Qui variam Phœben alieno jusserit igne
Compleri, solemque suo; porrexerit undis
Littora; tellurem medio libraverit axe.

In Rufin. lib. I.

SOMMAIRE

DU SECOND CHANT.

TABLEAU de la mer calme. Tableau de la mer agitée. Flux et reflux. Que la vraie cause de ce phénomène est inconnue. Utilité des marées. Analyse des propriétés du sel marin. Que la mer, par le moyen de l'évaporation de ses eaux, fait naître les fleuves, et fournit à leur entretien. Mécanisme de l'évaporation de la mer. Les grands poissons. Description de la baleine. Digression sur la pêche qu'on en fait dans la mer Glaciale. Description du requin, de la scie, de l'espadon ou épée de mer. Leur antipathie et leurs guerres. Qu'elles sont l'effet d'une providence sage. Description du dauphin. Les poissons amphibies. Description du lamentin, ou vache de mer, du veau marin, du walrus. Qu'ils ont un besoin indispensable de sortir de l'eau pour respirer l'air. Leur précaution singulière pour empêcher qu'on ne les surprenne lorsqu'ils dorment sur le rivage. Les poissons volans. Mécanique de leur vol. Avantage qu'ils retirent de cette faculté propre à leur espèce. Les poissons recherchés pour la délicatesse de leur chair. Dénombrement des plus exquis. Fécondité prodigieuse des poissons

en général, soit visibles, soit invisibles. La mer, théâtre de discorde et de guerre parmi eux. Adresse de la torpille et de la sèche pour se dérober à la poursuite de leur ennemi. Les coquillages. Que le flux les apporte sur les côtes. Description du poisson à coquille, que l'on nomme le nautile *ou* le navigateur. *Description du* murex *ou de la pourpre, de la conque de mer, de la mère-perle. Les plantes marines. Que le fond de certaines mers est semé d'un nombre infini de plantes de différentes espèces. Principe de leur végétation. Leur utilité à l'égard du poisson reptile. Description de l'éponge et du corail. Les îles. Que le bouleversement du globe de la terre, opéré par le déluge, est la vraie cause qui les a produites. Description des horribles effets du déluge. La navigation. Découverte du Nouveau-Monde. Ses richesses en tout genre. Commerce par la voie des échanges entre les Américains et les Européens. Que la navigation sert aux vues générales de Dieu par rapport au bien de la société, et à ses vues particulières par rapport à la publication de l'Evangile.*

CHANT SECOND.

Quittons du firmament les routes lumineuses ;
Abaissons nos regards sur les mers spacieuses :
Dans leur vaste circuit, et dans leur profondeur,
Contemplons du Très-haut l'ineffable grandeur.
Dans tout ce que contient leur étenduë immense,
Admirons sa sagesse, admirons sa puissance.

O toi, tantôt paisible, et tantôt furieux,
Toi, que mon œil charmé confond avec les cieux,
Théâtre d'inconstance et d'intestine guerre,
Qui de tes flots altiers environnes la terre,
Qui, source de trésors, lien de l'univers,
Enrichis, réunis mille peuples divers ;
Océan, quels tableaux ta surface présente !
L'astre du jour se lève, et sa clarté naissante,
Lançant obliquement mille traits lumineux,
Sur les flots tremblotans forme un sillon de feux.
Les vents sont enchaînés dans leurs prisons profondes.
Prêts à sortir du port, à voler sur les ondes,
De superbes vaisseaux, à ce calme trompeur,
Semblent de leur départ reprocher la lenteur.
L'onde, à faibles replis, s'approche de la plage :
Avec un doux murmure elle bat le rivage.
La fable ici dirait qu'Alcione et Céix
De leurs tendres amours couvent alors les fruits.

Mais ce calme est troublé. Fièrement courroucée,
L'onde s'enfle et mugit jusqu'aux cieux élancée,

Elle tombe écumante, et cent gouffres ouverts
L'engloutissent soudain, et soudain dans les airs
Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.
Elle retombe et roule en montagne bruyante.
Le flot choque le flot. A leurs mugissemens
Les aquilons fougueux joignent leurs sifflemens.
L'onde tumultueuse, en cet affreux orage,
Prête à tout submerger, va franchir le rivage.
Impuissante fureur! un frein impérieux
Enchaîne, fière mer, tes flots séditieux.
Le doigt du Tout-puissant a tracé sur le sable
Un ordre redouté [1], barrière insurmontable;
Ton onde audacieuse, à cet auguste aspect,
Tombe, et, pleine d'effroi, recule avec respect.

A ce tableau succède une frappante image.
Tour à tour le flot quitte et reprend son rivage.
Je le vois chaque jour lentement se hausser,
Puis, fixe quelque temps, lentement s'abaisser:
Accès perpétuels, et marche régulière,
Dont le vrai mécanisme et la cause première
Seront toujours l'écueil de l'esprit étonné,
De cet esprit si vaste, ensemble et si borné.

---

1. *Huc usque venies, et non procedes ampliùs, et hic confringes tumentes fluctus tuos.* Job, cap. XXXVIII, v. 11.

Puis, fixe quelque temps. L'eau, dans le flux, reste quinze minutes ou environ dans sa plus haute élévation. Dans le reflux, elle demeure aussi près d'un quart d'heure dans son plus grand abaissement. Le flux est de six heures, c'est-à-dire que les eaux sont entraînée six heures de suite du midi au nord. Elles emploien le même temps à revenir du nord au midi.

Seront toujours l'écueil. Les philosophes modernes ne

Aveugles, qui marchons dans une nuit obscure,
Scrutateurs indiscrets, laissons à la nature
Le voile qui la cache, et, bornés aux effets,
Sans vouloir sonder tout, jouissons des bienfaits.

---

s'accordent point sur la cause des marées. Pour ne citer que les deux plus célèbres d'entre eux, l'hypothèse de Descartes, suivant laquelle le tourbillon de matière subtile, pressé par le globe de la lune, foule les eaux de l'Océan, et par cette pression les fait monter, n'est qu'une conjecture : encore faut-il admettre le système des tourbillons, que celui de l'attraction, aujourd'hui le système dominant, a presque anéanti. Newton prétend que les eaux de la mer océane gravitent vers le centre de la terre par les lois de la pesanteur ; que, loin d'être foulées par le globe lunaire, elles en sont au contraire élevées par la force de l'attraction, et qu'elles s'abaissent lorsque la force de répulsion agit sur elles. Cela doit être en conséquence du système de Newton ; mais ce système, fût-il encore plus probable qu'il n'est, est-il, en rigueur, une démonstration ? Son principe, quoi qu'on dise en sa faveur, n'est pas une vérité mathématique. Ce n'est qu'une hypothèse vraisemblable, au jugement du philosophe, qui sait combien est cachée la cause primordiale de la plupart des effets de la nature. Ainsi la vraie cause qui opère les alternatives constantes et régulières du flux et du reflux est jusqu'à présent une énigme, et le sera peut-être toujours. Tout esprit sage doit dire avec Lucain, au sujet de ce phénomène merveilleux :

Quærite, quos agitat mundi labor. At mihi semper,
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut superi voluêre, lates.

Phars. liv. 1, v. 417.

Et qu'importe, après tout, que du flux de l'Euripe,
Aristote nouveau, j'ignore le principe?
Il me suffit, grand Dieu, que ces constans accès,
Utiles instrumens d'avantages secrets,
Signalent ta bonté, prouvent ta providence,
Et soient marqués au sceau de ta toute-puissance.

Les flots sont imprégnés de nitres corrosifs,
De sucs bitumineux; et ces agens actifs,
Par leur vertu distincte, appropriée à l'onde,
Sont de nouveaux bienfaits une source féconde.
Le sel atténué, devenu volatil,
Entre dans les vapeurs, et, toujours plus subtil,
Avec elles s'élève et remplit l'atmosphère.
Incorporé pour lors à la vapeur légère,
Lorsqu'elle se résout en ruisseaux bienfaisans,
Comme elle, il vivifie et féconde les champs:
Avec elle il concourt, par ses pointes piquantes,
A faire végéter les arbres et les plantes.

Aristote nouveau. On prétend qu'Aristote, ne pouvant découvrir la cause du flux et du reflux de l'Euripe, se précipita de désespoir dans ce détroit. C'est une fable absurde. Il y a dans la nature bien d'autres effets dont, comme nous, il ne pénétrait point la cause, et sans doute, en homme sage, il s'inquiétait peu de ne pouvoir la comprendre. C'est là le bon esprit du physicien. Il jouit des découvertes qu'il fait, et ce qu'il lui est impossible de découvrir, il le laisse tranquillement sous le voile dont la nature l'enveloppe. Diogène Laërce, dans ses Vies des philosophes, assure qu'Aristote mourut de maladie à Chalcis, dans l'île d'Eubée, âgé de soixante-trois ans. Ce témoignage est une nouvelle réfutation du conte.

Plus grossier, de quel bien ce sel est l'instrument!
A la chaleur solaire, au fluide élément
Il oppose son poids, quand sur l'onde tranquille
Ils exercent tous deux leur action utile.
A leur force attractive il permet d'élever
Ce qu'il faut seulement pour pouvoir abreuver
Les verdoyans coteaux, les fertiles campagnes.
Sans un frein si puissant, de liquides montagnes,
Torrens par le soleil attirés dans les airs,
Fondraient de toutes parts, et noîraient l'univers.

Dans ses propriétés toujours plus admirable,
Il est pour l'homme même un agent secourable.
Sans lui, nos alimens sont vides de saveur.
Il écarte loin d'eux tout germe corrupteur.
Des principes vitaux, le plus actif peut-être,
Aux esprits qu'il anime il semble donner l'être.
Atome volatil qui, par d'intimes nœuds,
Avec les élémens forme un tout merveilleux.

Avec quelle fierté vous voyez, mers profondes,
Cent fleuves vous porter le tribut de leurs ondes,
Et, malgré leur orgueil, en ignobles ruisseaux,
Se perdre obscurément dans le sein de vos eaux!
De cet hommage vain cessez d'être si fières,
Vous n'êtes de leurs flots que les dépositaires.
Ces fleuves à jamais doivent couler pour nous.
Leur source intarissable, ils la tiennent de vous.
Sans cesse s'élevant des plaines azurées,
D'innombrables vapeurs, dans les airs attirées,
Se résolvent en pluie, et font naître le cours
De ces fleuves féconds en utiles secours.

Se résolvent en pluie. L'origine des fleuves n'est plus

Par quels ressorts cette eau que la vapeur recèle,
Malgré le poids des sels incorporés en elle,
Peut-elle s'élever aux régions de l'air ?
Et comment la soutient ce fluide léger ?
La chaleur du soleil, agissante et féconde,
Dilate fortement l'air comprimé dans l'onde.
Libre alors, il agit. Son élasticité
Donne à la bulle d'eau plus de légèreté.
L'un et l'autre attirés par la chaleur solaire,
Ils s'élancent ensemble au haut de l'atmosphère.
Là, rencontrant un air d'un poids égal au leur,
Ils sont en équilibre, et forment la vapeur.

Grand Dieu, tels sont les biens que ta magnificence,
Par l'organe des mers, à la terre dispense,
Innombrables bienfaits, qui, toujours renaissans,
Doivent te consacrer nos cœurs et notre encens.
Mais, pour mieux signaler ta sagesse profonde,
Tu voulus, Dieu puissant, que dans le sein de l'onde
Des êtres animés, à ta féconde voix,
Vécussent asservis à d'immuables lois;
Que chaque espèce propre, enfantant son semblable,
Fût de productions un germe inépuisable.
Tu dis, et dans l'instant des milliers d'animaux
Reçurent l'existence, et peuplèrent les eaux :

---

un problème. Il est aujourd'hui presque démontré qu'ils naissent des pluies abondantes qui tombent sur les montagnes, dans le cœur desquelles sont leurs sources. J'entre là-dessus dans un plus grand détail, dans la quatrième note du troisième chant, et j'y expose l'ancien système, qui n'a plus pour partisans que quelques cartésiens endurcis.

Stables et vagabonds dans les plaines humides,
Unis et divisés, adroits, de proie avides,
Différens en espèce, en figure, en grandeur,
Fidèles à l'instinct, leur guide et leur moteur.

Sur ce peuple infini les énormes baleines
Dominent fièrement, superbes souveraines,

.....*Les énormes baleines*. « On compte jusqu'à quatorze « ou quinze espèces de baleines. Celle du Groënland « est de la première classe. Elle est monstrueuse par sa « grosseur, et par sa longueur, qui excède quelquefois « cent pieds. Sa tête seule fait un tiers de sa masse, « et sa gueule, qui n'a point de dents, étant ouverte, « a plus de douze pieds de circonférence : mais ce qui « est surprenant, le gosier en est si étroit, que la main « n'y peut entrer qu'avec peine. La mâchoire supérieure « est garnie des deux côtés de barbes larges d'un pied, « et longues de quinze ou seize. Les yeux ne sont pas « plus grands que ceux d'un cheval. Ils sont bordés de « paupières comme les yeux des animaux terrestres, ce « qui est contre l'économie animale de tous les autres « poissons. Les nageoires ont sept à huit pieds de lon- « gueur; la queue en a vingt-trois ou vingt-quatre de « large. Sa peau est unie et d'un beau noir. Le ventre « tire sur le blanc. Elle a deux tuyaux sur la tête, par « où elle respire et élance l'eau à une certaine hauteur : « ce qui est commun à la plupart des autres espèces. »

« Malgré sa grosseur énorme, la baleine est fort agile, « et fend les flots avec une rapidité étonnante. Elle est « vivipare, comme tous les grands poissons femelles. « Elle porte pendant dix mois, ne met bas qu'un petit « ou deux, et les allaite pendant un an. Sa seule nour- « riture est une espèce de petits crabes, certains insectes « qu'on appelle *puces de mers*, qui sont en prodigieuse « quantité dans les mers du nord. La baleine a un gros

Et sous l'immense poids de leurs corps monstrueux
Pressent et font gémir les flots tumultueux.
L'onde en leurs flancs reçue, et de leurs flancs chassée,
Par deux larges canaux est souvent élancée ;
Et ces colonnes d'eau jaillissant dans les airs
En liquide cristal retombent dans les mers.

« intestin qui descend du fond de la gueule bien avant « dans le corps, et qui est si large, qu'un homme y pas« serait facilement. Il lui sert au même usage que la bou« teille d'air dans les autres poissons, c'est-à-dire, pour « se mouvoir dans l'eau en tout sens. » *Histoire naturelle de l'Islande et du Groënland, par M. Anderson, t. 2, p. 78 et suiv.*

Je suis surpris que M. Anderson ait omis dans cette exacte description une circonstance qui méritait bien d'être rapportée. La force prodigieuse de la baleine est toute dans sa queue. Elle la dresse et frappe des coups terribles. Un capitaine de vaisseau hollandais, qui a été plusieurs fois à la fameuse pêche du Groënland, m'a assuré que d'un seul coup elle renverse quelquefois une grosse chaloupe de pêcheurs. La baleine n'étant point armée de dents, la nature lui a donné la force de sa queue pour se défendre contre les grands poissons qui l'attaquent, et qui sont presque tous ses ennemis.

Par deux larges canaux. « Il y a sur la tête de la « baleine une élévation ou bosse, et au haut de cette élé« vation deux larges tuyaux, un de chaque côté, et vis« à-vis l'un de l'autre. C'est par ces deux ouvertures que « la baleine rejette l'eau à la hauteur de plus de vingt « pieds, et avec un bruit semblable à celui du vent qui « s'engouffre dans une caverne. Lorsque la baleine est « blessée, elle élance l'eau avec beaucoup plus de force, « et le bruit qu'elle fait ressemble à celui de la mer agi« tée. » *Description des animaux du Spitzberg et du*

O triste région, tombeau de la nature,
Où l'homme à l'ours dispute une vile pâture,
Où le flambeau du jour n'éclaire qu'à demi,
Où l'homme vit enfin sous un ciel ennemi!
Sauvage Groënland, ces reines fastueuses
Ont fixé leur empire en tes mers orageuses :

Groënland, *insérée dans le recueil des Voyages au nord*, *t.* 2.

Sauvage Groënland. Ce vaste pays, qui fait partie des terres arctiques, fut découvert, dans le neuvième siècle, par un Norvégien appelé *Erric.* Il est au soixante-seizième degré de latitude septentrionale, et situé entre l'Europe et l'Amérique. Ses habitans sont sauvages, stupides, sans lois, sans aucune idée de religion. Le commerce des Danois, des Anglais, des Hollandais, qui vont tous les ans au Groënland pour la pêche de la baleine, n'a encore pu les humaniser. Ils continuent à se nourrir de viande crue, de poissons à moitié pourris, et à préférer au meilleur vin la boisson de l'huile de baleine, et du sang des chiens marins fraîchement tués. La mer du Groënland est gelée pendant neuf mois. Il y vient du côté du Spitzberg des montagnes de glace qui ont souvent jusqu'à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui doivent en avoir pour le moins autant sous sa surface. L'excessive rigueur du froid, des monts hérissés de glaçons si épais, que le soleil, en été, ne peut les fondre, une terre frappée de sérilité, des ténèbres qui, en hiver, durent plus de trois mois, toutes ces horreurs justifient bien le nom de *Terre de désolation* que le fameux navigateur Jean Davis donna à ce pays voisin du pole, lorsqu'il y aborda en 1585.

Ont fixé leur empire. Il semble que le Créateur ait assigné à chaque espèce de poisson une demeure particulière. Nous voyons, par exemple, dans la mer Médi-

Sous des voûtes de glace entassée à monceaux;
Elles nagent en foule, et sillonnent les flots.
Par quels puissans efforts, par quelle audace heureuse,
Ta main, hardi mortel, en est victorieuse?
Du haut de la nacelle un javelot lancé [1],
Atteint le monstre : il plonge, et de son sang versé
La surface de l'onde au loin est empourprée.
Un long tissu qui tient à la flèche acérée,
Lâché rapidement, au fond des eaux la suit,
Et du monstre aux abois indique le réduit.
Vide de sang, il meurt. Son vaste corps surnage;
Et, par le matelot tiré vers le rivage,
Son effroyable aspect, son énorme grandeur,
Tout mort qu'il est, inspire encore la terreur.
L'art en tire bientôt mille secours utiles,
Et ces monstres hideux enrichissent nos villes.

---

terranée bien des poissons qu'on ne voit point ou qu'on ne voit que peu souvent dans la mer océane, et il y en a beaucoup dans celle-ci qui ne passent presque jamais dans l'autre. Ce n'est que dans l'Océan atlantique qu'on voit le spectacle singulier des poissons volans. Le requin et le cachalot ne sortent guère des mers de l'Amérique. Le narwal et l'épaular quittent rarement les mers du nord, et ainsi de plusieurs autres grands poissons. A l'égard des baleines, la mer Glaciale semble leur avoir été affectée pour demeure. Elles s'en éloignent fort peu, et y sont en si grande quantité, surtout vers le Spitzberg et le Groënland, qu'elles nagent par grosses troupes, comme des carpes dans un vivier.

1. Le harpon. C'est un fer à deux tranchans, qui ressemble à une flèche, et qui est extrêmement pointu. Le manche est de cinq ou six pieds de long.

L'art en tire bientôt mille secours utiles. L'huile de

Surtout l'huile à grands flots extraite de leur corps
Aux grossiers habitans de ces arides bords
Fournit une clarté dans cette nuit obscure,
Où l'absence de l'astre, âme de la nature,

---

baleine, dont on fait un si grand commerce, est employée à bien des usages. On ne brûle point d'autre huile dans tout le nord. Les calfats s'en servent à engraisser le brai, à enduire et spalmer les navires; les foulons à préparer les laines; les corroyeurs à humecter les cuirs; les peintres à détremper certaines couleurs. On peut voir dans le dictionnaire du commerce de Savari, où j'ai puisé ce détail mécanique, plusieurs autres usages auxquels on l'emploie, et celui qu'on fait des fanons de la baleine.

...... *Dans cette nuit obscure.* La sagesse et la bonté du Créateur se manifestent d'une manière sensible par les heureux moyens qu'il emploie pour tempérer ou adoucir les incommodités physiques qu'il a plu à la nature d'affecter à certains pays. Les Groënlandais, déjà si malheureux par l'âpreté du climat et par la stérilité du terrain, seraient trop à plaindre s'ils étaient encore obligés de rester, pendant leur long hiver, dans les horreurs d'une nuit profonde. Ils ont, à cet égard, plusieurs adoucissemens. Lorsque le soleil est totalement caché pour eux, dans les mois de décembre et de janvier, ils jouissent d'un crépuscule de près de deux heures, causé par la réfraction des rayons de cet astre, qui n'est qu'à cinq ou six degrés sous l'horizon. Les nuits, outre qu'elles sont éclairées périodiquement par la lune, reçoivent une certaine clarté d'une forte réflexion de la neige qui couvre la terre pendant tout l'hiver. Enfin, ce qui leur est d'un secours beaucoup plus considérable, c'est l'aurore boréale, dont la lumière est souvent plus brillante que celle de la pleine lune. Ce phénomène

Pendant trois mois entiers plonge leurs tristes yeux,
Et redouble l'horreur de ces sauvages lieux.

A mes regards tremblans quel monstre se présente?
Il sème au sein des flots la mort et l'épouvante.
Nul de tes citoyens, ô liquide élément,
N'a tant de cruauté, n'a tant d'acharnement.
Par son vaste contour, sa tête est monstrueuse;
Son dos large est couvert d'une peau raboteuse;

---

singulier, dont le siége est dans les régions voisines du pole arctique, et qui devient de plus en plus fréquent dans les parties méridionales de l'Europe, succède au crépuscule aussitôt que les jours commencent à diminuer, et augmentent insensiblement à mesure que les nuits sont plus longues. Sa clarté, qui est d'un rouge pâle, s'élance par ondulations du nord vers le sud, et remplit plus de la moitié de l'hémisphère. Tous ces secours réunis rendent la condition des habitans du Groenland moins malheureuse pendant la longue nuit de leur hiver, dont la rigueur est intolérable.

...... *Quel monstre se présente.* Le requin. Les marins l'appellent *le goulu.* C'est le poisson le plus terrible qu'il y ait dans les mers de l'Amérique. Il est extrêmement vorace, et dévore sa proie presque sans mâcher. Pour la saisir, il est obligé de se renverser sur le dos, parce que sa mâchoire supérieure avance beaucoup sur l'inférieure; mais, malgré le temps qu'il emploie à faire ce mouvement, il est rare qu'elle lui échappe. La description en vers que je fais de ce poisson formidable est d'après un requin que j'ai vu, et que des pêcheurs prirent il y a deux ou trois ans sur la côte de Marseille. Je l'examinai avec soin. Il avait la tête fort grosse, les yeux assez petits. Son énorme gueule était armée de six rangs de dents en forme de dard crénelé, trois à

Et telle est la largeur de son affreux gosier,
Qu'un homme est dans ses flancs englouti tout entier.
D'un ivoire perçant six cordons effroyables
Arment sa gueule énorme ; et ces faux redoutables

---

chaque mâchoire. La première rangée en dehors était un peu courbée. La seconde était droite. La troisième, au fond, penchait du côté du gosier, qui me parut extrêmement large. Sa peau était noirâtre, rude comme une lime, mais sans écailles. Sa queue se terminait en croissant. Il avait quatre grandes nageoires, dont deux étaient assez près de la tête, et les deux autres à un pied de la queue. Ce poisson monstrueux pesait plus de douze quintaux, et avait environ vingt pieds de longueur.

On croit que le requin est avide de chair humaine. Ce qui fortifie cette opinion, c'est qu'il suit long-temps les vaisseaux qui font la traite des nègres de Guinée, et que, lorsqu'on jette à la mer (ce qui arrive très-souvent) quelqu'un de ces malheureux mort, le requin est alerte pour en faire sa pâture.

...... *Englouti tout entier*. Le navigateur Dampier garantit ce fait comme témoin oculaire. Il raconte qu'un de ses matelots étant tombé dans la mer, fut happé par un requin énorme qui rôdait autour du vaisseau, sur les côtes de la Jamaïque. L'équipage, pour venger sa mort, attacha une grosse pièce de viande au bout d'un harpon à bec recourbé, qui tenait à une corde très-forte. L'amorce fut jetée. Le poisson vorace l'engloutit; le harpon s'étant accroché dans ses entrailles, on le tira à bord. Etendu sur le tillac, il épouvantait les plus hardis en ouvrant une large gueule hérissée de six rangs de dents pointues. Il se débattait avec de grands efforts, quoique percé de plusieurs coups de baïonnette, et affaibli par la quantité de sang qu'il perdait. Après qu'on l'eut achevé, on lui fendit le ventre, et l'infortuné matelot fut trouvé presque tout entier.

Moissonnent, font tomber sous son effort vainqueur
Le plus puissant poisson qu'attaque sa fureur.
Tout habitant des flots le redoute et l'évite.
Il en est plus ardent, plus âpre à la poursuite :
Monstre, des vastes mers l'affreux désolateur,
Semant partout l'effroi, le carnage et l'horreur.

Combien d'autres poissons de figure effrayante
Occupés à se faire une guerre constante !
L'énorme cachalot, ennemi du requin,
Du combat avec lui balançant le destin,

L'énorme cachalot, ennemi du requin. On range ce grand poisson dans la seconde classe des baleines. Il a plus de soixante-dix pieds de long. Sa tête est d'une grosseur monstrueuse. Ses mâchoires sont au-devant armées de dents pointues, et les molaires ont la figure et la grosseur d'un concombre. Sa gueule est si vaste, qu'un bœuf y passerait aisément. On a souvent trouvé dans l'estomac de ces monstres des carcasses à moitié digérées de poissons de dix à douze pieds de longueur. La force du cachalot est prodigieuse. Un fait va le prouver. Un capitaine de vaisseau danois vit venir du côté du Groënland une grande troupe de ces poissons, à la tête de laquelle il y en avait un d'environ quatre-vingts pieds de longueur. S'étant approché du vaisseau, il le frappa si rudement de sa queue, que la secousse fut sentie de tout l'équipage. *Extrait de l'histoire naturelle de l'Islande et du Groënland, par M. Anderson.*

L'auteur anonyme de la description des animaux du Spitzberg, qu'on attribue au fameux La Peyrère, décrit le cachalot à peu près de même; mais il ajoute une circonstance que l'illustre bourgmestre de Hambourg n'a point rapportée. « Le cachalot, dit-il, est le plus redou-
« table ennemi du requin. Rien n'est si terrible que les

Le priste monstrueux, dont l'arme est une scie,
Qui, poursuivant sa proie, ou défendant sa vie,
Sépare en deux le corps de son fier ennemi :
Vainqueur, soit qu'il assaille ou qu'il soit assailli;
Et l'espadon armé de sa tranchante épée,

« combats qu'ils se livrent. La mer est violemment agi-« tée à l'endroit où ils se battent, et sa surface est aux « environs toute couverte de sang. » Ce fait m'a été confirmé par un de nos navigateurs dans les mers de l'Amérique, qui a été plus d'une fois spectateur de ces combats furieux livrés à fleur d'eau.

Le priste monstrueux. On le nomme aussi *la scie.* L'auteur d'une description curieuse des animaux du Spitzberg décrit ce poisson en ces termes : « Le poisson à « scie est ainsi appelé à cause d'un os long et large qu'il « a à sa machoire supérieure, et qui est bordé de chaque « côté de plusieurs dents crénelées comme celle d'une « scie. Il s'en sert pour couper en deux les poissons qu'il « poursuit et ceux qui le poursuivent. Il a sur le dos « deux nageoires, et quatre sous le ventre, deux de chaque « côté. Ses yeux sont au-dessus de sa tête, et sa bouche « est directement sous les yeux; ce qui lui donne un « air monstrueux. J'ai vu un de ces poissons qui avait « plus de vingt pieds de longueur. » *Chap.* 6.

Et l'espadon armé. On a donné ce nom à ce poisson cétacée, parce qu'il a sur le devant de la tête un os fait en forme d'espadon ou d'épée plate. Cet os est pointu, long de quatre pieds, et large de dix-huit pouces vers sa base. Il est posé sur son museau, et bordé des deux côtés d'entaillures qui sont rangées à une distance égale, à peu près comme les dents d'un peigne. L'espadon a dix ou douze pieds de longueur. Son seul aspect effraie la baleine, dont il est l'ennemi obstiné. Elle bondit du plus loin qu'elle l'aperçoit, et tâche de l'éviter par la

A [1] percer les vaisseaux quelquefois occupée,
Qui, toujours provoquant la baleine au combat,
Fond sur elle, l'attaque, et sous ses coups l'abat.
Le narwal, l'épaular, tous ardens à se nuire,
Prompts à s'entr'attaquer, prompts à s'entre-détruire.

---

fuite; mais elle est vivement poursuivie et bientôt atteinte, car ce poisson est extrêmement agile. Alors le combat s'engage, et on se bat de part et d'autre avec fureur et acharnement, comme on le verra dans la note suivante.

1. Xiphias, *id est gladius, rostro mucronato est, et ab hoc naves perfossæ merguntur*. Plin., lib. 32, cap. 2.

Fond sur elle, l'attaque, etc. Voici une peinture énergique des combats de l'espadon et de la baleine. On croit voir l'action, tant elle est vivement décrite.

« Jamais la baleine et l'espadon ne se rencontrent « qu'ils ne se battent, et c'est celui-ci qui est toujours « l'agresseur. La baleine n'a pour arme offensive que sa « queue, dans laquelle consiste sa force prodigieuse. Pour « s'en servir contre son ennemi, elle plonge la tête, et « si elle peut frapper l'espadon, le voilà assommé d'un « seul coup; mais il est fort adroit à l'esquiver. Aussitôt « il fond sur la baleine, et tâche de lui enfoncer son « arme dans le dos. Quand elle le voit s'élancer pour la « percer, elle plonge. L'espadon la poursuit dans l'eau « et l'oblige à remonter. Alors le combat recommence; « il dure jusqu'à ce que la baleine succombe, ou que « l'espadon soit assommé. » *Journal du voyage du P. Charlevoix dans l'Amérique septentrionale*, t. 1, p. 80.

Le narwal, l'épaular. Le premier est un poisson de l'espèce des baleines. Il a sur la tête une ouverture par où il rejette l'eau en expirant l'air. Ses yeux sont petits et garnis de paupières. Il a la peau unie et noirâtre. Le ventre est blanc.

Grand Dieu tu le permets, ou plutôt tu le veux.
Ces combats éternels qu'ils se livrent entre eux,
Sont un bien signalé, digne de ta sagesse.
Par là s'amoindrissant, leur meurtrière espèce
Désole moins des flots les habitans légers,
Et leur voracité dépeuple moins les mers.

Sa longueur est de près de vingt-cinq pieds. Le narwal a une adresse particulière à nager. Sa queue, qui est large de quatre pieds, lui sert de rame et le fait avancer avec une vitesse étonnante. Ses nageoires font la fonction de gouvernail, soit pour le faire tourner, soit pour diriger sa course.

A l'égard de la prétendue corne qui l'a fait nommer *licorne de mer*, on a reconnu que c'est une véritable dent, comme celles des vaches marines. Cette dent, qui est tordue, a six pieds de long sur huit pouces d'épaisseur. Elle sort du côté gauche de la mâchoire supérieure. C'est son arme offensive. *Extrait de l'histoire naturelle de l'Islande et du Groënland*, t. 2, p. 102 *et suiv.*

Le second, qu'on nomme aussi *le physetère*, est au rang de ceux qui sont appelés *cétacées*, c'est-à-dire, dont la grandeur approche de celle de la baleine. Il a la gueule armée de dents tranchantes, et sur sa tête deux tuyaux vis-à-vis l'un de l'autre, par lesquels il pousse l'eau à la hauteur d'une pique. Sa peau est sans écailles. Elle est noire sur le dos, rougeâtre sous le ventre, bleuâtre aux côtés. Sa queue a plus de trois pieds de largeur, et à son extrémité elle ressemble à un croissant. Il a près de trente pieds de long. *Extrait de la même histoire.*

Et leur voracité. Il semble d'abord que le petit poisson devrait à la longue être exterminé et anéanti par l'énorme quantité de ces monstres toujours affamés et toujours ardens à en faire leur pâture. Mais le Créateur et le conservateur de l'univers y a pourvu, et jamais

Quel spectacle charmant ! Sur la liquide plaine,
Que les tièdes zéphyrs font sillonner à peine,
Un citoyen de l'onde, aux yeux des matelots,
Lève son front, se joue et bondit sur les flots.
Fier et tranquille, plein d'une noble [1] assurance,
Tantôt il suit la nef, tantôt il la devance.
Au-dessus de sa tête un creux large est placé.
Des plus riches couleurs son corps est nuancé,
Selon que la lumière est par lui réfléchie.
Sa peau fine est partout d'écailles enrichie.

---

aucune espèce d'animaux ne s'éteindra, parce qu'il veut qu'ils peuplent tous jusqu'à la consommation des siècles. Sa sagesse infinie a si exactement combiné les proportions, que les petits poissons, qui sont presque tous ovipares, multiplient prodigieusement, au lieu que les gros poissons ne font tout au plus que deux petits chaque année. Or le nombre des premiers étant infiniment supérieur au nombre de ceux-ci, il s'ensuit que, quelle qu'en puisse être la destruction, il reste toujours une quantité immense de chaque individu. D'ailleurs, parmi les gros poissons, les plus grandes espèces ont été réduites à un autre genre de nourriture. C'est ainsi que les baleines du Groënland se nourrissent d'une sorte de petits crabes et de certains insectes aquatiques, comme il est dit dans la note sur cet énorme poisson. Il y a d'autres espèces de baleines qui ne vivent que d'herbes marines. Enfin quantité de poissons cétacées ne chassent pas le petit poisson. Ils n'attaquent que leurs semblables en grosseur, dont ils se repaissent quand ils sont les plus forts, ou dont ils sont dévorés lorsqu'ils succombent.

1. *Hominem non expavescit ut alienum. Obviàm navigiis venit, alludit exultans, certat etiam, et quamvis plena prœterit vela.* Plin., lib. 9, cap. 8.

D'un si rapide cours il fend le flot amer,
Qu'il en est surnommé *la flèche de la mer.*
C'est toi, poisson fameux, qu'a célébré la fable,
Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable
Que voulaient immoler d'avides matelots.
Près d'être enseveli dans l'abîme des flots,
Il déplore son sort d'une voix gémissante.
Attiré par les sons de sa lyre touchante,
Tu parus, et ton dos fut un trône pour lui.
Pour immortaliser ton généreux appui,

D'un si rapide cours. Pline parle de l'extrême vitesse avec laquelle le dauphin nage : *velocissimus omnium animalium marinorum est delphinus, ocior volucre, ocior telo.* Mais cette course si rapide lui est souvent funeste. Guidé par une voracité étourdie, si j'ose employer ce terme, il poursuit sa proie si impétueusement, qu'il échoue sur les côtes où elle tâche de se réfugier, en fuyant de loin devant son ennemi. Alors il ne peut se remettre à flot, et, restant presqu'à sec sur le rivage, on le prend aisément. Le dauphin est toujours occupé à la poursuite du petit poisson, dont il dévore une grande quantité. De là vient que les Italiens l'appellent *il cacciatore del mare*, le chasseur de mer. On peut, je crois, donner le même titre à chaque poisson en particulier. Leur vie n'est qu'une chasse journalière, qu'une guerre perpétuelle, et le besoin de nourriture fait une loi au plus fort d'attaquer le plus faible et de s'en repaître.

Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable. Pline, Aulu-Gelle, et, avant eux, Hérodote, donnent ce fait pour certain; et le premier cite à ce sujet plusieurs exemples de l'amitié prétendue du dauphin pour l'homme. Je dis *prétendue*; car cette amitié est tout aussi fabuleuse que l'aventure d'Arion, laquelle a pourtant un fond historique, que M. l'abbé Banier développe dans sa Mythologie expliquée par l'histoire, tome 8, liv. 7, chap. 8.

Les filles de mémoire à l'envi te chantèrent,
En [1] astre radieux dans le ciel te placèrent.
Mais ne sois point flatté de ces honneurs pompeux :
Il en est un pour toi plus grand, plus précieux.
C'était peu que la fable eût consacré ta gloire,
Il fallait que ton nom fût gravé dans l'histoire ;
Qu'il fût le nom du fils du plus puissant des rois,
D'un prince, l'espérance et l'amour des François,
L'héritier des vertus de son auguste père,
Acquises aux BOURBONS par droit héréditaire.

Est-ce une illusion ? Je vois du sein des eaux
Sortir en bondissant d'aquatiques troupeaux.
Du meuglement des uns les airs au loin résonnent ;

---

1. Constellation du dauphin dans la partie septentrionale du ciel.

Il fallait que ton nom. Je désigne ici l'acte de donation si célèbre dans l'histoire de France, par lequel Humbert, dauphin du Viennois, donna ses états de Dauphiné à Charles, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient à perpétuité le nom de *Dauphin*, et écarteleraient de France et de Dauphiné. M. l'abbé de Choisi nous apprend, dans son histoire de Philippe de Valois, que l'acte fut passé à Romans, le 30 mars 1349, et non en 1343, comme disent quelques historiens moins exacts que cet élégant écrivain. Personne n'ignore l'accident funeste qui occasionna cette fameuse donation, laquelle fraya, pour ainsi dire, la voie à celle que Charles d'Anjou fit à Louis XI (en 1481) de son comté de Provence.

Du meuglement des uns, Les lamentins. Leur cri ressemble beaucoup au meuglement du bœuf. On dit qu'étant pris dans les filets, ils poussent certains tons plaintifs ; et c'est de là sans doute qu'est venu le nom de *Lamentin*

Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent.

---

que nous leur avons donné. Le P. de Charlevoix décrit ainsi ce poisson amphibie :

« Le lamentin a la tête à peu près semblable à celle du « bœuf, dont il égale presque la grosseur ; mais il a le « museau plus enfoncé et les yeux plus petits. Il s'en « trouve de vingt pieds de long sur dix de large vers « la tête. Cette largeur va toujours en diminuant vers la « queue. Il a deux nageoires, lesquelles approchent de la « figure de la main, et dont il se sert également pour « nager et pour porter ses petits. Sa chair a le goût de « celle du veau ; elle est même plus exquise. La graisse « qu'on en tire est aussi très-bonne. Sa peau, qui est « de couleur brune, est un cuir fort dur, et on en fait des « souliers. On ne tue guère les grands qu'à terre, lors- « qu'ils paissent sur les bords de la mer ou des rivières. « Les petits se prennent dans des filets. La femelle « du lamentin met bas et allaite son petit à la façon des « vaches ; ce qui l'a fait nommer *vache marine*. Ce pois- « son amphibie s'apprivoise, dit-on, fort aisément, et il « paraît assez ami de l'homme. *Hist. de l'île de St. Domingue*, *t.* 1, *p.* 33.

Les autres sur la rive. Ce sont les veaux marins.

Sternunt se somno diversæ in littore phocæ,

dit Virgile (*Georg. lib.* 4). Leur sommeil est profond, et il passait en proverbe chez les anciens. De là le vers de Juvénal :

Eripiunt somnum Druso, vitulisque marinis.

Sat. 3.

Voici la description qu'en fait M. Anderson dans son *Histoire naturelle de l'Islande et du Groënland*, *t.* 2, *p.* 164.

« La tête du veau marin est d'une grosseur moyenne, « et ressemble parfaitement à celle du chien ; ce qui lui a

J'en vois qui, sur les rocs que bat le flot amer,
En agiles chevreaux grimpent d'un pied léger.
Sur le sable mouvant qui couvre ton rivage,
O mer, tu m'offres donc une réelle image

« fait donner par quelques-uns le nom de *chien de mer*. « Il a les oreilles écourtées, et auprès du museau une « moustache dont le poil est long et rude. Ses dents sont « courtes et pointues. La poitrine est large, mais elle « se rétrécit peu à peu et se termine en pointe. Il a sur « le dos des taches noires. Le dessus du ventre est d'un « blanc sale. La longueur de son corps n'excède guère « cinq ou six pieds. Il a quatre pattes fort courtes, deux à « la poitrine, et deux vers la queue, qui est longue de « sept à huit pouces. Celles de devant sont garnies de cinq « ongles noirs et recourbés. Ces pattes lui servent de « rames lorsqu'il nage. Il s'en sert aussi pour s'accrocher « sur la glace, et pour marcher sur les bords de la mer, « où il s'endort souvent au soleil. »

J'en vois qui, sur les rocs. Le walrus, ou bœuf marin. « Cet animal amphibie ressemble assez au veau marin, « mais il est beaucoup plus gros. Il a l'ouverture de la « gueule aussi large que celle d'un bœuf, lequel il égale « en grosseur. Ses yeux, qui sont rouges comme du sang, « sont fort élevés au-dessus des naseaux. Chacun de ses « quatre pieds a cinq doigts dont les ongles sont courts « et pointus. Son cou est si épais, qu'il a de la peine à « tourner la tête. Il a à la mâchoire supérieure deux dents « longues d'un pied, plus blanches et plus estimées que « l'ivoire, et qui se recourbent en demi-cercle vers sa « poitrine, laquelle est fort large. Le mugissement du « walrus est affreux. Il aime à sortir de l'eau, et il grimpe « avec agilité sur les rochers qui sont le long du rivage, et « sur les énormes quartiers de glaces qui flottent dans ces « mers. » *Description des animaux du Spitzberg, ch. 4.*

Des troupeaux de nos champs, épars sur un coteau!
Ton pasteur fabuleux [1] manque seul au tableau.

Sur ces bords écartés quel motif les amène?
Qui les force à sortir de la liquide plaine?
Des organes divers qui composent leurs corps
Telle est la contexture, et tels sont les ressorts,
Que de ces animaux l'espèce vagabonde,
Citoyenne à la fois de la terre et de l'onde,
Reçoit dans ses poumons le fluide élément,
Nécessaire pour elle autant que l'aliment.
Ils viennent donc souvent respirer sur la rive,
Et goûtent du sommeil la douceur fugitive.
On dit qu'alors l'un d'eux, de la troupe écarté,
Argus ensemble et lynx, veille à leur sûreté.

---

1. Protée.

On dit qu'alors l'un d'eux. Je rapporte ce fait singulier sur le témoignage de Dampier, dans son Voyage autour du monde, écrit avec plus d'exactitude que d'élégance*. Pline dit la même chose des grues. (*Lib.* 10, *cap.* 23.) L'auteur de la description que j'ai souvent citée parle de cette sentinelle, mais moins affirmativement que Dampier. « Je crois, dit-il, que, pendant qu'ils « dorment (les walrus), il y en a un qui fait sentinelle; « car j'ai souvent remarqué que, lorsqu'on approche, il « y en a un qui donne aussitôt un coup de dent à son « voisin, et celui-ci au sien, ce qui continue jusqu'au « dernier. Dès qu'ils sont éveillés, ils se dressent sur « leurs pieds de devant. Ils regardent d'un œil farouche « et poussent un mugissement terrible, frappent de leurs

* Je parle de la traduction qui en a été faite en Hollande, sur l'original anglais, qui est la seule que je connaisse.

Voit-il approcher l'homme, à cet aspect terrible,
Il pousse un cri perçant, qui du sommeil paisible
Tire ses compagnons, au signal alarmés.
Tout fuit. Déjà sur eux les flots sont refermés.

On dirait que la mer, émule de la terre,
Se plaît à copier, dans tout ce qu'elle enserre,
Du terrestre séjour les différens tableaux.
Tout s'y présente aux yeux sous des aspects égaux.
Je vois divers poissons d'espèce singulière
S'élancer hors de l'onde, et d'une aile légère
Fendre, traverser l'air étonné de les voir,
En agiles oiseaux à l'envi se mouvoir,
Puis fondre et s'abîmer dans la plaine salée,
Quand l'aile s'engourdit, cessant d'être mouillée.
Ce vol, traité de fable, et cependant réel,
A quel titre et pourquoi leur est-il naturel?
C'est que tes soins, grand Dieu, ta bonté tutélaire,
S'étendent constamment sur la nature entière.

« défenses sur le rocher ou sur la glace, comme s'ils vou-
« laient les aiguiser ; puis mettant leurs pieds de der-
« rière sous ces défenses, ils se culbutent en foule dans la
« mer. » *Chap.* 4.

S'élancer hors de l'onde. Voici ce que dit sur les poissons de cette espèce le traducteur de l'Histoire générale des voyages (M. l'abbé Prévost) : « Les poissons « volans paraissent des monstres à ceux qui les voient « pour la première fois. Il est si étrange d'apercevoir tout « d'un coup des espèces de harengs qui sortent de l'eau « avec des ailes, et qui traversent l'air dans un certain « espace, qu'on a peine à ne pas les prendre pour de « véritables oiseaux. » *T. II*, *p.* 445.

Par cet heureux moyen tu garantis leurs jours
Des coups de l'ennemi qui les poursuit toujours.
Quand ils n'espèrent plus d'échapper par la fuite,
Leur aile déployée élude la poursuite.
Tel souvent, dans les bois, un sauvage ramier,
Que dévore des yeux le chasseur meurtrier,
Poursuivi, fend les airs d'un vol prompt et rapide :
Heureux s'il peut tromper une adresse homicide !

Poissons exquis au goût, sur les côtes semés,
Vous vous offrez en foule à mes regards charmés.

Des coups de l'ennemi. Le poisson volant n'évite la dent du gros poisson que pour s'exposer à être dévoré par certains oiseaux de proie qui planent dans des temps réglés sur la mer des Antilles, où il réside constamment; ainsi l'ennemi l'assiége et au-dedans et au-dehors.

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet.

La faculté de voler serait donc inutile pour sa conservation; mais ces oiseaux de proie ne paraissent point sur l'Océan atlantique dans l'hiver, et alors il peut s'élancer hors de l'eau en toute sûreté, lorsqu'il est poursuivi par le dauphin, la dorade et la bonite, ses plus grands ennemis.

Il y a diverses espèces de poissons volans. Ils sont tous de la même taille, et à peu près de la même figure. La différence la plus marquée consiste dans les ailes. Quelques-uns n'en ont que deux grandes. D'autres en ont quatre moins larges, mais toutes sont couvertes d'une peau noirâtre et souple, et entrelacée de petites arêtes qui servent sans doute à la soutenir, comme le tuyau des ailes des oiseaux en soutient la plume. M. l'abbé

Je vois et l'esturgeon, et la sole grisâtre,
Le turbot, l'éperlan, et ce poisson rougeâtre
Sur qui, dans un festin, Comus fixe son choix,
Le thon, servi souvent sur la table des rois,

Prévost n'aurait pas dû omettre ces circonstances. Quoique petites, elles ne sont point inutiles : elles désignent l'espèce par ses traits caractéristiques.

...... *Et ce poisson rougeâtre.* Le rouget. Sa couleur lui a fait donner ce nom parmi nous. C'est le *rubellio* dont il est parlé dans Pline et dans Martial. Les anciens prisaient fort ce poisson à cause de sa délicatesse. On a remarqué qu'en hiver sa chair est plus ferme et de meilleur goût qu'en été, ce qui est commun à presque tous les poissons de rivage, soit qu'en hiver ils se nourrissent de certains alimens plus convenables à leur nature, soit qu'en été ils fraient pour la plupart, et qu'alors ils maigrissent, comme il arrive à beaucoup d'animaux terrestres dans le temps du rut. Ce dernier sentiment me paraît plus probable que l'autre. Il est du moins fondé sur une cause connue.

Le thon, servi souvent. Ce poisson a cinq ou six pieds de longueur, la tête terminée en pointe, la gueule garnie de petites dents, deux nageoires assez courtes à chaque côté du dos. Sa peau est noirâtre sur un fond d'azur, sa chair d'un goût excellent. La pêche du thon, quoique dispendieuse, est fort cultivée sur les côtes de Marseille à cause des profits qu'elle procure. C'est dans les mois d'août et de septembre qu'elle est la plus abondante. On a pris souvent, en un seul jour, jusqu'à deux mille de ces poissons. Au reste, cette pêche est extrêmement agréable, et nous en faisons une espèce de galanterie aux étrangers. Je vais en citer une preuve bien glorieuse. Elle fut au nombre des fêtes qu'on crut propres à amuser les petits-fils de Louis XIV, lorsque ces princes honorèrent Marseille de leur présence en 1702.

La vive qui, portant une atteinte imprévue,
Venge sur le pêcheur sa liberté perdue;
Et toi, brillant poisson, dont le corps argenté
De parcelles d'azur est partout moucheté,
Toi qui, tribut constant et source d'avantages,
De l'heureuse Provence inondes les rivages;
Mille autres, tous exquis, tous d'un goût différent.
Leur foule à mes regards se déborde en torrent:

On marine le thon qu'on veut conserver, et il s'en fait des envois considérables à Paris, où il est servi à l'entremets des tables les plus délicates.

La vive qui, portant. Ce poisson, dont la chair est très-bonne et de facile digestion, a des arêtes fort piquantes. Elles sont même venimeuses, surtout celles qui sont à l'extrémité des ouïes, et la piqure en a été souvent funeste. On le nomme *vive* parce qu'il reste longtemps en vie après qu'on l'a tiré de l'eau.

Et toi, brillant poisson. La sardine. Ce poisson, qui est sans arêtes et d'un goût exquis, n'a guère plus de six pouces de longueur et de dix lignes de largeur. Il est un des plus féconds que l'on connaisse, et extrêmement abondant sur les côtes de Provence. Il y a des sardines plus petites, qu'on appelle *anchois.* On les sale après en avoir ôté la tête; et il s'en fait un grand commerce à Marseille, d'où elles passent dans l'intérieur du royaume et dans les pays étrangers. La *melette* est aussi dans la classe des sardines. Elle est encore plus menue que l'anchois. Il semble que ce petit poisson, qui est fort ragoûtant, veuille abandonner nos parages. Il est aujourd'hui presque aussi rare qu'il était commun il y a une vingtaine d'années. On ne peut rendre exactement raison de cette espèce de désertion, dont nos tables souffrent.

Innombrables enfans de cette voix féconde,
Qui sema d'habitans les airs, la terre et l'onde,
Et qui, les bénissant, leur dit : *multipliez* [1].
Tes ordres ne sont point en vain signifiés,
Grand Dieu ! les citoyens de la liquide plaine,
Fidèles à remplir cette loi souveraine,
Et, plus féconds que ceux de la terre et des airs,
Peuplent à l'infini les abîmes des mers.

---

1. Gen. chap. 1, ℣. 22.

Et, plus féconds. Il est constant que les plus féconds de tous les êtres animés, ce sont les poissons, et principalement les ovipares, car les vivipares ne le sont pas à beaucoup près autant. Il y a parmi ceux-là telle espèce dont la fécondité est si prodigieuse, qu'elle est presque incroyable. Le merlan, la sardine, le hareng, la morue, sont de ce nombre; et le savant Anderson n'exagère point lorsqu'il dit, dans son Histoire naturelle d'Islande et du Groënland, que le hareng est si rempli d'œufs, que chacun de ces poissons en porte dix mille autres au-dedans de lui. C'est un rien en comparaison du nombre d'œufs de la morue qu'on pêche au grand banc de Terre-Neuve. Elle en porte neuf millions et quelques centaines de mille, s'il n'y a point d'erreur aux calculs de l'auteur du Spectacle de la nature (*t.* 1, *p.* 386). Même fécondité dans les poissons de rivière, la tanche, la carpe, le brochet, l'alose, etc. Selon quelques autres calculateurs, la tanche a près de douze mille œufs, et la carpe en a plus de trente mille. L'énorme quantité de germes renfermés dans les ovaires de tous ces poissons atteste bien hautement la vertu toute-puissante de cette parole créatrice : *croissez et multipliez*. Quelle immense multitude de petits poissons ne doit-il pas éclore de tant de milliers d'œufs fécondés, et pour dire plus encore, de tous ceux de ce déluge de poissons qui inondent

De leurs germes éclos le déluge effroyable
Est de germes nouveaux la source inépuisable.
Même fécondité dans l'innombrable essaim
Des reptiles que l'onde enferme dans son sein,
Dont à nos faibles yeux la petitesse extrême
Dérobe la figure, et l'existence même ;
Êtres organisés, conformés avec art,
D'atomes animés formant un monde à part,
Plus merveilleux encor, peut-être plus immense
Que celui des poissons dont on voit l'existence.

Les différens poissons, pour leur goût recherchés,
Ont tous leurs ennemis, visibles ou cachés.
A leur antipathie, à leur haine fidèles,
Ils se livrent entre eux des guerres éternelles.
Ainsi le sein des mers n'est qu'un champ spacieux,
Théâtre de discorde et de combats nombreux,
Un empire où la force opprime la faiblesse,
Où tout est stratagème, art, embûche, souplesse,
Où l'ennemi triomphe et cède tour à tour :
Scène renouvelée au terrestre séjour.

Quel prodige l'un d'eux à mes regards déploie,
Soit que, fier assaillant, il attaque sa proie,

---

les côtes ! Ce nombre ne peut être assujetti aux calculs : il surpasse tous les nombres qu'il est possible d'additionner, et l'imagination en est effrayée.

Quel prodige. La torpille. Ce poisson a une vertu trop singulière pour ne pas mériter une sorte de distinction, je veux dire l'anatomie de sa forme extérieure : ce que j'ai négligé à l'égard de bien d'autres petits poissons, parce qu'ils sont assez connus, ou qu'ils n'ont rien de remarquable. Voici la description de la torpille :

Soit qu'il veuille échapper à la perfide main
Qui dans un piége adroit l'a fait tomber en vain!
La proie, à son abord, est soudain engourdie,
Et ne peut se soustraire à sa dent ennemie.
Du robuste pêcheur, le bras pétrifié,
Reste subitement immobile et lié.

« Le corps de la torpille est rond; mais sa queue dé-
« borde d'un pied au moins, et elle a trois nageoires.
« La tête est enfoncée, la gueule garnie de dents
« minces, les yeux fort petits. On voit sur le dos cinq
« ouvertures, deux à côté de la queue, et trois à la
« partie supérieure. Elles sont rondes et surmontées de
« deux trous, qui sont peut-être les naseaux. La peau de
« dessus est unie, molle, blanchâtre. Celle de dessous
« tire sur le pourpre violet. Le dos est convexe; mais,
« dès qu'on le touche, il s'aplatit et devient peu à peu
« concave; ce qui suppose qu'il se contracte au-dedans. »
Extrait du traité de Lorenzini sur la torpille.

Ce savant naturaliste, que Florence compte parmi ses grands hommes, dit qu'il avait touché ce poisson plus d'une fois, et que de ce tact il s'était toujours ensuivi l'engourdissement du bras, accompagné d'une douleur assez aiguë. Il ajoute qu'il n'était dans sa plus grande force que pendant deux ou trois minutes, qu'ensuite il diminuait par degrés, et qu'il cessait entièrement au bout d'une demi-heure.

Du robuste pêcheur le bras pétrifié. Dans un mémoire inséré parmi ceux de l'académie des sciences, (*ann.* 1714, *p.* 344) M. de Réaumur explique la cause de l'engourdissement que la torpille produit dans ceux qui la touchent. La torpille a, comme tous les poissons plats, le dos un peu convexe. Lorsqu'elle veut se venger de celui qui la touche, cette partie, selon M. de Réaumur, s'aplatit insensiblement, et même quelquefois jusqu'à

C'est ainsi qu'à l'aspect de cette tête horrible,
Couverte de serpens au sifflement terrible,
De ce monstre hideux contre Persée armé [1],
En roc, selon la fable, on était transformé.

Un autre * que poursuit son vorace adversaire,
Echappe avec plus d'art à sa dent sanguinaire.
D'un petit réservoir une noire liqueur [1]
Est lancée, et jaillit contre son agresseur.

---

devenir concave. Par cette contraction, le poisson bande, pour ainsi dire, tous ses ressorts. Les coups partent, et ils sont si subits, si réitérés, qu'ils ébranlent les nerfs du bras, et arrêtent ou changent le cours des esprits animaux, ou de quelque fluïde équivalent. De là l'engourdissement et la douleur qui l'accompagne, laquelle est quelquefois assez vive. « Celle que je ressentis la première fois, dit » agréablement M. de Réaumur, ralentit un peu mon ar- » deur à faire par moi-même des expériences sur la tor- » pille. »

1 Méduse.

* La sèche.

1 *Ubi sensêre se apprehendi effuso atramento, quod pro sanguine his est, infuscatâ aquâ absconduntur.* Pline, liv. 9, cap. 29, en parlant de la sèche.

Est lancée et jaillit. Le P. Feuillée, savant astronome, né à Marseille, parle, dans la relation de son voyage à la mer du Sud, d'une espèce de renard nommé *chinche*, qui, pour se dérober à la poursuite du chasseur, emploie un moyen approchant de celui dont se sert la sèche. Il pisse sur sa queue et la secoue. Son urine, qu'il jette en l'air comme avec un goupillon, répand une odeur si puante, que le chasseur qui le poursuivait, fuit aussitôt lui-même. Il tire un nouveau parti de l'infection de son urine. Pour se mettre à couvert de toute insulte dans son terrier, il en-

Un nuage alentour dans l'onde se déploie.
L'ennemi dérouté cherche à tâtons sa proie ;
Et sa gueule, qu'il ouvre et qu'il ferme au hasard,
Croit à chaque reprise engloutir le fuyard.
Tel un lièvre aux abois, qui se soutient à peine,
Prompt à mettre en défaut la meute hors d'haleine,
Se cache, se blottit au centre d'un hallier,
Et par ce stratagème échappe au lévrier.

Toi seul, grand Dieu, toi seul leur donnes cette adresse.
Tu leur fais éluder les piéges qu'on leur dresse.
Cette dextérité, cet instinct merveilleux,
Voisins de la raison, sont étrangers en eux.
Par la subtilité tu balances la force.
Quant à leur fière haine, à leur constant divorce,
Ta sagesse, sans doute, en ses profonds décrets,
Y cache un germe heureux d'avantages secrets.

Rien ne peut épuiser la féconde nature.
Sur nous ses riches dons sont versés sans mesure.
L'homme en ce champ fertile, ardent à moissonner,
Recueille cent fois moins qu'elle ne peut donner.
De poissons, sous un toit * qui leur sert de défense,
A mes yeux étonnés s'offre une foule immense,

---

empuantit l'entrée, et les chiens mêmes refusent d'en approcher. Voilà des ruses d'une espèce toute neuve dans cet animal déjà si fécond en tours d'adresse ; mais celle-ci ne sont imaginées que par les renards du Nouveau-Monde. Ceux de la Fontaine en ont peut-être qui manquent aux chinches : car tout est compensé dans les animaux comme dans les hommes.

* Les coquillages.

De poissons sous un toit. Sur les coquillages de mer,

Les uns au pied du roc attachés fortement,
Les autres sur le sable épars confusément.
L'onde, à cours progressifs s'avançant vers la plage,
Les a tous avec elle entraînés au rivage;
Et, de son plus haut point descendant par degrés,
A nos avides mains elle les a livrés.
Oui, par cette faveur, par cette heureuse voie,
Moules, huîtres, homars, vous êtes notre proie;
Toi, surtout, ô poisson, par ton goût si prisé,
Formant un globe noir d'aiguillons hérissé.

---

voyez la seconde partie d'un ouvrage qui a pour titre, *l'Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie.* La sagacité de l'auteur, M. Dargenville, membre de la société des sciences de Montpellier, n'y laisse presque rien à désirer touchant le genre, la forme et les propriétés des coquillages de mer, de rivière et de terre, soit *testacés*, soit *crustacés*.

Parmi ceux-ci, j'ai été surpris de ne pas voir le *pagger*, qui est couvert d'une écaille assez mince, d'un brun obscur, moucheté de rouge et de noir. Il convenait de le faire connaître, à cause du risque que l'on court en le touchant. Ce poisson coquille, qui ne quitte guère les côtes du cap de Bonne-Espérance, a sur le dos, près de la tête, une espèce d'aiguillon si venimeux, que, dès que la main en est piquée, on y sent des douleurs très-vives: elle enfle, l'inflammation s'y met, et la gangrène survient, si on n'y fait promptement des incisions pour arrêter le progrès du venin.

Toi, surtout. Le poisson à coquille qu'on nomme *oursin*. C'est un hérisson de mer d'une espèce particulière, fort connu sur les côtes de la Méditerranée. La forme de l'oursin est un globe un peu aplati, tout couvert de piquans, qui lui servent comme de pieds, et au

Quel pinceau tracera de ce peuple reptile,
En tous lieux avec lui traînant son domicile,
La forme variée, et les propriétés,
De leurs toits sinueux les diverses beautés,
L'instinct que la nature assigne à chaque espèce,
Comment elle s'unit, se reproduit sans cesse,
Par quel art au péril elle sait s'arracher?
Ce tableau merveilleux, je n'ose l'ébaucher:
Et, plus frappé des traits, que propre à les décrire,
Spectateur enchanté, je me tais et j'admire.
La nature est sans borne, et l'art est limité.

Tu me frappes surtout par ta dextérité,
Hardi navigateur, petite nef flottante,
Des nefs que construit l'homme image ressemblante.

---

moyen desquels il marche en roulant. Sa couleur est tantôt grisâtre, tantôt tirant sur le violet, mais plus souvent noire. La partie par où il se nourrit est armée de cinq petites dents, et elle est placée au centre inférieur de la coquille. La chair que cette coquille renferme est partagée en cinq lobes d'un rouge foncé, ou d'un jaune pâle. Tel est exactement ce petit poisson. Comme l'auteur du *Spectacle de la nature*, et celui de *l'Histoire naturelle éclaircie*, etc., ne peignent point ce coquillage avec des traits assez marqués, j'ai cru devoir le décrire pour le rendre plus reconnaissable. Il mérite cette petite distinction pour son goût exquis, qui le fait préférer par bien des gens à l'huître verte, tout excellente qu'elle est.

Hardi navigateur. Il y a dans l'histoire naturelle certains faits singuliers qu'on aime à décrire à l'envi, et qui forment, pour ainsi dire, une succession de tableaux à coloris différens, mais à dessein uniforme. Du nombre de ces tableaux répétés sont les opérations du poisson à co-

Réunis dans ton sein leur nombreux attirail :
Sois seul et mât, et voile, et rame, et gouvernail :
Fais, en pilote expert, manœuvrer ta nacelle.
Non, je n'en doute point, ce fut sur son modèle

---

quille, qu'on appelle *le nautile* ou *le navigateur*, et qui est assez commun dans la Méditerranée. On en lit, dans *le Spectacle de la nature* (*t.* 3, *p.* 231), une description élégamment traduite de l'ouvrage du chevalier Vallisnieri, intitulé, *Saggio d'istoria naturale*, ou *Essai d'histoire naturelle.* L'auteur italien n'a fait lui-même que traduire la description d'Oppien, dans le premier livre de son poëme sur la pêche, et le poëte grec a fort bien pu la puiser dans Pline, qui écrivait environ cent trente ans avant lui, et qui décrit (*lib.* 9, *ch.* 30), peut-être aussi d'après quelque modèle, la manœuvre admirable du nautile. Je ne parle point des naturalistes modernes qui ont expressément écrit sur les poissons, et qui, à l'égard de celui-ci, sont presque tous les échos les uns des autres.

Fais, en pilote expert. On trouve communément dans la mer des Antilles un petit poisson qu'on nomme *galère*, dont la manœuvre ressemble autant à celle du nautile que sa figure diffère de celle de ce poisson à coquille. Il s'élève sur l'onde. Il enfle sa peau, qui alors a la forme d'une vessie gonflée, et brille de différentes couleurs. Il s'en sert comme de voile, se pousse de côté et d'autre, et suit la direction du vent. C'est un spectacle amusant que de le voir manœuvrer ainsi; mais on le paie cher, si on s'avise de toucher le petit pilote qui le procure. Au même instant la main est enduite d'une espèce de glu corrosive, et on y sent une douleur toute semblable à celle que cause la brûlure de l'huile bouillante. On peut s'en rapporter au P. du Tertre, qui l'avait cruellement sentie, et qui en parle d'un ton plaisamment naïf, dans son *Histoire des Antilles* (*t.* 2 *p.* 226). Il ajoute une

Qu'on fabriqua la nef qui, des rives d'Argos,
La première cingla vers la riche Colchos,
Et ravit avec art cette toison fameuse,
Sous un fond historique [1] image fabuleuse.

Et toi, poisson vanté *, jadis trésor de Tyr,
Dont le corps qu'on écrase épanche et fait sortir

---

circonstance des plus singulières, qu'il garantit comme un fait avéré. Si on touche le matin le poisson-galère, la douleur croît à mesure que le soleil monte sur l'horizon. Après midi, elle diminue à mesure qu'il baisse. Quand il se couche, elle cesse entièrement. On dirait qu'elle suit le cours diurne de cet astre.

Il serait beaucoup plus aisé d'expliquer la cause de ces trois périodes de la douleur (qui sont, selon moi, dans l'ordre purement naturel) que de développer le principe du corrosif de cette glu, de la promptitude de son action sur la main, et surtout du mécanisme par lequel l'animal pousse hors de lui cette humeur visqueuse dont sa peau est toute couverte. Voilà ce dont il serait difficile de rendre exactement raison.

1. Le véritable motif de la célèbre expédition des Argonautes est exposé dans l'ouvrage de M. l'abbé Banier, qui a pour titre : la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire, *t.* 6, *liv.* 3. J'y renvoie le lecteur.

* Le murex, ou la pourpre.

........*jadis trésor de Tyr*. On attribue aux Tyriens l'invention de la teinture en pourpre. Leur industrie porta au plus haut degré de perfection cette précieuse teinture, qui faisait la branche la plus florissante de leur commerce, et qui était la source de leurs immenses richesses. Pline nous apprend (*lib.* 9, *c.* 40) que la pourpre de Tyr qui avoit été mise deux fois à la teinture se vendait à Rome mille deniers la livre, ce qui revient à près de

Cette riche liqueur qui, sur la laine empreinte,
Du rouge le plus vif produit l'heureuse teinte,
Et lui prête un éclat qui ne peut s'affaiblir :
Vois de cette couleur Rome s'enorgueillir,
Ses sénateurs [1] par elle annoncer leur noblesse,
Et les rois sur leur trône étaler sa richesse.
Quel objet enchanteur! De ce toit * argenté
J'admire la structure et la convexité.

---

cinq cents francs de notre monnaie. Voy. sur le *murex* ou *buccinum* des anciens un mémoire curieux de M. de Réaumur, inséré parmi ceux de l'académie des sciences (*ann.* 1711, *p.* 168); son exactitude ordinaire n'y laisse rien à désirer, et tout y est appuyé sur des expériences réitérées.

Et lui prête un éclat. L'éclat de la pourpre tyrienne était à l'épreuve du temps. Je vais en citer un exemple remarquable. M. Rollin rapporte (*Hist. ancienne*, *t.* 6, *p.* 428) qu'à la prise de Suse, Alexandre trouva dans le trésor, outre cinquante mille talens (cent-cinquante millions), cinq mille quintaux de pourpre qu'on y avait amassés pendant l'espace de cent-quatre-vingt-dix-huit ans, et qui avait encore toute sa fleur et tout son lustre. Au reste, ce grand amas de pourpre faisait une somme immense; car, selon M. Rollin, la pourpre se vendait jusqu'à cent écus la livre. On a vu dans la note précédente que Pline l'évalue à un prix bien plus haut. Il est vrai qu'il parle de la pourpre mise deux fois à la teinture, ce qui en devait hausser le prix et presque le doubler.

1. Les consuls et les sénateurs avaient seuls le droit de porter des robes de pourpre.

* La conque de mer, que Pline appelle *concha Veneris*, et que les poëtes de l'antiquité ont célébrée. C'est la plus grande et la plus belle des coquilles *univalves*.

L'art n'enfanta jamais de grâces si piquantes.
Quels contours variés ! quelles couleurs brillantes !
Apprends, riche lambris, ton destin glorieux.
Phébus a dévoilé ce mystère à mes yeux.
Elevé fièrement sur la plaine azurée,
Tu servis de berceau, de trône à Cythérée,
Quand les flots écumeux lui donnèrent le jour.
Elle était sur ce char que conduisait l'Amour.
Un essaim de zéphyrs, de leurs douces haleines,
Le poussait mollement sur les humides plaines.
Les enfans de Paphos se jouaient dans les airs:
Les sirènes formaient les plus charmans concerts.
Les filles de Nérée entouraient la déesse.
Mille monstres marins bondissaient d'allégresse.
Dès-lors on lui rendit un culte solennel.
L'univers fut son temple, et le cœur son autel.

Et toi* qu'à nos regards la rive orientale
Sur ses bords fortunés pompeusement étale,
Qui vois former en toi, par un suc précieux,
De globes arrondis un essaim gracieux,

---

* La mère-perle.

Qui vois former en toi. Les perles sont formées dans les huîtres d'une espèce particulière, qu'on trouve dans la mer des Indes orientales, et qu'on pêche en abondance au cap Comorin, et sur les bords de l'île de Ceylan ; ce qui a fait donner à toute la côte le nom de *la Pêcherie.* Les huîtres de ces parages renferment dans leurs écailles les perles les plus parfaites. Elles sont plus grosses, plus rondes, plus blanches que partout ailleurs. Le P. Le Comte, dans le second volume de ses *Mémoires sur l'état présent de la Chine*, décrit amplement la pêche qu'on en fait, et où, du temps qu'il écrivait

Qui t'ouvres aux rayons du dieu que l'Inde adore,
Qui te nourris, dit-on, des larmes de l'Aurore,
Et, sur ton cher trésor [1] te renfermant soudain,
De qui veut le ravir tranches l'avide main;

(en 1696), on voyait quelquefois, à ce qu'il dit, jusqu'à trois mille barques de pêcheurs. On en compte infiniment moins aujourd'hui. Cette pêche est assez négligée, parce que les perles ont beaucoup déchu en Europe, surtout en France, où depuis long-temps la mode en est passée. Les diamans, qui sont à présent le fort de la parure du sexe, leur ont donné ce discrédit. C'est ainsi qu'une des branches du luxe a nui à l'autre par esprit de fantaisie : car l'usage et la valeur des perles, des diamans, sont factices, et le seul préjugé fait regarder comme un bijou de prix ce qui n'est aux yeux du philosophe que le fastueux étalage d'un colifichet frivole.

.... *du dieu que l'Inde adore.* Les anciens peuples de l'Inde adoraient le soleil, et cet astre, objet éternel d'un culte idolâtre, est encore adoré par les sauvages des Indes modernes.

Qui te nourris, dit-on. C'est Pline qui le dit (*lib.* 9, *cap.* 35), et il ajoute que les perles sont molles dans la mer, et ne se durcissent que quand elles sont exposées à l'air; que la mère-perle s'amaigrit et avorte lorsqu'il tonne. Ce sont là de ces erreurs de fait qui ne sont pas en petit nombre dans l'ouvrage de l'historien de la nature, ouvrage fort estimable d'ailleurs, d'une immense étendue, d'une érudition infinie, et presque aussi variée que la nature elle-même. C'est le jugement qu'en porte Pline le jeune (*epist.* 5, *lib.* 3); et dans cet éloge ce n'est point un neveu qui parle, c'est un panégyriste qui ne flatte point.

1 *Concha ipsa, cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti, manum-*

Pour servir notre luxe, ô nacre éblouissante,
Prodigue à l'univers ces globules qu'on vante;
Que leur poids, leur blancheur, leur régularité,
Ornent le front des rois, décorent la beauté.

Quelle image à mes yeux est ici présentée?
Dans la mer la campagne est-elle transportée?
D'herbes et de gazon son fond est parsemé,
Et ce fait par la sonde est souvent confirmé.

---

que si præveniat, acie suâ abscindit, nullâ justiore pœna. Plin. lib. 9, cap. 35. La poésie avouerait un tableau si énergique. Il y en a beaucoup de la même force dans l'ouvrage de ce savant naturaliste, que je cite si souvent dans ces notes.

Ornent le front des rois. La couronne des rois d'Espagne est enrichie de la fameuse perle qui fut présentée à Philippe II. Cette perle est de la grosseur d'un œuf de pigeon, et elle est taillée en poire. Cléopâtre avait à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vues, et dont chacune était estimée plus d'un million. Pline et Macrobe nous apprennent à quel usage extraordinaire l'une de ces perles fut employée. Le détail de ce fait historique est trop ample pour pouvoir être inséré dans une note. Je me bornerai à dire que la perle qui resta fut apportée à Auguste, qui, l'ayant fait couper en deux, la fit servir de pendans d'oreilles à la statue de Vénus qui était dans le Panthéon.

D'herbes et de gazon. Il est certain que le fond de bien des mers est semé d'herbages et de mousse. Lorsque la sonde porte sur un fond uni, et qui n'est pas sablonneux, il s'y attache ordinairement quelques brins d'herbes. Pline place même des forêts au fond de l'Océan oriental, ou la mer des Indes: *Totus orientis Oceanus refertus est sylvis.* (*Liv.* 13, *cap.* 25.) Au rapport de Robbe, dans sa

Dans son sein quel amas de racines, de plantes,

---

géographie, la surface de la mer, près du cap de Bonne-Espérance, est si couverte de mousse après une rude tempête, qu'on la prendrait pour une vaste prairie. On y voit sur tout une grande quantité de goëmon, qui est une herbe tirant sur le vert foncé, assez semblable au foin, et dont les brins sont entrelacés les uns dans les autres. Je conjecture que la tempête, en agitant extraordinairement les flots, arrache cette sorte d'herbe du fond de la mer, où elle doit tenir faiblement. (Voyez, sur la nature du fond de la mer, *la Théologie de l'eau*, *liv.* 1, *chap.* 7.

Dans son sein quel amas. Les plantes marines sont innombrables, ainsi que les plantes terrestres; mais nous n'en connaissons qu'une très-petite quantité, à cause des obstacles insurmontables que la mer oppose à nos recherches. De là vient que cette branche de l'histoire naturelle a été négligée. Elle est cependant assez intéressante pour ne pas mériter cette espèce de mépris. M. le comte Marsigli, si distingué dans le monde savant, est presque le seul physico-botaniste qui en ait fait une étude suivie. Mais, malgré sa sagacité, il n'a pu tout rechercher, et il reste d'immenses découvertes à faire dans la classe des plantes marines. Cette négligence, inexcusable dans un siècle aussi avide de connaissances physiques que celui où nous vivons, excite les justes plaintes de M. Anderson, dont j'ai cité si souvent l'excellente histoire. « Il est fâcheux, « dit-il, que nos botanistes ne s'attachent pas à faire des « collections suivies, des divisions exactes, et des des« criptions circonstanciées des plantes marines. Tout « amateur des productions de la nature trouverait dans « un sujet si abondant de quoi se satisfaire avec pléni« tude, en considérant leurs différentes espèces, leur con« formation, leurs propriétés, etc. Il verrait en même « temps que ces végétaux fournissent une nourriture

En espèce, en couleur, en forme différentes!
Elles trouvent dans l'eau le suc bitumineux,
Les particules d'air et les esprits nitreux,
Dont la vertu distincte est propre à leur nature,
Et dont l'heureux concours sert à leur nourriture.

« convenable à une quantité prodigieuse de petits pois« sons, et qu'ils servent à une infinité d'autres usages que « nous ignorons, sans parler des ressources que l'homme « pourrait y trouver pour la guérison de plusieurs mala« dies, si leurs vertus salutaires lui étaient connues. » *Tom.* 1, *p.* 53.

En espèce. « Si la mer a ses animaux tout différens de « ceux de la terre, construits en quelque sorte sur d'autres « idées de mécanique, elle a aussi ses plantes, si diffé« rentes la plupart de celles que la terre produit, qu'il « n'y a guère que des yeux de physicien qui les puissent « reconnaître pour des plantes. Enfin la botanique de « la mer n'a presque rien de commun avec celle de la « terre. M. de Tournefort observe que les plantes qui nais« sent au fond de la mer, communément, n'ont point de « racines, ou qu'au moins les parties qui en font la fonc« tion n'en ont guère la figure. Ces plantes s'attachent à « quelque corps solide, et l'embrassent par une espèce de « plaque très-lisse qui ne jette aucune fibre; et d'ail« leurs le corps qui soutient ces plantes, étant assez sou« vent un rocher, ne paraît pas propre à les nourrir. Il « faut donc qu'elles se nourrissent d'une façon qui leur « soit toute particulière, et qu'elles reçoivent par les pores « de la surface extérieure de cette plaque un suc que peut « fournir le limon épais et huileux du fond de la mer. « Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que dans la « plupart des espèces on ne voit point de semences. » (*Extrait de l'histoire de l'académie des sciences*, *ann.* 1700, *p.* 67.

De ces agens unis les secours réguliers
Le font et végéter et naître par milliers.
Si pour nous leur usage est rarement utile,
De quel fruit n'est-il pas pour le poisson reptile !
Il y puise sans fin des sucs alimenteux.
Sur les couches de mousse il dépose ses œufs.
Dans leur masse touffue il trouve des retraites,
Et fuit, en s'y cachant, mille embûches secrètes.

Qu'on cesse de te voir d'un œil si dédaigneux;
Mes vers vont t'ennoblir, corps souple et spongieux,
Croissant au pied des rocs qui bordent le rivage,
Toi, dont le sein poreux donne un libre passage
Au liquide élément qu'il absorbe soudain,
Et, dans le même instant, comprimé par la main,
Le rejette, l'épanche et le fait reparaître.
Jusqu'à la fin des temps l'onde te fera naître
Pour servir sur la terre aux usages nombreux,
Où t'emploie avec art un bras laborieux [1].

Décore aussi mes chants, ô merveilleux arbuste,

---

1. Personne n'ignore l'utilité des éponges, soit fines, soit grossières, et les divers usages auxquels on les emploie dans plusieurs arts mécaniques.

...... *ô merveilleux arbuste.* Le corail. Il est parlé amplement de cette plante marine dans *l'Histoire physique de la mer*, publiée par M. le comte Marsigli, cet illustre naturaliste qui immortalisa son amour pour les sciences par la fondation de l'institut de Bologne, sa patrie. Il expose dans cet ouvrage les curieuses observations qu'il a faites sur le corail, et en particulier sur les fleurs de cette plante, lesquelles il a reconnues le premier. Je n'en donne point un précis, pour ne pas fixer trop long-temps le lecteur sur l'article des plantes marines qui font la matière des deux notes précédentes.

Qui souffres en Europe un rebut trop injuste,
Mais, vengé de l'affront aux bords orientaux,
Vois l'Inde t'égaler aux plus riches métaux.
Du rouge le plus vif tes branches sont empreintes,
Tu végètes, tu crois dans les vastes enceintes,
Sur le plafond pierreux des antres de la mer.
Tu t'offres à mes yeux sous l'aspect le plus cher.

M. Peyssonnel, médecin du roi à la Guadeloupe, et membre de l'académie de Marseille, a fait aussi d'heureuses découvertes sur le corail, mais dans un autre genre. Il les communiqua à l'académie des sciences de Paris, qui leur accorda son suffrage avec éloge.

Qui souffres en Europe. Le corail, cette première des plantes marines, et certainement la plus belle, n'est plus d'usage en Europe, où tout est assujetti à l'empire de la mode, et où il était anciennement si en vogue et si estimé. Il se voit aujourd'hui relégué dans les cabinets de curiosités naturelles, et il y figure avec honneur, lorsqu'il est remarquable par la hauteur de son tronc, par la grosseur de ses branches, et par la vivacité de sa couleur, tel qu'était l'arbrisseau de corail qu'on admirait dans le riche cabinet de feu M. le président de Maisons.

Mais si le corail est dédaigné en Europe, on le prise beaucoup en Asie, et principalement en Afrique, où la pêche en est et plus cultivée et plus abondante que partout ailleurs. Les peuples de Guinée l'emploient à une infinité de petits ouvrages d'agrément, à des poignées de sabre, des poignées de canne, des bracelets, des colliers, etc. Le cas que les Orientaux font du corail est très-ancien, puisque Pline, qui vivait il y a 1700 ans, en parle dans le second chapitre du trente-deuxième livre de son Histoire naturelle.

...... *des antres de la mer*. Il est certain que dans le centre des montagnes qui s'élèvent sur la mer il y a des cavernes plus ou moins vastes, formées des mains

Tantôt, réduit en poudre, en *alkali* fertile;
A l'art de Galien ta substance est utile.

---

de la nature, et peut-être aussi anciennes que le monde. De quel amas de beautés variées leurs voûtes et leurs parois ne doivent-elles pas être incrustées! branches de corail et autres plantes marines, festons en forme de fleurs, lances pendantes, colonnes, congélations, cristallisations. L'intérieur des montagnes dans les continens offrirait les mêmes beautés (en exceptant le corail et les plantes marines), si on pouvait y pénétrer. Combien ce spectacle, plus superbe aux yeux des naturalistes que celui de tous les chefs-d'œuvre de l'art, ne serait-il pas multiplié dans la longue chaîne des Alpes, des Pyrénées, des Cordillières, etc.! Parmi les grottes souterraines que nous connaissons, la fameuse grotte d'Antiparos, île de l'Archipel, tient sans contredit le premier rang par les merveilles qu'elle renferme. Voyez la description qu'en fait M. de Tournefort dans son *Voyage du Levant*, *t.* 1, *p.* 223 *et suiv.* C'est un récit qui fait succéder l'admiration à l'effroi.

Il y a deux de ces grottes dans le territoire de Marseille. L'une s'appelle *la grotte Lubière.* Je n'y ai rien vu de fort remarquable. On nomme l'autre *la grotte de Roland.* Celle ci est digne de l'attention d'un curieux. L'entrée en est difficile, le sol pierreux et inégal, la voûte tantôt exhaussée, tantôt basse. Il y a beaucoup de congélations et de cristallisations, qui toutes varient en figures et en contours. On voit au centre de la grotte une colonne cylindrique de douze à quinze pieds de hauteur, et d'environ quatre pieds de circonférence. Elle est raboteuse et de couleur cendrée. A quelques pas de là, et presque en ligne parallèle, il y en a une autre toute semblable, mais un peu haute. Elles ne tiennent point à la voûte, qui, dans cet endroit, a peu d'élévation et paraît humide.

Tantôt, dans le réduit d'un amateur des arts,
Sur toi d'un curieux tu fixes les regards.

Les merveilles, grand Dieu, que tu semas dans l'onde
Sont de tableaux sans fin une source féconde.
Moins nombreux mille fois sont ces grains si légers
Dont ta prodigue main couvrit le bord des mers.
Une nouvelle lice à mes chants est ouverte.
Une scène plus vaste à mes yeux est offerte.
De grands corps isolés dominent sur les eaux;
De flottantes maisons fendent le sein des flots.

Tous ces vastes terrains * qui, d'espace en espace,
Sont semés au hasard sur l'humide surface;
Qui, peuplés d'habitans en espèce divers,
D'un front si fastueux s'élèvent sur les mers,
Rassemblent dans leur sein des cités, des campagnes,
Des fleuves, des forêts, des vallons, des montagnes:
Spectacle varié dont les yeux sont frappés;
Océan, les as-tu sur la terre usurpés,
En minant leurs appuis, et creusant dans les plaines?
Ou d'affreux tremblemens les secousses soudaines

Si je ne craignais de donner trop d'étendue à cette note, j'exposerais la cause physique de la formation de ces deux colonnes, et assurément je ne la rapporterais pas à la *végétation des pierres*, comme M. de Tournefort prétend que sont formées les congélations dans les grottes souterraines : système aussi idéal, et moins ingénieux que celui des *tourbillons* de Descartes.

* Les îles; leur origine.

Ou d'affreux tremblemens. Je ne disconviens pas que des tremblemens de terre violens ne puissent détacher d'un continent bordé par la mer, ou même du fond

Lès ont-elles jadis de sa masse arrachés,
Et d'un ferme lien à ta base attachés?
Non : ces immenses corps ont une autre origine.

Quand l'Être créateur eut juré la ruine
De ce peuple d'ingrats qui, fiers de leurs forfaits,
D'un oubli monstrueux payaient tous ses bienfaits,
Et dont l'audace impie, à son comble portée,
Bravait du Dieu vivant la justice irritée,
Aux flots il commanda de servir son courroux;
Les flots obéissans soudain s'armèrent tous.

---

de la mer qui le baigne, certaine portion de terrain; et voilà une île nouvelle; mais une île peu étendue et voisine du continent, où le tremblement de terre se sera fait sentir. Ainsi fut formée la petite île de Santorin, qui sortit (le 21 mai 1707) du fond de la mer, sur les côtes de l'Archipel. Telle peut aussi avoir été la formation des trois petites * îles qui sont à deux milles de la chaîne de montagnes qui borde la côte de Marseille vers le nord. Mais je nie que les îles d'une très-vaste étendue et fort éloignées de la terre ferme, que l'île de Saint-Domingue, par exemple, et l'île de Cuba, puissent avoir été ou détachées du continent de l'Amérique septentrionale, ou élancées du fond de ses mers par un tremblement quelconque. Les bornes que prescrit une note ne me permettent pas d'exposer les raisons physiques qui prouveraient, si je ne me trompe, cette impossibilité. Le lecteur un peu physicien les suppléera aisément.

* On les appelle *le château d'If*, *Pomègue* et *Ratoneau*. Elles existaient déjà du temps de César, c'est-à-dire, il y a près de 1800 ans, puisqu'il en parle (*de Bello civ.*, *lib.* 1) dans la description du fameux siége de Marseille.

Les eaux du grand abîme à torrens s'échappèrent.
Les eaux des vastes mers de leur lit s'élancèrent.
S'élevant par degrés, tous ces flots furieux,
Des vengeances du ciel ministres rigoureux,
Eurent bientôt couvert la face des campagnes.
L'onde enfin surpassa le sommet des montagnes.
Le terrestre séjour partout fut submergé.
Le genre humain périt : l'Éternel fut vengé.

Alors tout ne fut plus que terres éboulées,
Eparses d'un côté, de l'autre amoncelées,
Tout ne fut que rochers à leur centre arrachés,
Dont les plaines, les champs au loin étaient jonchés;
Que terrains entr'ouverts, qu'effroyables abîmes,
Enfin qu'arides monts à sourcilleuses cimes,
Pour la première fois de glaçons hérissés,
Les uns prêts à couler, les autres renversés.
Ce désordre naquit de la secousse horrible
Qu'au globe de la terre une main invisible

Ce désordre naquit de la secousse. On conjecture, avec beaucoup de fondement, que, pour opérer le déluge, miracle du premier ordre et au-dessus de tout raisonnement physique, Dieu inclina quelque peu l'axe de la terre vers le nord. Ce déplacement de l'axe dérangea l'atmosphère, et dilata le ressort de l'air, dont le débandement violent causa au globe terrestre une secousse universelle. De là tous les ravages que je viens de crayonner, et qui furent sans doute beaucoup augmentés par le débordement général.

J'ai déjà dit que la cause du déluge fut un miracle du premier ordre; mais l'esprit philosophique a osé la ranger dans la classe des causes purement naturelles. On a imaginé différentes hypothèses pour expliquer physiquement la plus mémorable des révolutions de notre

Donna dans sa fureur, et dans le même temps
Que l'onde engloutissait ses pervers habitans.

Au tremblement affreux de la terre éperdue,
De solides terrains d'une immense étendue
Roulèrent, de sa masse à grand bruit séparés.
Des eaux, de toutes parts, ils furent entourés:
Par leur énorme poids soudain ils s'affaissèrent,
Et lorsque dans leur lit les flots vengeurs rentrèrent,
Fièrement élevés sur la face des mers,
Ces terrains isolés restèrent découverts.

Telle est votre origine, ô rives si fécondes,
Vous que la mer Égée embrasse de ses ondes,

---

globe; et même un Anglais (M. Wisthon) a gravement mis en jeu la queue d'une comète (celle de 1680). Eh quoi! ces fabricateurs de systèmes voudraient-ils toujours soumettre aux lois de l'analyse ce qui passe l'intelligence humaine? Ils dégradent la philosophie en hasardant des conjectures ou bizarres ou fausses sur ces faits éclatans qui ne sont point dans l'ordre de la nature; tel, par exemple, que le passage de la mer Rouge, autre grand événement tout miraculeux. L'universalité du déluge n'ayant pu être opérée par des moyens physiques, comme l'a prouvé un savant académicien, n'était-il pas plus sage et plus simple d'en rapporter la cause à l'action immédiate de la toute-puissance de Dieu? La voie du miracle est plus digne de sa grandeur, et la raison y souscrit autant qu'elle répugne aux paradoxes de quelques physiciens qui pensent dans le goût de Telliamed.

Telle est votre origine. L'Archipel, qui fait partie de la mer Méditerranée, entre l'Asie, la Macédoine et la Grèce, est semée d'îles plus ou moins grandes, mais toutes fort abondantes en blé, en huile et en laines. Les anciens les divisaient en Cyclades et en Sporades.

Le premier découvrit ces immenses contrées
Du reste des humains jusqu'alors ignorées;
Le premier vit ces bords dont l'aspect l'étonna;
Des plaines que le soc jamais ne sillonna;
Un ciel brûlant, fécond en orages terribles;
Une terre essuyant des secousses horribles;
Des essaims d'animaux [1] monstrueux et cruels;
Des hommes sans pudeur, sans lois et sans autels,
Livrés au brigandage, à des excès atroces,
Plus grossiers que la brute, et même plus féroces.

On vit le Lusitain * pénétrer aux climats
Où le vainqueur d'Arbelle avait porté ses pas.
Vasco, tu découvris ces rives fortunées
A nourrir notre luxe aujourd'hui destinées,
Prodiguant ces trésors, vils aux stoïques yeux,
Qui, passant sur nos bords moins caressés des cieux,
Y font quelques heureux et beaucoup de coupables,
Et n'assouvissent pas nos cœurs insatiables,
Par le triste besoin moins malheureux encor
Que par les vains désirs et par la soif de l'or.

L'exemple aiguillonna : les succès enhardirent.
A la cupidité mille routes s'ouvrirent.
L'Ibère, sous Cortès, Pizare et d'Almagro,
S'établit par le fer dans ce monde nouveau,
Soumit ces régions ** en vrais soldats stériles.
Et, pour leur infortune, en richesses fertiles.

---

1. Tel est, entre plusieurs autres, le cuntur ou condor, oiseau qu'on trouve dan le Pérou. J'en fais la description dans le cinquième chant

* Découverte des novelles Indes orientales par les Portugais, sous la conduite de Vasco de Gama en 1497.

** Conquête du Mexiqe par Fernand Cortès en 1420,

Tout y changea de face. On fit de sages lois.
Le commerce et les arts naquirent à la fois.
Sous le joug espagnol, le Pérou, le Mexique,
Furent plus florissans que sous le fier cacique.
On cultiva la terre. On connut les vertus.
La victoire enfanta le bonheur des vaincus.
Aujourd'hui l'habitant de ces rives lointaines,
Fidèle d'âge en âge aux mœurs américaines,
Persiste à voir d'un œil noblement dédaigneux
Tous ces brillans métaux, nos tyrans et nos dieux.

---

du Pérou par François Pizare en 1527, du Chili par Diège d'Almagro en 1534.

Tous ces brillans métaux. Il a plu à la nature de produire infiniment plus d'or et d'argent au Pérou, au Mexique et au Chili, que dans aucune autre contrée du Nouveau-Monde; et, par une distinction non moins singulière, elle a semé dans le Pérou ces riches métaux d'une main encore plus prodigue que dans le Mexique et dans le Chili. Les mines d'or et celles d'argent y sont plus nombreuses et plus abondantes. De là les richesses prodigieuses et presque incroyables que les Espagnols trouvèrent dans ce vaste empire, lorsqu'ils en firent la conquête. Tout était d'or dans le palais du roi Atabalipa, jusqu'aux moindres ustensiles de cuisine. Il y avait dans les chambres des statues colossales, les unes d'or, les autres d'argent massif, et dans les vestibules des pyramides de lingots épais de la hauteur de quatre toises. Le bassin de la fontaine publique était d'or, et pesait environ vingt-cinq mille marcs. Le toit, les portes, les murailles des temples des idoles et des palais des incas étaient couverts de grosses lames d'or et d'argent. Je ne parle point de la fameuse chaîne d'or longue de trois cents cinquante pieds, dont chaque chaînon était de

Il préfère, en vrai sage, à leur éclat futile
Des trésors plus réels, l'agréable et l'utile.
Guidés par l'intérêt, pour les lui procurer,
A la fureur des flots nous osons nous livrer.
Au Mexique, au Pérou nous portons l'abondance,
Et l'or, sur leur rivage inutile opulence,
Par nos agiles nefs conduit dans nos climats,
Est l'âme, le mobile et le nerf des états.

---

la grosseur du poing, et que deux cents hommes des plus robustes pouvaient à peine soulever. Voilà une immensité de richesses qui étonne ; mais elle est attestée par Zarate, dans son Histoire de la conquête du Pérou, et par Garcilasso de la Vega, dans son Histoire des incas ; et l'exactitude de ces deux écrivains espagnols n'est pas équivoque.

......, *l'agréable et l'utile*. Je vais citer un trait qui peint fortement et avec une naïveté piquante la juste préférence que les anciens Américains donnaient à des bagatelles utiles sur un or et un argent qui ne leur servait à rien. Zarate rapporte qu'un Péruvien dit à un Espagnol : « Quand ta nation ne nous aurait apporté « que ces ciseaux, ces peignes, ces miroirs dont nos « femmes font usage, tout notre or et notre argent ne les « paieraient pas assez. » Ce Péruvien pensait en sage du Nouveau-Monde, et il donnait une grande leçon à ceux de l'ancien.

Et l'or, sur leur rivage. Outre l'or et l'argent, l'Europe retire du Nouveau-Monde la cannelle, le gérofle, le poivre, la noix muscade et autres épiceries, le sucre et le cacao, le thé et le tabac, etc. Nous lui devons aussi la cochenille et l'indigo, d'un si grand usage dans la teinture ; et ce qui nous est personnel et d'un secours plus important, la rhubarbe, le quinquina, l'ipécacuanha, remèdes si efficaces dans plusieurs sortes de maladies.

Ainsi donc, l'un de l'autre en secret tributaire,
Chaque pays, au gré d'un échange arbitraire,
Trafique en paix d'un bien sous d'autres cieux produit,
Et le bonheur du monde en est l'utile fruit.
A l'aide du besoin, père de l'industrie,
Tout l'univers devient une même patrie,
Et les humains, unis par ces heureux liens,
Malgré l'éloignement, sont tous concitoyens.

Ta sagesse, grand Dieu, rapprochant les contrées
Par l'immense Océan entre elles séparées,
Ne veut pas seulement pourvoir à nos besoins.
Il est un autre objet plus digne de tes soins.
Il faut que tout mortel te connaisse et t'adore [1]:
Que sur ces bords lointains, dont l'habitant t'ignore,
Le flambeau de la foi brille aux yeux dessillés,
A ces yeux par l'erreur d'âge en âge aveuglés.
Au temps qu'avait marqué ta sagesse profonde,
Colomb, que tu guidais, découvre un nouveau monde.
Des décrets du Très-haut glorieux instrument,
La boussole enfanta ce grand événement.
L'ardente soif de l'or en fut le vil mobile.
Dieu, cachant ses desseins, permit que l'Evangile,
Prêt à détruire un culte établi par l'erreur,
Dans l'intérêt sordide eût son avant-coureur.
Des bords américains les barrières ouvertes
Au tyran des enfers annoncèrent ses pertes.

---

1. *Et prædicabitur hoc evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus.* Matth. cap. XXIV, ℣. 14.

Ce fut l'heureux écueil de son règne fatal,
Des triomphes du CHRIST le glorieux signal,
Et la foi, descendant des demeures divines,
Doit pousser dans ce champ de profondes racines.

Mais le nom du Très-haut, et son culte sacré,
Dans cet autre univers ont déjà pénétré.
Dans l'ombre de la mort les nations assises
Au pouvoir de Satan cessent d'être soumises.
L'idolâtre à grands flots quitte ses étendards,
Et son trône sapé croule de toutes parts.
Au signe du chrétien Xavier fait rendre hommage.
La loi du CHRIST s'étend de rivage en rivage.
Simulacres, tombez; tombez, dieux impuissans.
Il n'est qu'un Dieu. Son règne a précédé les temps.
A son aspect [1], la mer s'enfuit dans ses abîmes;
Les cèdres [2] du Liban courbent leurs fières cimes.

...... *Xavier fait rendre hommage.* Environ cinquante ans après que Vasco de Gama eut découvert les nouvelles Indes orientales, Paul III envoya [en 1541] François Xavier dans cet immense continent pour y prêcher l'évangile. Le saint et infatigable missionnaire établit avec beaucoup de succès le christianisme dans le Malabar et dans le Japon. Le désir de soutenir ce grand ouvrage de salut a depuis fait passer successivement dans le Canada, au Paraguay, dans le Brésil, etc., de pieuses colonies d'hommes apostoliques qui ont éclairé des lumières de l'évangile des nations entières : l'exemple de saint François Xavier a surtout été renouvelé bien des fois dans la respectable compagnie qui s'honore de l'avoir eu pour membre.

1. Psal. CXIII.

2. Isaï. cap. II.

Les monts [1], fondus soudain au feu de ses regards,
A torrens enflammés coulent de toutes parts.
Son trône, c'est le ciel; son autel, c'est la terre.
Eh! qui peut, à l'aspect de tout ce qu'elle enserre,
Douter d'un premier Être, et ne pas l'adorer?
Qui peut, en le voyant, s'empêcher d'admirer
Le surprenant amas des merveilles sublimes
Qu'étale sa surface, ou cachent ses abîmes?

---

1. Psal. xcvi.

SOMMAIRE

DU TROISIÈME CHANT.

Tableau *de la terre considérée quant à sa physique. Description des Cordillières, chaîne de montagnes dans le Pérou. Origine des fleuves. Richesses renfermées dans les entrailles de la terre. Mines d'or, d'argent, de cuivre, etc. Mines de diamans, de rubis et d'autres pierres précieuses. L'air premier agent de la nature. Cause de sa fluidité. Ses effets. Merveille dans l'équilibre qui règne entre la pression et le ressort de l'air. Le son. Comment il est produit. L'air, principe des réfractions de la lumière et de l'utilité des crépuscules. Action de l'air sur tous les corps organisés. Digression sur la peste mémorable qui ravagea la terre en 1342. Elasticité de l'air. Ses effets terribles. Tonnerre. Eruption des volcans. Tremblemens de terre. Digression sur celui qu'on essuya à Lisbonne le premier novembre 1755. Le vent. Que sa vraie origine est inconnue. Biens qu'il procure. Maux qu'il produit. Description d'un ouragan. Que les phénomènes nuisibles cachent sous un désordre apparent un ordre effectif, et sous un mal physique un bien moral. Qu'ils n'en prouvent pas moins, contre le système de Spinosa, une intelligence pleine de sagesse et de bonté. Le feu ter-*

restre. Sa nature, énigme inexplicable. Que le feu est un fluide prodigieusement élastique. Il réside dans tous les êtres corporels. Dans les uns il est en plus grande abondance, dans les autres en plus petite quantité. Théorie du feu. Qu'il reçoit de l'air son action. Que, par son élasticité, il s'oppose continuellement à l'adunation *des corps. Qu'il les divise et les sépare même jusque dans leurs parties élémentaires. Qu'il y a tour à tour une action du feu sur les corps, et une réaction des corps sur le feu. Le feu terrestre infiniment inférieur en élasticité, en force, en activité, au feu du soleil réuni dans le foyer d'un verre ardent. Le feu central. Sa résidence dans les entrailles de la terre démontrée par les volcans et par les sources d'eau chaude. Il est une des causes physiques de l'action des végétaux. Que le feu embrasse, remplit et anime toute la nature. Qu'il fait sans cesse des efforts pour se répandre, mais que Dieu lui donne un frein jusqu'au jour qu'il se servira de son ministère pour dissoudre les élémens. Détail des services du feu. L'homme en abuse en l'employant dans les combats. Les horreurs que le feu, par le moyen de la poudre, enfante à la guerre, nous punissent d'un abus si coupable. Tableau des terribles effets de la poudre. Digression sur les conquêtes du roi dans la Flandre en 1744, et sur le rétablissement de la santé de ce prince, conservé pour faire le bonheur de ses peuples.*

CHANT TROISIÈME.

Ce globe, des humains domaine riche et vaste,
La terre, en biens féconde, et prodigue sans faste,
Offre de toutes parts le plus frappant tableau
Pour des yeux attentifs objet toujours nouveau.
D'êtres matériels quelle foule innombrable!
De causes et d'effets quel concours admirable!
De divers élémens, si contraires entre eux,
Quel intime lien et quel mélange heureux!
Ouvre les yeux, impie, et, dans cet assemblage,
D'un Être intelligent vois, reconnais l'ouvrage,
Et non d'une *matière* oisive et sans pouvoir,
Qui de son propre fond ne saurait se mouvoir.

Quel est ce long tissu de masses monstrueuses
Qui cachent dans les cieux leurs cimes sourcilleuses,
Et dont le front sous lui vois former ces vapeurs
Qui du bruyant tonnerre enfante les horreurs?

Quel est ce long tissu. Je décris ici, d'après Zarate et Garcilasso de la Véga, les montagnes du Pérou qu'on nomme *les Cordillières* ou *les Andes*, et qui, suivant tous les géographes modernes, sont les plus hautes qu'il y ait dans le monde. Les sommets de quelques-unes ont jusqu'à trois mille toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elles forment une chaîne de près de quinze cents lieues, depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan, et séparent le Pérou du Chili, en tirant du nord au sud.

A tes yeux, Almagro, ces monts inaccessibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, d'un froid homicide exemples effrayans,
Conservaient tous leurs traits, et paraissaient vivans.
De glaçons éternels, de neiges entassées
Les cimes de ces rocs sont toujours hérissées.
Quelles horreurs! Au pied de ces superbes monts
On voit en frémissant des abîmes sans fonds :
On voit de leurs sommets dans les airs se répandre
Des tourbillons de feu, de fumée et de cendre.

Qui, d'un froid homicide. Les sommets des Cordillières sont la plupart au-dessus de la moyenne région de l'air, et le froid est si excessif à une certaine hauteur, qu'il tue les hommes et les animaux. Il gèle les corps et les durcit tellement qu'ils ne se corrompent point, au rapport de Zarate. (*Hist. de la conquête du Pérou*, *liv.* 3, *ch.* 2.) Don Diègue d'Almagro allant découvrir le Chili (en 1534) vit périr de froid dans ces montagnes plusieurs de ses soldats. Lorsqu'il y repassa cinq mois après au fort de l'été, il trouva leurs corps encore debout, et appuyés contre des rochers, et aussi frais que s'il n'y avait eu que quelques momens qu'ils eussent expiré. Il y en avait même qui tenaient encore la bride de leurs chevaux sur pied, dont la chair, ajoute l'historien espagnol, servit de nourriture à Almagro et à ceux qui l'accompagnaient. La cause de cette incorruptibilité est toute physique. Ces montagnes, par leur extrême élévation, sont inaccessibles à la pluie et à la chaleur, principes de la putréfaction des corps organisés.

Des tourbillons de feu. On compte dans la longue chaîne des Cordillières plus de trente volcans, dont quelques-uns vomissent presque continuellement des flammes. Il s'en forme de nouveaux de temps en temps, et, par une espèce de compensation, il s'en éteint aussi.

Mais leur penchant couvert de vallons verdoyans
N'offre que champs féconds et bocages rians :
Ils surpassent ces monts qu'un héros invincible
A fait choir sous les coups de sa foudre terrible,
Les Alpes [1], dont l'orgueil vient d'être anéanti,
Qu'ont forcé seulement Annibal et Conti;
Les Alpes, murs d'airain, redoutable barrière
Que Charles [2] opposait à notre ardeur guerrière.
Mais qui peut arrêter le cours de nos exploits,
Lorsque LOUIS nous guide, ou le sang de nos rois ?

Les montagnes, dit-on, par leur informe masse,
Du terrestre séjour défigurent la face.

La fréquence des tremblemens de terre qu'on essuie au Pérou provient sans doute de leur multiplicité. On remarque qu'il y a plus de ces horribles soupiraux dans l'Amérique seule que dans les trois autres parties du monde ensemble. La raison la plus probable qu'on en puisse donner, c'est que dans les vastes régions de l'Amérique la terre doit renfermer dans ses entrailles une plus grande quantité de couches de soufre, de bitume, de matières nitreuses et métalliques. J'expliquerai ci-après, dans une note sur les tremblemens de terre, la cause physique des éruptions des volcans, et de tout ce qui constitue ce redoutable phénomène; l'explosion des flammes, l'élancement des pierres calcinées, la pluie de cendres, enfin le débordement de la lave qui met le comble à ces horreurs. Un tremblement de terre précède ordinairement l'éruption, et elle s'annonce par cet effrayant prélude.

1. Ce morceau fut écrit lors du passage des Alpes en 1744.

2. Le roi de Sardaigne.

Les montagnes. « Ces masses superbes, dit un des « grands physiciens d'Angleterre, ne doivent point être

Aucun bien n'en résulte, et l'Être créateur
N'a pas marqué cette œuvre au sceau de sa grandeur.
Je déplore, ô mortel, ton erreur insensée!
Ces colosses altiers, dont ta vue est blessée,
Te dispensent, ingrat, les plus rares bienfaits.
Apprends leur noble usage, et l'admire, et te tais.

Attiré dans les airs par la chaleur solaire,
Le flot amer s'élève au haut de l'atmosphère.
Amas des bulles d'eau, la vapeur s'épaissit:
L'astre brillant du jour à nos yeux s'obscurcit.

Des *arrosoirs* du ciel, par l'air raréfiée,
L'eau s'échappe, et la terre en est presque noyée.

« regardées comme des excrescences inutiles et difformes « d'un globe mal arrangé, ainsi qu'on l'a faussement sou- « tenu. Elles sont, au contraire, des instrumens admi- « rables, construits et ordonnés par le Créateur pour « servir aux fonctions les plus utiles et les plus nobles de « la nature, et pour distribuer les bienfaits de Dieu à « toute la terre. » *Derham*, *Théol. phys. liv.* 3, *ch.* 4.

L'eau s'échappe. Les pluies qui tombent à flots dans la zone torride, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, s'insinuent dans les entrailles des Cordillères, et emplissent les vastes et innombrables réservoirs que la nature y a creusés. C'est de cette cause que proviennent les immenses rivières d'Orénoque, des Amazones et de la Plata, qui ont leur source dans le cœur de ces montagnes. Telle est aussi l'origine du Danube et du Rhin, qui sortent des Alpes rhétiques; du Rhône, du Pô, du Tésin, qui naissent au pied du vaste mont Saint-Gothard, et de tous les grands fleuves de l'Europe. Ce système assez récent approche fort de la démonstration. Il est du moins infiniment plus probable que le système qui

Jusques au cœur des monts dont le front fend les cieux,
Elle passe, se filtre en son cours sinueux,
Et dans des cavités, immenses réceptacles,
Admise sans efforts, séjourne sans obstacles.

Mais bientôt, s'échappant par de secrets canaux,
Lasses de leur prison, les fugitives eaux,
Au pied même du mont qui se perd dans la nue,
Par les fentes du roc se forment une issue;
Sur un lit de gravier, et parmi des glaïeux,
D'abord la source coule à replis tortueux.
Elle murmure à peine, et, faible en sa naissance,
Retardée en son cours, lentement elle avance.
Mais sa lenteur s'anime, et, plus prompte à couler,
Mon œil la voit déjà dans la plaine rouler.
Sources, ruisseaux, torrens s'offrent sur son passage,
De leurs ondes en reine elle reçoit l'hommage.
Ses flots en sont accrus, ainsi que sa fierté.
Son nom qu'on ignorait est déjà respecté.
C'est un fleuve. En tous lieux il répand l'abondance.
Des boulevards qu'il baigne il forme la défense.
Son lit large et profond sur ses rapides eaux
Porte, orgueilleux du poids, les plus riches fardeaux:

attribuait l'origine des rivières et des fontaines, ou à la distillation des eaux de la mer élevées en vapeurs jusqu'à la voûte des cavernes des montagnes, comme l'a cru Descartes, ou à leur filtration au travers des terres, comme quelques physiciens l'ont avancé. Ces deux sentimens sont réfutés dans le Spectacle de la nature, t. 3, vingtième entretien, et le nouveau système y est établi par des raisonnemens tout neufs et extrêmement forts.

Par des bords * exhaussés ses ondes retenues
Traversent fièrement des voûtes soutenues.
Las enfin de rouler chez cent peuples divers,
A flots majestueux il fond au sein des mers.

Telle est votre origine, ô fleuves! ô rivières!
Souvent d'un vaste empire et bornes et barrières,
Bienfaiteurs du commerce, à qui votre heureux cours
Dispense constamment tant d'utiles secours,

---

* Les chaussées.

† *Bienfaiteurs du commerce.* L'art a su plier à l'utilité du commerce les fleuves et les rivières en les faisant communiquer les uns aux autres pour faciliter le transport des marchandises, et pour les rendre plus propres à soutenir des fardeaux pesans par cette jonction qui grossit le volume de leurs eaux. C'est dans ces vues, relatives au bien public, qu'on a pratiqué en France trois grands canaux de communication: le canal de *Briare*, dans le Gâtinais, celui d'Orléans et celui de Languedoc. Le premier fut construit sous le ministère du cardinal de Richelieu. Il joint la Loire à la Seine, et il sert à transporter par bateaux, à Paris, du foin, du bois de chauffage et toutes sortes de denrées que fournissent les petites villes qu'il traverse. Le canal de Languedoc, nommé *le Canal royal*, reçoit près de Toulouse une partie des eaux de la Garonne, et, aboutissant au port de Cette, après un trajet de soixante-quatre lieues, fait la jonction de l'Océan et de la Méditerranée. Ce fameux canal, dont Paul Riquet eut la direction très-lucrative, et le grand Colbert toute la gloire, fut commencé en 1664, et continué sans interruption jusqu'en 1681. C'est un ouvrage qui aurait fait honneur aux Romains. La grandeur de l'entreprise, les difficultés de l'exécution surmontées, l'universalité des avantages dont il est la source, le font regarder par tout

Des plus puissans efforts triomphateurs rapides;
Qui reportez sans fin dans les plaines humides
L'amas immense d'eau que d'elle vous tenez,
Trésors toujours rendus et toujours redonnés.

Du terrestre séjour les entrailles profondes
Sont, comme sa surface, en richesses fécondes.
L'homme en est possesseur; mais il faut que sa main
Les arrache de force à son avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes [1],
Il devient l'habitant des plus profonds abîmes.
Son œil, privé du jour dans cet affreux tombeau,
Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces antres funèbres,
Silence, profondeur [2], solitude, ténèbres.
Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voûtes que son bras s'efforça d'étayer,
Ecrasant leurs appuis, tout à coup éboulées,
Ces horreurs à ses yeux sont en vain étalées :

---

vrai citoyen comme le monument le plus mémorable du siècle de Louis XIV.

1. *Effodiuntur opes, irritamenta malorum.*
Jamque nocens ferrum, ferroque nocentius aurum,
Prodierant....

Ovid. Metam. lib. 1.

2. La fameuse mine d'argent du Potosi dans le Pérou a plus de deux cent cinquante toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connaît, c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par l'abondance de sa veine, qui commence pourtant, dit-on, à se ressentir d'une exploitation de plus de deux cents années.

L'or est tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'appas
Ferme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne ;
Et par de longs tissus le fardeau soulevé
Monte, à nuire, à servir tour à tour réservé,
De nos biens, de nos maux source la plus féconde,
Le bonheur à la fois et le malheur du du monde.

O terre, dans ton sein combien d'autres métaux
Qu'à la nature avare arrachent nos travaux!
Et l'argent, et le fer, et le plomb, et le cuivre.
Mais quels nouveaux trésors ce souterrain nous livre!

Et par de longs tissus. Dans les mines qui sont auprès de Baldivia, la plus considérable des villes du Chili, les travailleurs font monter l'or dans des sacs par le moyen d'une grosse poulie qui est à l'ouverture de la mine, et à laquelle deux câbles sont attachés. Ce moyen est simple et d'une opération facile : celui dont on se sert dans la mine du Potosi est plus compliqué, et il est d'une exécution pénible, et même dangereuse. « On monte l'argent, « dit Durret, par le moyen de certaines échelles faites de « courroies de cuir cru, et qui ont plus de huit cents « échelons. Le travailleur a un fanal à la main, et sa « charge sur les épaules dans un sac de peau. Il arrive « souvent qu'il tombe et qu'il entraîne dans sa chute « beaucoup d'autres ouvriers qui montent après lui. Cette « chute est quelquefois occasionnée par un tournoiement « de tête, quelquefois aussi par un mouvement de déses- « poir qui porte ces malheureux à se précipiter pour se « délivrer des mauvais traitemens et des fatigues qu'ils « essuient dans cette prison affreuse et perpétuelle. » *Voyages des Indes occidentales*, *part.* 1, *chap.* 58.

Que de corps transparens s'offrent de toutes parts !
Leur éclat éblouit et charme les regards :
La nature avec pompe à mes yeux les étale !
L'agate, le lapis, et l'onyx, et l'opale,
Le saphir azuré, la topaze aux traits d'or,
Le rubis, l'émeraude, et mille autres encor.
Tous ces riches cailloux te cèdent la victoire,
Superbe diamant ! ils rehaussent ta gloire.

Que de corps transparens. La formation des pierres précieuses, soit transparentes, soit opaques, est l'ouvrage des sucs huileux, des sels et du sable. L'eau ne contribue que fort peu à leur structure naturelle ; mais elle est le véhicule des principes élémentaires qui les composent. Elle charrie et mélange ces principes, les assemble en petits pelotons ou globules, et les emboîte les uns dans les autres sans laisser aucun interstice. L'eau s'écoulant ensuite, ces petites masses se sèchent, se durcissent, et voilà un diamant, une améthiste, une émeraude, etc. Les masses assemblées et engrainées, c'est le sable. Ce qui leur sert de ciment, ce sont les sels et les sucs huileux, à quoi se joignent aussi quelquefois des parcelles de soufre et des molécules métalliques. Le différent arrangement des particules salines et huileuses, la différente qualité des sables, le plus ou moins de porosité dans les globules durcis, toutes ces causes produisent la diversité des pierres précieuses, quant à la forme, à l'éclat, à la couleur et au poids.

Superbe diamant. Voyez dans les Voyages de Tavernier (*liv.* 2, *chap.* 16) les différentes manières dont on tire les diamans des mines de Golconde et de Visapour, les plus renommées qui soient dans les Indes orientales. C'est dans une de celles de Golconde que fut trouvé le plus gros et le plus beau diamant qu'il y ait dans le monde. Taver-

Orne le front des rois, accrois leur majesté,
Entre dans leur trésor, et pare la beauté.

Le premier des agens qui règnent sur la terre,
Et qui donnent la vie à tout ce qu'elle enserre,
C'est cet élément pur, principe volatil,
Fluide indivisible, élastique et subtil,
Embrassant l'univers, présent, mais invisible,
A nos sens toutefois matière aussi sensible,
Par le jeu naturel de ses divers ressorts,
Que le sont à nos mains les plus solides corps.
Atomes déliés, ses subtiles parties
Sont par des froissemens entre elles désunies.
Il les brise sans cesse, et sa fluidité
En acquiert plus de jeu, plus de vélocité.
C'est par là que l'oiseau fend d'une aile légère
Les particules d'air remplissant l'atmosphère.

---

nier, qui l'avait vu dans le trésor du Grand-Mogol, dit qu'il est de la forme d'un gros œuf de poule coupé par le milieu, et qu'il pèse deux cent soixante-dix-neuf karats. Il l'évalue onze millions sept cent mille livres, et on peut s'en rapporter à lui, car il était bon joaillier.

Le premier des agens. Cicéron expose les différentes propriétés de l'air, et il en parle en physicien exact dans celui de ses ouvrages philosophiques qui prouve le plus la vaste étendue des connaissances de ce grand génie. *Aër*, dit-il, *tum fusus et extenuatus sublimè fertur; tum autem concretus in nubes cogitur, humoremque colligens, terram auget imbribus : tum effluens, huc et illuc ventos efficit. Idem annuas frigorum et calorum facit varietates. Idemque et volatus alitum sustinet, et spiritu ductus, alit et sustentat animantes.... Nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sonat, nobiscum movetur.* De Nat. deor., lib. 2, num. 33, 39.

C'est par là que cet air, dans nos poumons pressé,
Entre et sort, tour à tour introduit et chassé.

Ce fluide * pourtant est pesant par lui-même.
La masse en est énorme. Eh! sous ce poids extrême
Comment mon faible corps n'est-il pas écrasé?
Quelle digue, quel frein lui peut être opposé?
Providence d'un Dieu qui veille sur ma vie!
Mécanique sublime, et frappante harmonie,
Dont j'admire le jeu, mais sans le concevoir!
L'air que mon corps renferme a le secret pouvoir
De brider, de tenir dans l'exacte balance
Une colonne d'air dont le poids est immense.
Elle veut fondre en vain, et contre son effort
J'ai dans ce contre-poids le rempart le plus fort.

A mes sens étonnés s'offre une autre merveille.
Un bruit harmonieux vient frapper mon oreille.

---

* Equilibre entre la pression et le ressort de l'air.

Dont j'admire le jeu. Les mécaniques, qui mettent si bien en œuvre les forces mouvantesde l'air, ne peuvent rendre raison de l'équilibre qui règne entre la pression et le ressort de l'air agissant sur le corps humain. Le jeu de cette mécanique étonnante est au-dessus de notre portée. Comment, en effet, expliquer cette juste proportion qui se trouve entre l'effort d'une grande masse d'air et la résistance d'un volume d'air très-petit? Les calculs les plus exacts ont démontré qu'un poids de deux cent dix quintaux pèse sur nos têtes. Le peu d'air que notre corps renferme suffit pour contre-balancer la masse énorme d'air extérieur dont la pression, sans ce contre-poids, nous écraserait à l'instant : merveille des plus admirables, et cependant des moins remarquées.

Dans un rameau d'érable artistement creusé,
Percé diversement, sur la bouche posé,
Le fluide se glisse, et l'instrument résonne.
D'où naît ce son si doux qui me charme et m'étonne?
Doit-il son origine à l'art industrieux?
Non : son principe vrai se dévoile à mes yeux.
L'instrument, corps sonore, est ouvert au fluide,
Et l'air, répercuté dans son essor rapide,
Est transmis jusqu'à moi par ondulations.
Mon oreille reçoit ces modulations.
O toi, qui mieux qu'Orphée eus fléchi Proserpine,
Blavet [1], de tes concerts telle est donc l'origine.
De là naissent ces sons qui charment tout Paris,
Toujours redemandés, et toujours applaudis.
Pan, ce dieu fabuleux, ne fit jamais entendre
Des accords si touchans, une plainte si tendre,
Quand son cœur regrettait, encor plus enflammé,
L'objet de son amour en roseau transformé [2].

D'où naît ce son si doux. Le son peut être considéré par rapport à notre âme, au corps qui résonne, et à l'air qui frappe l'organe de l'ouïe. Par rapport à notre âme, c'est une sensation agréable ou désagréable, suivant la douceur ou la rudesse du son. Par rapport au corps qui résonne, c'est un trémoussement de toutes les parties de ce corps mises en mouvement de proche en proche par l'effort de la percussion. Par rapport à l'air qui frappe l'organe de l'ouïe, c'est un certain nombre de vibrations, d'ondulations successives du fluide qui est mu, et avec une si grande vitesse, qu'il est démontré que le son d'une grosse cloche parcourt en une seconde cent quatre-vingts toises.

1. Excellent joueur de flûte.

2. Syrinx. *Ovid. Metam. lib.* 1.

Avec quel art *, grand Dieu, ta sagesse infinie,
Qui prescrivit au monde une heureuse harmonie,
Etablit et cimente un accord merveilleux
Entre le corps fluide et le corps lumineux !
Blanchissant l'horizon, des filets de lumière,
Précurseurs du soleil, sillonnent l'atmosphère ;
Et quand l'astre du jour disparaît à nos yeux,
Le pourpre se confond avec l'azur des cieux.
De toi naît, ô fluide, un si charmant spectacle.
La lumière dans l'air s'introduit sans obstacle.
Ses obliques rayons, par lui modifiés,
Sont, dans leur prompt essor, vers la terre pliés.
Ils tombent sur sa masse en parcelles subtiles,
Et leurs réfractions sont doublement utiles.
Le lever du soleil n'offusque point nos yeux.
La nuit étend plus tard ses voiles ténébreux.
L'air ** est l'âme de tout. Son action diverse
Sur tous les végétaux sans relâche s'exerce.
S'ils vivent, c'est par lui. Ce fluide agissant
S'introduit dans la tige, et son ressort puissant,
Mis en jeu par l'effort de la chaleur solaire,
Au soufre, aux sels, à l'eau prête son ministère.
La sève dans le tronc coule, circule, agit :
L'arbre végète, croît, et de fruits s'enrichit.

C'est peu des végétaux : sur tout ce qui respire ***,
Par son impression, l'air étend son empire.

---

* L'air, principe des réfractions de la lumière et de l'utilité des crépuscules.

** Action de l'air sur les arbres et sur les plantes.

*** Action de l'air sur le corps animal.

Dans un organe actif *, qui se meut sans effort,
Attiré, repoussé, sans cesse il entre et sort.
Il opère le jeu des ressorts de la vie.
Le feu gît dans nos corps, et dans chaque partie
Porte, à l'aide du sang, cette douce chaleur
Des esprits animaux le principe moteur.
Mais le feu doit à l'air, à ce subtil fluide,
Sur le sang qu'il remplit son action rapide.
Le sang, vide de feu, ne peut plus circuler,
Et le feu, vide d'air, ne peut plus travailler.
Dilaté dans le corps par la chaleur active,
Il fait sentir au sang son impulsion vive,
Et par lui de ses chocs la forte impression
Rend parfaits et le chyle et la nutrition.

Ainsi donc un peu d'air que le feu raréfie
Pour le corps animal est un germe de vie.
De ses propriétés le merveilleux concours
Est l'âme, l'aliment, le soutien de nos jours.
Mais si quelque vapeur, de venin infectée,
Change son souffle pur en haleine empestée,
Des maux de tout un peuple il est l'affreux levain.
Notre conservateur devient notre assassin.

---

* La poitrine.

Des maux de tout un peuple. Il est constant que bien des maladies épidémiques sont produites par l'altération accidentelle de l'air, quelle qu'en soit la cause physique. Les annales de la médecine en font foi. Pour me restreindre aux autorités de l'histoire, Mézerai rapporte que l'air infecté fut l'origine de la peste mémorable qui, depuis 1342 jusqu'en 1348, ravagea successivement l'Asie, l'Afrique et l'Europe, et enleva, dit-on, la quatrième partie des hommes et des animaux. L'empereur Jean

Ainsi la mer, lien et richesse du monde,
De mille doux bienfaits est la source féconde ;
Mais si les aquilons bouleversent ses flots,
Nuisible, elle engloutit et nef et matelots.

Cette cause, aux humains quelquefois si funeste,
Sous le premier Valois [1] enfanta cette peste
Qui, de la fière Parque aiguisant les ciseaux,
Creusant dans l'univers d'innombrables tombeaux,
Et portant en tous lieux sa fureur meurtrière,
Ne fit du monde entier qu'un vaste cimetière.
Les peuples fortunés de l'empire des lis
Furent du monstre horrible à leur tour assaillis,
Et de son souffle infect les atteintes subtiles
Dépeuplèrent les bourgs, les hameaux et les villes.
L'art voulut arrêter ce torrent furieux ;
L'obstacle surmonté le rendit plus fougueux.
A quels traits s'annonçait le venin homicide !
Dans les veines coulait un sang noir et livide [2].

Cantacuzène, dans l'histoire qu'il composa pendant sa retraite monastique, dit que cet horrible fléau fut causé par des vapeurs d'une extrême malignité, qui s'exhalèrent d'un gouffre que forma un tremblement de terre dans la grande Tartarie. Il fut témoin de ses affreux ravages dans la capitale de son empire (Constantinople), et il en fait (*liv.* 3) une description énergique. Cette peste universelle dura plus de six ans ; et ce qui prouve qu'elle provenait de l'altération de l'air, c'est qu'elle pénétra jusque dans les îles de l'Islande et de la Norwége, les plus voisines du pole.

1. Ce fut sous le règne de Philippe de Valois que cette peste, époque fameuse dans l'histoire moderne, passa d'Italie en France, où elle fit de grands ravages. Le P. Daniel dit qu'elle désola le royaume pendant deux ans.

2. Les symptômes de cette étrange maladie ressem-

La face était hideuse, et les yeux enflammés;
L'haleine entrecoupée, et les nerfs comprimés :
La voix manquait : la langue, aride et desséchée,
Au palais gangrené paraissait attachée.]
Un souffle corrompu par la malignité
Rendait à l'air infect un air plus empesté.
Les entrailles brûlaient d'une ardeur dévorante,
Et tout le corps n'était qu'une plaie effrayante.
S'épuisant en efforts, en vains gémissemens,
Le malade expirait dans l'excès des tourmens.

De la société la chaîne fut rompue,
La police bannie, et Thémis suspendue;
Les ressorts du commerce arrêtés en tous lieux;
Le ministère saint.... Mais quel spectacle affreux!
L'un, les yeux effarés et la face hideuse,
S'échappe, frénétique à marche furieuse;
L'autre, pâle, affaissé, poussant un cri plaintif,
Languit dans les horreurs d'un trépas trop tardif.
On ne voit en tous lieux que mourans qui gémissent.
Des cadavres sans nombre, et qui déjà pourrissent,
Privés de sépulture, entassés à monceaux,
Exhalent dans les airs mille trépas nouveaux.
Devoir, nature, amour, vous n'avez plus d'amorces.
Que dis-je? vous souffrez de monstrueux divorces.
La mère avec effroi repousse de son sein
Le faible nourrisson infecté du venin.

---

blaient presqu'en tout à ceux de l'effroyable peste qui dépeupla aussi la terre l'an du monde 3574 (430 avant Jésus-Christ), et qui a été si bien décrite par Thucydide (*lib.* 2), et par Lucrèce (*lib.* 6, *de Rer. nat.*).

La mère avec effroi. L'histoire ne rapporte point ces faits, trop petits au fond pour mériter d'être consignés

L'enfance, sous un toit, de mourans entourée,
Crie en vain, et périt par la faim dévorée.
Un perfide [1] qui vend son secours à prix d'or
Egorge ce vieillard pour ravir son trésor.
Dans un tombeau [2] mouvant cette beauté naissante
Est par des inhumains plongée encor vivante.
Tout est impitoyable, et dans ces jours d'horreurs
La crainte en cœurs de fer a changé tous les cœurs.
Tout du fléau rapide essuya le ravage.
Les animaux eux-même éprouvèrent sa rage,
Les habitans de l'air, les hôtes des forêts,
Les troupeaux, tout sentit ses redoutables traits.
L'astre du jour, dit-on, fournissant sa carrière,
N'épanchait qu'une pâle et débile lumière,

---

dans ses fastes; mais la peste qui ravagea Marseille en 1720 en a fourni l'affreux exemple. Or ce qui s'est passé à cet égard dans notre siècle, *quæque ipse miserrima vidi*, a bien pu se passer aussi il y a quatre cents ans dans un fléau de même nature, dont il semble que le propre est d'endurcir le cœur, et de faire tout immoler au soin de notre conservation personnelle. Ceci est dit en général, et souffre bien des exceptions.

1. Ceux qu'en temps de peste on appelle *corbeaux*, et qu'on paie pour enlever des maisons les cadavres. Quelques-uns de ces malheureux, convaincus d'assassinats et de crimes infâmes, furent punis du dernier supplice à Marseille.

2. Chariots sur lesquels on transporte les cadavres, dans la grande mortalité, pour les inhumer dans des fosses hors de la ville.

N'épanchait qu'une pâle. La cause de cette pâleur du soleil était des plus simples. Elle provenait des particules grossières dont l'atmosphère devait être chargé, et qui

Comme s'il eût gémi de tant d'affreux revers,
Et qu'il eût partagé le deuil de l'univers.

De l'air raréfié j'ai peint les avantages.
De ce puissant fluide exposons les ravages,
Quand, bridé fortement, son élasticité
Triomphe de l'obstacle en vainqueur irrité.

Sous un ciel orageux, mille clartés funèbres
Brillent d'un pole à l'autre au milieu des ténèbres.
L'éclair rapide, éteint aussitôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde accroît l'obscurité.
A sillons redoublés s'échappant du nuage,
Semant l'effroi, portant la mort et le ravage,
La foudre étincelante est tombée à mes yeux.
Assemblage de nitre et de corps sulfureux,
Par un choc violent elle s'est embrasée.
L'air, se raréfiant dans la nue écrasée,
A forcé sa prison, et, mis en liberté,
Avec un bruit terrible a soudain éclaté.

De ce feu si subtil les parcelles brûlantes
Opèrent des effets, merveilles effrayantes.

étaient plus denses par la quantité d'exhalaisons malignes dont l'air était imprégné : c'est ainsi que le soleil répand quelquefois sur l'horizon une clarté pâle, lorsque l'atmosphère est chargée d'un grand amas de particules nitreuses ou crasses, qui s'amoncellent et se condensent dans la moyenne région de l'air; principalement en été, où ces matières s'exaltent davantage.

De ce feu si subtil. La nature du feu du ciel nous est encore plus inconnue que celle du feu terrestre. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il est infiniment plus actif et

L'intrépide guerrier qu'ont respecté ses coups,
Surpris, dans le fourreau voit son glaive dissous.
Dans un vase scellé la liqueur enfermée [1],
Sans qu'il soit entamé, disparaît consumée.
Dans le sein maternel l'enfant est calciné,
Et la mère est soustraite au souffle empoisonné.

---

plus élastique que le feu solaire, qui l'est lui-même si étonnamment. Quant à la singularité des effets du tonnerre dont je rapporte quelques exemples, il est impossible d'en rendre exactement raison. Les explications physiques qu'on en donne ne sont la plupart que des conjectures hasardées. C'est éluder la question, et non la résoudre, que d'en attribuer la cause à l'extrême activité et à l'élasticité prodigieuse du feu du ciel, sans expliquer pourquoi elles opèrent tantôt de la façon la plus bizarre, tantôt d'une manière si suivie et si concertée, qu'elle tient de l'intelligence : car voilà le point de la difficulté : *Res ardua et inextricata*, comme dit Pline, en parlant sur cette matière.

Surpris, dans le fourreau. Les effets du tonnerre sont quelquefois si singuliers, qu'ils n'obtiennent notre crédibilité que sur l'assertion de témoins oculaires dignes de foi. Le fait que je cite est attesté par le célèbre Muret. Il en parle en ces termes, dans ses remarques sur le second livre des *Recherches naturelles* de Sénèque. *Mihi hoc contigit ut fulmen, in palatium decidens, ad meum usque cubiculum pervenerit. Ibi gladii, qui ad lectum unius è famulis meis pendebat, mucronem ita colliquefecit, ut in globulum converterit, vaginâ prorsùs illæsâ.*

1. *Curat item ut vasis integris vina repentè*
Diffugiant....
Lucret. lib. 6.

Dans le sein maternel. Ce fait, arrivé à Altembourg,

Ô redoutable foudre! ô fille des tempêtes!
Pour effrayer le crime éclate sur nos têtes.
Tes traits, vengeurs du ciel, tes homicides traits,
De plus d'un Capanée ont puni les forfaits.
Êtres si différens, et pourtant compatibles,
Soufre et nitre, air et feu, que vous êtes terribles,
Lorsqu'en un souterrain ensemble renfermés,
Par un puissant effort vous êtes comprimés!
Si le feu, par un choc, dans le soufre peut naître,
Soudain l'air se dilate, et chasse le salpêtre.
La plaine retentit de longs mugissemens :
La terre tremble au loin, s'entr'ouvre, et dans ses flancs

---

ville de la haute Saxe, est analysé dans une dissertation latine faite à ce sujet, et insérée dans les *Acta eruditorum* de Leipsick. Il y est dit que la mère, à qui le tonnerre ne fit aucun mal, se délivra quelques heures après d'un enfant à demi brûlé, dont le corps était tout noir. L'auteur de cette dissertation (*M. Jean-Ernest Doriesbach*), qui est toute physique et fort curieuse, cite, en preuve de la possibilité de ce fait extraordinaire, un effet de l'*aura seminalis*, qui ne peut être lu qu'en latin, et qui semble la garantir par son analogie, quoique dans un sens très-opposé. Les deux autres exemples que j'ai rapportés ne sont pas uniques, comme l'est peut-être le fait arrivé à Altembourg, au mois de juillet 1713.

La plaine retentit. Cette description n'est qu'une faible peinture des ravages effroyables que fit l'éruption du mont Gibel, le 12 janvier 1693, suivant la relation qui parut dans ce temps-là. Le dégorgement du volcan fut précédé d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans toute la Sicile, et dura trois jours à diverses reprises. Les villes de Catane et d'Agouste, qui sont à quatre milles du mont Gibel, furent entièrement détruites. Il se fit dans la mon-

Engloutit et des monts, et des villes entières.
L'œil, frappé de terreur, voit couler des rivières
De bitume allumé, de soufre flamboyant,
Qui tracent dans la plaine un sillon effrayant.
Un abîme vomit d'une bouche enflammée,
Des rochers calcinés, des torrens de fumée,

---

tagne une ouverture de plus de soixante toises de circonférence, qui vomissait avec un mugissement horrible des tourbillons de flammes et des quartiers de rocher à demi calcinés. Les petites villes de Carlentini, de Léontini et de Modica, furent ensevelies sous les cendres. Il y a dans la relation d'autres circonstances non moins épouvantables, celles surtout d'un torrent de soufre enflammé qui roulait dans la campagne, et consumait les arbres qu'il trouvait sur son passage. Le cours de cette rivière de feu, depuis sa source jusqu'à la mer où elle alla se jeter, fut d'environ six milles, et sa largeur de quarante-cinq à cinquante pas.

Un abîme vomit. L'art peut imiter la nature jusque dans ses effets les plus terribles, et par là il sert à nous convaincre qu'il y a des phénomènes naturels qui ont les mêmes causes que certains phénomènes artificiels, ou du moins des causes fort approchantes : le principe des effets de la poudre à canon, qui ressemble si bien à celui des effets du tonnerre, en est une preuve des plus marquées. J'en citerai une autre qui n'est pas moins forte ; c'est au sujet de l'éruption des volcans. On lit, dans l'Histoire de l'académie des sciences (*ann.* 1700, *p.* 51), que M. Lémery procura à quelques curieux le spectacle singulier d'un volcan artificiel. Ce grand homme, le Descarte de la chimie, fit, au fort de l'été, un mélange de parties égales de soufre pulvérisé et de limaille de fer détrempés dans de l'eau, le tout réduit en pâte, et du poids de cinquante livres. Il enferma ce mélange dans un

Des tourbillons de cendre ; et, dans les champs voisins,
Tout un peuple tremblant au ciel lève les mains.

O Grecs, trop amoureux des mensonges d'Homère,
C'était là de ces feux la cause nécessaire,
Non, les brasiers vomis par ce titan [1] fameux,
Qui voulut follement escalader les cieux
Et qui, précipité par un coup de tonnerre,
Dans les gouffres qu'Etna dans ses antres enserre,
De son énorme bouche à longs flots exhalait
Mille torrens de feux que son sein recélait,
Etait enseveli sous ces roches fumantes,
Frappait leurs noirs cachots de clameurs mugissantes,
Et, roulant le fardeau de son immense corps,
De la Sicile au loin faisait trembler les bords.

Mais entre ces deux monts à sourcilleuse cime,
A mes yeux effrayés s'offre un profond abîme.
Quelle cause a formé ce précipice affreux ?
Serait-ce des torrens le cours impétueux,
Qui, parmi ces rochers, s'échappant d'âge en âge....
Non : d'un agent plus fort cet abîme est l'ouvrage.

---

vaisseau qu'il mit dans une petite fosse qu'il avait fait creuser à un pied de profondeur. Au bout de huit ou neuf heures, ces matières sulfureuses et ferrugineuses, qui avaient fermenté ensemble, s'enflammèrent par le frottement des pointes acides du soufre contre les particules roides du fer. La terre qui couvrait le vase se souleva, se crevassa, s'entr'ouvrit; les spectateurs virent d'abord sortir des vapeurs chaudes, et ensuite des flammes. Ce fut en petit un véritable Etna dans ses éruptions ordinaires.

1. Encélade, ou selon quelques mythologistes, Typhée.

Au centre de la terre avec effort bridé,
Et dans ses souterrains par le feu débandé,
L'air frémit en vainqueur que l'obstacle courrouce.
Il s'élance, et soudain une horrible secousse
De la terre ébranlée a fracassé les flancs.
Elle s'est entr'ouverte, et des éboulemens
Ont fait ici jaillir une nouvelle source ;
Là, d'un fleuve rapide ont détourné la course ;
Plus loin ce mont superbe à grand bruit s'est fendu,
Et l'abîme effroyable à l'instant a paru.
Fière de sa splendeur, une cité fameuse,
Sous l'effort redoublé de la secousse affreuse,

Au centre de la terre. L'air introduit dans les cavités souterraines ne produit pas seul les tremblemens de terre, mais il y contribue plus qu'aucun des divers agens qui les opèrent avec lui. La terre, comme on sait, renferme dans ses entrailles des lits de sels, des couches de soufre, des mines de vitriol, de grands amas de parties métalliques et bitumineuses. Toutes ces matières, dont quelques-unes sont extrêmement inflammables, fermentent ensemble, et leur fermentation est quelquefois si forte, qu'elles s'embrasent. Alors l'air comprimé dans ces souterrains se dilate, et débande avec lui des corps nitreux. Leur action réunie est d'une force si prodigieuse, qu'elle ébranle et soulève l'immense poids des terres qui sont au-dessus : et plus la raréfaction de l'air et le débandement des sels sont considérables, plus la secousse est violente et s'étend au loin.

...... *une cité fameuse.* Naples et Palerme ont plus d'une fois été renversées par de violens tremblemens de terre. Pékin et Lima ont souvent essuyé le même désastre. Pour citer des exemples récens, cette dernière ville fut bouleversée de fond en comble le 29 octobre 1746. Lisbonne a été presque détruite le premier novem-

A vu fondre et palais, et tours, et boulevards,
Périr sous leurs débris, femmes, enfans, vieillards.

O reine des cités de la Lusitanie,
Toi que du Camoëns [1] illustra le génie;
Toi le digne berceau de ce fameux guerrier
Qui dans l'Inde inconnue aborda le premier,
Et découvrit ces champs en richesses fertiles,
Qui nourrissent le luxe et l'orgueil de nos villes :
Lisbonne, ainsi tes murs viennent d'être engloutis,
Et tu n'es qu'un monceau de cendre et de débris.
Pardonne si, traçant cette horrible peinture,
Mon pinceau trop fidèle irrite ta blessure.
Une juste pitié te consacre ces vers.
Tu mérites les pleurs, le deuil de l'univers.

---

bre 1755. C'est le tremblement de terre le plus universel qu'on ait encore ressenti dans la partie méridionale de l'Europe, et il a parcouru une immense étendue de pays. Comme Lisbonne a été son foyer, il y a déployé sa violence plus que partout ailleurs. Ses ravages ont été affreux. La description que j'en fais est d'après des relations exactes. La poésie, malgré son privilége, n'a rien brodé, rien exagéré; et loin d'avoir chargé l'effrayant tableau de ce désastre, je crains de l'avoir atténué.

1. Auteur de *la Lusiade*, poëme épique, qui a pour sujet la découverte des Indes orientales par les Portugais, et dont Vasco de Gama est le héros.

...... *de ce fameux guerrier.* Don Vasco de Gama. Il fut le premier qui osa doubler le cap de Bonne-Espérance, appelé auparavant *le promontoire des tempêtes.* L'ayant dépassé, il aborda à Calicut sur les côtes de Malabar, et eut la gloire de découvrir les nouvelles Indes. Ce fut l'an 1498, sous le règne d'Emmanuel-le-Grand.

Les vents sont enchaînés [1] dans leurs prisons profondes.
L'astre brillant qui sort du vaste sein des ondes
Sous le ciel le plus pur a commencé son cours.
Ce beau jour est pourtant le plus affreux des jours.
O Lusitains, qu'endort cette trompeuse image,
Tremblez! elle vous cache un effroyable orage.
Les antres souterrains mugissent sous vos pieds.
Les drapeaux de la mort sont déjà déployés.
Un peuple immense touche à son heure dernière.
La terre va vomir la Parque meurtrière,
Avec elle élancer de son sein destructeur
La désolation, l'épouvante et l'horreur.

Quel désordre subit! Tes eaux, superbe Tage,
D'un cours précipité franchissent leur rivage.
La plaine est inondée. A ce débordement
Succède tout à coup un affreux tremblement.
Rien ne peut soutenir de la secousse horrible
L'assaut impétueux et la fougue terrible.
Elle ébranle, renverse; et dans quelques instans,
Sacrés lambris, remparts, tours, palais, habitans,
Tout est enseveli sous de vastes ruines.
Quel désastre nouveau! Des flammes intestines,
Se déployant soudain sous les toits abattus,
Dévorent les débris, les trésors confondus.
Sur une masse informe on les voit se répandre.
Des décombres fumans, et des monceaux de cendre,
Voilà tout ce qui s'offre à mes yeux éperdus.
Ton sort est consommé, Lisbonne : tu n'es plus.

---

1. Il est dit dans les relations qu'au lever du soleil l'air était calme et le ciel serein; circonstances rares aux approches d'un grand tremblement de terre.

Son roi, comme Louis, des bons rois le modèle,
Que l'ange du Très-haut a couvert de son aile,
A gémi sur son peuple, et dans ce jour d'horreur
L'infortune publique a passé dans son cœur.
Au sort de ses sujets il a donné des larmes,
Et partagé leurs maux, leurs périls, leurs alarmes.
L'homme en lui le devait, et plus encor le roi.
Et quel œil pourrait voir sans pitié, sans effroi,
Ces tas de corps meurtris, enfans, vieillards et femmes
Ecrasés sous la pierre, étouffés dans les flammes?
Qui verrait sans frémir ces mortels gémissans
Sous une voûte obscure ensevelis vivans,
Livrés dans cette tombe à la faim dévorante,
A la rage, aux horreurs d'une mort triste et lente?
Quel spectacle effroyable et plus digne de pleurs!

Une secousse seule enfanta tant d'horreurs,
Du riche Lusitain renversa la fortune,
Rendit à l'univers cette chute commune,

Du riche Lusitain. L'auteur du *Discours politique* sur le tremblement de terre de Lisbonne fait monter la perte en argent monnayé, en diamans, vaisselle, bijoux, meubles, marchandises, etc., à deux milliards deux cent quatre-vingt-quatre millions, dont il y en a, dit-il, deux cent quarante-quatre pour le compte des nations de l'Europe qui étaient en commerce avec les Portugais. La somme est prodigieuse : est-elle exacte? Je ne le garantis pas; mais le calculateur paraît bien instruit.

On a depuis fouillé dans les décombres, et on a recouvré presque tous les diamans de la couronne, une grande quantité de vaisselle tout aplatie, et des sommes considérables en or et en argent renfermées dans des caisses de fer. Tout cela réuni diminue beaucoup la perte.

En cendre réduisit les précieux trésors
Dont l'Inde et le Brésil avaient couvert ces bords.
Une secousse seule en ravages fertile
Plongea dans le néant une pompeuse ville.
Un instant détruisit un siècle de travaux,
Et livra tout un peuple au glaive d'Atropos.

Ah! cesse de frapper, glaive vengeur, arrête,
Sur l'homme criminel cette horrible tempête
N'a que trop signalé ton courroux destructeur.
Arrête.... Mais je vois l'ange exterminateur
Qui fond d'un vol rapide au sein de l'Ibérie,
Et dans ses fondemens l'ébranle avec furie,
Vingt superbes cités chancellent sous l'effort.
Leurs palais entr'ouverts sont un signal de mort.
Son bras renverse tout chez des peuples perfides,
Féroces et sans frein, de rapines avides,
Tyrans dans leur repaire, et brigands sur les mers,
Trafiquant des humains qu'ils plongent dans les fers.
Enfin il fait sentir ses secousses dernières
Sur les bords où Téthys s'indigne des barrières [1]
Qu'oppose à ses efforts un peuple industrieux,
Ce Batave opulent, moins grand que ses aïeux,
Droit dans ses rudes mœurs, plus mesuré que brave,
Et de ses stathouders peut-être un jour l'esclave.

...... *au sein de l'Ibérie.* Le tremblement essuyé à Lisbonne et dans tout le Portugal se fit sentir le même jour, et presqu'à la même heure, à Madrid, à Séville, à Cadix, etc. Les secousses furent violentes sur les côtes d'Afrique, et surtout dans les royaumes de Fez et de Maroc, où elles firent d'affreux ravages. Elles pénétrèrent, mais faiblement, jusqu'en Hollande.

1. Les fameuses digues.

L'Européen se trouble, et, dans divers climats,
La terre en mugissant a tremblé sous ses pas.
France, séjour des arts, trône de la victoire,
Que ta base soit stable autant que l'est ta gloire.
Mais reprenons le fil des fléaux redoutés
Qu'un fluide élastique a cent fois enfantés.

Vous, de qui l'origine est encore ignorée,
Qui parcourez la terre et la plaine azurée,
Réglés, irréguliers dans vos accès divers,
O vents, de quels bienfaits vous comblez l'univers!

Vous, de qui l'origine. Le vent est un air agité. Voilà ce que nous savons avec certitude. Mais quelle est la véritable cause de cette agitation, ou de ce défaut d'équilibre entre les parties de l'atmosphère? Sont-ce les écoulemens d'un air qui s'est dilaté dans les cavités de la terre? Est-ce l'échappement de l'air renfermé dans les vapeurs qui fermentent ensemble dans la moyenne région de l'air? Est-ce enfin la chaleur du soleil qui, en raréfiant l'air plus qu'à l'ordinaire, le met en mouvement? problèmes sur lesquels les savans disputent, et qui ont chacun leur probabilité; mais la vraie origine des vents n'en est pas plus connue. Au reste, on voit bien qu'il s'agit ici des vents locaux ou irréguliers; car, pour les vents, tels que sont ceux qu'on nomme *alisés*, et qui soufflent sans cesse d'orient en occident entre les deux tropiques, leur origine est beaucoup moins incertaine, ou plutôt elle est presque démontrée. Voy. *l'explication qu'en donnent M. Pluche, M. l'abbé Nollet, et M. Rohault.*

O vents, de quels bienfaits. Sénèque détaille les avantages qui naissent du souffle des vents; et l'analyse qu'il donne de leurs effets utiles est aussi exacte qu'approfondie. *Providentia*, dit-il, *ac dispositor ille mundi*

De vous chaque climat tient sa température ;
Vous renouvelez l'air, votre souffle l'épure.
Vous déposez aux champs des sels, des sucs nouveaux.
Par vous seuls la nef vole et fend le sein des eaux.
Vous modérez du chaud [1] les ardeurs dévorantes.
Vous émoussez du froid [2] les pointes pénétrantes.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces rares faveurs
Vous mêliez si souvent les plus tristes horreurs ?

Dans les plaines de l'air roule le vent de l'ourse,
Et le vent du midi le heurte dans sa course.
J'entends mugir le vent [3] des bords où naît le jour.
Celui de l'occident [4] se déchaîne à son tour.
Quels horribles dégâts, quel ravage effroyable
Va causer dans les champs ce choc épouvantable !
Ils fondent dans la plaine en tourbillons fougueux [5].
Précédés de l'effroi, leur souffle impétueux

Deus, aëra ventis exercendum dedit.... ad custodiendam cœli terrarumque temperiem ; ad evocandas supprimendasque aquas ; ad alendos satorum atque arborum fructus, quos ad maturitatem, cum aliis causis adducit ipsa jactatio, attrahens cibum in summâ, et, ne torpeat, promovens.... Dedit ventos, ut commoda cujusque regionis fierent communia. Il ajoute cette réflexion bien digne d'un philosophe : *Non ut legiones equitemque gestarent, nec ut perniciosa gentibus arma transveherent.* Quæst. nat. lib. 5, cap. 17, 18.

1. Vent du nord.
2. Vent du sud ou du midi.
3. Le vent d'est.
4. Le vent d'ouest.
5. Tourbillons et ouragans. Les marins appellent *ouragan* un vent extraordinairement impétueux, presque tou-

Porte au loin et la pluie, et la grêle, et l'orage.
L'horreur les accompagne et marque leur passage.
Les chênes les plus forts tombent déracinés.
Je vois crouler des murs par leur fougue entraînés.
De la cime d'un mont des roches détachées
Roulent dans les vallons, à leur base arrachées.
Le dégât, les débris, imprimant la terreur,
Font des champs et des bois un spectacle d'horreur.
Tels deux camps ennemis que des haines provoquent,
Dans le fort du combat, à grand bruit s'entre-choquent.
Chaque parti s'obstine à ne point reculer.
La résistance accroît la fureur d'immoler.
Du salpêtre et du fer l'homicide ravage,
Le désordre, les cris échauffent le carnage.

---

jours mêlé d'une forte pluie et de tonnerres épouvantables. Ce vent fait tout le tour du compas, c'est-à-dire qu'il parcourt tous les points de l'horizon les uns après les autres.

Les chênes les plus forts. Il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau, ou plutôt ce n'est qu'une esquisse des horribles ravages des ouragans dans l'Amérique septentrionale. La relation de celui qu'on essuya à la Martinique, le 7 octobre 1699, est pleine de circonstances qu'on a de la peine à croire. Selon l'auteur cependant, elle est d'autant plus fidèle, *qu'il vit tout de ses yeux.* Les effets étonnans et bien constatés de l'ouragan essuyé à la Guadeloupe, le 9 septembre 1738, semblent garantir l'exactitude du récit du père Labat. Je n'en citerai qu'un trait qui m'a été confirmé par un homme digne de foi, et témoin oculaire. Un vaisseau du port d'environ huit mille quintaux, ancré dans un mouillage, fut porté par les vagues à plus de mille pas dans les terres, qui furent inondées à près d'une lieue d'étendue.

La plaine ensanglantée offre de toutes parts
Le plus affreux tableau des cruautés de Mars.

Les feux [1] qu'Etna vomit, la foudre, les orages,
Les secousses, les vents, grand Dieu, sont tes ouvrages!
Le spinosiste impie avec absurdité
N'y voit point ta sagesse, encor moins ta bonté.

---

1. *Abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus tempestatis, quæ faciunt verbum tuum, laudandum te ostendunt*. August. Confes. lib. 7, cap. 13.

Le spinosiste impie. Selon Spinosa, tous les phénomènes nuisibles sont autant d'imperfections dans la nature; et s'il était vrai qu'une intelligence infiniment sage eût créé le monde, elle n'aurait pas mis dans son ouvrage ces défectuosités. S'il était vrai qu'un Dieu infiniment bon existât, il ne permettrait point que ces phénomènes meurtriers détruisent ses créatures. On a répondu très-solidement à cette objection, qui est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'épée et le bouclier des matérialistes. A l'autorité des philosophes joignons ici celle d'un des pères de l'Eglise les plus respectables. *Quædam*, dit saint Augustin, *quibusdam quia non conveniunt, mala putantur : sed eadem ipsa et bona sunt, et in semetipsis bona sunt. Et omnia hæc quæ sibimet invicem non conveniunt, conveniunt inferiori parti rerum quam terram dicimus*, etc. (Confes. lib. 7, cap. 13.) Il développe ce raisonnement dans son explication du vingtième chapitre de la Genèse, et il réfute par de fortes preuves l'argument des manichéens qui faisaient la même objection que Spinosa. Si, dans la main de Dieu, le mal physique est un instrument de vengeance et de châtiment, il est aussi un instrument de bonté et de miséricorde. L'histoire sacrée en fournit plus d'un exemple; et cette main paternelle qui ne frappe que pour corriger est un sujet de consolation pour le chrétien dans les afflictions temporelles.

Mais, loin de blasphémer ce qu'aveugle il ignore,
Ah ! qu'il ouvre les yeux, voie, admire, et t'adore.
Tout désordre apparent est un ordre caché.
Aux effets qu'il opère un bien est attaché.
Dieu le scella du sceau de sa sagesse immense,
Et souvent ces fléaux signalent sa vengeance.
La voix de son tonnerre est un cri menaçant
Qui va sous le dais même effrayer le méchant,
Les désastres affreux, utilement sinistres,
Sont de ses châtimens les fidèles ministres.
Plus même sa bonté suspend son bras vengeur,
Plus le coup est terrible au jour de sa fureur.

Ce feu matériel, être dont la nature
Aux yeux les plus perçans est une énigme obscure,
Ce fluide élastique, élément destructeur,
Doit son activité, sa force et sa chaleur
A l'arbitre absolu par qui seul il existe,
Par qui seul il échauffe, éclaire, agit, subsiste.
Il est dans tous les corps invisible et présent;
Il est dans chacun d'eux plus ou moins abondant:
S'il est libre, fougueux : s'il est captif, paisible.
Pour forcer sa prison et devenir visible,
Il n'attend que l'instant où deux corps excités
Seront l'un contre l'autre avec force heurtés.
Aussitôt, s'échappant du sein qui les recèle,
Furieux, il s'élance en ardente étincelle;
Et si de proche en proche il trouve un aliment,
Cette étincelle enfante un vaste embrasement.
Les parcelles de feu, de leur centre chassées,
Dans l'air qui les reçoit brusquement élancées,
Sur les corps d'alentour fondent en circulant,
Mille invisibles traits, en tourbillons roulant,

Par leur agilité dans leur pores se glissent,
Par leur activité bientôt les désunissent,
Et ces corps, aliment dont ils sont reproduits,
En proie à leur furie, en cendre sont réduits.
Mais quoi ! cet élément, âme de la nature,
Dans l'air qui le nourrit, dispersé sans mesure,
Agit par ce fluide, et sa vive action
N'est que le simple effet de son impression !
Plus l'air est condensé, plus sa chaleur augmente.
C'est par la pression qu'elle est plus violente.
Les atomes de feu, dans leur sphère bridés,
D'un effort plus puissant sur les corps sont dardés.
Par l'air raréfié leur force est émoussée.
D'où vient ? C'est qu'elle agit sans être traversée.
Ainsi donc l'air au feu semble imposer des lois :
Il semble l'attiser, l'amortir à son choix,
Et de son action, de lui seul dépendante,
Rendre à son gré la marche impétueuse ou lente.
Placé dans l'équilibre, et s'exerçant en paix,
Le feu répand sur nous mille utiles bienfaits.
De lui naissent alors les plus grands avantages.

Mais perd-il ce milieu, quels funestes ravages !
Superbe Troie, ô murs qu'Homère a consacrés !
Par des torrens de feu je vous vois dévorés.
Partout la flamme ondoie, et déjà sa furie
A détruit la cité maîtresse de l'Asie.

Ame du mouvement, par son active ardeur,
Le feu de la nature est le puissant moteur.
Il dispense à tout corps l'action et la vie.
L'onde à qui sa chaleur par le froid est ravie
Se voit en corps solide aussitôt transformer.
L'air qu'il n'échauffe plus, prompt à se comprimer,

Exhale les frimas, engourdit la nature.
La terre enfin, sans lui, rebelle à la culture,
N'enfanterait ni grain, ni verdure, ni fruit.
C'est par lui que tout vit, que tout est reproduit.
Il nourrit et soutient, vivifie et féconde.
Tu dis vrai, spinosiste, il est l'âme du monde:
Oui, ta *matière mue* a dans lui son moteur,
Mais le sien à son tour, c'est l'Être créateur;
Sur son œuvre admirable il répandit lui-même
Ce souffle actif de vie, et eette force extrême,
Qui s'oppose sans cesse à l'union des corps.
Dans eux le feu se glisse, et, malgré leurs efforts,
Les dilate, les fond, les dissout, les divise.
En substance *ténue*, il les volatilise.
Ce n'est point sans combat, et les corps révoltés
Contre leur agresseur s'arment de tous côtés.
Leur dureté résiste à son ardeur active.
Il ranime, irrité, sa force destructive,
Et du feu triomphant l'assaut continué
Les transforme en corps noir, de tout suc dénué.
Le métal le plus dur, le corps le plus solide
Combat donc vainement son action rapide.
Il faut qu'il cède enfin à son activité.

Mais, terrible élément, ô vainqueur indompté,
Quelque actif que tu sois, ta fougue véhémente
Reconnaît une flamme encor plus agissante.
Au feu du globe ardent dispensateur du jour
En élasticité tu cédas à ton tour.
Tu ne peux l'égaler en force, et ta furie
D'effets pareils aux siens ne fut jamais suivie.
Non, tu ne fus jamais si prompt à dévorer.
Ce feu, dans un foyer propre à le concentrer,

Dilate les métaux les plus compactes même;
Calcine, vitrifie, et sa force est extrême.
Vainqueur de Syracuse *, ô célèbre Romain;
Ce feu si véhément (si le fait est certain)

Calcine, vitrifie. Ce sont les effets qu'opère le miroir convexe que M. le duc d'Orléans, régent, acheta de M. de Tschirnaus, qui l'avait lui-même travaillé sur un plan de catoptrique tout neuf. Ce miroir, le plus grand qu'on ait encore construit, pèse 160 livres, et il a trois pieds de diamètre. L'or exposé au foyer souffre trois changemens : il se change en verre d'un violet foncé; il pétille; il fond goutte à goutte. Mais, pour lui faire subir chacune de ces mutations, il faut le placer à trois différentes distances du foyer, dont la violence augmente à mesure qu'une seconde lentille le rétrécit par dégrés. (Voyez un plus ample détail des effets de ce fameux miroir dans les mémoires de l'académie des sciences, *ann.* 1702, *p.* 147.)

* Marcellus.

...... (*si le fait est certain.*) Descartes et les opticiens qui se sont le plus exercés dans la catoptrique ont traité de fables les effets des miroirs ardens d'Archimède. Ce qui leur a paru une preuve négative, c'est qu'aucun écrivain de l'antiquité n'en parle (ce silence semble conclure en leur faveur), et que Zonaras et Tzetzès, auteurs peu graves, qui vivaient tous deux dans le douzième siècle, sont les seuls qui rapportent ce prodige de mécanique opticienne. Cependant les effets du miroir que M. de Buffon a inventé en 1747 établissent la possibilité de l'embrasement de la flotte des Romains. Ce miroir est composé de cent soixante-huit glaces planes étamées, chacune de six pouces de largeur sur huit de hauteur. On fait coïncider au même point tous les rayons solaires que

En cendres réduisit ta flotte audacieuse.
Un seul mortel * rendit la victoire douteuse.
Ce nouveau Briarée, embrasant tes vaisseaux,
Dans ton camp éperdu détruisait les travaux;
Lançait contre tes tours, d'une main foudroyante,
De masses de rocher une grêle bruyante;
Et si la trahison, secondant tes desseins,
N'eût vendu lâchement Syracuse aux Romains,
Syracuse [1], l'écueil de la grandeur d'Athène,
Aurait toujours bravé la puissance romaine.

---

ces glaces reçoivent, et leur force ainsi réunie porte le feu à beaucoup plus de distance que les meilleurs verres de réflexion. Le foyer du nouveau miroir allume le bois goudronné à deux cents pieds. Il fait fondre l'étain à cent-cinquante, le plomb à cent-trente, l'argent à soixante. Ces effets rendent très-possibles ceux des miroirs qu'on attribue au *Briarée géomètre*, comme Marcellus appelait l'immortel défenseur de Syracuse. J'ose même avancer qu'un aussi puissant génie qu'Archimède a pu porter la flamme beaucoup plus loin que le miroir de Buffon, soit en ayant donné à ses verres une qualité plus parfaite, ou un plus grand nombre de points d'incidence, soit en ayant fait coïncider les rayons solaires de manière à augmenter considérablement la violence du feu. En fait de sciences pratiques, tout dépend de la bonté des instrumens, de la sagacité avec laquelle on opère, et surtout de ce génie inventeur qui marche de découverte en découverte, et pour qui le résultat d'un procédé est un germe de nouvelles vues.

* Archimède.

1 Cicéron dit, en parlant du fameux combat qui fut donné dans le port de Syracuse, et dans lequel les Athéniens furent entièrement défaits : *In hoc portu Athenien-*

Offrons ici le feu sous les plus nobles traits ;
Exposons le tableau de ses nombreux bienfaits.
Quand la nuit sur la terre étend ses voiles sombres,
Soleil pour nous, il brille et dissipe les ombres.
A sa douce action nos alimens livrés
En deviennent plus sains, et sont mieux digérés.
De nos jours languissans il prolonge la trame.
Plus d'un simple, dissous [1] par son active flamme,
Dans un cachot d'airain * en vapeur exalté,
Nous rappelle à la vie et nous rend la santé.
Contre nous s'arme en vain la froidure piquante ;
Il oppose à ses traits sa chaleur bienfaisante.
Il calcine un caillou qui, sous l'œil des Mansard**,
Doit servir à construire un chef-d'œuvre de l'art.
De son sein dévorant [2] le métal qu'on y plonge
Sort souple. Sur l'enclume il s'accourcit, s'allonge,
Se plie, et prend au gré de l'art industrieux
Une forme qui frappe et charme tous les yeux.
Combien d'autres faveurs [3] ! le verre est son ouvrage.
Retiré des fourneaux où liquide il surnage,
S'il ferme nos palais à la froidure, au vent,
S'il les ouvre aux rayons de l'astre étincelant,

---

sium, nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum. Verrin. 7, num. 97.

1. Distillation des plantes médicinales et autres opérations chimiques. Le feu, absolument nécessaire pour la dissolution des mixtes, l'est aussi pour la fusion des métaux.

* L'alambic.

** Grand architecte du siècle de Louis XIV.

2. La métallurgie.

3. La verrerie.

4. Le vitrage des maisons.

S'il sert à découvrir [1] le jeu de la nature,
Des globes lumineux la marche, la structure,
C'est au feu qu'il le doit, et l'esprit curieux
Ne fut que l'inventeur de ces secrets heureux.
Tels sont, noble élément, tes utiles services.
Tu te vis à ce prix offrir des sacrifices.
Les savans Chaldéens, les antiques Persans,
Touchés de tes bienfaits, t'adréssaient leur encens.
Devant toi l'habitant des rives de l'Hydaspe
Fléchissait le genou dans un temple de jaspe.

---

1. Le microscope et le télescope. Il y a aussi plusieurs autres ouvrages de verrerie dont on se sert pour les expériences de physique : tels sont le récipient de la machine du vide, le thermomètre, le baromètre, les siphons, etc.

Tu te vis à ce prix. Le culte du feu était presque universel dans le paganisme. Il passa des Chaldéens aux Perses, des Persses aux Grecs, des Grecs aux Romains, et il était dès long-temps établi dans les Indes, lorsque Alexandre en entreprit la conquête. Cette idolâtrie si répandue était fondée sur les propriétés du feu. On le regardait comme le symbole de la Divinité par sa chaleur bienfaisante et par sa force destructive. L'une représentait sa bonté, l'autre sa puissance. Voyez là-dessus le livre d'un savant Anglais (M. Hyde), qui a pour titre : *Historia religionis veterum Persarum*, ouvrage plein d'érudition et de recherches curieuses, mais dont le fond est semé d'opinions hardies, et souvent paradoxales. Rien de plus connu que le culte que les Romains rendaient au feu en l'entretenant sans cesse dans le temple de Vesta. Ils regardaient l'extinction du *feu sacré* comme le présage d'un désastre public, et le grand-pontife le rallumait aux rayons du soleil avec les cérémonies religieuses prescrites par Numa Pompilius.

Mais c'est peu que le feu, semé dans l'univers,
Réside sur la terre ainsi que dans les airs;
Profondément caché dans ses entrailles même,
Il exerce en son sein son empire suprême.
Ces gouffres vomissant [1] des tourbillons de feux,
De nuages de cendre obscurcissant les cieux;
Ces torrens souterrains roulant une eau brûlante,
Dont l'art sait employer la vertu bienfaisante;

Mais c'est peu que le feu. Un feu répandu dans toute la nature avec une prodigieuse abondance, un feu qui, renfermé dans tous les êtres corporels, fait sans cesse effort pour forcer sa prison, cette idée frappait Pline à tel point, qu'il regardait comme un miracle, et même le plus grand de tous, qu'il se fût passé un seul jour sans que l'univers entier eût été embrasé. *Excedit profectò omnia miracula, ullum diem fuisse quo non cuncta conflagrarent.* Lib. 2, cap. 107.

1. Les volcans.

...... *roulant une eau brûlante.* Les eaux minérales, dont la médecine fait un usage si efficace, sont universellement chaudes, mais à différens degrés de chaleur. Celles d'Aix-la-Chapelle, par exemple, sont si brûlantes, que M. du Hamel, mort secrétaire de l'académie des sciences, y fit durcir un œuf en cinq minutes. D'habiles chimistes trouvent dans les eaux minérales différentes sortes de minéraux: du nitre, du vitriol, de l'alun, du soufre, du bitume, de l'antimoine, des molécules de fer, d'argent, d'or, etc. Telle de ces eaux ne contient que quelques-unes de ces substances. Telle autre en renferme plusieurs. De là les différentes qualités des eaux minérales. Voyez dans l'Histoire de l'académie des sciences (*ann.* 1667, *p.* 29) l'analyse de celles de France, qui ont le plus de réputation. Le feu central y est donné pour seule cause physique de la chaleur

Tout démontre ce feu dans la terre enfermé,
Brasier dévorateur, de bitume affamé,
Et des productions que la nature enfante
Le principe fécond et la source abondante.
La terre est spongieuse, et dans son sein poreux
Se glissent l'eau, les sels, les esprits sulfureux.
A ces divers agens le feu central s'allie,
Et donne aux végétaux l'action et la vie.
Dans sa prison immense épars de tous côtés,
Il conserve sa force et ses propriétés.
Elastique, il dilate; agissant, il consume.
Le frein qui le contient l'irrite et le rallume.
Il doit être enchaîné jusqu'à ce jour fatal
Où, l'airain dans les airs donnant l'affreux signal,
La mer en mugissant franchira les limites
Par le doigt du Très-haut à ses vagues prescrites;
Les célestes flambeaux éteindront leurs clartés;
Les cieux, se repliant [1], fuiront épouvantés;
Par de longs tremblemens sur son axe ébranlée,
La terre croulera sous son poids accablée.
Libre pour lors, le feu dans la nature épars,
Détaché de tout corps, fondra de toutes parts.

---

des sources souterraines, et il n'y en a point d'autre à assigner.

1. *Et cœlum recessit sicut liber involutus.* Apocal. cap. 6, ℣. 14.

Détaché de tout corps. L'attente de l'embrasement général qui doit consumer le monde à la fin des siècles est une tradition très-ancienne, dont on rapporte l'origine aux enfans de Noé. Ovide parle de cet incendie universel en termes précis :

Ainsi, quand l'Océan, indigné d'être esclave,
Force ce mur de bois, bouclier du Batave,
Il submerge les champs, les hameaux, les cités.
Tout n'est qu'une mer vaste aux yeux épouvantés.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat....

Metam. lib. 1.

Mais il est une autorité bien autrement respectable que celle d'un auteur profane. L'apôtre saint Pierre dit dans sa 2e. épit. ch. 3, ℣ 10 : *Cœli autem qui nunc sunt et terra... igni reservati in diem judicii... Elementa verò calore solventur. Terra autem, et quæ in ipsa sunt opera, exurentur.* Plusieurs pères de l'Eglise disent aussi qu'au second avénement de Jésus-Christ, le monde sera détruit par le feu. Il est à croire que Dieu se servira de celui qui est caché dans la nature, en lui permettant de s'échapper de tous les corps dans lesquels il est à présent comme enchaîné.

Force ce mur de bois. Les digues de la Hollande. Leur entretien coûte aux états-généraux des sommes considérables ; mais, malgré leur solidité, elles ont été souvent rompues par la violence des tempêtes, et le débordement des eaux de la mer dans les terres, qui sont toutes au-dessous de son niveau, fait alors des dégâts épouvantables. Paul Jove, dans le vingt-neuvième livre de son histoire, parle d'une grande inondation au mois de novembre 1529, causée par une furieuse tempête qui abattit une partie des digues. La Zélande, dit-il, et la province de Hollande furent entièrement submergées. L'eau s'éleva à plusieurs coudées, et même dans quelques villes elle atteignit presque le faite des clochers : *Ita submersæ fuerunt, ut vix sacrarum turrium templorum fastigia exstarent.*

Quoi donc ! autour de nous, sous nos pieds, sur nos têtes,
Des parcelles de feu sans nombre, et toutes prêtes
A dévorer la terre, à consumer les mers,
Si le modérateur de ce frêle univers
N'imposait à leur fougue un utile esclavage !
Quoi ! partout régnerait le trouble et le ravage,
Si son bras ne donnait aux divers élémens
De justes contre-poids, d'heureux balancemens;
Ne bridait l'un par l'autre, et n'opposait sans cesse
Poids à poids, force à force, et vitesse à vitesse !
Qu'il retire ce bras, et l'univers n'est plus.
O puissance ! ô sagesse ! ô bienfaits continus!
Ah ! grand Dieu, l'homme en toi pourrait-il méconnaître
Et son conservateur, et son père, et son maître !
Qui t'ose refuser son encens et son cœur,
Qu'on l'abhorre : un tel monstre est trop digne d'horreur.

Le feu, cet élément si fougueux, si terrible,
Est, dans la main de l'homme, un instrument flexible.
De tout ce qui l'approche ardent dévorateur,
Il fléchit malgré lui sous son pouvoir vainqueur.
En vain dans ce palais sa fureur se déploie,
Nous savons le forcer d'abandonner sa proie.
Ailleurs nous l'irritons par un souple instrument *,
Qui dans ses flancs attire un fluide élément,
Et de ses flancs pressés au même instant le chasse.

Mais quoi ! feu destructeur, notre coupable audace

---

* Les soufflets de forge.

Emprunte ton secours en volant aux combats,
Et le fer moins que toi signale notre bras.
L'art qu'inventa Berthold te transforme en tonnerre.
Tonne, et que tes horreurs épouvantent la terre.

L'art qu'inventa Berthold. Polydore Virgile (*de rerum invent. lib.* 3, *cap.* 13), et Pancirole (*de Torm. mural. p.* 284), attribuent l'invention de la poudre à un Franciscain appelé Berthold Schwart, originaire de Fribourg. Ce moine était chimiste. Il pulvérisa dans un mortier du soufre, du salpêtre et du charbon, et couvrit d'une pierre ce mélange; ensuite, ayant besoin de feu, il battit le fusil: une étincelle tomba dans le mortier, et le moine chimiste fut bien étonné de voir tout à coup l'explosion d'une grande flamme, la pierre lancée avec bruit contre le lambris, et le laboratoire rempli de fumée. Cette découverte, si funeste au genre humain, fut faite vers le commencement du quatorzième siècle. L'usage de la poudre ne tarda pas à se répandre dans l'Europe. Il est certain qu'on s'en servait en France dès l'an 1338, sous le règne de Philippe de Valois. M. du Cange cite dans son Glossaire (*t.* 1, *p.* 579) les registres de la chambre des comptes de cette année-là, où on lit que Barthélemi du Drach, trésorier des guerres, a compté à Henri de Famechon l'argent qu'il fallait, *pour havoir pouldres et autres enghyns idoines aux canons et ribadoquins qui étoient par-devant le chastel de Puy-Guillaume en Auvergne.*

On lit, dans plusieurs descriptions de la Chine, que la poudre à tirer était connue dans ce vaste empire longtemps avant qu'elle le fût en Europe. Mais les Chinois, ce peuple sage et industrieux, ne s'en servaient que pour l'amusement, je veux dire, pour des feux d'artifice, où ils ont toujours excellé. Les Portugais sont les premiers qui leur ont appris l'art affreux d'en faire un instrument

D'une bouche d'airain rapidement chassés,
Des globes foudroyans au loin sont élancés:
Les murs sont abattus, les tours sont renversées,
Des files de soldats d'un seul coup terrassées.
Vomi d'un sein de bronze avec un bruit affreux,
Un globe [1], en s'élevant, forme un arc lumineux.
Il tombe, et, déployant ses fureurs intestines,
Accable des palais sous de vastes ruines.
Sous ce mur foudroyé par cent bouches d'airain,
Dans l'ombre et le silence on creuse un souterrain [2].
On enferme en ses flancs des monceaux de salpêtre.
De ces apprêts de mort quelles horreurs vont naître.
Le souterrain vomit la flamme et le trépas.
De sa base arraché, le mur vole en éclats.
Du salpêtre embrasé la fougue meurtrière
Emporte dans les airs une cohorte entière.
La plaine au loin n'expose à mes tremblans regards
Que décombres fumans, que cadavres épars.
Orgueilleuses cités [3], que l'aigle germanique
Vit tomber sous les coups d'un vainqueur pacifique,
Vous avez éprouvé ces affreuses horreurs.
Le salpêtre sur vous épuisa ses fureurs.
Vos palais, vos remparts, tout fut réduit en poudre.
Et quel mur peut braver cette nouvelle foudre,
Quand le bras qui la lance est le bras du François,
Fait pour vaincre, pour plaire, et pour aimer ses rois?

---

de destruction et de mort. Il y a aujourd'hui à Pékin une fonderie pour les canons de gros calibre, et un arsenal bien fourni d'armes à feu portatives.

1. Les bombes.

2. Les mines.

3. La Flandre autrichienne, conquise dans les premières campagnes du roi.

Ainsi donc, dans nos mains véritable tonnerre,
Le salpêtre ensanglante et ravage la terre.
Le feu, ce doux bienfait de l'Être souverain,
Notre fureur barbare en fait notre assassin.
Nous le pervertissons, et le ciel équitable
Punit par le salpêtre un abus si coupable.
Puisse-t-il ne servir qu'à notre amusement!
Sur les monstres des bois qu'il tonne utilement:
Qu'animant les transports de la publique joie,
Il annonce [1] les biens que le ciel nous envoie;
Qu'il change en jour brillant [2] une profonde nuit....
Mais quel est ce palais [3] que Vulcain a construit?
Vifs soleils, tourbillons, colonnes flamboyantes,
Tombant du haut des airs en étoiles brillantes;
Dragons, qui vomissez un déluge de feux,
Secondez les transports de tout un peuple heureux,
D'un peuple à qui du ciel la bonté tutélaire
Rend ce roi si chéri, son héros, et son père [4].

---

1. Décharges d'artillerie pour célébrer un événement heureux pour l'état.

2. Illuminations.

3. Feux d'artifice. Celui que la ville de Paris fit tirer au sujet du rétablissement de la santé du roi, a été un des plus beaux qu'on ait encore vus. L'exécution fut aussi parfaite que le dessin était bien entendu et la décoration magnifique.

4. Cette digression fut faite lors de cet événement si intéressant pour la France. J'y ai depuis ajouté la description de la bataille de Fontenoi, donnée le 11 mai 1745. Le peu d'intervalle qu'il y eut entre ces deux grands événemens m'a autorisé à les joindre ensemble.

Sur les bords de l'Escaut, Louis victorieux
Humiliait l'orgueil du Belge audacieux.
Furnes, Ypres, Menin, par son bras foudroyées,
Voyaient de leurs débris vingt cités effrayées,
Et jusque sur Fribourg s'étendait la terreur:
Effroi qui de sa chute était l'avant-coureur [1].
Armé, non pour dompter, mais pour calmer la terre,
La justice en ses mains alluma le tonnerre.
D'un auguste allié [2] son bras venge les droits.
France, tu fus toujours le ferme appui des rois.
De nos fiers ennemis les phalanges altières
D'un fleuve par surprise ont franchi les barrières [3].
Sur l'Alsace, le fer et la torche à la main,
Ils fondent en brigands affamés de butin [4].
Leurs ravages féconds en désastres tragiques
Arrachent le vainqueur aux rivages belgiques.
Ame et guide à la fois d'un peuple de héros,
Il vole sur le Rhin à des exploits nouveaux.
A couronner son front la victoire s'apprête.
Ciel! quel orage gronde et menace sa tête!
J'aperçois le tombeau près du char triomphal.
Ah, France!... Louis touche à son terme fatal.

---

1. Fribourg fut pris sur la fin de la campagne de 1744.

2. L'électeur de Bavière, élu empereur après la mort de Charles VI.

3. Passage du Rhin par l'armée du prince Charles de Lorraine.

4. On parle ici des Pandoures, des Tolpasches et des Lycaniens, peuples féroces, sans discipline, et ne vivant que de brigandages. Ils ont fait des dégâts affreux à Saverne, et exercé des cruautés atroces dans quelques villages aux environs de Strasbourg.

La mort vers lui s'avance : il la voit sans la craindre ;
Il ne murmure point : il ne fait que nous plaindre.
Père de ses sujets, héros chrétien, et roi,
Son grand cœur.... Mais le ciel dissipe notre effroi.
La tombe se referme, et nos larmes tarissent.
De chants reconnaissans les temples retentissent.
Partout la joie éclate, et l'empire françois,
Renaît avec les jours du plus cher de ses rois.
Louis vit pour remplir ses hautes destinées,
Pour voir par mille exploits ses vertus couronnées.
Où suis-je ? Quelle image à mes yeux !... O mon roi,
Quel éclatant triomphe aux champs de Fontenoi !
Trois peuples, réunis sous un chef intrépide,
S'avancent fièrement, et la fureur les guide.
On combat.... Je te vois affronter le trépas,
Au sentier de l'honneur ramener tes soldats.
Je vois ton digne fils, espoir de ton empire,
S'arrachant pour la gloire à l'hymen qui soupire,
Aux périls, sur tes pas, s'exposer sans effroi,
Et dans ce jour de sang ne craindre que pour toi.
L'Anglais long-temps signale et son bras, et sa haine;
Mais la victoire enfin cesse d'être incertaine.
Tout succombe, tout fuit, et même Cumberland,
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'entraîne un fier torrent.
Gand, Ostende, Tournai, malgré leur arrogance,
Du rapide vainqueur implorent la clémence.
Sur son char de triomphe entouré des vertus,
Il s'offre en père tendre aux regards des vaincus.
Il gémit des malheurs qu'enfante son tonnerre :
Prêt d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre,
Prêt à sacrifier les plus grands intérêts,
Si l'Europe de lui veut recevoir la paix.

SOMMAIRE

DU QUATRIÈME CHANT.

IDÉE *générale de la campagne. Causes physiques qui concourent à rendre la terre féconde : l'eau, le feu, l'air, les sels, le soufre. Que ces corps hétérogènes, introduits dans son sein poreux, forment un tout, fermentent ensemble et la fertilisent. Qu'il y a des fruits qui ne peuvent naître qu'en des climats qui sont spécialement propres à leur espèce. Description du raisin et du melon. Merveille dans la prodigieuse fécondité que l'auteur de la nature a attachée au germe de chaque fruit. Les arbres de haute futaie. Leurs services nombreux. Que la sève circule par des canaux imperceptibles dans toutes les parties de l'arbre, même jusqu'aux feuilles, et qu'elle le fait végéter. Les arbres fruitiers. Description de l'arbre qui produit le coco, de l'oranger et du mûrier, de l'olivier et du figuier. Eloge de Marseille. Digression sur l'irruption des Autrichiens dans la Provence, en 1746. Les arbres sauvages. Que chacun d'eux a un attrait particulier pour le sol ou le terrain qui lui est propre. Détail des sols. Leur différente nature. Que les influences de la lune sur les arbres et sur les plantes sont une vieille erreur qui est détruite par*

l'expérience. Digression sur les douceurs de la vie rustique. Les fleurs. Art qui éclate dans leur structure. Description du lis et de la rose, de la renoncule et de la violette. Tableau de la distillation des fleurs et des plantes aromatiques par le moyen de l'alambic. Des fêtes appelées Florales. *Eloge des* Jeux floraux *de Toulouse. Description des embellissemens dont l'art peut décorer un jardin. Merveille dans l'infinie variété qui règne parmi les fleurs, les plantes et les fruits, quant à la forme extérieure. Que cette variété s'étend jusque sur les feuilles du même arbre. Les racines et les simples. Description du quinquina et du pavot. Les plantes à graine qu'on pulvérise. Description du froment et du café. A quel usage l'auteur de la nature a destiné la fécondité de la terre.*

CHANT QUATRIÈME.

PROMENONS nos regards sur les riches campagnes,
Sur les jardins, les bois, les coteaux, les montagnes :
De ces divers tableaux, si pleins d'aménités,
Traçons fidèlement les piquantes beautés.

O toi * qui célébras les présens de Pomone [1],
Les plaisirs de Palès [2], les travaux de Bellone [3],
Et toi [4] qui, remplissant ses sublimes desseins,
De Flore, parmi nous, illustras les jardins :

---

* Virgile.
1. Les Géorgiques.
2. Les Bucoliques.
3. L'Enéide.
4. Le P. Rapin.

Et toi qui, remplissant. Virgile aurait bien voulu traiter, dans ses Géorgiques, l'art de cultiver les jardins.

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti...

Mais les bornes de mon sujet, dit-il, ne me le permettent pas, et je laisse à d'autres cette matière :

Verùm hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

Ce sujet, présenté vainement à la poésie, fut enfin saisi par le père Rapin, jésuite. On admire dans son poëme des *Jardins* l'élégance et la pureté du style, la

Du feu de votre verve échauffez mon génie.
Que la lice où je cours par vous soit aplanie.
Rendez enfin mes chants dignes de leur objet;
Et puissent-ils répondre aux grâces du sujet!

Cette fécondité que la terre renferme *,
Dont l'Être créateur dans son sein mit le germe,
Quel en est le principe? Un mélange réglé,
Un concours mutuel, toujours renouvelé,
D'agens substantiels, de diverses parties,
Par leur nature propre avec elle assorties,
Du fluide élément les atomes subtils,
Des globules de sels devenus volatils,
Des corps bitumineux la substance grossière,
De doux épanchemens de liquide matière,
Des parcelles de feu, par de secrets conduits
Sont dans son sein poreux sans relâche introduits.
Formant un même tout, ces corps *hétérogènes*
Fermentent dans ses flancs, circulent dans ses veines,
Et leur vertu distincte, agissant de concert,
La terre va produire: à l'envi tout la sert.

---

noblesse et l'harmonie de la versification. Il y règne une variété de tableaux, un feu d'imagination qui corrigent avec art la froideur des préceptes du jardinage. Ce qu'on peut pourtant reprocher à l'ingénieux auteur, c'est d'avoir chargé son ouvrage de mythologie; cette continuité de fables fatigue à la longue.

* Causes physiques de la fécondité de la terre.

La terre va produire. Quoique la terre doive essentiellement sa fécondité au concours et à l'action réunie de ces principes végétaux, celui cependant qui y contribue le plus, c'est l'eau. La pluie est proprement l'âme de toutes ces productions. C'est ce que Pline dit expres-

Mais l'homme doit aussi seconder la nature.
Elle exige son bras. Quand l'art et la culture
Prêtent au sol fécond leurs secours mutuels,
D'abondantes moissons nourrissent les mortels.
La terre alors répand à grands flots ses largesses.
Les guérets, les coteaux étalent leurs richesses.
Dans les champs, aux vergers, les arbres dispersés
Courbent sous le fardeau de leurs fruits entassés.
L'abondance souvent surpasse notre attente,
La terre, en mère tendre et toujours bienfaisante,
Les prodigue aux humains sans jamais s'appauvrir.
Tel un fleuve répand son onde sans tarir.
Quelle diversité! quel coloris aimable!
Quelle chair savoureuse! et quel goût délectable!
Des racines au tronc un ferment * est conduit.
L'arbre croît. Il fleurit. Il fait éclore un fruit
Qu'en toile déliée un duvet environne;
Et qui, mûr, de lui-même à la main s'abandonne.

Ces fruits si variés, qui suspendent mon choix,
Des diverses saisons reconnaissent les lois.

---

sément : *Aquæ è cœlo cadentes, omnium terrâ nascentium causa fiunt. Prórsùs, si quis velit reputare ut fruges gignantur, arbores fruticesque vivant, in cœlum migrare aquas, animamque etiam herbis vitalem indè deferre, fateatur omnes terræ vires aquarum esse beneficii.* (Lib. 31, cap. 1.) A l'autorité de Pline je joindrai celle de Varron, laquelle est encore d'un plus grand poids en matière rurale : *Sine aquâ*, dit-il, *omnis arida, ac misera agricultura; sine successu ac bono eventu frustratio est.* (De Re rust., lib. 1, cap. 1.)

* La sève.

Ces fruits si variés. Pour admirer la bonté du Créateur

C'est à des temps prescrits que leur règne commence.
Ceux-ci, sous les gémeaux [1], comblent notre espérance.
Ceux-là nous sont livrés sous le chien de Procris [2].
Sous la balance [3] enfin les derniers sont cueillis.
L'un naît, ami du froid, dans les frimas de l'ourse,
L'autre aux bords que le Gange arrose dans sa course.
Le climat en décide, ainsi que le terrain.
Tel de ces fruits ne croît qu'au rivage africain.
Tel autre n'est produit qu'aux champs du nouveau monde.
En tel autre, à son tour, l'Europe seule abonde;
Et différens en forme, en grosseur, en couleur,
Ils le sont en espèce, en substance, en saveur.

Mais parmi tant de fruits dont la terre est semée,
Quel est ce fruit brillant dont ma vue est charmée?
Des globules, entre eux étroitement serrés,
Sont par un lien souple au cep incorporés.

---

dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, quelquefois à charge, dans leur règne périodique et successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux chrétiens; il suffit de la voir avec des yeux philosophiques. De là vient qu'un sage du paganisme, en considérant cette bienfaisance de l'auteur de la nature, s'écrie avec une espèce d'enthousiasme: *Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut semper et novitate delectemur et copiâ!* Cicero, de Nat. deor., lib. 2, num. 53.

1. Au printemps.
2. En été.
3. Dans l'automne.

Du rubis éclatant la couleur les décore.
Le soleil par degrés les mûrit, les colore.
La serpette à la main, le vendangeur joyeux
Va cueillir dans les champs ce fruit délicieux,
Rentre au hameau, courbé sous un faix agréable,
Et bientôt sous ses pieds coule un jus délectable.
Je vois au gré de l'art sa couleur varier,
Son goût dans la boisson se diversifier.
Le secourable feu de sa liqueur charmante.
Ranime du vieillard la vigueur défaillante.
Nectar, lien des cœurs, sois l'âme des repas.
Usez-en, ô mortels! mais n'en abusez pas.

Et toi, fruit raboteux * qu'un potager enserre,
Qui veux être abreuvé, qui reposes à terre;
Toi dont le corps pesant, privé de ce soutien,
Entraînerait sa tige et romprait son lien,
De ta chair colorée un suc exquis s'épanche.
Par lui dans notre sein l'ardente soif s'étanche.
Ah! fruit délicieux, faut-il que ta bonté
Trahisse si souvent mon goût et ta beauté?
De combien d'autres fruits, présens de la nature,
Devrais-je faire ici la naïve peinture?
Ils semblent l'exiger; mais l'embarras du choix
Impose à mon pinceau de rigoureuses lois.
D'ailleurs quel vaste champ! il n'est pas moins immense
Qu'est prodigue pour nous la main qui les dispense.
Cette main créatrice, en imprimant dans eux
Une fécondité qui surpasse nos vœux,

---

* Le melon.

A voulu qu'un seul germe, une seule substance
A des milliers d'enfans donnassent la naissance.
Oui, grand Dieu, que, produits jusqu'à la fin des
temps,
Ils soient de tes bienfaits d'éternels monumens;
Qu'ils confondent l'ingrat à ces faveurs rebelle,
Et prouvent malgré lui ta bonté paternelle.

Quels sont dans ces forêts ces arbres si pompeux?
Ils cachent dans la nue un front audacieux.
Des bruyans aquilons les cohortes mutines
Les assaillent en vain : leurs nerveuses racines
Pénètrent dans la terre aussi profondément
Que leur chef dans les cieux s'élève fièrement.
Superbe pavillon, leur verdoyant feuillage
Sous lui répand le frais et dispense l'ombrage.

A des milliers d'enfans. La merveille de cette prodigieuse fécondité que l'auteur de la nature a attachée au germe de chaque plante, de chaque fruit, pour en perpétuer l'espèce, cette merveille, dis-je, est exposée aux yeux du commun des hommes sans être presque aperçue : mais elle n'échappe point aux yeux du botaniste. On lit dans l'Histoire de l'académie des sciences (*ann.* 1700, *page* 85) que M. Dodart observa qu'un orme portait dans le développement de ses germes quinze milliards huit cent quarante millions de graines bien distinctes. La raison conduit l'imagination jusque-là dans le calcul immense ; mais l'imagination et la raison s'y perdent lorsqu'on réfléchit que chacune de ces graines contenues dans l'orme contenait elle-même un orme qui renfermait un pareil nombre de graines propres à se reproduire. C'est là peut-être la plus sensible image de l'infini, dont le Créateur, qui est lui-même l'infini par essence, a imprimé des traces dans tous ses ouvrages.

La forêt en est fière, et sur les champs voisins
Ces arbres fastueux règnent en souverains.
Long-temps de leurs rameaux la terre est décorée.
Plusieurs siècles enfin bornent seuls leur durée.
O main du Tout-puissant, toi qui les as plantés [1],
Qui dans leur vaste tronc répands de tous côtés
La féconde vertu d'une sève agissante,
Que de secours par eux ta bonté bienfaisante,
Au cri de nos besoins, aime à verser sur nous?
J'entends gémir l'écho sous l'effort de nos coups,
Abattus dans les bois, arrachés aux montagnes,
Leurs troncs sur des essieux roulent dans les campagnes.

---

* *Plusieurs siècles enfin.* Il y a en Angleterre, dans la province de Northampton, un chêne qu'on nomme *le chêne du roi Etienne*. C'est un des plus prodigieux arbres qu'il y ait sur la terre, par la grosseur de son tronc et la hauteur de sa tige, par l'étendue de ses branches et l'épaisseur de son feuillage, sous lequel, à ce que dit M. Ray dans son histoire des plantes, quatre mille personnes peuvent prendre le frais à l'aise. On assure que ce chêne a plus de six cents ans; et je le crois sur sa dénomination de *chêne du roi Etienne*, laquelle semble supposer qu'il existait du temps de ce prince, qui vivait en 1140. Cependant, tout vieux qu'il est, on peut dire qu'il est encore fort jeune auprès de quelques cèdres du mont Liban. Le P. Goujon, dans son *Voyage de Palestine*, dit qu'il en a compté dix-huit qui subsistent, suivant la tradition du pays, depuis le règne de Salomon. Voilà des arbres qui auraient plus de deux mille sept cents ans d'existence; durée qui, selon moi, n'est pas dans l'ordre naturel des végétaux, et qui prouve que la tradition est fabuleuse.

1 *Cedri Libani quas plantavit.* Ps. CIII, ✝. 18.

En flottantes maisons je les vois transformés.
Je vois mille trésors dans leurs flancs renfermés :
Jadis rois dans les champs, ils sont rois sur les ondes.
Ils sont les messagers, le lien des deux mondes.
L'art les offre à mes yeux sous un autre tableau.
De nos riches lambris ils portent le fardeau,
Servent de digue [1], ô mer, à tes vagues fougueuses,
Soutiennent dans ton sein des cités orgueilleuses ;
Eux dont jadis la masse, aux champs affreux de Mars,
Dans les airs balancée, abattait des remparts.

Si l'arbuste est moins beau, s'il est moins nécessaire,
Sa grâce est plus piquante, et plus sûre de plaire.
Il enrichit ensemble et décore les champs.
Il s'attache nos cœurs par ses dons renaissans.
Cèdres majestueux, et toi, superbe chêne,
Il voit avec dédain votre arrogance vaine.
Peu jaloux du respect qu'en nous vous imprimez,
Les humbles arbrisseaux sont plus fiers d'être aimés.

Législateur champêtre, ô mortel qui t'appliques
A dresser avec art ces arbres domestiques,

---

1. Les fameuses digues de la Hollande.
2. Amsterdam et Venise sont bâties sur pilotis.

...... *abattait des remparts.* Le bélier. L'auteur qui a le mieux écrit sur la tactique des anciens, Végèce, dit que le bélier était une grosse poutre de bois de chêne, aussi longue que le mât d'un vaisseau, et dont le bout était armé d'une masse de fer semblable à la tête d'un bélier ; ce qui lui fit donner le nom de cet animal. Cette poutre d'un poids énorme était suspendue et balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, par deux gros câbles qui la soutenaient en l'air dans un bâtiment de charpente extrêmement solide.

Ton exacte police, attentive à veiller
Sur l'arbuste naissant, trop prompt à travailler,
Le décharge à propos d'un branchage inutile [1];
Elle étaie [2] avec soin son enfance débile,
Fait prendre à ses rameaux, faciles à plier,
Une forme agréable, un contour régulier;
Et de ces soins divers telle est l'heureuse issue,
Qu'il donne plus de fruits, et plaît plus à la vue.

Que vois-je ? et depuis quand, au mépris de ses droits,
La nature de l'art subit-elle les lois [3] ?
Stérile dès long-temps, cet arbre enfin prospère,
Mais il nous donne un fruit d'une espèce étrangère.
Je le vois qui, surpris du prodige étonné,
Admire par quel art dans son sein il est né [4].
Par une incision, dans sa tige insérée
Une branche adoptive, à l'arbre incorporée,
A changé sa nature en s'unissant à lui.
Ils forment un *ensemble*, et la sève aujourd'hui
En de subtils canaux utilement captive,
Circule dans le tronc, au printemps plus active;

---

1. La taille.
2. L'étançonnement.
3. La greffe.
4. *Miraturque novas frondes, et non sua poma.*
Virg. Georg., lib. 2.

Circule dans le tronc. La circulation de la sève, ou de la substance spiritueuse répandue dans toutes les parties du corps végétal, est un axiome de botanique démontré. Mais le véritable principe de cette circulation est une cause physique des plus cachées, un de ces secrets de la

Et, principe de vie, ardente à fermenter;
L'anime, le féconde et le fait végéter.
O symbole du sang circulant dans nos veines,
Qui dans les végétaux lentement te promènes,
Suc nourricier, tout sent ta vive impression.
Arbres, plantes, par toi tout est en action.

Au fond de ce verger, sous un vaste portique,
Où le soleil répand une lumière oblique *,
Un arbuste chéri sur lui fixe mes yeux.
Dans les airs il exhale un parfum gracieux.
Des rameaux verdoyans jamais ne l'abandonnent.
Les plus aimables fleurs en tout temps le couronnent.

---

nature qui, comme s'exprime majestueusement un philosophe de l'antiquité (*), sont renfermés dans l'intérieur de son sanctuaire. Les différens sentimens des botanistes sur cette matière ne sont que conjectures vagues, que raisonnemens hasardés. Laissons-les disputer inintelligiblement sur *l'âme végétative*, et disons historiquement que la circulation de la sève a été découverte en 1667. Malpighi, médecin du pape Innocent XII, est le premier qui l'a observée; comme Harvée, médecin de l'infortuné Charles, roi d'Angleterre, est le premier qui a observé, en 1628, la circulation du sang. Il y a trop d'analogie entre ces deux belles découvertes pour que je n'aie pas dû associer les noms des deux grands hommes qui les ont faites.

* La serre, n'étant d'usage qu'en hiver, ne reçoit qu'obliquement les rayons du soleil.

(*) *Illa arcana* (naturæ) *non promiscuè patent: reducta, et in interiore sacrario clausa sunt.* Senec. Quæst. nat., lib. 7, cap. 3.

Son chef, de globes d'or paré superbement,
Semble s'enorgueillir d'un si riche ornement.
Il n'éprouve du temps l'atteinte meurtrière
Qu'après avoir fourni la plus longue carrière [1].
Borée [2], insectes vils, trop dangereux vautours,
Pour la gloire de Flore, épargnez ses beaux jours.

Sois noblement superbe, arbuste mémorable,
Que par ses fictions a consacré la fable,
Qui vis en tes rameaux transformer la beauté *
Dont le dieu du Permesse essuya la fierté.
La foudre te respecte et ta feuille couronne
Les vainqueurs dans les champs qu'ensanglante
Bellone,

---

1. Peu de gens ignorent qu'il y a à Versailles un magnifique oranger qu'on appelle *le grand Bourbon*. Il a près de trois cents ans.

2. Le vent du nord est pris métaphoriquement pour le froid, parce qu'en hiver il amène souvent la gelée, qui est meurtrière pour l'oranger.

...... *insectes vils*. On les appelle *punaises d'oranger*. Ce petit insecte imperceptible s'attache tantôt à la feuille, tantôt à la tige, et en tire le suc dont il se nourrit. Si l'oranger est fort exposé aux injures des insectes, les autres arbres ne le sont pas moins. L'irruption de ces ennemis des végétaux est générale. Ils envahissent, ils dévastent tout. « Il n'est peut-être point de plante, dit « M. de Réaumur, qui n'ait ses insectes particuliers. Telle « plante, tel arbre, comme le chêne, suffit à en élever « plusieurs centaines d'espèces différentes. » *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, *premier mém.*, *page* 2.

* Daphné.

La foudre te respecte. Je parle en poëte quand je dis

Les chantres renommés dont les nobles concerts
Eternisent le nom, et charment l'univers.
Ah! si je te cueillais sur les bords du Parnasse!
Si sur mon front.... Arrête, ô poétique audace!

Et toi, dont les rameaux et le feuillage épais
Procurent sous ton toit et l'ombrage et le frais,
Dont la feuille nourrit ce merveilleux insecte
D'une maison qu'il file admirable architecte,
Dispense-nous ce fruit d'une aimable noirceur,
Et dont la chair du sang retrace la couleur.
Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la fable,
Du sang que fit couler une erreur déplorable,
Une fureur d'amans *, dont l'homicide bras
Consacra les ardeurs par un même trépas.

Sous un ciel tempéré, quelle plaine fertile
Des arbres à mes yeux offre le plus utile!
Il implore la paix dans la main du vaincu.
Il est de son feuillage en tout temps revêtu.
Dans les airs lentement son noble front s'élève,
Mais sa brillante course à pas tardifs s'achève.

---

que la foudre respecte le laurier, fable dont la poésie est en possession depuis très-long-temps. Le physicien dira que le tonnerre épargne tout aussi peu le laurier que l'orme ou le chêne. S'il en est plus rarement frappé que ces deux arbres, c'est qu'étant de beaucoup moins haut, il donne peu de prise au vent, dont le tonnerre suit ordinairement la direction.

* Pyrame et Thisbé.

Mais sa brillante course. L'olivier est lent à croître, mais il vit fort long-temps. Sa durée est de deux cents

Content de peu de soins, il prospère aisément.
Il prodigue ses dons au rivage charmant
Où trois bouches, au sein de la plaine liquide,
Du Rhône mugissant plongent l'onde rapide.
A quel usage heureux son fruit est employé !
Entassé sous la meule, et par son poids broyé,
Il se transforme, il coule en liqueur onctueuse,
Qui, lumière brillante autant qu'officieuse,
Remplace le soleil, et nous fait découvrir
Les objets que la nuit semblait anéantir.
Comus, cette liqueur agrandit ton domaine.
Les mets que nous puisons dans la liquide plaine
Lui doivent leur apprêt, et même je la vois
Briller dans un cristal sur la table des rois.

---

ans, selon Pline. *Firmissimæ*, dit-il, *ad vivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis inter auctores conveniat.* (Lib. 16, cap. 44.) Il ajoute que de son temps on voyait encore des oliviers que le premier Scipion l'Africain avait lui-même plantés. Si le fait est vrai, ces oliviers avaient près de trois cents ans.

Il prodigue ses dons au rivage charmant. La Provence. La douceur du climat et l'heureuse exposition de cette province, qui est au midi de la France, y font réussir parfaitement l'olivier. Il y donne d'abondantes récoltes, et l'huile qu'il produit, surtout dans le territoire d'Aix, est préférée à celle même d'Italie et de Portugal. Cette abondance provient presque autant des soins qu'on lui donne que de la nature du terrain. Virgile (*Georg. lib.* 2, *v.* 420) dit que l'olivier n'exige aucune culture; qu'il n'a besoin ni de la serpe ni du rateau. Cela pouvait avoir lieu de son temps et dans son pays; mais de nos jours, et dans notre basse Provence, il faut élaguer l'olivier, le *béchoter* et lui donner quelque peu d'engrais.

Dans de vastes fourneaux [1] que la flamme environne,
Sous l'œil de l'industrie, à flots elle bouillonne,
Et, condensée enfin par les esprits nitreux,
Elle sert, enrichit, et circule en tous lieux.

---

1. Chaudières de savonnerie.

Elle sert, enrichit, et circule en tous lieux. Les services du savon sont trop journaliers, et même trop sous nos yeux, pour qu'il soit nécessaire de les exposer ici. Le commerce qu'on en fait est plus ou moins lucratif, suivant les conjonctures. Il s'étend dans toute l'Europe et pénètre jusque dans l'Amérique. Marseille, qu'on ne peut se dispenser de citer lorsqu'on parle du commerce en général, est sans contredit la ville du monde où non-seulement se fabrique le meilleur savon, mais où il s'en débite le plus. Le grand nombre de savonneries que son enceinte renferme (aux dépens de la salubrité de l'air) en est une preuve décisive. Ce qui contribue à en grossir la fabrication, c'est que nos commerçans tirent beaucoup d'huile du Levant, surtout des îles de l'Archipel, et des côtes maritimes de Candie et de Morée (autrefois la Crète et le Péloponèse), où les campagnes sont presque toutes couvertes d'oliviers. Aussi le savon est-il une des principales branches du commerce de Marseille. On en fait des envois très-considérables dans les pays étrangers. Nous en fournissons tout le royaume par la voie des vaisseaux ponantais qui viennent annuellement dans ce port chargés de morue. L'exportation est immense. Un de nos négocians, à qui cette partie est bien connue, m'a assuré qu'en temps de paix il sort de Marseille, année commune, plus de trois cent cinquante à quatre cent mille quintaux de savon en caisse : ce qui fait un fonds d'environ huit millions qui circulent en papier dans notre commerce.

Toi *, dont s'enorgueillit la rive américaine,
Viens, arbre merveilleux, et brille sur la scène,
Aux habitans grossiers de ces lointains climats
Quels utiles secours ne prodigues-tu pas?
De ton bois abattu par la hache acérée
Ils construisent des toits que respecte Borée.
Par ton énorme tronc, en esquif façonné,
De l'humide élément le sein est sillonné.
Là, ta feuille est tissue, et flotte au gré d'Eole.
Ici, souple, elle sert *à peindre la parole.*
De tes flancs incisés s'écoule une liqueur
Dont s'abreuve à longs traits l'altéré voyageur.
Mais combien de ton fruit la chair est savoureuse!
Que sa moelle distille une eau délicieuse!

---

* Le cocotier ou l'arbre qui produit le coco.

De ton bois abattu. Dans cette description, je n'ai presque fait que mettre en vers la prose élégante de M. Pluche. Voyez ce qu'il dit du cocotier dans le second volume du *Spectacle de la nature*, page 408. Je ne dois pas dissimuler que différentes personnes qui ont résidé en Amérique, et que j'ai consultées sur l'usage auquel on y emploie le cocotier, m'ont unanimement assuré qu'il n'y est pas d'une utilité aussi étendue que le prétend Lémery dans son dictionnaire, que M. Pluche cite comme une autorité. En effet, si tout ce qu'en dit ce grand chimiste était réel, la nature, ce semble, aurait pris plaisir à rassembler dans un seul arbre presque tout ce qui sert aux commodités et à l'agrément de la vie. Elle n'est pas prodigue jusqu'à ce point.

Que sa moelle distille. Dans la noix du coco, souvent plus grosse que la tête d'un homme, il y a une moelle d'un goût excellent, et c'est le fruit. On exprime de cette moelle depuis deux jusqu'à trois verres d'eau très-agréable

Cette eau, source de vie en ces climats brûlans,
Sert de nectar au peuple, et de lait aux enfans.

Termine ces tableaux, et ferme la carrière,
Arbre cher à Pomone, à feuille singulière [1],
Qui par le laboureur à tout sol es plié.
Combien ton fruit exquis est diversifié [2]!
Sur les bords fortunés qu'arrose la Durance [3],
Il porte au plus haut point son degré d'excellence;
Mais surtout dans tes champs, mémorable cité *,
Où l'altier Phocéen jadis fut transplanté,

---

et fort nourrissante, qui sert de boisson ordinaire aux Américains, et de lait aux enfans au berceau. Le cocotier, qui est une espèce de grand palmier, est, de tous les arbres, celui que l'homme peut employer à plus d'usages. Voyez *le Spectacle de la nature* à l'endroit cité.

1. La feuille du figuier a sept ou huit pouces de diamètre. Elle est d'un vert foncé, rude au toucher, arrondie et échancrée plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes. Lorsqu'on la coupe, elle rend un suc laiteux qui est fort corrosif.

2. On compte jusqu'à quatre espèces de figues, toutes différentes en forme, en goût et en couleur. La figue noire est la moins estimée, ou plutôt elle est mise au rebut.

3. Les figues de Provence, et en particulier celles du terroir de Marseille, méritent par leur goût exquis la préférence qu'on leur donne généralement sur les figues des autres contrées.

* Marseille.

Où l'altier Phocéen. L'histoire nous apprend qu'une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, vint s'établir sur les côtes méridionales des Gaules, et y fonda Marseille

Belliqueuse jadis, des beaux-arts souveraine,
Sœur de Rome à la fois et rivale d'Athène,
Qui, conservant encor tes antiques vertus,
Réunis dans ton sein et Minerve [1] et Plutus;
Toi, que tes nefs bravant le fier courroux des ondes
Inondent à grands flots des trésors des deux mondes,
Qui fournis aux besoins de cent peuples divers,
Et, versant l'abondance, enrichis l'univers,
Berceau de mes aïeux, accepte cet hommage;
Le cœur est le pinceau qui trace cette image.
Puisse ce faible encens, tribut que je te doi,
Te prouver mon amour et vivre autant que toi!

Mais que vois-je? En son sein quelles vives alarmes!
Son noble front se trouble au bruit affreux des armes.
Mise en fuite vingt fois, et revenant encor,
Du haut des Alpes l'*Aigle* a pris un libre essor.
L'Escaut a vu son sang abreuver ses rivages:
Elle veut sur le Var [2] effacer ses outrages.
Aux champs de la Provence ouverts à tous les arts,
Habités par Pomone, et peu connus de Mars,
Le fier Germain se fraie une facile voie.
Il brûle d'engloutir une si riche proie.
Les trésors de Plutus dans Marseille enfermés,
La gloire d'asservir ces bords si renommés,
Aiguillonnent leurs cœurs moins fiers que mercenaires.
Des bourgs et des cités [3] déjà sont tributaires:

---

sous le règne de Tarquin l'ancien, l'an du monde 3405, avant Jésus-Christ 599.

1. L'académie des belles-lettres, établie en 1726.

2. Petite rivière qui a sa source dans les Alpes de la Savoie, et qui sépare la Provence de ce duché.

3. Les villes de Grasse, de Vence, de Fréjus, etc.

Crains, fille de Phocée. Ah! tes heureux foyers
Vont.... Mais je vois voler un essaim de guerriers.
Un héros [1] les conduit; la terreur les devance.
O nouveau Fabius! la valeur, la prudence,
Sont près de toi sans faste assises sur ton char.
L'Aigle, au bruit de ta marche, a frémi sur le Var.
Quel peuple de héros ton camp nombreux rassemble!
Ton digne frère, Achille et Nestor tout ensemble,
Mirepoix [2] arrachant le cimeterre à Mars;
L'intrépide Montaigne, et Crussol, et d'Escars;
Colbert [3], digne héritier d'un nom brillant de gloire;
Chevert [4], qui doit ouvrir le champ à la victoire;
Toi, brave d'Enfrenet [5], et mille autres guerriers
Que Fontenoi, Lawfeld, ont couverts de lauriers.

Les villages de Bargemont, de Lorgues, et plusieurs autres, mis à contribution.

1. Louis-Charles-Auguste Fouquet, duc de Belle-Ile, maréchal de France, etc.

2. Au siége de Montalban (en 1774), M. le marquis de Mirepoix, depuis duc et maréchal de France, suivi seulement d'une trentaine de grenadiers, fit mettre bas les armes à un gros de troupes piémontaises qui l'aperçurent à l'improviste sur une hauteur, et crurent qu'il tenait son monde caché derrière. Cette action hardie, soutenue de ses services antérieurs, lui mérita le grade de lieutenant-général par une promotion particulière.

3. M. le marquis de Maulevrier-Colbert, lieutenant-général.

4. M. de Chevert, maréchal-de-camp, fut le premier qui, posté entre Riez et Digne, arrêta les courses des partis de l'armée ennemie.

5. Capitaine dans le régiment de Lyonnais. Ce brave officier, à la tête de quelques compagnies franches, se

Leur belliqueuse ardeur, qu'enchaînait la prudence,
N'a plus un frein pénible, et leur troupe s'avance.
Tout rentre sous nos lois. Le Germain effrayé,
Chassé de toutes parts, sur son camp replié,
Joint le gros de l'armée, où règnent les alarmes.
Brown [1] n'ose en combattant tenter le sort des armes.
Il connaît l'ascendant de l'astre de Louis.
Il fuit, et ses projets se sont évanouis.
Ils furent confondus quand cette république
Qu'opprimait de Botta le pouvoir tyrannique
Saisit le fer vengeur de ses mains écarté,
Chassa ses fiers tyrans, reprit sa liberté.
Gènes servit Marseille [2]; et cette Ligurie,
De nos premiers aïeux implacable ennemie [3],
Concourut, pour sa gloire, à sauver nos foyers.
Ils dûrent leur salut au bras de nos guerriers.
Mais cessons d'emboucher l'héroïque trompette.
Qu'Euterpe sous mes doigts place encor la musette.

---

distingua extrêmement à l'attaque de Castellane, de Moustier et de Chasteuil, d'où il délogea l'ennemi après des actions très-vives. Pour récompenser sa valeur, le roi l'a gratifié d'un brevet de lieutenant-colonel.

1. Général de l'armée autrichienne.

2. La révolution arrivée à Gênes au commencement de décembre 1746, et occasionnée par les vexations et la dureté du marquis Botta, suspendit la marche du général Brown après le passage du Var. Cette inaction nous fut très-avantageuse. Elle donna à nos troupes le temps d'arriver, et par là Marseille fut garantie de la forte contribution dont elle était menacée.

3. Marseille naissante eut à soutenir de longues guerres contre les Liguriens, qui habitaient cette partie de l'Italie qu'on appelle aujourd'hui *la côte de Gênes.*

Reprenons un sujet et plus simple et plus doux.
Champs, fertiles guérets, mon cœur revient à vous.

O scène variée et toujours plus frappante *!
Ici, d'arbres nouveaux quel amas se présente!
Ils diffèrent en forme, en feuillage, en beauté.
Mais quoi! nul fruit exquis par eux n'est enfanté.
Ah! n'en murmurons point: leur tronc nous dédommage.
L'art sait les employer à plus d'un noble usage.
Quel attrait invincible, ou quel instinct heureux
Les attache au terrain qui n'est fait que pour eux?
L'un [1] se plaît au sommet des arides montagnes,
L'autre [2] au sein cultivé des fécondes campagnes.

---

* Les arbres sauvages.

L'art sait les employer. Personne n'ignore les services qu'on tire des arbres forestiers, soit pour la charpenterie, le charronnage, la menuiserie, soit pour la sculpture en bois et pour la construction des vaisseaux. Je ne parle point du chauffage, qui, dans Paris seul, fait employer une quantité si prodigieuse d'arbres de cette espèce, qu'on voiture par radeaux sur la Seine et la Loire, et qu'à cause de ce transport on appelle *bois flotté*. Sur cet exposé des services des arbres forestiers, peut-on ne pas les regarder comme infiniment plus nécessaires que les arbres fruitiers? La bonté du Créateur nous a procuré dans ceux-là l'utile, dans ceux-ci l'agréable. Il a même marqué à ce double caractère d'utilité ou d'agrément ce nombre infini d'êtres de toute espèce qu'il a créés pour l'usage de l'homme. En considérant qu'il fait servir la nature entière ou à nos besoins, ou à nos plaisirs, notre reconnaissance devrait être sans bornes, comme le sont ses bienfaits.

1. Le frêne sauvage, le hêtre, le charme.

2. Le tilleul, le marronnier, etc.

Celui-ci [1] s'applaudit d'étendre ses rameaux
Sur le bord des marais, le long des clairs ruisseaux.
Celui-là [2] s'établit au penchant des collines,
Dans ces sombres vallons qu'inondent les ravines.
Chacun d'eux semble avoir, au gré de ses désirs,
Une patrie à part où siégent ses plaisirs.
Ces sols sont faits pour eux. Tout sol a sa nature.
L'art, c'est d'y conformer le germe et la culture.

---

1. L'aune, le peuplier, le saule.

2. Le pin, le chêne, etc.

Ces sols sont faits pour eux. J'ajoute que c'est pour eux seuls qu'ils sont faits. L'expérience a prouvé que différentes graines apportées de l'Amérique dans l'Europe, et semées dans une terre bien préparée, ou n'ont point germé, ou, ayant poussé faiblement, n'ont donné qu'un fruit dégradé, ou, pour ainsi dire, abâtardi. Pourquoi ces végétaux expatriés perdent-ils la vigueur, la fécondité qu'ils avaient dans leur terre natale? Pourquoi, malgré les soins et la culture, ne prospèrent-ils point en France, en Espagne et en Italie, où le climat est si tempéré? La raison en est simple : le terrain ne leur est pas propre, ou plutôt il leur est contraire. Par un résultat de la même cause, bien des graines et des plants des contrées européennes, le blé, la vigne, l'olivier, etc., ne peuvent réussir dans le Nouveau-Monde, et toutes les tentatives qu'on a faites ont été infructueuses.

...... *tout sol a sa nature.* Ceux des écrivains de l'antiquité qui ont traité de l'agriculture subdivisent les terres en six classes, savoir : la terre grasse et la maigre, la terre forte et la légère, la terre sèche et l'humide. *Genera terrarum plurima, ut pinguis aut macra, spissa vel rara, sicca vel humida.* (Pallad. de Re rust., lib. 1, tit. 5.) Columelle les réduit au même nombre, et leur assigne la même différence de nature. Il ajoute que du mélange

Ici, ce terrain froid, paresseux, endormi,
Est pour ce jeune plant un terrain ennemi.
Là, cette terre forte, et de sucs trop fournie,
Est mortelle à la plante, au grain qu'on lui confie.
C'est du fond du terrain plus ou moins consulté
Que dépend l'abondance ou la stérilité.
C'est là leur origine et leur cause certaine,
Non la forme inégale et l'influence vaine

---

de ces différentes qualités de terres primitives naissent les nombreuses variétés qu'on remarque dans les sols. *Quæ qualitates, inter se mixtæ et alternatæ, plurimas efficiunt agrorum varietates.* (De Re rust., lib. 2, cap. 2.) Les législateurs de l'agriculture moderne, fondés à ne pas suivre en bien des chefs les règles, souvent fautives, de ces deux anciens maîtres, adoptent généralement leur principe sur la distinction des terres et sur leur différente nature.

C'est du fond du terrain. Varron, Columelle et Pallade, les meilleurs maîtres de l'antiquité en matière rurale, appuient, en plusieurs endroits de leurs écrits, sur cette règle importante que Pline a raison d'appeler l'oracle de l'agriculture. *In omni parte culturæ, valeat oraculum illud : quid quæque regio patiatur.* (Lib. 18, cap. 18.) Ceux d'entre les modernes qui ont donné des préceptes sur la culture des champs, et même sur le jardinage, en font aussi la base de leurs instructions.

Non la forme inégale. Les influences de la lune sur les biens de la terre sont une vieille erreur dont le vulgaire est encore l'esclave. Les auteurs que j'ai cités dans la note précédente, ont débité gravement cette chimère qu'ils avaient puisée dans Hésiode, et l'ont érigée en vérité de fait. Virgile, meilleur poëte que bon physicien, a chargé son admirable poëme des Géorgiques d'un tas d'observations puériles sur les qualités bienfaisantes ou

Du globe lumineux qui préside à la nuit,
Et règle les travaux du laboureur séduit :
Préjugé ridicule, erreur héréditaire,
Dont le peuple imbécille est encor tributaire,
Que la saine physique apprend à dédaigner,
Et, malgré ses efforts, ne peut déraciner.

O culture des champs, aimable autant qu'utile,
Qui demandes pour chantre ou Vanière ou Virgile,

---

nuisibles des lunaisons. L'expérience prouve aujourd'hui qu'il est très-indifférent de semer, de planter ou de tailler dans le croissant, dans le plein ou dans le décours de la lune. Les plantes et les arbres réussissent également lorsqu'on opère dans le déclin de cette planète, lequel est vulgairement réputé un temps favorable. La nature du terrain, la qualité des vents, l'action du soleil, les dispositions de l'air, voilà les vraies influences sur l'agriculture et sur le jardinage. Voyez une solide réfutation du faux préjugé sur les lunaisons, dans les *Instructions* de La Quintinie, t. 2, p. 564.

Qui demandes pour chantre. Le P. Vanière, jésuite, a composé un poëme en seize livres, qui a pour titre : *Prædium rusticum*, ou *la Maison rustique.* Tout ce qui regarde la culture des champs y est traité à fond, et même l'auteur entre dans un trop grand détail; ce qui jette de la langueur dans quelques endroits de l'ouvrage. Le judicieux Virgile ne crut pas devoir épuiser la matière dans ses Géorgiques. *Non ego cuncta meis amplecti versibus opto*, dit-il. Le P. Vanière aurait dû l'imiter en ce point, comme il l'a imité dans l'élégance de sa versification, et dans l'art avec lequel il a corrigé la sécheresse des préceptes de l'agriculture par tout ce que la poésie a de plus ingénieux dans la fiction, de plus riant dans les images, de plus varié dans les tours. Ce grand poëte

Trop heureux le mortel qui, du monde ignoré,
Sous un rustique toit par attrait retiré,
Content de peu, du sort défiant le caprice,
Consacre son loisir à ton doux exercice!
Tu fus jadis l'amour de ces Romains fameux
L'espoir de la patrie en des temps orageux,
De ces sages héros que Rome secourue
Vit, couverts de lauriers, reprendre la charrue,
Et façonner leur champ, fier d'être labouré [1]
D'un bras triomphateur, par Bellone illustré.
Se peut-il que l'orgueil, que le faste des villes
Te livre avec dédain à des âmes serviles,
Et que l'homme aveuglé préfère à tes douceurs
Les ennuis accablans et les soucis rongeurs!

---

mourut à Toulouse en 1739, âgé de soixante-seize ans. Voyez son éloge historique dans *le Parnasse français*, exécuté en bronze, monument que l'illustre M. Titon du Tillet a consacré à la gloire de la nation et des beaux-arts.

Tu fus jadis l'amour. L'agriculture était en grande estime parmi les Romains. Elle fut l'exercice ordinaire des hommes célèbres qui vécurent dans les premiers temps de la république. Ils cultivaient eux-mêmes leurs champs, aussi soigneux, dit Pline, de bien disposer leur terrain que de bien asseoir un camp. *Eâdem diligentiâ arva disponebant quâ castra.* (Lib. 18, cap. 3.) Chacun sait que, lorsque le fameux Cincinnatus eut été nommé dictateur, les députés le trouvèrent conduisant la charrue. Il la quitta en répandant des larmes, et en s'écriant avec douleur : *Heu! hoc igitur anno arva nostra non conserentur!* « Hélas! mon champ ne sera donc « point ensemencé cette année! »

1. *Gaudente terrâ vomere laureato, triumphali aratore.* Plin. ibid.

C'est aux champs qu'il pourrait cultiver la sagesse,
Calmer des passions la dangereuse ivresse,
Sacrifier le luxe à la simplicité,
Respirer l'innocence et vivre en liberté.

Tel vit le laboureur dans son réduit champêtre,
Borné dans ses désirs, heureux, digne de l'être.
Les fières passions qui maîtrisent les grands
Feraient pour l'asservir des efforts impuissans.
Il laisse à l'homme avide affronter les orages
Pour ravir les trésors des plus lointains rivages.
Au guerrier, par la gloire aux périls exposé,
Il laisse un vain laurier de son sang arrosé.
Il voit avec mépris cette foule importune
D'esclaves attachés au char de la fortune,
Rampans au pied du trône, et, vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent leurs cœurs.
Lui, sans cupidité, né libre, et fier de l'être,
L'honneur est son trésor, et les lois son seul maître.
Ce faste qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux si souvent cimenté;
Ce cortège nombreux, cette vaste opulence,
Sont un faix plus pesant que sa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui de mille maux le germe est arraché;
Et du riche vieilli compagne meurtrière,
La fille du plaisir respecte sa chaumière.
A de paisibles nuits succèdent d'heureux jours.

Il donne à ses guérets les différens labours.
Ses bœufs d'un soc tranchant sillonnent son domaine.
Puis d'un grain qui renaît sa main couvre la plaine.
Ici, pressant du pied les trésors de Bacchus,
Il en tire à grands flots un délectable jus :

Il cueille des vergers les richesses brillantes.
Là, pour désaltérer ses légumes, ses plantes,
D'un ruisseau qui murmure il détourne le cours,
Et l'amène à leur pied par différens détours.
Il ente un arbrisseau trop long-temps infertile,
Ou plie en espalier son branchage docile.
Enfin, quand du lion les feux étincelans
De Cérès, dans la plaine, ont doré les présens,
Les épis à monceaux tombent sous sa faucille,
Et l'abondance règne au sein de sa famille.
On l'aime, on le respecte, et ses nombreux enfans
Font sa joie : ils seront l'appui de ses vieux ans.

Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde pure
Qui coule sur des lits de mousse et de verdure;
Et cette eau, qu'il reçoit dans le creux de sa main,
Calme l'ardente soif allumée en son sein.
Assis sur le gazon, sous un épais feuillage,
Le son de sa musette anime le bocage.
Souvent dans les vallons, sur les rians coteaux,
Il se plaît à voir paître et bondir ses agneaux.
Il assiste, joyeux, à ces fêtes champêtres
Qu'au doux son du hautbois on forme sous les hêtres.
Une chasse amusante occupe ses loisirs.
Il coule ainsi sa vie au sein des vrais plaisirs.
Retraçant les vertus du monde en son enfance,
Il respire la paix, la candeur, l'innocence.
Enfin la mort approche, et sans crainte il l'attend.
Ferme et tranquille, il touche à son dernier instant;
Et, terminant des jours aussi longs que prospères,
Il meurt au même lit où moururent ses pères;
De l'épouse et des fils sincèrement pleuré,
Long-temps après sa mort de regrets honoré.

Où m'ont conduit mes pas? Quel jardin riche et
vaste!
O fleurs, vous y brillez avec grâce et sans faste.
En formes, en dessins quelle variété!
Dans leur brillant émail quelle vivacité!
Un art inimitable éclate en leur structure.
Un contraste piquant relève leur parure.
Celle-ci dans son sein confond l'or et l'azur.
A mes yeux celle-là présente un gris obscur.
L'un étale, orgueilleuse, une pourpre éclatante,
Et l'autre, plus modeste, et par là plus touchante,
Offre un blanc pâlissant de rouge moucheté.
Chaque fleur dans son genre est parfaite en beauté.
De la plupart s'exhale un parfum agréable :
Dans l'une il est plus doux, dans l'autre moins aimable.
Comme les fruits, soumise à des retours constans,
Chaque espèce, ainsi qu'eux, régnera dans son temps;
Et du même parfum, du même éclat pourvue,
Flattera l'odorat, enchantera la vue.

Sois la gloire des champs et le charme des yeux,
Fleur à la tige haute, au front majestueux.
Vois près de ta blancheur tout éclat disparaître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
De l'empire d'un roi de son peuple adoré
Sois jusqu'aux derniers temps l'emblème révéré.

Et toi, reine des fleurs, que des pointes piquantes
Arment contre les mains à te cueillir ardentes;
Toi, qui n'ouvres ton sein qu'au souffle des zéphyrs,
Qui du vif papillon sais fixer les désirs,

Que ton parfum exquis, ton éclat et tes charmes
Forcent toutes les fleurs à te rendre les armes [1];
Faut-il qu'un même jour te voie épanouir,
Briller à nos regards, et sécher et mourir!

Et toi, superbe fleur, en tous lieux renommée,
Que la France reçut des mains de l'Idumée,
Lorsque, par la valeur du plus saint de nos rois,
Les ondes du Jourdain coulèrent sous nos lois,
Quels dessins variés, que de grâces naïves
En toi sont réunis aux couleurs les plus vives!
Dès que tu vis le jour, l'éclat de ta beauté
De la reine des fleurs abattit la fierté.

---

1. *Plebei, cedite, flores,*
Hortorum regina suos ostendit honores.
Rap. Hort. lib. 1, en parlant de la rose.

Que la France reçut. Ce fut du temps des croisades, sous Louis IX, que la renoncule nous fut apportée de Tripoli de Syrie. Voyez un détail historique sur cette fleur au commencement d'un traité des renoncules, dont le P. d'Ardène, de l'Oratoire, est l'auteur; ouvrage plein de recherches physiques aussi exactes que curieuses, et qui donne beaucoup plus que le titre ne semble promettre.

Dès que tu vis le jour. Cette petite fiction est la seule que je me suis permise dans tout l'ouvrage. Elle blessera peut-être ceux qui bannissent de la poésie moderne les divinités du paganisme. Leur sentiment me paraît demander quelque modification, et je suis intéressé à le mitiger. Je conviens avec eux qu'on doit blâmer l'intervention des dieux, lorsqu'on les place dans un poëme à titre d'agens, comme ont fait le Camoëns et Sannazar,

Elle craignit de perdre et sa gloire et l'empire.
Près de Flore elle sut s'appuyer de Zéphire;
Mais Flore, en te privant d'un parfum gracieux,
Te conserva le droit de charmer tous les yeux.

Pourrais-je t'oublier, toi que ta modestie *
Au fond de ce jardin tient presque ensevelie,
Qui souffres les dédains du pavot orgueilleux,
Toi symbole d'un cœur sans faste vertueux ?
Viens et pare sans art le sein de cette belle:
Tu te caches en vain, ton parfum te décèle.
Comme toi, la vertu craint le jour et le fuit:
Mais, malgré ses efforts, son éclat la produit.

---

l'un dans sa *Lusiade*, l'autre dans le poëme qui a pour titre, *de partu Virginis :* mais je crois qu'il y aurait de la rigueur, pour ne rien dire de plus, à condamner le poëte qui, parlant de l'astronomie, du vent, du blé, du vin, etc., les désigne métaphoriquement (comme je fais plus d'une fois dans ce poëme) par les noms d'Uranie, de Borée, de Cérès, de Bacchus. Ces divinités chimériques ne jouent alors aucun rôle. Elles ne sont que nommées, et leur dénomination, réveillant l'idée des attributs que leur prête la fable, trace à l'esprit l'image de ce dont on veut parler, et exprime poétiquement et avec noblesse ce qu'on n'exprimerait autrement que par un terme prosaïque et trivial, tel, par exemple, que celle du vin ou du blé. Enfin, sans le secours de cette innocente allégorie,

le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

* La violette.

Quand vous n'existez plus, quel art, ô fleurs
brillantes *,
Au subtil odorat vous rend aussi présentes,
Et nous fait respirer le parfum du jasmin,
Celui de l'oranger, de la rose ou du thym?
Dans un cachot d'airain leurs feuilles enfermées,
Par un feu continu lentement consumées,
S'exhalent en vapeur, et leurs moites esprits
De la prison brûlante humectent le lambris.
Ainsi raréfiée, une liqueur subtile
De la voûte d'airain goutte à goutte distille,
Et, formant dans son creux des ruisseaux odorans,
Ressuscite dans nous nos esprits expirans.

. . . .

Régnez, aimables fleurs, et que dans tous les âges
Les yeux et l'odorat vous rendent leurs hommages.
Amantes de Zéphire, annoncez le printemps.
Décorez les jardins, embellissez les champs.
Servez par votre éclat à l'ornement des belles,
Des bergères surtout, comme vous naturelles.
Jadis, chez les Romains, des fêtes et des jeux
Célébraient votre gloire et votre règne heureux.

---

* Distillation des fleurs et des plantes aromatiques par le moyen de l'alambic.

......*des fêtes et des jeux*. Les *Florales* ou *jeux floraux*. Ces jeux furent institués en l'honneur de Flore, déesse des fleurs, l'an de Rome 513. On les célébrait pendant la nuit, le 28 avril, et ils duraient six jours. Dans la suite, une courtisanne appelée *Flora* ayant institué le peuple romain héritier des richesses qu'elle avait amassées par le trafic de sa beauté, une pareille

C'était vous qu'on chantait sous l'emblème de Flore.
C'est vous que dans ses jeux Toulouse chante encore,
Dans ces jeux renommés, l'aiguillon du talent,
Des joûtes de l'esprit le théâtre brillant,

---

fête lui fut consacrée par reconnaissance. Mais autant que les jeux de l'ancienne Flore étaient innocens, autant ceux de la Flore nouvelle furent dissolus. Ils tenaient, pour ainsi dire, de l'état de la personne en l'honneur de laquelle on ne rougissait point de les célébrer. C'était la fête des courtisannes : aussi y régnait-il la licence la plus effrénée. On les rassemblait au son de la trompette dans le cirque de la colline *hortulorum*, *des petits jardins*, et on les faisait paraître sans aucun vêtement sur un théâtre, aux yeux du peuple qui y accourait en foule. C'était là une scène d'obscénité dont on ne conçoit pas la tolérance chez une nation sage et policée, qui avait ses censeurs d'office, lesquels condamnaient à l'aménde tout citoyen qui commettait en public la moindre indécence. Rien n'est assurément plus contradictoire. Revenons aux Florales. Valère-Maxime rapporte (*lib.* 2, *cap.* 5) que, Caton s'étant trouvé un jour à la célébration de ces jeux, le peuple, plein de vénération pour lui, n'osa demander en sa présence le spectacle de ces infâmes nudités. Il s'aperçut de la retenue qu'il inspirait; et, présumant qu'il y entrait de la contrainte, il prit le parti de se retirer pour ne pas gêner une assemblée où la dignité de son caractère et l'austérité de ses mœurs auraient dû l'empêcher de paraître. Le peuple, voyant la complaisance de Caton, le combla d'éloges après qu'il fut sorti; et, le respect ne bridant plus ses désirs, il réclama le honteux spectacle.

C'est vous que dans ses jeux. Les jeux floraux. Ils furent fondés l'an 1323, par une dame de Toulouse appelée *Clémence Isaure*, dont l'existence est pourtant

Où l'on voit Calliope [1], Euterpe [2], Polymnie [3],
Et toi, fils de Maïa [4], dispenser au génie
Les renaissans bienfaits d'une illustre Sapho,
Que ses dons ont soustraite à la nuit du tombeau.
Accepte cet éloge, immortelle Clémence;
Faible encens, mais offert par la reconnaissance.
Au printemps de mes jours je cueillis tes lauriers,
Et tu m'as du Parnasse aplani les sentiers.

Quel mortel, déployant l'art de La Quintinie [5],
Asservit ce jardin aux lois de son génie?
Flexibles sous sa main, de jeunes arbrisseaux
Rapprochent leur branchage et forment des berceaux.

---

contestée par quelques critiques, mais avec peu de fondement. Le prix qu'on décernait était une couronne de fleurs; et Ronsard, le premier des poëtes de son temps, se fit gloire de l'avoir obtenue. C'est pour se conformer à l'esprit de l'institution primitive que l'académie des jeux floraux a donné aux quatre prix ou fleurs qu'elle distribue tous les ans (le 3 de mai) le nom d'*amarante*, de *violette*, d'*églantine* et de *souci*. On sait que le premier de ces prix est adjugé à une ode, le second à un poëme héroïque, le troisième à une pièce d'éloquence, et le quatrième à une églogue ou à une idylle.

1. Le poëme.
2. L'églogue.
3. L'ode.
4. Le discours.
5. Directeur des jardins du roi sous Louis XIV. Nous avons de lui un ouvrage qui a pour titre, *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*. Les amateurs du jardinage peuvent y puiser des préceptes excellens, et que la nature du sujet rend aimables.

Leur feuillage touffu s'étend ou se resserre,
A replis sinueux s'unit avec le lierre.
Telle on voit sous des doigts agiles et subtils
La soie avec la laine entrelacer ses fils.
Dans ce sombre réduit [1], asile solitaire,
L'astre du jour ne luit qu'à filets de lumière.
Sur ce terrain uni, fermé de toutes parts,
S'élève un long tissu de verdoyans remparts [2].
A ce mur attachée, une aimable verdure
Offre à mon œil charmé la plus riche tenture.
Que j'aime à m'égarer de détour en détour
Dans ce riant dédale [3], impénétrable au jour!
Qu'il m'est doux de marcher entre une double haie [4],
Où le zéphyr badin dans les feuilles s'égaie!
En gerbe, à longs filets, je vois jaillir des eaux.
J'en vois d'autres [5] former mille mouvans tableaux.
Le marbre [6], façonné par une main savante,
M'offre en ses traits hardis une image vivante.
O vous, tant célébrés, jardins d'Alcinoüs,

---

1. Salles vertes.

2. Palissades.

3. Labyrinthes.

4. Allées garnies.

5. Tel est à Versailles le bassin de Latone, où l'art exprime ingénieusement le trait que la fable raconte. On voit la déesse au milieu des paysans de Lycie métamorphosés en grenouilles qui jettent de l'eau contre elle.

6. Statues isolées ou en groupe.

O vous, tant célébrés. Homère a immortalisé les jardins de ce bon roi des Phéaciens par la peinture riante qu'il en fait dans le septième livre de l'Odyssée. « Cette

Et vous, fameux jardins dans les airs soutenus,
Pour qui l'effort humain surmonta tout obstacle,
Non, vous n'étaliez point un si charmant spectacle.
Les yeux de votre aspect étaient moins éblouis.
Cédez, cédez sans honte aux jardins de Louis :
Ces jardins orgueilleux des beautés qu'ils font naître,
Mais plus fiers des regards de leur auguste maître.

Champs, plaines, monts, forêts, vous offrez à mes
yeux
De vos divers trésors l'amas prodigieux :
Simples conservateurs, racines bienfaisantes,
Aromates et fruits, et légumes et plantes,

« description, dit madame Dacier dans ses remarques, « étale tous les miracles de la poésie d'Homère. » L'éloge est parfaitement sur le ton commentateur, presque toujours excessif dans les louanges. La description est pleine d'aménité, mais elle n'a rien de miraculeux.

Et vous, fameux jardins. Les jardins de Sémiramis à Babylone étaient au nombre des sept merveilles du monde. On en voit une description magnifique dans Hérodote, liv. 1, dans Diodore de Sicile, liv. 2, et dans Strabon, liv. 16. Quinte-Curce, qui les a aussi décrits, dit sensément qu'il y a du fabuleux dans ce que les historiens grecs ont raconté de ces jardins si renommés : *vulgatum Græcorum fabulis miraculum.* (Lib. 5, cap. 1.) En effet, il n'est guère vraisemblable que, dans des temps si peu eloignés du déluge (Sémiramis régnait environ l'an du monde 1850), ce goût de magnificence et l'art des embellissemens fussent déjà en usage.

Simples conservateurs. C'est un principe de botanique universellement reçu, qu'il n'est aucun simple qui n'ait une propriété particulière ou bienfaisante ou nuisible,

Fleurs émaillant des prés le verdoyant tapis,
Pâturages enfin des troupeaux si chéris.
Cette variété sur la terre épandue
Frappe d'étonnement la raison confondue.
Dans l'espèce des fleurs, des plantes et des fruits,
Qu'une même semence en leur genre a produits,

---

avec cette circonstance remarquable, que le nombre des simples nuisibles est extrêmement petit, comme l'est aussi celui des minéraux-poisons et des animaux venimeux : ce qui est dans l'ordre d'une providence conservatrice. Pour ne parler ici que des qualités salutaires, elles sont variées à l'infini, toutes différentes en nature, en action, en degrés de force, de salubrité, d'efficacité. Le temps, l'art, l'expérience, le hasard même, nous en ont fait connaître en Europe une très-grande quantité; mais nous en ignorons infiniment davantage. Nous foulons tranquillement sous les pieds, dans les prés et dans les champs, tel végétal dont la vertu, si elle était connue, guérirait peut-être, à l'aide des préparations chimiques, bien des maladies qui sont jusqu'à présent incurables. Que de simples dans l'Afrique et dans l'Amérique, différens des nôtres, qui opèrent des guérisons étonnantes sur les sauvages, lesquels en connaissent les vertus spécifiques! Mais quelle foule bien plus grande encore de végétaux merveilleux qu'ils ignorent, et qu'à l'exemple des Européens, ils regardent comme aussi superflus que les feuilles des arbres desséchées et devenues le jouet des vents! Ces feuilles elles-mêmes, si méprisées, sont plus nécessaires après leur chute que le commun des hommes ne pense. Utiles à l'arbre lorsqu'elles y tiennent, elles produisent encore un avantage quand elles sont tombées. Elles servent d'engrais à la terre, et contribuent par là à sa fécondité. Il n'y a absolument rien d'inutile dans la nature. Tout a sa destination propre ou relative.

Il n'est point de rapport exactement conforme;
Quelque disparité s'annonce dans la forme.
Filles du même tronc, à des yeux pénétrans
Deux feuilles offriront des contours différens.
La face de la terre est une scène vaste,
Un tableau riche où règne un aimable contraste.
Les êtres corporels, l'homme, les animaux,
Tous entre eux, dans leur forme, ont des traits inégaux.
En tout ce que tu fais, ô sagesse éternelle,
Tu ne peux t'épuiser, et n'as point de modèle.
Dans ton juste mépris, tu laisses aux humains
Cette uniformité dans l'œuvre de leurs mains.
Pour toi, que rien ne borne, et dont l'intelligence
Est seulement égale à ton pouvoir immense,
Dans tes œuvres, dessein, marche, variété,
Tout est grand, infini, parfait, illimité.
Dans ce nombre étonnant de simples, de racines,
Dont les propriétés, dont les vertus divines
Nous ramènent souvent des portes du trépas,
Une écorce est produite en de lointains climats.

Deux feuilles offriront. Le P. Mallebranche pousse la dissemblance plus loin. « Il est certain, dit-il, que tous « les corps naturels diffèrent les uns des autres, ceux-là « même que l'on appelle de même espèce.... Une goutte « d'eau a assurément beaucoup de ressemblance avec une « autre goutte d'eau; cependant on peut assurer qu'on « n'en peut pas donner deux gouttes, fussent-elles prises « de la même rivière, qui se ressemblent entièrement. » *Recherche de la vérité*, *liv.* 3, *chap.* 10.

Une écorce est produite. Cette écorce, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, couvre le tronc d'un arbre qui croît au Pérou, dans la province de Quito, et

Mon sang, qu'un cours d'esprits rapidement entraîne,
Mon sang à flots de feu roule de veine en veine.
L'ardeur suit le frisson, et leurs accès flottans
Sont tous deux asservis à des retours constans.

---

que les Péruviens appellent *kinakina*, d'où elle a tiré son nom. Elle est compacte, de couleur rougeâtre, d'un goût amer. Des jésuites espagnols l'apportèrent en Europe l'an 1640. M. Barbeyrac, célèbre médecin, fut le premier en France qui fit usage de ce merveilleux fébrifuge. L'essai réussit, et, malgré les clameurs de l'envie, toujours ardente à décrier les nouveautés heureuses, il mit extrêmement en vogue le quinquina. Sydenham, l'un des plus grands médecins du siècle passé, l'accrédita en même temps en Angleterre par des guérisons multipliées; mais il lui fallut aussi vaincre des obstacles : comme si c'était le sort des bienfaiteurs de l'humanité de ne pouvoir la servir sans opposition. (C'est ce qui arrive encore à l'égard de ceux qui prêchent l'inoculation de la petite vérole.) Aujourd'hui le règne du quinquina est solidement établi, et son efficacité universellement reconnue. L'ipécacuanha, racine qui nous est venue du Brésil, eut un sort tout pareil à celui de l'écorce que le Pérou nous a fournie. Helvétius le père lui fit prendre faveur parmi nous; mais elle eut à essuyer les contradictions de quelques médecins envieux. Elle en triompha, et cette racine, qui a une vertu astringente et purgative, est à présent partout regardée comme un des plus sûrs remèdes contre la dyssenterie.

Dussé-je trop allonger cette note, j'ajouterai, pour la gloire de la poésie, que La Fontaine a fait un poëme sur le quinquina, qui a mérité d'être lu. On n'y voit pas sans surprise l'auteur naïf des contes et des fables s'élever aux sublimes spéculations du métaphysicien, se livrer aux observations exactes du naturaliste, et associer à ces objets graves les ingénieuses fictions du poëte.

Cette écorce paraît. Son utile magie
A conjuré la fièvre et m'a rendu la vie.

Tout mon corps est en proie aux plus vives
douleurs,
Et de l'art vainement j'implore les faveurs.
Du paisible sommeil la douceur salutaire
Est en vain appelée : elle fuit ma paupière.
D'un effréné délire enfans tumultueux,
Cent bizarres tableaux sont offerts à mes yeux,
Un simple bienfaisant * à mon secours s'avance.
L'art des Hombergs [1] lui prête encor plus de
puissance.
Breuvage assoupissant, il adoucit mes maux;
Le sommeil sur mes yeux épanche ses pavots;
Tu fuis, tu disparais, image fantastique.
L'homme calme succède au fougueux frénétique.

Ainsi donc, Dieu puissant, père et conservateur,
Toi des biens et des maux juste dispensateur,
Aux agens les plus vils ta sagesse confie
Le soin de prolonger le fil de notre vie.
Plus grand que notre esprit ne te peut concevoir,
Tu fais dans la faiblesse éclater ton pouvoir.

Quelles sont dans ce champ ces tiges jaunissantes,
Au souffle des zéphyrs à longs plis ondoyantes ?
Rempart impénétrable, une forêt de dards
Environne un épi, l'arme de toutes parts.
Sous un riche fardeau je vois courber sa tête.
Il évite, en pliant, les coups de la tempête.

---

* Le pavot blanc.

1. Un des plus grands chimistes de l'Europe, mort en 1715.

Puis-je te méconnaître, ô précieux froment?
Oui, c'est toi, des humains le plus pur aliment:
Toute plante, tout grain te cède en abondance.
Vingt lustres ne sauraient altérer ta substance.

Toute plante, tout grain. Un chevalier de saint Louis, dont les connaissances ne sont point bornées à l'art de la guerre, m'a raconté qu'étant dans l'Artois, aux environs de Saint-Omer, il arracha une touffe de froment dans un champ à l'extrémité d'un canal. Elle contenait trente-deux épis, qui sortaient tous du même tuyau, et il compta dans chaque épi de quarante-cinq à cinquante grains; de sorte qu'un seul grain en avait produit près de seize cents. Ce que Pline nous apprend (*lib.* 18, *cap.* 10) est encore plus fort. Il dit qu'en Egypte, une plante formait souvent cent épis; et que, dans une contrée de l'Afrique, un boisseau de blé en rapportait plus de cent cinquante. Au sujet de cette extrême fécondité, il relève judicieusement l'attention de la nature, ou plutôt de la Providence, qui a voulu que, de toutes les graines, celle qui est spécialement destinée à nourrir l'homme fût la plus féconde. *Tritico nihil est fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.*

Vingt lustres ne sauraient. Le plus savant des Romains, Varron, dit dans son Traité d'agriculture (*lib.* 1, *cap.* 5), que le blé se conserve pendant cinquante ans, lorsqu'il est serré avec l'épi dans des fosses revêtues de paille pour le garantir de l'humidité, et fermées avec soin, afin que l'air n'y pénètre pas. Il pouvait dire qu'avec ces précautions, auxquelles pourtant il en faut joindre quelques autres, le blé se conserve plus de cent ans. Je vais citer en preuve un fait constaté. On lit dans un mémoire de M. de Reneaume, inséré parmi ceux de l'académie des sciences (*ann.* 1708, *p.* 63), qu'on trouva en 1707, dans la citadelle de Metz, un souterrain où il y avait un amas

Ton germe si fécond, si long-temps conservé,
Sert mieux au noble usage où tu fus réservé.
Un corps que meut Borée [1], ou l'onde prisonnière[2],
T'écrase en tournoyant, te réduit en poussière,
Et bientôt un agent qui fermente avec toi
Te change en nourriture et t'incorpore à moi.
Moka [3], noble cité, sois fière et glorieuse.
Tu vois naître en tes champs une graine fameuse.
L'arbre qui la produit sur ce bord fortuné
Est de fruits et de fleurs en tout temps couronné.
Aux lieux de sa naissance inconnue, avilie,
Elle fuit indignée ; et, partout accueillie,

---

considérable de blé, avec une étiquette qui marquait qu'il y avait été mis en 1578, c'est-à-dire, sous le règne de Henri III. Il était encore aussi frais que s'il n'eût été recueilli que depuis un an. Le pain qu'on en fit, et qu'on présenta au feu roi et à toute la cour, fut trouvé parfaitement bon. Suivant ce récit, ce blé se conservait depuis cent trente ans.

1. Moulins à vent.

2. Moulins à eau.

3. Ville de l'Arabie heureuse, à l'embouchure de la mer Rouge, et à quinze lieues du détroit de Babelmandel. C'est de cette ville que vient le meilleur café.

Aux lieux de sa naissance. Les propriétés du café furent long-temps ignorées de l'Iémen, contrée de l'Arabie heureuse, où il a pris naissance, et où il était regardé comme une graine inutile. On les connut par une voie assez singulière, qui est rapportée par quelques écrivains, et nommément par M. Dufour, dans son Traité du café (*ch.* 4). J'y renvoie le lecteur. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle qu'on fit usage de cette graine à Aden, port fameux sur le golfe de l'Arabie. Ses quali-

Elle aime à se répandre, à se multiplier.
Son domaine bientôt, c'est l'univers entier.
L'Europe la transporte aux champs du nouveau
monde.
Plus que dans sa patrie elle y devient féconde.

---

tés bienfaisantes l'ayant bientôt mise en réputation, elle fut portée à la Mecque, où le mufti approuva sa boisson, et même la recommanda aux derviches qui sommeillaient en faisant leur prière dans la mosquée. De là elle passa au Caire, ensuite à Constantinople, d'où elle se répandit en peu de temps dans toute l'Asie. Thévenot, surnommé *le voyageur*, l'apporta le premier en France, en 1656; et la boisson du café, aujourd'hui si goûtée parmi nous, eut d'abord très-peu de partisans. Au reste, un célèbre médecin de Genève (M. Tronchin), et quelques autres disciples d'Hippocrate, déclament contre son usage, qui, à ce qu'ils disent, est nuisible à la santé; mais ils ont à combattre deux puissans adversaires, la force de l'habitude, et le goût général pour cette boisson agréable. Je doute qu'ils triomphent. Le penchant est plus fort que les préceptes.

L'Europe la transporte aux champs du nouveau monde. Les deux peuples de l'Europe qui possèdent le plus de terre dans l'Amérique septentrionale, les Français et les Anglais, y ont introduit le café vers le commencement de ce siècle. Pour citer, à notre égard, l'époque précise de cette heureuse transplantation, ce fut en 1718, que M. de Clieux, nommé gouverneur de la Guadeloupe, y porta le premier de la graine de café du Levant. On en a fait de grandes plantations à la Martinique, à Saint Domingue, à la Jamaïque, à la Virginie, sans parler de celles que les Hollandais ont faites aussi à Batavia, et dans presque tous leurs comptoirs des Indes orientales. Le café a partout parfaitement réussi à l'aide

Grossissant le commerce, animant ses ressorts,
Elle est pour les états un germe de trésors.
Mais que vois-je ? Le feu sur elle se déploie.
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie.
Elle est réduite en poudre, et sur l'ardent fourneau,
Noirâtre, elle bouillonne incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans sa boisson réside !
Le sang en est rendu plus actif, plus fluide ;
L'aliment dans le sein en est mieux digéré ;
Le chyle nourricier en est accéléré.
Les sens appesantis, les esprits qui sommeillent,
Doucement excités, à son aspect s'éveillent :

---

de la culture et de la chaleur du climat. Les cafiers y sont pour le moins aussi féconds que dans l'Arabie. Ils y montent, ainsi qu'au lieu de leur origine, jusqu'à la hauteur de quarante pieds, quoique le diamètre n'excède pas quatre à cinq pouces, et ils fournissent deux ou trois fois l'an une récolte très-abondante. Il est vrai que le café qu'ils produisent n'est pas aussi bon que celui du Levant ; mais on remarque qu'il s'améliore d'année en année, et on en infère qu'avec le temps il ne cédera point en bonté au café Moka, le meilleur qu'on recueille dans l'Arabie.

Grossissant le commerce. Le café, considéré comme marchandise, est, après le sucre, la branche la plus étendue du commerce de l'Amérique. Il s'en fait une importation prodigieuse dans l'Europe, et une consommation proportionnée au goût presque universel qu'on a pour sa boisson. Il y circule par la voie du commerce ; il passe même, et en très-grande quantité dans le Levant, où il s'en faut de beaucoup que celui du crû du pays suffise pour les Turcs, qui, par paresse, négligent la culture du cafier, et en multiplient peu les plantations. L'intérêt des états, toujours lié à celui des particuliers, est le centre où aboutit cette circulation générale.

Mais bornons-en l'usage, ou craignons que nos yeux
N'attendent trop long-temps le sommeil gracieux.

Ainsi donc la campagne, utilement féconde,
En herbages, en fleurs, en grains, en fruits abonde;
Nourriture affectée aux êtres animés,
Que la main du Très-haut sur la terre a semés.

Ainsi donc la campagne. Cicéron, dans son Traité de la nature des dieux, fait un magnifique tableau des merveilles en tout genre dont la terre étale le frappant spectacle, et il en tire la preuve naturelle de l'existence d'un premier être, d'une intelligence créatrice. *Quæ si, ut animis, sic oculis videre possemus, nemo cunctam intuens terram de divinâ ratione dubitaret.* Lib. 2, num. 39. J'ai crayonné les mêmes merveilles dans ce chant et dans celui qui le précède. Puissent-elles démontrer au matérialiste la cause première qui les a produites, c'est-à-dire un principe immatériel, un être aussi sage qu'intelligent !

SOMMAIRE

DU CINQUIÈME CHANT.

CRÉATION *des oiseaux, des insectes, des reptiles et des quadrupèdes. Que la nature a donné à chaque espèce un instinct qui lui est propre. Définition de l'instinct des animaux. Ses effets. Les oiseaux. Ceux de proie. Description de l'aigle, du faucon, du milan. Tableau de la chasse au vol. Oiseaux domestiques. Description du paon, du pigeon, du rossignol. Oiseaux du Nouveau-Monde. Description du colibri, du perroquet, du* cuntur *ou* condor. *Oiseaux de passage. Description du vol des grues. Réflexions sur les merveilles qui éclatent dans les opérations des oiseaux de passage. Oiseaux aquatiques. Oiseaux de nuit. Amour des oiseaux pour leurs petits, leur prévoyance, leur industrie. Que ces qualités naturelles sont communes à tous les animaux. Les insectes. Description du ver à soie, des fourmis, des abeilles. Autres espèces d'insectes. Leurs propriétés. Eloge de M. de Réaumur. Les reptiles. Description du* polype d'eau douce. *Phénomène de sa reproduction après qu'il a été coupé par morceaux. Description de l'aspic, de la vipère, de la tarentule. Autres espèces de reptiles*

venimeux. Digression sur le mal physique, et réponse à l'objection de Spinosa. Les animaux que la vue ne peut apercevoir qu'avec le secours du microscope. Leur nombre, suivant les apparences, infiniment plus grand que celui des animaux visibles. Merveilles qu'offre aux yeux de l'esprit l'inconcevable petitesse de leurs organes. Les quadrupèdes. Description du lion et de l'éléphant, du cheval et du chien. Les troupeaux. Leurs services relativement à l'homme. Quadrupèdes amphibies. Description du crocodile et du castor. Art avec lequel les castors construisent leurs loges. *Précis des divers attributs que le Créateur a départis aux animaux en général.*

CHANT CINQUIÈME.

Lorsque la voix de Dieu, créatrice féconde,
Eut tiré du néant le ciel, la terre et l'onde;
Lorsqu'elle eut destiné l'astre brillant du jour
A dispenser ses feux au terrestre séjour,
La mer à s'exalter en bulles d'eau légères,
Pour abreuver les champs, pour former les rivières;
Qu'elle eut couvert les prés de verdure et de fleurs,
Les guérets de moissons, trésors des laboureurs:
En dons inépuisable, infinie en puissance,
Elle peupla la terre, en donnant l'existence
A cette immensité d'animaux différens,
Qui seront reproduits jusqu'à la fin des temps.
Parmi ces animaux, les uns, légers, volèrent:
A replis tortueux les autres se traînèrent.
Une troisième espèce à quatre pieds marcha.
Un essaim de ceux-ci dans les bois se cacha,
Reçut un naturel féroce, sanguinaire,
Fit sentir à sa proie une dent meurtrière.
D'autres furent pourvus de débonnaireté,
D'attachement pour l'homme, et de docilité;
Mais tous, soit quadrupède, insecte, oiseau, reptile,
Reçurent un instinct aussi réglé qu'utile,
Qui, principe moteur de leurs affections,
Les asservit en tout à ses impressions.

Dans eux ce sage instinct, que la nature imprime
Est cette faculté, ce mécanisme intime,

Qui les fait pressentir, se conduire, arranger,
Chercher l'utile, voir, éviter le danger;
Qui les fait s'attacher chacun à son espèce;
Qui pour leurs nourrissons excite leur tendresse,
Et dans eux, par les sens, fait naître tour à tour
Le plaisir, la douleur, et la haine et l'amour.
Ils connaissent par lui leur faiblesse ou leur force [1].
Avec leur ennemi leur éternel divorce,
Et ce cercle d'efforts, de ruses, de détours,
Pour surprendre la proie, ou défendre leurs jours.
Enfin ce sage instinct semble agir dans la brute,
Comme dans le mortel la raison exécute.

Fournissez à mes chants mille tableaux divers,
Immenses légions de citoyens des airs.
Ouvrez un champ fécond en étonnans spectacles,
Un champ où la nature étale ses miracles.

Quel est ce fier oiseau, dont l'œil audacieux
Soutient le vif éclat de l'astre radieux,
Dont le vol intrépide au milieu des nuages
Semble affronter la foudre, et braver les orages?
Il réunit la force à la vélocité.
Tantôt au haut des airs il plane avec fierté;
Tantôt, impétueux, plus prompt qu'un trait rapide,
Il se rabat, il fond sur un troupeau timide.
Aux yeux du berger même il enlève un agneau.
Sa serre ensanglantée emporte le fardeau.

---

1. *Callent in hoc cuncta animalia, sciuntque non sua modò commoda, verùm et hostium adversa. Norunt sua tela, norunt occasiones, partesque dissidentium imbelles.* Plin. lib. 8, cap. 25.

Au courage hardi que dans lui je remarque
Je reconnais des airs le superbe monarque.

Je reconnais des airs le superbe monarque. C'est à juste titre que l'aigle est surnommé le roi des oiseaux. Il n'en est aucun dont le vol soit aussi rapide que le sien, et excepté le *cuntur* dont je parlerai bientôt, il n'y en a point qui l'égale en force et en courage. Il a le bec recourbé dans la partie supérieure, et noir à l'extrémité, les jambes jaunes et couvertes d'écailles, la serre crochue, la queue courte. La couleur de son plumage varie suivant les espèces, qui sont au nombre de six. Dans les uns il est châtain, dans les autres presque tout noir, mais dans la plupart gris et blanc. L'aigle a la vue très-perçante, et regarde, dit-on, le soleil sans baisser la paupière. Il vit long-temps. Il habite les pays froids et les montagnes élevées. Il construit son aire dans les fentes des rochers, ou sur le sommet des arbres les plus hauts. Le mâle et la femelle ont soin de le revêtir de morceaux de peaux de renard ou de lièvre pour tenir leurs petits plus chaudement. La ponte est ordinairement de deux œufs, rarement de trois. Ils les couvent pendant vingt-cinq ou trente jours, et la chaleur de l'incubation est très-grande. Quand les aiglons sont un peu forts, le père et la mère les nourrissent de morceaux de gibier ou d'autres animaux qu'ils leur apportent; et dès qu'ils peuvent voler, ils les chassent de l'aire.

On voit beaucoup d'aigles dans les Alpes de la Suisse, qui sont les plus hautes montagnes de l'Europe. Ils ont assez de force pour enlever des chamois, des brebis, et quelquefois des enfans; mais, comme l'étendue de leurs ailes ne leur permet pas de prendre facilement leur essor, lorsqu'ils sont à terre, les habitans des villages voisins ont le temps de les attaquer. Il est dit, dans une des-

J'aperçois le faucon, le milan, l'épervier,
Plus rivaux que sujets de ce roi meurtrier.
Armés d'un bec tranchant, d'une serre cruelle,
Ils livrent aux oiseaux une guerre éternelle,

---

cription historique de la Suisse, qu'un de ces montagnards assomma avec une perche, après un combat opiniâtre, un de ces oiseaux voraces qui avait déjà saisi un enfant de cinq ans.

J'aperçois le faucon. C'est le premier des oiseaux de la chasse au vol; de là vient qu'on a appelé de son nom la fauconnerie, ou l'art d'apprivoiser, de dresser, de gouverner les oiseaux de proie, et de les employer à la chasse du gros gibier. Il y a plusieurs espèces de faucons. On en compte jusqu'à douze. Ils varient en grosseur, en plumage, et portent tous des noms différens. Ceux qui sont de meilleur service viennent d'Islande. Ils surpassent tous les autres en vélocité, en force, en hardiesse. Ils sont moins farouches, et le fauconnier les plie aux exercices de la chasse avec plus de facilité.

Les faucons d'Afrique, et surtout ceux qu'on nomme *tunisiens*, cèdent peu en vitesse et en courage aux faucons d'Islande; mais ils sont hagards et difficiles à dresser. Le grand-maître de Malte en envoyait au roi. Voici la manière dont on les gouverne à bord du vaisseau. Ils sont séparément dans de grandes cages clouées à une planche, afin que le navire étant agité par la mer, ils souffrent moins du roulis. On leur donne de la viande crue et fraîche, dont on ôte la graisse, et qu'on coupe par morceaux, en y mêlant des œufs durcis et un peu d'huile. On leur couvre les yeux. Enfin, on a soin de les brosser tous les matins. Je tiens ce détail d'un capitaine de vaisseau, qui apporta de Malte à Marseille six faucons pour le roi.

Par le droit de la force implacables vainqueurs.
Fuis, timide colombe, échappe à leurs fureurs.
Mais sur toi le milan fond d'une aile rapide.
Sous sa griffe il te presse, et son bec homicide
A coups réitérés te déchire le flanc;
Ton beau plumage tombe empourpré de ton sang.
Telle une aimable fleur de Zéphire adorée
Expire sous les coups du furieux Borée.

Ces oiseaux inhumains, et de proie affamés,
Pour les plaisirs de l'homme ont-ils été formés?
Leur espèce est ensemble et farouche et docile,
Dressés pour une chasse aimable autant qu'utile,
Attentifs au signal, sur le poing appuyés,
Ils fondent dans les airs; bientôt même à nos pieds
Ils apportent la proie, et pour salaire attendent
Le butin [1] tout sanglant qu'en vainqueurs ils demandent.
Amusement champêtre, enfant des doux loisirs,
Sois mis par les rois même au rang de leurs plaisirs.

Promenons nos regards sur cette scène vaste.
Voyons de cent tableaux le merveilleux contraste.
De la sage nature, en leur diversité,
Admirons et l'adresse et la fécondité.

Fixe ma vue, oiseau dont le riche plumage
Sur les autres oiseaux te donne l'avantage.
Tu réunis en toi la grâce et la beauté.
D'or et d'azur ton corps est partout moucheté.

---

1. Le gésier et les entrailles du gibier qu'ils ont apporté.

Que je me plais à voir cette brillante crête,
Ce panache azuré qui flotte sur ta tête,
Ce regard noble et fier, ce port majestueux!
De ta rare beauté noblement orgueilleux,
Etale avec fierté ta somptueuse roue,
Lorsque le spectateur et t'admire et te loue:
Présent que tu reçus de la reine des cieux,
S'il faut s'en rapporter aux fastes fabuleux [1].

Colombe domestique, attache aussi ma vue.
De combiens d'agrémens ton auteur t'a pourvue!
De couleurs sur ton cou quel riche assortiment,
Lorsque l'astre du jour le frappe obliquement!
L'œil en est enchanté. Ta blancheur ravissante
Egale en vif éclat la neige éblouissante.
Respirant la concorde et l'aimable douceur,
Constante dans tes feux, sans fierté, sans aigreur,
Chérissant les doux fruits de ton amour fidèle,
Sers à tous les époux de règle et de modèle.

Ailé chantre des bois *, tes accords gracieux
Prêtent un nouveau charme à ces aimables lieux.
Ils donnent au bocage une espèce de vie.
Tel Orphée animait les forêts de Scythie.
Quelle est de ton gosier la flexibilité,
De tes sons la cadence et la variété!
Par ces sons, dont la grâce est toujours plus nouvelle,
Tu flattes dans le nid ta compagne fidèle,
Lui rends encor plus chers tes soins et ton amour,
Et du flambeau des cieux célèbres le retour.

---

1. Ovid. Metam. lib. 1.
* Le rossignol.

Dieu puissant, les oiseaux par leurs tendres ramages,
Les premiers à ton être ont rendu des hommages.
Au sortir du néant, la nature, par eux,
A ton trône porta son encens et ses vœux,
Et chaque jour encor, dans leurs sombres retraites,
De sa reconnaissance ils sont les interprètes.
Ah! que dans leurs concerts ils ne cessent jamais
De chanter ton pouvoir, ta gloire et tes bienfaits.
Mais quels sont ces oiseaux que m'offrent ces
contrées,
Par tant de vastes mers de nos bords séparées?
Mon œil sans se lasser, voit cet oiseau charmant
Des bords américains le plus bel ornement:
Digne rival du paon, sa superbe parure
Semble avoir épuisé tout l'art de la nature.

...... *sa superbe parure.* La description que je fais de cet oiseau d'une beauté si rare serait peut-être taxée d'exagération, si je n'en constatais l'exactitude par le témoignage de garans dignes de foi. On peut la croire fidèle sur l'autorité des pères du Tertre, de Charlevoix et Labat. J'ajouterai, par surabondance d'assertions, que des personnes qui ont résidé à Saint-Domingue, et qui même tenaient des colibris dans la volière, m'ont confirmé ce que ees écrivains si versés dans l'histoire civile et naturelle de l'Amérique septentrionale, ont rapporté de cet oiseau charmant, digne d'être mis au rang des chefs-d'œuvre de la nature. Au reste, il s'en faut bien que la femelle du colibri ait un aussi superbe vêtement que le mâle. Elle n'a de toutes ses couleurs que le blanc sous le ventre. Le reste de son plumage est d'un cendré clair. Les œufs qu'elle fait, au nombre de trois, et quelquefois de cinq, sont de la grosseur d'un pois, et ils ont des taches jaunes sur un fond blanc.

Quelles grâces ! quel feu ! quelle vivacité !
Sa petitesse extrême ajoute à sa beauté.
Que de riches couleurs étale son plumage !
Tel l'arc majestueux brille dans le nuage.
Le cou d'un rouge vif, l'aile d'un bleu d'azur,
Les pieds et le bec noirs, les yeux d'un gris obscur.
D'un panache doré sa tête est couronnée.
Du vert le plus riant cette tête est ornée.
Rapide, il fend les airs d'un vol précipité.
D'un puissant ennemi [1] son bec est redouté;

Sa petitesse extrême. Le colibri des Antilles est tout au plus de la grosseur d'une noisette. Il est encore plus petit dans le Canada, où on l'appelle *oiseau-mouche.* Son corps, y compris les plumes, n'est guère plus gros que celui d'un hanneton. Le père de Charlevoix met quelques légères différences entre le colibri et l'oiseau-mouche, à qui son extrême petitesse a fait donner ce nom. Il convient qu'ils sont de même espèce, et que leur plumage a le même éclat; mais, selon lui, l'oiseau-mouche a l'aile plus forte et le vol plus impétueux. Ce qu'il dit de la rapidité de ce vol, sur l'autorité d'un garant, est presque aussi surprenant que le combat qu'un oiseau si petit ose livrer au corbeau dont il est l'ennemi, comme le colibri l'est du gros-bec. « Je tiens, dit-il, d'un « homme digne de foi, qu'il a vu un oiseau-mouche « quitter brusquement une fleur qu'il suçait, partir « comme un éclair, aller se fourrer sous l'aile d'un cor- « beau qui planait fort haut, le percer de sa trompe, « et le faire tomber mort. » *Journal d'un voyage à l'Amérique méridionale*, *t.* 1, *p.* 232.

1. C'est l'oiseau qu'on appelle *gros-bec.* Il est fort friand des petits du colibri.

C'est surtout contre lui que son courage brille,
Lorsqu'il ose en son nid attaquer sa famille :
De son petit foyer courageux défenseur
Contre les vains assauts d'un cruel agresseur.

Et toi, des mêmes bords la seconde merveille,
Qui charmes mes regards autant que mon oreille,

Et toi, des mêmes bords la seconde merveille. Le perroquet. Cet oiseau, par la beauté de son plumage, et plus encore par la faculté qu'il a d'imiter la voix de l'homme, est peut-être l'oiseau le plus merveilleux qu'il y ait sur la terre. Nos anciens ornithologistes l'appellent *papagalles* (*papegai*). Aldrovrandi dit sérieusement que ce nom lui a été donné parce qu'il est comme le pape des oiseaux, *tanquam avium papa*, ou du moins parce qu'il est digne d'être présenté au pape à cause de sa beauté. L'étymologie me paraît bizarre, et même bouffonne. Nous l'appelons aujourd'hui *perroquet*, et sa femelle est nommée *perruche*. De ce préambule sur sa dénomination, passons à quelques détails plus curieux.

Le perroquet est l'oiseau le plus universellement répandu dans le Nouveau-Monde. On en trouve dans presque toutes les contrées de cet immense continent, et on en compte plus de cinquante espèces, toutes différentes en figure, en taille, en couleurs. On ne rencontre jamais ces oiseaux seuls. Ils volent toujours par bande. Ils vivent dans les forêts, et se nourrissent de graines et de fruits sauvages. Ils font leurs nids dans les trous de certains arbres, où l'année précédente l'oiseau nommé *le charpentier* a construit le sien, dont ils se servent souvent. Les femelles font leurs œufs en nombre impair, savoir, trois, cinq, ou sept. Le premier nombre est plus ordinaire, le dernier est très-rare. On nourrit le perroquet

De combien de couleurs ton plumage est couvert !
Et le rouge et le jaune, et l'azur et le vert.
Un cercle radieux entoure ta prunelle.
De l'éclat le plus vif, ardente, elle étincelle.
Le glaive est moins tranchant que ton bec recourbé.
Mais quel rare talent tu nous as dérobé !
Sois fier de posséder, d'avoir seul en partage
L'art d'imiter ma voix, de parler mon langage :

---

en cage de presque tout ce qui est comestible, excepté la viande, qui est pour lui un aliment dangereux. Il aime beaucoup le pain trempé dans du vin. Il casse facilement les noyaux les plus durs, la nature lui ayant donné un bec extrêmement fort, duquel il se sert pour monter et pour descendre, beaucoup plus que de ses pieds. Cet oiseau vit communément dix huit ou vingt ans, lorsqu'il est bien soigné. On en a vu même qui ont poussé la vie jusqu'à près de trente ans.

L'art d'imiter ma voix. Je suis surpris que le père du Tertre, et plusieurs autres qui, après lui, ont parlé du perroquet, n'aient point expliqué le mécanisme par lequel cet oiseau imite si parfaitement la voix humaine. Il n'était pas bien difficile d'en rendre raison : il suffit d'être un peu anatomiste ou métaphysicien. D'abord la langue du perroquet est ronde et oblongue ; elle est musculeuse et revêtue d'une peau ligamenteuse, extrêmement lisse. Sa glotte, qui est une petite fente ovale au haut de la trachée-artère, et qui est le principal organe de la voix, doit avoir à peu près la même conformation que celle de l'homme. L'air qui entre et sort sans cesse par la glotte du perroquet, y étant frappé et modifié à mesure qu'elle se dilate ou se resserre, il en naît les différentes modulations du son. Sa langue, par ses coups mesurés contre le bec qui est concave, articule ce son et forme

Glorieux attribut, chèrement acheté,
Je te plains : il t'en coûte, hélas! la liberté.

Qu'à ces tableaux rians succède la peinture
Du plus terrible oiseau qu'ait produit la nature.

---

une voix presque toute semblable à celle de l'homme. Telle est la cause physique de la voix du perroquet.

A l'égard de la facilité avec laquelle il apprend à parler et répète tout ce qu'on lui a appris, il faut, pour l'expliquer, recourir à la métaphysique. La nature a sans doute pourvu cet oiseau d'une excellente mémoire. Il retient donc aisément les mots, les phrases qu'il entend articuler. Si ces mots et ces phrases expriment quelque image sensible, il en arrive qu'étant retracée à ses yeux, elle réveille dans son imagination la même sensation, la même idée qu'il en a déjà reçue. Alors ce perroquet répète, par une réminiscence purement animale ce qu'il a entendu, et qui a formé des traces dans son cerveau par le moyen de l'image antérieurement présentée.

C'est là, si je ne me trompe, l'explication la plus probable du mécanisme par lequel le perroquet imite la voix et parle le langage de l'homme.

Du plus terrible oiseau qu'ait produit la nature. Le *cuntur* ou *condor*. Cet oiseau de proie, dont l'aspect seul met précipitamment en fuite les troupeaux, et même leurs conducteurs, est d'une figure hideuse et d'une force étonnante. Sa grandeur est énorme. Il a seize pieds cinq pouces de hauteur, et ses ailes déployées ont trente-deux pieds sept pouces d'une extrémité à l'autre. Ces dimensions scrupuleuses ont été prises sur un cuntur qui, ayant fondu à terre sur les côtes du Chili, fut tué à coups de mousquets par l'équipage d'un vaisseau anglais qui mouillait dans une anse. On l'apporta en Angleterre, et il fut mis dans le cabinet d'histoire naturelle de la

Pour le Péruvien son être est un fléau.
Avec un bruit terrible il fond sur un taureau;
Il le perce, l'abat, l'éventre et le dévore.
L'homme, les animaux, tout le craint, tout l'abhorre.
On lui voit enlever des brebis, des enfans,
Déchirer, engloutir leurs membres tout sanglans:
Monstre dévastateur, dont l'homicide espèce
Pourrait.... Mais, Dieu puissant, ta suprême sagesse
A tes soins bienfaisans, à ta bonté répond:
C'est, de tous les oiseaux, l'oiseau le moins fécond.

Quelle nouvelle scène en merveilles féconde!
Quels sont-ils ces oiseaux à course vagabonde?
Pourquoi, dans un climat citoyens passagers,
Passent-ils de nos bords sur des bords étrangers?

---

société royale de Londres, l'un des plus curieux et des mieux fournis en tout genre qu'il y ait en Europe. Voyez sur le cuntur Garcilasso de la Vega, *Hist. des incas*, *liv.* 8, *ch.* 19, et Derham, *Théol. phys. liv.* 4, *ch.* 10, *rem.* 2.

C'est de tous les oiseaux. Garcilasso, qui était natif de Cusco, anciennement capitale du Pérou, et qui écrivait son histoire sur les lieux, dit qu'il n'a vu le cuntur que deux ou trois fois dans sa vie. Il ajoute que la femelle de cet oiseau, le plus vorace et le plus nuisible de tous, ne pond que fort rarement, et qu'autant qu'il le faut pour perpétuer l'espèce. On peut tirer de son peu de fécondité un argument en faveur d'une providence sage et bienfaisante. En effet, si le cuntur multipliait autant que la plupart des oiseaux, il est certain que l'espèce, devenant plus nombreuse, dépeuplerait d'animaux le Pérou et nuirait beaucoup plus à l'homme.

Ensuite désertant ces régions lointaines,
Reviennent-ils encore habiter dans nos plaines?
Des opérations d'un instinct merveilleux
Le trait le plus marqué va s'offrir à nos yeux.

Ces oiseaux ambulans, instruits par la nature
A prévenir l'excès du chaud, de la froidure,
Cherchent de plage en plage un climat tempéré,
Où le froid, où le chaud pour eux soit modéré.
Ainsi quand, sous un ciel sans pluie et sans rosée,
Des ardeurs du lion l'Afrique est embrasée,
Sur nos bords moins brûlés de l'astre ardent du jour,
Ils viennent tous en foule établir leur séjour;
Et quand dans nos climats les enfans d'Orythie
Soufflent les noirs frimas sur la terre engourdie,
Pour revoir leurs foyers ils repassent les mers,
Et sous un ciel plus doux ignorent les hivers.

C'est alors que l'on voit les prévoyantes grues [1],
S'élançant d'un rocher, se perdre dans les nues,

Des ardeurs du lion. Les cailles en particulier passent d'Afrique en Europe sur la fin du printemps, et elles y retournent au commencement de l'automne, en traversant par troupes la Méditerranée. On croit que les hirondelles restent en Europe. Ce qui fonde cette conjecture, c'est que celles des pays les plus septentrionaux ne sortent point de ces climats froids. On en trouve en Suède qui sont à monceaux dans des cavités, et accrochées sans mouvement les unes aux autres. A l'égard des canards sauvages et des grues, on ne sait pas précisément en quelles contrées ils se retirent aux approches de l'hiver; mais il n'est pas douteux que ce ne soit dans des pays chauds.

1. Plin. lib. 10, cap. 23. Cic. de Nat. deor. lib. 2, num. 49.

En angle se formant, le volant bataillon,
Pour balancer l'effort du fougueux aquilon,

En angle se formant. Cette description n'est point une fiction chez les poëtes de l'antiquité. C'est un fait garanti par des philosophes. Cicéron, Pline, Sénèque et bien des naturalistes modernes ont parlé du vol des grues, de leurs campemens et de l'ordre qui y est observé. Le récit qu'ils en font est parfaitement analogue au sujet, c'est-à-dire qu'il est tout militaire; mais dans celui de Sénèque l'esprit et l'antithèse y sont prodigués, conformément au ton de ses écrits. Il y a plus de simplicité et de naturel dans le tableau qu'en a aussi tracé M. Kolbe dans sa description du *cap de Bonne-Espérance*, si exacte, quant à la partie de l'histoire naturelle. « Lors, dit-il, que les grues sont posées à terre, « il y en a toujours quelques-unes placées, si j'ose « m'exprimer ainsi, à la tête et à l'extrémité du camp. « Ces espèces de sentinelles sont attentives à ce qui se « passe autour de leur poste, afin d'avertir la troupe oc- « cupée à manger de l'approche de quelque ennemi. « Elles se tiennent sur une seule jambe pendant qu'elles « sont en faction, et sont relevées après un certain « temps. La même manœuvre se pratique durant la nuit. « Les sentinelles sont posées; mais celles-ci usent alors « d'une précaution dont les autres ne se servent pas. Se « soutenant sur leur jambe gauche, elles tiennent dans « leur pied droit un caillou, afin que, si elles venaient à « s'endormir, elles fussent réveillées par le bruit de sa « chute. On prétend que, lorsque les grues traversent le « mont Taurus, qui est rempli d'aigles, elles volent en « ordre de bataille, comme si elles devaient livrer le « combat. Je ne suis point garant de ce fait; mais je le « suis de ceux que je viens de rapporter. » *T.* 3, *p.* 261.

Tient, dit-on, un caillou, contre-poids nécessaire.
Un sage conducteur guide la troupe entière.
Il dirige la marche, à leur tête placé.
Par son cri menaçant le traîneur est pressé.
Lorsqu'il faut faire halte en la traite forcée,
L'active sentinelle aussitôt est posée.
Tout dort. Seule, elle veille, et le Pygmée altier
Ne saurait par surprise enlever un quartier :
D'une marche d'armée image assez fidèle,
Dont la nature à l'art a fourni le modèle.

Parle, naturaliste ; apprends-moi, si tu peux,
Par quelle mécanique et quel art merveilleux
Les oiseaux passagers désertent leur demeure
A telle saison fixe, à tel jour, à telle heure ?
Quelle trompette sonne et vient les avertir
Qu'il faut se rassembler, qu'il est temps de partir ?
Chacun est prêt. On part. Mais qui peut leur apprendre,
Pour ne pas s'égarer, la route qu'il faut prendre ?
Quelle boussole ont-ils en traversant les mers,
Lorsque la nuit étend ses voiles dans les airs,
Lorsque les aquilons ?... O sagesse suprême,
Qui ne voit que ta main les conduit elle-même,
Que, pour marquer le temps du départ annuel,
Ton héraut, c'est la voix d'un instinct naturel ?

Offrons sous d'autres traits cet instinct admirable
Dont tous les animaux suivent l'ordre immuable,
Et qui, sur chaque espèce avec poids agissant,
Atteste un créateur et sage et tout-puissant.
En combien d'attributs il se diversifie !
Amour pour leurs petits, prévoyance ; industrie,

Ruses, sagacité, souplesse, sentiment;
Tableau vaste, et qu'il faut ébaucher seulement.

Oiseaux, pour vos petits quelle est votre tendresse!
Avec quels soins la mère à leurs jours s'intéresse!
Constante dans le nid, leur berceau merveilleux,
D'une ardeur empressée elle couve ses œufs.
Dix fois le jour renaît : on l'y retrouve encore.
La chaleur agissante enfin les fait éclore.
Alors un nouveau soin occupe son amour.
Elle sort : elle va dans les champs d'alentour
Chercher leur nourriture, et, dès son arrivée,
Dans le bec entr'ouvert de sa tendre couvée,
Du fond de son jabot, épanche l'aliment.
Lorsque enfin parvenus au juste accroissement,
Les petits hors du nid peuvent sortir, leur père
Des airs, en les guidant, leur ouvre la carrière.

Tel parmi les oiseaux est l'amour maternel,
Dont le soin de leur race est l'effet naturel.
Ce mouvement si doux, ce sentiment intime,
Dans tous les animaux la nature l'imprime;
Et ces soins caressans qu'elle leur rend si chers,
D'habitans infinis remplissent l'univers.
L'amour pour leurs petits leur est héréditaire.

Mais quel frappant contraste, ou plutôt quel mystère!

L'amour pour leurs petits. Les petits rendent quelquefois cet amour à leurs pères. En voici un exemple, et si singulier, qu'il a besoin d'être constaté. Il est dit dans le journal encyclopédique (*mois de juillet* 1757, *p.* 87) que M. Joseph Purdew, jeune observateur aussi exact que judicieux, a écrit de Spithead le fait suivant, à un de ses amis de Londres, en date du 12 avril.

« J'étais ce matin dans mon lit, occupé à lire. J'ai été « interrompu tout à coup par un bruit semblable à celui

On voit de cette loi l'autruche s'écarter.
Contre le cri du sang osant se révolter,

« que font des rats qui grimpent contre une cloison. J'ai « observé attentivement. J'ai vu paraître un rat sur le « bord d'un trou. Il a regardé de tous côtés, et ensuite « s'est retiré. Un moment après il a reparu. Il conduisait « par l'oreille un rat plus gros que lui, et qui paraissait « vieux. L'ayant laissé sur le bord du trou, un autre « jeune rat s'est joint à lui. Ils ont tous deux parcouru la « chambre, ramassant des miettes de biscuit qui, au sou- « per de la veille, étaient tombées de la table. Ils les ont « portées à celui qui était sur le bord du trou. Cette at- « tention dans ces animaux m'a étonné. J'ai observé « avec encore plus de soin. J'ai jugé que le rat auquel « les deux autres portaient à manger était aveugle, parce « qu'il ne trouvait qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui « présentait. Je n'ai point douté que les deux jeunes ne « fussent ses enfans et les pourvoyeurs assidus d'un père « aveugle. J'admirais en moi-même la sagesse de la na- « ture qui a mis dans tous les animaux une intime « tendresse, une reconnaissance, je dirais presque une « vertu proportionnée à leurs facultés... Tandis que je fai- « sais ces réflexions, et que je craignais qu'on n'interrom- « pît ces petits animaux, notre chirurgien-major a ouvert « la porte de ma chambre. Les deux jeunes rats ont fait « un cri comme pour avertir l'aveugle; et, malgré leur « frayeur, ils n'ont pas voulu se sauver que le vieux ne fût « en sûreté. Ils sont rentrés dans le trou après lui, en « servant, pour ainsi-dire, d'arrière-garde. »

Si ce fait est vrai, et s'il est exact dans toutes ses circonstances, quel fonds de tendresse filiale dans les deux jeunes rats! et quelle leçon pour l'homme! L'esprit d'ordre et de prévoyance qui éclate dans leurs opérations n'est pas moins admirable. C'est un des argumens les plus forts contre le système du machinisme.

On voit de cette loi. Il est vrai que, parmi les oiseaux

Sur le sable brûlant des déserts de Libye,
Elle pose ses œufs, s'éloigne, et les oublie.
Sans doute ils vont périr. Cet abandon cruel
Les livre... Non : celui dont le soin paternel
Sans relâche s'étend sur la nature entière,
Les cache sous son aile, et leur tient lieu de mère ;
Il commande au soleil de faire agir sur eux
La féconde vertu de ses rapides feux.
Sa chaleur par degrés développe le germe,
Et je les vois enfin éclore au juste terme.

---

l'autruche seule s'écarte de la loi générale de la nature, suivant laquelle les animaux, soit ovipares, soit vivipares, prennent soin de leurs œufs ou de leurs petits. Mais parmi les insectes et les poissons, il y a un très-grand nombre d'espèces qui s'écartent de cette même loi comme l'autruche. Les femelles de bien des insectes, après avoir pondu leurs œufs à terre ou sur des plantes, les abandonnent et laissent à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore. Celles de beaucoup de poissons déposent les leurs dans la vase, et se retirent ensuite à l'approche du mâle, qui vient frayer sur eux pour les féconder. C'est encore le procédé de quelques animaux amphibies, tel, par exemple, que le crocodile, qui cache ses œufs dans le sable, où ils éclosent sans le secours de la mère. Mais de cet abandon je ne crois pas qu'on doive inférer que ces divers animaux, et l'autruche elle-même, ont de l'insensibilité pour leur couvée. Certaines précautions qu'ils prennent en la déposant, et qui sont relatives à sa conservation, semblent plutôt prouver qu'ils ont de l'attachement pour elle. On peut dire avec fondement que l'autruche et le crocodile, que les insectes et les poissons femelles qui abandonnent leurs œufs, ne s'en éloignent point par indifférence, mais conformément à une loi particulière à laquelle il a plu au Créateur d'assujettir leur espèce.

Tu fais plus, Dieu puissant : ta suprême bonté
Pourvoit à leurs besoins, veille à leur sûreté.

O compagne du coq, quelle est ta vigilance !
Quelle est pour tes poussins ta tendre prévoyance !
Que de soins prodigués ! que d'abondans secours !
De quel œil attentif tu veilles sur leurs jours !
Bravant l'aboi du chien dont la dent les menace,
A coups de bec sur lui tu fonds avec audace.
Tes yeux pour les défendre en tout temps sont ouverts.
Tu vois l'autour sur eux tournoyer dans les airs.
Tu *glousses :* à ce cri ta famille se cache.
C'est ainsi qu'au péril ta prudence l'arrache.
Rassurée, elle accourt, elle vole vers toi,
Et sa joie animée acquitte ton effroi.

Admirons des oiseaux l'adresse merveilleuse,
Plus simple que notre art, et plus ingénieuse,
Toujours prompte et fidèle à remplir leurs désirs,
Et servant leurs besoins ainsi que leurs plaisirs.

Mésange [1], quel chef-d'œuvre à mes yeux tu présentes !
Ton nid peut défier nos mains les plus savantes.
De fils, de crins, de joncs quel entrelacement !
Que la mousse est au chanvre unie artistement !

---

1. Petit oiseau dont le chant est fort agréable. Il y en a de cinq ou six espèces, toutes différentes par le plumage. La plus estimée est celle qu'on nomme *mésange à longue queue*. Elle a la tête noire, le ventre jaune, les ailes mêlées de blanc et de vert.

De fils, de crins, de joncs. Le nid de la mésange,

De la toile qu'ourdit la fileuse araignée
La loge est au dehors partout environnée.
Des plumes au-dedans couvrent son petit creux :
Duvet tendre et léger où reposent les œufs.
En fabriquant vos nids, oiseaux, votre industrie,
Au gré de chaque espèce, à l'infini varie.

---

que j'ai décrit d'après Derham dans sa Théologie physique (*liv.* 4, *chap.* 13, *t.* 9), est certainement un chef-d'œuvre d'industrie; mais celui de la plupart des autres oiseaux des champs ne lui est guère inférieur à cet égard. Les oiseaux aquatiques construisent les leurs (chaque espèce à sa façon) avec le même art que les oiseaux terrestres : car tous les animaux ont le même fonds de mécanisme, et il ne varie que dans la forme. J'observerai cependant que les oiseaux aquatiques des contrées hyperboréennes, fabriquent leurs nids avec beaucoup plus de précaution. Un instinct admirable leur apprend que leurs œufs sont exposés à bien des dangers de la part des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, qui sont tous en grande quantité dans les pays voisins du pole du nord. De là leur attention à placer leurs nids sur des rochers au bord de la mer, et même sur une pointe saillante du roc inaccessible aux ours, aux loups, aux renards; et voilà leur couvée hors d'insulte du côté de ces animaux, qui en sont friands. Il la dérobent de même à la rapacité des oiseaux de proie, en cachant si bien leurs nids dans des crevasses, qu'il leur est presque impossible de les découvrir. C'est ainsi qu'ils pourvoient à la fois et à la conservation de leurs œufs et à leur propre sûreté.

En fabriquant vos nids. « Les oiseaux, dit Montai« gne, peuvent-ils planchéier leur palais de mousse et de « duvet sans prévoir que les membres de leurs petits y « seront mollement? » Oui, sans doute, ils le prévoient, et c'est en eux l'effet de ce principe sensitif qui les fait

Je vois à l'hirondelle employer le ciment,
Au courli les roseaux; enfin diversement
La demeure est construite, et ce nid admirable
Est d'un bec, d'un seul bec l'ouvrage inimitable.

Mais qui leur dit à quoi ce nid est réservé,
Et que le temps de pondre est pour eux arrivé?
Qui leur dit de donner au berceau de leur race
Tantôt plus d'étendue, et tantôt moins d'espace,
Suivant qu'ils sont en œufs ou plus ou moins féconds?
O raison orgueilleuse, ici tu te confonds,
Et cette mécanique, où règne un ordre extrême,
Est l'ouvrage divin de l'artisan suprême.

En croirai-je mes yeux? et quels sont ces oiseaux,
Citoyens à la fois de la terre et des eaux?
Sur le pré verdoyant je les vois qui s'ébattent,
Qui dans un lac voisin légèrement s'abattent:
Leur corps comme un triomphe est sur l'onde porté.
Sur son sein il se joue, ou nage avec fierté,
Et las de sillonner cette plaine chérie,
Ils regagnent le bord, rentrent dans la prairie.
Cygne, tu me fournis ce spectacle pompeux,
Toi qu'en astre [1] la fable a placé dans les cieux;

---

agir, et qui, uni au corps de la brute, reçoit par son organe différentes sensations, et opère à son tour tous ses mouvemens mécaniques par le jeu de son action sur lui. Ceci heurte l'opinion cartésienne, et très-directement; mais l'opinion cartésienne ne heurte-t-elle pas aussi le préjugé naturel? Voyez la note, *Toi, contre les erreurs*, p. 244.

1. Constellation du cygne dans la partie septentrionale du ciel.

Toi, symbole menteur de ces chantres sublimes,
Dont Clio dans l'histoire a consacré les rimes.
Tu formes, disent-ils, les plus tendres accens,
Quand tu touches surtout à tes derniers momens :
Mais, fabuleux pour nous, sur les bords du Méandre,
Au seul dieu d'Hélicon ces chants se font entendre.

Les ombres de la nuit ont obscurci les airs,
Le calme et le sommeil règnent dans l'univers.
Quels lugubres accens dans l'horreur des ténèbres!
Sortant des noirs cachots, vos retraites funèbres,
Vous volez dans la plaine, oiseaux tristes, hideux [1],
Et ces cris effrayans sont vos concerts affreux.

Toi, symbole menteur. Je ne sais sur quel fondement les poëtes, tant anciens que modernes, comparent l'harmonie métrique, ou le rhythme, avec le chant du cygne. Il n'y a certainement aucune analogie. Le chant du cygne, loin d'être mélodieux, est fort désagréable. Il est aigre et approchant du cri de l'oie, l'esprit de justesse qui règne aujourd'hui, et qui, bien défini, n'est que l'esprit philosophique, devrait exclure de la poésie toute comparaison qui blesse la vérité physique. Il serait, ce me semble, aussi ridicule de comparer l'harmonie de la versification de M. Voltaire avec la prétendue douceur du chant du cygne que de comparer les yeux de Philis avec le soleil. On est revenu de cette dernière comparaison, si rebattue par les poëtes du siècle de Louis XIII. Pourquoi ne pas revenir de la première, qui n'est ni moins fausse, ni moins puérile? Il est des erreurs poétiques accréditées par le temps, ainsi que certains préjugés populaires : mais leur règne ne doit pas être éternel et c'est à la raison à le détruire.

1. Le hibou, la chouette, l'orfraie, etc.

Odieux aux mortels, à toute la nature,
Vous redoutez du jour la clarté douce et pure,
Et des autres oiseaux ennemis obstinés,
Contre vous à leur tour ils sont tous acharnés.
Mais le jour naît. Fuyez. Allez dans vos ruines
D'un bec ensanglanté dévorer vos rapines.
D'un sauvage ennemi de la société
Soyez, sombres oiseaux, le symbole usité.

Combien d'autres oiseaux de différente forme!
Et le toucan au bec d'une grosseur énorme,
Et la pie avec art exerçant le larcin,
Le faisan, la perdrix, délices d'un festin,
La grive, l'ortolan; toi, tendre tourterelle,
D'un amour mutuel infructueux modèle;
Le canard, la bécasse, et mille autres enfin,
Tous sortis des trésors de l'Être souverain,
Pour être les garans de son pouvoir immense,
Un gage permanent de sa magnificence.

Entrez dans la carrière, insectes, paraissez,
Vous dans l'air, dans les champs, dans les eaux dispersés,
Aimables ou hideux, bienfaisans ou nuisibles;
Les uns que nous voyons, les autres invisibles;
Ceux-ci rampans, ceux-là s'élevant dans les airs,
Tous doués d'un instinct et d'attributs divers.
Ouvre un immense champ, ô merveilleux insecte,
De ton toit [1] suspendu toi-même l'architecte,
Dont l'art, noble rival des plus agiles doigts,
File sans intérêt la parure des rois.

---

1. Le peloton de soie où le ver est enfermé, et qu'on appelle *cocon*.

Transporté sur nos bords du rivage des Sères [1],
L'Europe s'enrichit de tes dons tributaires.
Un toit doré t'enferme, et de tes doigts [2] subtils
Tu formes ton ouvrage, imperceptibles fils.
Ta force prodiguée en ce travail s'épuise.
Abattu, tu languis. Mais quelle est ma surprise!
Du brillant globe d'or qu'a tissu ton fuseau,
De ce globe, ta tombe ensemble et ton berceau,
Tu sors, et je te vois jouir d'un nouvel être.
En papillon léger je te vois reparaître [3]:
Des jeux que la nature offre à l'œil curieux
Le plus frappant peut-être et le plus merveilleux.

Illustrez votre espèce, ô fourmis prévoyantes,
Sur vos divers besoins sagement clairvoyantes;
Vous qui, dans vos foyers, asiles sinueux,
Bravez le froid, la pluie et les autans fougueux.
Sous ces obliques toits quelle sage police [4]!
Hors de vos souterrains quel actif exercice!

---

1. C'est du pays des Sères, ancien peuple des Indes, que les vers à soie furent transportés en Europe, sous l'empire de Justinien, environ l'an 550. Voyez là-dessus l'Histoire ancienne de M. Rollin, t. 10, p. 446.

2. Ses pattes de devant ont des doigts extrêmement déliés.

3. Cette merveilleuse métamorphose est commune, comme on sait, entre le ver à soie et plusieurs autres espèces d'insectes, tels que les chenilles, les guêpes, les abeilles, etc., qui de vermisseaux deviennent *nymphes* ou *chrysalides*, et ensuite insectes volans.

4. Voyez dans Aldrovandi et dans Jonston, une description de la police et des lois établies parmi les fourmis. Elle tient du merveilleux poétique, et tout ce qu

Vous marchez dans la plaine en nombreux bataillons.
Je vous vois dans un champ former de noirs sillons.
Vous portez un fardeau dont le poids vous excède.
A le faire rouler tout s'empresse, tout s'aide.
Ce butin, avançant par de communs efforts,
De vos riches greniers a grossir les trésors.
Tandis que dans les champs régnera la froidure,
Ces grains accumulés seront votre pâture.
Utile prévoyance ! instructive leçon,
Qu'un insecte, ô mortel, adresse à ta raison!

Quel sourd bourdonnement vient frapper mes oreilles?
D'une ruche s'élève un nuage d'abeilles.

---

les poëtes ont dit de la constitution du gouvernement des abeilles n'en approche pas. Cet air de fiction est capable de décréditer un naturaliste, quant à l'exactitude.

Ces grains accumulés. Je suis ici l'opinion ancienne et généralement reçue touchant l'usage auquel les fourmis emploient les grains de blé qu'elles emportent dans leurs souterrains. M. de Réaumur, dans ses mémoires pour servir à l'Histoire des insectes (*t.* 2, *premier mémoire*, *p.* 26), prétend que les fourmis ne portent ces grains dans leurs habitations que pour les *faire entrer dans la construction de leur édifice*, et qu'elles passent l'hiver sans manger, amoncelées les unes sur les autres, et si immobiles, qu'elles semblent mortes. « C'est, dit il, ce qui sera « prouvé incontestablement dans leur histoire. » Jusqu'à ce que M. de Réaumur ait fourni les preuves décisives qu'il promet, on peut, je crois, être fondé à s'en tenir aux témoignages de Pline, d'Elien, d'Aldrovandi et autres naturalistes, prêt à revenir du sentiment communément reçu, s'il est démontré que ce sentiment est une erreur de fait.

D'un perçant aiguillon tout l'essaim est armé.
De la soif du butin je le vois enflammé.
Leur cohorte d'Hymette [1] assiége les collines.
Fleurs, ouvrez votre sein et souffrez leurs rapines:
A nos besoins, aux leurs ce larcin s'assortit.
En fluides trésors [2] leur art le convertit.

Quelle subtile adresse éclate en cet ouvrage!
O reine, applaudis-toi du plus fidèle hommage.
Ton trône est entouré d'une superbe cour.
Tu sais récompenser et punir tour à tour;

---

1. Montagne dans l'Attique, abondante en fleurs de toute espèce. On y voyait de nombreux essaims d'abeilles, et on y recueillait d'excellent miel. Tel était aussi le mont Hybla en Sicile.

2. La cire et le miel.

O reine, applaudis-toi. Je renvoie à tout ce que M. de Réaumur dit de curieux touchant la reine des abeilles, ou la mère-abeille, en divers endroits de ses mémoires sur ces insectes (*t.* 5). Entre autres qualités, cette mère est si prodigieusement féconde, que dans le cours d'une année elle donne quelquefois la vie à plus de quarante mille mouches. M. de Réaumur, en parlant des abeilles ouvrières, avoue que, quelque merveilleuse que soit la conduite de ces insectes industrieux, il y a pourtant bien à rabattre de toutes les idées que d'anciens préjugés populaires nous en ont données. Avant lui le célèbre Swammerdam l'avait aussi reconnu, et il s'en explique nettement dans l'excellent ouvrage qui a pour titre, *Biblia naturæ, sive Historia insectorum.* L'autorité de ces deux grands naturalistes est bien propre à faire déchoir dans notre esprit le gouvernement des abeilles, tant prôné par les anciens.

Ton trône est entouré. Ce tableau, j'en conviens,

Et quand de tes sujets la foule [1] trop nombreuse
Surcharge ton royaume et devient onéreuse,
Par ton ordre sortant de tes états heureux,
Ils vont en colonie habiter d'autres lieux.
Guidés du même esprit, dans cette autre patrie,
Ils transplantent leurs mœurs, leurs lois, leur
industrie,
Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité
Départit un rayon de la Divinité [2].
Mais quoi! j'ose, imprudent, crayonner ces merveilles.
C'est à toi seul, Virgile, à chanter les abeilles.

Ici, qui peut nombrer tant d'insectes divers
Qui rampent sur la terre ou volent dans les airs;

---

tient un peu du faux merveilleux; mais j'ai cru être autorisé à le peindre dans ce goût, et par le privilége de la poésie, et par l'exemple des anciens, qui chargent bien autrement la peinture. Pline donne à son roi des abeilles jusqu'à des gardes, et même des licteurs. (Il n'y manque que les faisceaux.) *Circa regem satellites quidam, lictoresque.* (Lib. 2, cap. 18.) Elien place des sentinelles à l'entrée du palais et dans l'anti-chambre. L'idée d'une royauté métaphorique faisait naître toutes ces gentillesses, et on soutenait jusqu'au bout la figure.

1. *Quum autem ex sobole alveus apibus redundat, tanquam maximæ urbes hominum multitudine redundantes, sic illæ colonias deducunt.* Ælian. Hist. animal. lib. 5, cap. 13.

2. *Esse apibus partem divinæ mentis et haustus*
Æthereos dixêre....

Virg. Georg. lib. 4, v. 220.

Et l'insecte flambeau pendant la nuit obscure,
Et l'insecte étalant la plus riche parure [1],
La bourdonnante guêpe au cruel aiguillon,
La fileuse araignée et le bruyant grillon?
Qui peut pénétrer l'art de leur marche subtile,
Leur soin invariable à rechercher l'utile,
Les effets étonnans de leur dextérité,
L'instinct surtout, l'instinct qui leur est affecté?

Et l'insecte flambeau. Le *ver luisant*. Ceux que nous voyons à la campagne dans les nuits d'été ne jettent qu'une faible lueur; mais ceux de l'Amérique répandent une clarté très-vive. C'est le plus merveilleux phosphore qu'il y ait dans la nature, un phosphore vivant. On les appelle *mouches luisantes*. Cet insecte est une espèce d'escarbot. Il a deux yeux à la tête, et deux à côté des ailes. On les prend la nuit en tenant un flambeau allumé. Ils volent vers cette lumière, et se laissent saisir sans faire le moindre mouvement. Ce n'est que pendant les grandes chaleurs que la mouche luisante brille d'un éclat si lumineux. Dans la saison tempérée, cet éclat s'amortit beaucoup. « Les Américains, dit M. Lesser dans sa *Théo-« logie des insectes*, ne se servaient autrefois dans leurs « cabanes d'aucune autre lumière, et à présent, lorsqu'ils « marchent la nuit, ils en attachent deux au gros doigt du « pied, et en portent un à la main. Ces insectes répandent « une si grande clarté, qu'avec un seul on peut lire et « écrire. » *Liv*. 2, *ch*. 3, *remarq*. 8. Le trait rapporté par le père du Tertre, dans son Histoire des Antilles, confirme pleinement ce récit. « J'ai souvent lu, dit-il, mon bré-« viaire à la clarté d'une de ces mouches luisantes. » L'Harpagon de Molière n'aurait pas manqué de faire usage de cette lampe naturelle.

1. Celui qu'on nomme *demoiselle*. Son corps et ses ailes brillent des couleurs les plus vives et les plus variées. On

Je n'ose m'engager dans l'immense carrière,
Et Réaumur [1] saura la fournir tout entière;
Par son art sur l'insecte un nouveau jour a lui.
Il s'ouvre des chemins inconnus jusqu'à lui.
Il étend la nature; et ses savantes veilles
Semblent du Créateur agrandir les merveilles.

D'animaux se traînant à replis tortueux *
Un énorme concours vient s'offrir à mes yeux.
Différens en espèce, en grandeur, en figure,
Ils ont tous un instinct conforme à leur nature.
A leur aspect hideux, je ne sais quel effroi,
De les craindre et de fuir nous fait presqu'une loi.
L'insecte, pour le peuple, est une espèce vile,
Pour le sage, un chef-d'œuvre en merveilles fertile.

---

peut presqu'en dire autant de plusieurs sortes de papillons.

1. Ce célèbre académicien, qui, de tous les naturalistes, est celui qui a le plus approfondi la nature et les propriétés des insectes, a donné jusqu'à présent six volumes de mémoires pour servir à l'histoire de ces petits animaux. L'ouvrage est estimé de tous les savans de l'Europe, par l'étendue des recherches, par l'exactitude des observations, et surtout par la sagacité avec laquelle l'auteur a suivi les opérations les plus cachées des insectes, et en a développé le mécanisme admirable.

* Des reptiles.

Pour le sage, un chef-d'œuvre. L'auteur de la *Théologie des insectes* fait à ce sujet une réflexion vraiment digne d'un philosophe chrétien. « Le plus petit vermisseau, dit-il, est l'ouvrage de l'Être infini aussi-bien « que l'animal le plus parfait; et si Dieu n'a pas trouvé « qu'il fût au-dessous de lui de le créer, pourquoi se- « rait-ce une faiblesse à un homme raisonnable d'en faire

Dans lui du Tout-puissant brille autant la grandeur
Que dans le chérubin[1] couronné de splendeur.
Mais quoi! pour l'attester, un frappant phénomène
D'un pas majestueux s'avance sur la scène.

« l'objet de ses recherches? D'ailleurs le plus chétif des « insectes est un ouvrage digne d'admiration... Dieu seul « peut opérer ces merveilles. Il nous les offre, non comme « des modèles à imiter, mais comme autant de témoigna- « ges de sa sagesse et de sa puissance infinies. » *Introduct. page.* 2.

1. *Creavit in cœlo angelos, in terrâ vermiculos: nec major in illis, nec minor in istis.* S. Aug.

...... *un frappant phénomène.* M. Trembley, de la société royale de Londres, a enrichi l'histoire naturelle de la découverte du polype d'eau douce. Il nous a le premier appris les propriétés singulières dont la nature a doué ce reptile; la faculté d'engendrer sans accouplement, et presqu'au moment qu'il naît; sa fécondité prodigieuse, sa reproduction complète après qu'il a été coupé par morceaux. Voilà sans doute des attributs extraordinaires, et le dernier est jusqu'ici sans exemple dans le règne animal. M. Trembley a donné le précis de sa découverte (faite en 1740) dans l'ouvrage qui a pour titre: *Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce, à bras en forme de cornes.* Les observations de ce savant naturaliste y sont mises dans un jour lumineux, et on voit qu'il les a poussées jusqu'au scrupule; ce qui leur donne plus de poids et d'autorité. M. Baker, Anglais, fort versé dans l'insectologie, a observé à son tour le polype d'eau douce. Le résultat de ses expériences est, à l'égard des faits, pleinement conforme à celui des procédés de M. Trembley. Il n'y a que quelques légères différences quant à l'analyse. Dès qu'un point de physique ou d'histoire naturelle est une fois dé-

Vous qui sondez l'abîme et les accès des mers [1],
Qui mesurez le cours de tant d'astres divers,
Qui discutez le son, les couleurs, la lumière,
O scrutateurs hardis de la nature entière,
Un reptile humilie et confond votre orgueil!
Je vous vois échouer contre ce faible écueil.
Trésor caché long-temps au sein de la nature,
Le polype pour vous est une énigme obscure.
Approchez : admirez ces nobles vermisseaux,
Que votre œil confondait avec les végétaux.

---

montré, les inductions générales que chaque observateur en tire séparément ne peuvent varier entre elles que par la différente façon de concevoir ou de juger, et quelquefois d'opérer.

1. Flux et reflux.

Un reptile. Il y a plusieurs espèces de polypes d'eau douce. Les uns sont rougeâtres, les autres d'un châtain clair. Ceux de l'espèce la plus petite sont de couleur verte. Le corps du polype est fort délié et de la figure d'un tube. Il est susceptible de différens degrés de contraction et d'extension. Lorsqu'il se contracte, il n'a guère plus d'une ligne de longueur. Lorsqu'il s'étend, il en a cinq ou six. Ce reptile a autour de la bouche plusieurs cornes ou bras d'une extrême petitesse, et qui se meuvent en tout sens. Leur longueur varie suivant l'espèce et la taille de l'animal. Il s'en sert pour marcher, pour se suspendre sur la surface de l'eau, pour saisir sa proie, etc. Le polype réside dans les viviers, dans les marais, et se nourrit de petits vers aquatiques. *Extrait du premier mémoire de M. Trembley.*

Que votre œil confondait. « La première fois, dit « M. Trembley, que je vis à la simple vue ces petits ani-« maux, je les pris pour des plantes aquatiques. Ce fut « leur figure, leur couleur verte et leur immobilité qui

Ces êtres animés, inconnus au vulgaire,
Dans eux de l'infini portent le caractère.
Dieu, libre dans ses dons autant qu'illimité,
A daigné les pourvoir d'une fécondité
Que d'un œil interdit l'observateur contemple,
Et qui dans la nature est encor sans exemple.
Chacun d'eux se produit sans *coopérateur*.
Il est par sa vertu son propre créateur.
Il enfante, et sa race immensément féconde,
Tige à peine naissante, en rejetons abonde.
Ceux-ci donnent le jour à de nouveaux enfans,
Qui les rendent aïeux au sortir de leurs flancs :
De l'*infini* physique image véritable.

Mais quel autre prodige, et plus inconcevable !

« excitèrent en moi cette idée. C'est aussi celle qu'ils ont « fait naître dans l'esprit de presque toutes les personnes « qui les ont vûs sans le secours de la loupe. »

Chacun d'eux se produit sans coopérateur. « On n'a« perçoit parmi les polypes aucune espèce d'accouple« ment, ni aucune différence de sexe. Chacun de ces rep« tiles est fécond par lui-même, et multiplie également, « soit qu'on le tienne séparé, ou mêlé avec d'autres. « C'est de cette manière qu'il se forme souvent quatre ou « cinq jeunes polypes, qui sont attachés en même temps « au corps du vieux polype ; et ces premiers sont à peine « séparés de celui qui les a fait naître, qu'ils deviennent « bientôt eux-mêmes les pères d'autres polypes. Mais ce « qui paraîtra bien plus extraordinaire, c'est qu'un jeune « polype en engendre souvent d'autres qui donnent nais« sance à une troisième et quatrième génération, avant « que le premier soit détaché du tronc du polype aïeul. » *M. Baker, Essai sur l'histoire naturelle du polype-insecte, chap. 7, p. 80.*

Le fer le multiplie, et, par lui mutilé,
Il est à l'existence aussitôt rappelé.
Dans les tronçons la vie à l'instant s'insinue.
Un polype nouveau se présente à la vue.
De l'homicide acier le reptile vainqueur
Revet sa même forme et reprend sa couleur.
A se renouveler ardent, infatigable,
En principes de vie il est inépuisable.
C'est ainsi qu'un miroir tombant avec fracas
Se brise sur le marbre et vole en mille éclats.
Sur les morceaux épars l'image réfléchie
Renaît, se reproduit, aux yeux se multiplie.
Reptile, dont le jeu, d'un voile épais couvert,
Est un profond abîme où notre esprit se perd,
Dieu t'a scellé du sceau de son pouvoir suprême,
Et ton être surprend la nature elle-même.

A ce tableau frappant par ses traits merveilleux
Vont succéder ici des tableaux odieux.

Le fer le multiplie. Pour mettre le lecteur mieux au fait de cette étonnante reproduction, je vais rapporter une des expériences de M. Trembley, telle qu'il l'expose dans son quatrième mém., p. 175.

« Après avoir coupé transversalement un polype en « quatre portions, j'ai eu soin de bien nourrir chacune « de ces quatre parties. Quand elles ont été parvenues à « une certaine grandeur, je les ai coupées longitudinale- « ment. Ensuite j'ai fait croître toutes ces portions, et je « les ai de nouveau divisées. De cette manière j'ai coupé à « différentes fois le polype dont il s'agit en cinquante « parties. Je m'en suis tenu là, croyant qu'il suffisait d'a- « voir poussé la division jusqu'à ce point. Toutes ces « cinquante parties sont devenues des polypes com- « plets. »

Bergers, vous dont le pied foule l'herbe fleurie,
Interrompez vos jeux. Fuyez. Cette prairie
Recèle le reptile au venin le plus prompt.
Avec l'herbe souvent l'œil trompé le confond [1].
Assassin déguisé, le poison qu'il distille
Semble se conformer à sa fureur tranquille.
Dans le sein de la mort il plonge sans douleur,
Et d'un trépas tardif il épargne l'horreur.

Recèle le reptile. L'aspic. De tous les reptiles venimeux, c'est celui dont le venin agit le plus promptement et avec le plus d'activité. Il y a plusieurs espèces d'aspic. Les unes n'ont qu'un pied de longueur; d'autres ont jusqu'à une brasse. Leur couleur varie. Il y en a de cendrés, de noirs, de jaunâtres, etc. L'aspic a les yeux enfoncés et étincelans. Auprès de chacun s'élève une excroissance charnue qui est de la grosseur d'un pois. Son cou s'enfle lorsqu'il veut darder son venin. Sa piqûre est presque aussi petite que celle d'une aiguille. Elle ne cause aucune tumeur, et il ne sort de la plaie qu'une très-petite quantité de sang livide. Bientôt la vue est obscurcie; il survient un engourdissement dans toutes les parties du corps; on tombe dans un assoupissement léthargique: symptômes qui prouvent que le venin de ce reptile est extrêmement froid, et qui fige le sang, comme quelques naturalistes l'ont avancé. La mort suit de près, et elle n'est précédée ni de douleurs, ni de convulsions. L'histoire semble le confirmer. Tels furent les effets que produisit sur Cléopâtre la piqûre de l'aspic qu'elle s'était fait apporter dans une corbeille remplie de figues, et comme dit Horace, *ut atrum corpore combiberet venenum.* Od. 31, lib. 1.

1. Il y a des aspics qui ont le dos moucheté de petites taches verdâtres. Ceux-là sont les plus venimeux.

Tel il trancha tes jours, altière Cléopâtre [1],
Lorsque, de ta beauté toujours plus idolâtre,
Le fier rival d'Octave expirant à tes yeux,
Ta tendresse ne put survivre à ses adieux;
Que, d'un char triomphal fuyant l'ignominie,
A la gloire on te vit sacrifier ta vie.

J'aperçois ce reptile ennemi de nos jours,
Mais dont l'art d'Esculape emprunte du secours.

---

1. Plut. in Anton.

J'aperçois ce reptile. La vipère tient un rang trop malheureusement distingué parmi les reptiles venimeux pour ne pas mériter ici une description anatomique. Voici comme la décrit le célèbre Redi, dans son Traité medico-physique sur le serpent de cette espèce. J'abrégerai ses détails.

« La vipère a la tête plus plate que ne l'ont les serpens ordinaires. Le bout de son museau est retroussé à peu près comme celui du cochon. Le nombre de ses dents n'est point fixe. Elle en a quelquefois six ou sept à chaque côté de la mâchoire, et quelquefois moins. Les unes sont grosses, les autres petites. Les premières sont crochues et courbées, creuses jusque près de leur pointe, qui est très-perçante. Elles ont une fente toute semblable à celle d'une plume à écrire. Les petites dents n'ont point d'ouverture. Ses gencives sont entourées d'une vésicule qui renferme le venin, lequel est une liqueur ou un suc jaunâtre, et en très-petite quantité. Ce reptile ne mord jamais qu'il n'enfonce ses grosses dents jusqu'à la racine, et alors la vésicule souffre une compression qui fait jaillir le venin. La vipère a environ deux pieds de longueur. Sa grosseur est d'un pouce au moins. Son corps est d'un gris obscur, parsemé de taches jaunes et brunes. Elle est vivipare, contre l'économie animale des

Malheur à l'imprudent qui sous son pied le presse !
Il darde, furieux, sa langue vengeresse,
Et du creux de sa dent fait jaillir un venin
Ministre de la mort recélée en son sein.
Il s'arma contre toi, tendre épouse d'Orphée *.
Tu foulais le gazon sur les bords du Pénée :
Cachée parmi les fleurs dans ces aimables lieux,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.

Et toi qui dans les champs de l'antique Tarente
Exerces plus qu'ailleurs ta vertu malfaisante ;

---

autres couleuvres, qui sont toutes ovipares. Elle met bas plusieurs petits. Ils sont, à leur naissance, enveloppés d'un tégument délié qu'ils déchirent au troisième jour. »

Redi passe ensuite à la qualité du venin, aux symptômes qu'il produit, aux remèdes les plus propres à guérir, aux vertus de la chair de la vipère, etc. J'y renvoie le lecteur, que des discussions de cette nature pourraient intéresser.

* Georg. lib. 4.

Et toi qui dans les champs. La tarentule est une espèce de grosse araignée assez commune dans la Calabre, et surtout dans le terroir de Tarente, ville de la Pouille, d'où elle a tiré son nom, et où elle est plus dangereuse qu'ailleurs. Les effets singuliers que sa piqûre produit ne sont plus regardés comme une fable. Ils sont très-réels. On en voit une description dans les Mémoires de l'académie des sciences (*ann.* 1702, *hist. p.* 16 *et seq.*), qui ne sont assurément point écrits par des hommes qui croient légèrement. Misson, dont l'exactitude n'est pas suspecte, en parle aussi dans son Voyage d'Italie, t. 3, lettre 36.

Toi qui, par les effets [1] qu'enfante ton poison,
Etonnes la nature et confonds la raison,
Je vois des malheureux atteints de ta piqûre.
L'un à la danse, au rire est livré sans mesure;
L'autre, dans les accès d'un délire fougueux,
Pousse des cris, s'agite, écume furieux.
Symptômes singuliers, dont un son harmonique
Est l'unique remède et le vrai spécifique.

---

1. Parmi les effets surprenans de la piqûre de la tarentule, l'aversion qu'elle cause pour le noir et pour le bleu, et au contraire l'amour pour le blanc, le rouge et le vert, sont des plus indéfinissables. Ces effets, au reste, ont été constatés par des témoins oculaires, parmi lesquels ont compte plus d'un philosophe.

Symptômes singuliers. Comme le remède est peut-être encore plus singulier que le mal lui-même, tout extraordinaire qu'il est, je me flatte que le lecteur ne sera pas fâché d'en voir ici le précis, et, si j'ose m'exprimer ainsi, la recette. Le voici tel qu'il est rapporté dans l'histoire de l'académie des sciences, à l'endroit cité.

« Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement et « sans connaissance, un joueur d'instrument essaie diffé- « rens airs; et quand il a rencontré celui dont les tons « et la modulation conviennent au malade, on voit qu'il « commence à faire quelque léger mouvement. Il remue « d'abord les doigts en cadence, ensuite les bras et les « jambes, peu après tout le corps. Enfin il se lève sur « ses pieds, et se met à danser en augmentant toujours « d'activité et de force. Il y en a tel qui danse six heures « sans se reposer. Après cela on le met au lit, et quand « on le croit assez remis de sa première danse, on le tire « du lit. On joue le même air, et il recommence à dan- « ser. Cet exercice dure plusieurs jours, mais tout au plus « six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué

Que d'autres animaux, reptiles venimeux,
Le dipsas, le crapaud, le scorpion hideux,

« et hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa « guérison; car, tant que le venin agit sur lui, il danse« rait, si on voulait, sans aucune discontinuation, et il « mourrait d'épuisement. Enfin il reprend peu à peu la « connaissance, et revient comme d'un profond sommeil, « sans se souvenir de ce qui s'est passé dans son accès, « non pas même de sa danse. »

Voyez au même endroit l'explication médico-physique de cette cure musicale si étonnante, par M. Geoffroi, de l'académie des sciences. Toute probable qu'elle est, elle a de fortes objections à essuyer.

Le dipsas, le crapaud. Le dipsas, dont Lucain fait, dans la Pharsale (*lib.* 9), une peinture énergique, est un reptile presque aussi venimeux que l'aspic. M. Kolbe le décrit en ces termes :

« Le dipsas, ou dipsade, est ainsi appelé d'un mot « grec qui signifie *avoir soif*, parce que ceux qui ont le « malheur d'en être mordus brûlent d'une soif ardente. « Le serpent de cette espèce a quatre pieds de longueur. « Son corps est fort gros près de la tête, et va ensuite en « diminuant. Il a le dos marqueté de taches brunes et « noires. Sa morsure enflamme tout à coup le sang, et « cause, comme je l'ai dit, une soif dévorante. »

Le récit que M. Kolbe fait de la guérison d'une morsure du dipsas m'a paru assez curieux pour devoir être rapporté ici.

« Un bourgeois de la colonie, dit-il, fut mordu par un « dipsas au gras de la jambe. Sur-le-champ il courut au « logis du chirurgien entretenu par la compagnie, ap« pelé M. Greff, qui avait un remède excellent contre la « morsure de ce reptile dangereux. Lorsqu'il arriva, il « avait déjà la jambe enflée, et était dévoré d'une soif « brûlante. Il demanda de l'eau instamment. Le chi-

Le serpent à sonnette, et la noire araignée!
Mais j'entends une voix follement indignée.

« rurgien, qui savait que le désaltérer c'était irriter « le mal, refusa la boisson, et sans perdre un mo- « ment, fit plusieurs incisions à la jambe. Il en sortit « une grande quantité de matière jaunâtre. Ensuite il « mit sur la plaie un emplâtre qui était le remède spé- « cifique. La soif s'apaisa d'elle-même peu à peu. On « leva l'appareil trois heures après. On trouva la jambe « presque entièrement désenflée. Le lendemain la plaie « fut consolidée, et la guérison parfaite. » *Description du cap de Bonne-Espérance*, *t.* 3, *p.* 126.

Le serpent à sonnette. Voici la description qu'en fait le P. Charlevoix, dans le journal de son Voyage de l'Amérique, t. 1, p. 288.

« Le serpent à sonnette ne surpasse guère ni en gros- « seur ni en longueur nos grandes couleuvres d'Europe. « Sur un cou plat et fort large il a une tête assez petite. « Ses couleurs sont vives sans être brillantes. Le jaune « pâle y domine. Ce que ce reptile a de plus remarquable, « c'est sa queue. Elle est en forme d'anneaux, et cou- « verte d'écailles. En la remuant, il fait le même bruit « que la cigale. Sa morsure est mortelle, si l'on n'y remédie « sur-le-champ, et la Providence a pourvu à la prompti- « tude du remède. Dans tous les endroits de la campagne « que fréquente ce dangereux serpent il croît une plante « facile à reconnaître par la hauteur de sa tige, qui est « de trois ou quatre pieds. Sa racine est un antidote sûr « contre le venin de cet animal. Il ne faut que la piler et « l'appliquer sur la plaie.

« Il est rare que le serpent à sonnette attaque les pas- « sans; mais, si on marche sur lui, on est piqué à l'in- « stant; et si on le poursuit, il s'arrête, il se replie en « rond, sa tête au milieu, et s'élance avec impétuosité « contre son ennemi. »

Ces reptiles, dit-elle, éternels assassins,
Ne furent donc créés que pour nuire aux humains?
S'il était un Dieu bon, intelligent et sage,
Les aurait-il formés pour ce funeste usage?
Leur existence exclut et sagesse et bonté.
Impie, ah! dis plutôt que d'un juge irrité
Elle admet la justice, et que du premier père
Elle punit en nous le crime héréditaire.
Les plus fiers animaux devaient te respecter,
Homme : mais contre Dieu tu t'oses révolter;
Eux-mêmes contre toi soudain ils se mutinent.
Pour punir ta révolte, à te nuire ils s'obstinent.

Le sentiment du P. Charlevoix au sujet du bruit que fait le serpent à sonnette contredit l'opinion générale confirmée par des témoins auriculaires. Ce bruit ressemble au son argentin d'une clochette, et non au chant aigu de la cigale. La dénomination du reptile le prouve assez. Il provient de ce que sa queue est terminée par plusieurs petits corps durs et concaves, enveloppés d'une membrane écailleuse et unis deux à deux. Dès que le serpent se meut, ils résonnent en s'entre-choquant.

Eux-mêmes contre toi. On peut appliquer à la révolte des animaux contre l'homme ce que dit S. Augustin au sujet de la révolte du corps contre l'âme. *Injustum erat ut obtemperaretur à servo suo, qui non obtemperârat Domino suo.* L'homme, désobéissant à Dieu son Seigneur, a dû voir par un juste retour les êtres irraisonnables se soustraire aux lois du maître que le Créateur avait établies sur eux. La désobéissance du premier homme a donc été l'origine du renversement de l'ordre, et dans le moral et dans le physique : le mal moral a sa source dans l'homme même, et le mal physique est une suite du mal moral.

Le tigre et le lion, le léopard et l'ours,
Tout se ligue, tout s'arme et menace tes jours.
L'insecte devient même un fléau redoutable.
Du tyran de Memphis il infecte la table [1].
L'Egyptien par lui voit ses champs ravagés.
Antiochus par lui voit ses membres rongés [2].
Pour semer l'épouvante au sein de vingt provinces,
Pour noyer, quand il veut, leurs peuples et leurs
princes.
Que faut-il à ce Dieu, formidable vengeur?
L'imperceptible dent d'un vermisseau rongeur.
Mais, promptes à punir, ces verges de colère
Prouvent qu'il a toujours les entrailles de père.
Il veut que le levain de ce reptile impur
Dans les mains des Chirac [1] soit un remède sûr,
Que, changé par son art en vertu bienfaisante,
Il soit de guérisons une source abondante.

---

1. Exod. cap. VIII, ℣. 6.

2. II. Machab. cap. IX, ℣. 9.

Pour semer l'épouvante. Les digues de la Hollande ont été percées par de petits vers aquatiques (on les appelle *vers à tuyaux*), qui en rongent insensiblement le bois. C'est par les ouvertures qu'ils forment de proche en proche que la mer a quelquefois submergé des villages à plus de trente lieues d'étendue, et qu'elle a fait périr la plus grande partie de leurs habitans, et presque tous les bestiaux. Voyez dans l'Histoire de l'établissement de la république de Hollande (*liv.* 2) le détail des ravages que fit dans la Zélande la plus mémorable de ces inondations, arrivée en 1529.

3. Mort premier médecin du roi, avec la réputation d'un des plus grands médecins de l'Europe.

Il soit de guérisons. Personne n'ignore que les vipères

Tel l'amas de vapeurs qui porte dans ses flancs
Et l'éclair, et la foudre, et la grêle, et les vents,
Epanche quelquefois ces flots qui font éclore
Les trésors de Cérès, de Pomone et de Flore.

Dans le règne animal, quels reptiles nouveaux,
Qui peuplent et les airs, et la terre, et les eaux !
Êtres organisés, vivans, mais invisibles,
Peut-être plus nombreux que ceux qui sont sensibles;
Êtres qui, par milliers dans l'univers semés,
Forment un monde entier d'atomes animés.

---

sont d'un grand usage dans la médecine, et qu'on s'en sert utilement dans plusieurs genres de maladies. L'huile de scorpion est un antidote contre le venin de ce reptile. On guérit la piqûre de bien des insectes venimeux en les écrasant sur la plaie. Si la racine du citronnier du Canada, dont le père de Charlevoix parle dans son Voyage de l'Amérique, est un poison très-subtil, elle est en même temps un remède souverain contre la morsure du serpent cornu. A l'égard des minéraux qui sont des poisons, l'arsénic, l'antimoine, le réagal, etc., la médecine emploie avec succès ces poisons si actifs en les appliquant extérieurement. Au lieu donc d'accuser témérairement la Providence d'avoir attaché des qualités malfaisantes à certains reptiles et à certains minéraux, on devrait la bénir de ce qu'elle nous fait trouver dans eux des remèdes à nos infirmités corporelles.

Êtres qui, par milliers. Je ne parle point ici des animalcules, ou vers spermatiques, découverts par Leuwenhoëk dans la liqueur séminale des animaux, et ensuite par Hartsoëker dans celle de l'homme. C'est l'observation microscopique la plus étonnante, et le spectacle que les physiciens, même les plus hardis en conjectures, prévoyaient le moins. Cette decouverte, confirmée par

De leur corps délié la petitesse extrême
Dérobe à nos regards leur existence même.

MM. Valisnieri, Andri, Bourguet, et par plusieurs autres observateurs, a trouvé et trouve encore des incrédules. Si elle est réelle, comme tant d'assertions semblent le persuader, il est très-sûr que le nombre des animaux invisibles surpasse prodigieusement le nombre des animaux visibles. Je vais citer un fait, vrai ou faux, qui fera juger de la totalité par une simple parcelle. Leuwenhoëk dit qu'il a vu cinquante mille animalcules dans une seule goutte de semence de coq, de la grosseur d'un grain de sable. *Vidi in guttâ seminis galli gallinacei, æquali uni arenulæ, quinquaginta millia animalculorum viventium.* Epist. ad Christoph. Wren.

Le calcul de Leuwenhoëk est de toute nullité, parce qu'il est de toute impossibilité. Les vers spermatiques, de l'aveu de ceux qui affirment leur existence, nagent en foule dans la liqueur séminale, et ils y sont dans un mouvement perpétuel. L'œil doit donc nécessairement les confondre dans cette agitation continuelle. Le fil du calcul doit échapper par leur extrême petitesse, et se perdre dans leur multitude innombrable. Cela est clair et sans réplique.

......*la petitesse extrême.* La nature, dit Pline (*lib.* 11, *cap.* 2), n'est nulle part si parfaite que dans les petits objets. C'est là un axiome. En effet, la conformation des organes du ciron est encore plus admirable, vu leur extrême petitesse, que la conformation des organes de l'éléphant ou de la baleine dans leurs amples proportions. Quelle doit être la tenuité de son cristallin, de son ventricule, de ses intéstins! Je dis plus. Il y a dans cet atome vivant, des muscles, des nerfs, des veines, du sang: dans ce sang il y a des humeurs, dans ces humeurs des corpuscules de matières hétérogènes. Et tous ces

Par le secours d'un verre [1] on les voit seulement.
L'observateur, frappé d'un juste étonnement,

---

vaisseaux, tous ces esprits qui y circulent avec le sang, sont renfermés dans le corps d'un animal presque imperceptible : idée qui étonne et lasse l'imagination, lorsqu'elle veut l'approfondir. L'homme est placé entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse; et si les distances incommensurables des corps célestes caractérisent l'immensité du Créateur, la mécanique admirable du corps animal prouve son intelligence infinie.

1. Le microscope.

Par le secours d'un verre. Les expériences de quelques grands physiciens ne permettent point de douter de l'existence des animaux invisibles. Celles de Hooke et de Derham sont connues. Leuwenhoëk en a fait aussi. J'en rapporterai une des plus remarquables. Cet infatigable observateur, qui, par ses découvertes, a pour ainsi dire agrandi le règne animal, fit tremper du poivre dans de l'eau de neige pendant un mois. Il observa avec le microscope, dans cette infusion, une quantité innombrable d'animalcules prodigieusement petits, qui étaient de différentes figures, et qui nageaient et s'élançaient avec une extrême rapidité, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les observations que M. Joblot a faites depuis confirment celles de Leuwenhoëk. Il assure qu'il a vu un nombre infini de très-petits animaux de différentes espèces dans des infusions de blé, de foin, de poivre, de sauge, de fenouil, etc. La cause physique de leur résidence dans ces diverses infusions est aisée à expliquer. Il est plus que probable qu'il voltige sur la surface de la terre d'innombrables légions de ces atomes vivans et invisibles. Ils s'accrochent sans doute à ces plantes dont ils se nourrissent; ils y déposent leurs œufs, et ces œufs éclosent dans les infusions par l'action du liquide ou de quelque ferment.

Dans eux, du Créateur admire la puissance.
Selon l'ordre physique, il voit leur existence
Liée à ce grand tout qui forme l'univers.
Quel doit être le jeu de leurs ressorts divers?
Quel art doit éclater dans leur structure interne?
Comment agit en eux l'instinct qui les gouverne?
De quel bien... Mais qui peut pénétrer ces secrets?
Ils sont couverts d'un voile et d'un nuage épais.
Tu connais seul le fond de ces frappans spectacles,
Grand Dieu! toi dont la main n'enfanta que miracles,
Qui dis, et tout fut fait; qui, comme en te jouant,
D'un seul mot fis sortir l'univers du néant,
Manifestas ta gloire et ta toute-puissance,
Et marquas tout au sceau de ton intelligence.

Du champ que je parcours quelle est l'immensité!
Quel spectacle à mes yeux est encor présenté?
Quadrupèdes, c'est vous dont l'espèce féconde
Sert de ressource à l'homme et d'ornement au monde.
Variés par la forme et par le naturel:
Celui-ci débonnaire, et celui-là cruel;
L'un docile à nos lois, et l'autre au joug rebelle;
Le fort livrant au faible une guerre éternelle.
Tu domines sur tous, ô superbe animal,
En audace, en courage, en force sans égal;
Roi hautain, par la crainte exerçant ta puissance,
Tes plus hardis sujets tremblent à ta présence.
La forêt retentit de tes gémissemens.
Ta queue à coups pressés bat tes robustes flancs.

Voyez sur le même sujet les Leçons de physique expérimentale de M. l'abbé Nollet, t. 1, p. 47.

Je vois tes yeux ardens s'enflammer de colère,
Et ton cou secouer sa flottante crinière.
Il découvre la proie. Effrayée, elle fuit.
Sur ses traces il vole, à grands pas la poursuit.
Il l'atteint, il l'immole à la soif du carnage;
Mais d'ailleurs généreux, symbole du courage,
Que dis-je? quelquefois reconnaissant, humain:
Tel fut le défenseur de l'esclave romain.

......*symbole du courage.* Richard I, roi d'Angleterre (en 1189), fut surnommé *Cœur de lion.* Le beau portrait que le P. d'Orléans fait de ce prince belliqueux justifie cette dénomination. Je l'insérerai ici, dût-il être regardé comme un hors-d'œuvre. « Richard était véritablement brave, hardi, entreprenant, décisif, méprisant le « danger quoiqu'il le connût, et sachant pourtant l'éviter, « lorsqu'il le jugeait inutile à sa gloire ou à ses desseins: « soldat intrépide, habile capitaine, vigilant, actif, prenant bien son parti, assez heureux, et dans les revers « n'ignorant pas l'art des ressources. » *Hist. des révolutions d'Angleterre, t. 1, liv. 2.*

Les portraits de Salluste, si justement estimés, ne me paraissent pas plus beaux que celui-là, qui n'est pas le seul de cette force dans l'ouvrage de l'historien moderne.

Tel fut le défenseur de l'esclave romain. La reconnaissance d'un lion envers l'esclave Androcle est trop connue pour que je rapporte l'aventure qui la fit naître. Aulu-Gelle raconte (*Noct. attic. liv. 5, cap. 14*) cette histoire singulière sur le témoignage d'Appion, qui assurait avoir vu à Rome le fait de ses propres yeux; et Sénèque en parle en ces termes: *Leonem in amphitheatro spectavimus qui unum è bestiariis agnitum, cùm quondam ejus fuisset magister, protexit ab impetu bestiarum.* De benef. lib. 2, cap. 19.

Quel colosse effrayant à mes yeux se présente !
Sa figure est hideuse, et sa marche pesante.
Un ivoire acéré, d'une extrême blancheur,
A qui l'ose approcher inspire la terreur.
Du front de l'animal sort une trompe énorme,
Qui le rend plus terrible ensemble et plus difforme,
Qui s'abaisse ou s'élève avec agilité,
Qui fait enfin sa force et sa dextérité.
C'est toi, fier éléphant, noble poids sur la terre;
Jadis Mars t'entraînait aux horreurs de la guerre,

Le P. de Charlevoix, dans l'histoire du Paraguay, dont il vient d'enrichir le public, raconte (*t.* I, *p.* 61) une aventure presque entièrement semblable à celle de l'esclave Androcle. Le lieu de la scène et le fait qui s'y passe sont précisément les mêmes. Il n'y a de différence que dans les acteurs (une Espagnole et une lionne), et dans le genre de service rendu à l'animal. Ces deux faits si surprenans se fortifient l'un par l'autre, et, étant réunis, ils ont plus de droits sur notre crédibilité. Le récit de l'aventure arrivée au Paraguay l'an 1536 est revêtu de toutes les autorités qui peuvent le rendre authentique. C'est là une méthode sage. Les faits extraordinaires étant bien constatés, leur notoriété doit imposer silence à ces esprits orgueilleusement incrédules, qui traitent de fable, en matière historique, tout ce qui tient du merveilleux. L'histoire a ses phénomènes comme la physique.

Jadis Mars t'entraînait. Rien n'est si connu, dans la partie militaire de l'histoire ancienne que l'usage qu'on faisait des éléphans à la guerre. Les peuples de l'Asie et de l'Afrique, où il y a quantité de ces animaux, crurent qu'ils en pourraient tirer de grands services dans les combats, par rapport à leur force et à leur docilité. En effet, dressés et conduits avec art, ils furent très-utiles. Ils rompaient les rangs les plus serrés en fondant avec

Et, du haut de la tour construite sur ton dos,
Son bras faisait au loin pleuvoir les javelots.
Dressant avec fureur ta trompe menaçante,
Tu semais dans les rangs le trouble et l'épouvante,
Rompais les bataillons écrasés sous tes pieds.
Pyrrhus vainquit par toi les Romains effrayés.
En audace, en courage au seul lion tu cèdes.

Mais peignons le plus beau de tous les quadrupèdes,

---

une impétuosité qu'on ne pouvait soutenir. Ils écrasaient par leur masse énorme une foule de soldats. Ils répandaient partout le désordre et l'épouvante. Alexandre, à l'exemple des Asiatiques, employa des éléphans dans son expédition des Indes, et Porus lui en opposa. Ses successeurs en rendirent l'usage fort commun dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres. Pyrrhus, roi d'Epire, fut le premier qui en fit passer en Italie, et les Romains apprirent de lui, et ensuite d'Annibal, les avantages qu'on en retirait dans les batailles rangées. Ce fut pendant la guerre contre Philippe (l'an de Rome 552) qu'ils se servirent, au rapport de Tite-Live, pour la première fois des éléphans qu'ils avaient pris sur les Carthaginois, après la victoire remportée sur Asdrubal dans la seconde guerre punique. *Ante signa prima locati fuêre elephanti : quo auxilio tùm primùm Romani, quia captos aliquot bello punico habebant, usi sunt.* Lib. 31, num. 36.

Pyrrhus vainquit par toi. Les éléphans de l'armée de Pyrrhus contribuèrent beaucoup à la célèbre victoire qu'il remporta sur les Romains l'an de Rome 472. Ce prince, dans le fort du combat, fit avancer ses éléphans, qu'il avait cachés derrière les bagages. C'était la première fois, dit Plutarque dans la vie de Pyrrhus, que les Romains voyaient ces animaux redoutables. Leur figure monstrueuse, leur grosseur énorme, ces tours sur

Le cheval belliqueux, qui, noblement hautain,
Sent sa beauté, sa force, et s'indigne du frein.
Quels crins longs et flottans ! quelle fine encolure !
Quel jarret souple et fort ! quelle superbe allure !
J'admire sa vitesse et son activité,
Son inquiète audace et sa mâle fierté.
Il se plaît aux combats. Prompt à servir Bellone,
Il tarde à son ardeur que la trompette sonne.
Il ronge en écumant le mors impérieux.
Son pied impatient frappe le champ poudreux.
Son fier hennissement appelle le carnage.
Au signal, dans les rangs il se fraie un passage;
Fougueux, vole à travers les glaives, les épieux,
Et triomphe ou périt d'un trépas glorieux.

Termine ces tableaux, trop entassés peut-être,
Commensal, compagnon, tendre ami de ton maître;
Toi contre les erreurs d'un système abusif
L'argument le plus fort et le plus décisif.

---

leur dos chargées d'archers, tout cet appareil terrible et inattendu les frappa d'étonnement et d'épouvante. Les chevaux, encore plus effrayés, reculaient, jetaient leurs cavaliers par terre, ou les entraînaient avec eux dans leur fuite. Les éléphans, poussés avec impétuosité dans les rangs de l'armée ennemie, renversaient et écrasaient tout ce qui se présentait devant eux. Pyrrhus, voyant les Romains dans cet état de trouble et de découragement, fondit sur eux avec sa cavalerie thessalienne, et en fit un grand carnage.

Toi contre les erreurs. Le système des automates. L'exposition de ce fameux système, même abrégée, demande une discussion qui excéderait les bornes d'une note. Je renvoie à l'analyse détaillée qu'en fait un grand

Parmi les animaux, doué par préférence
D'un instinct plus parfait, de plus d'intelligence,
Ta subtile industrie étonne la raison.
Tu ne sembles agir qu'avec réflexion.
Au *machinisme* en vain Descartes te rabaisse,
Dans tout ce que tu fais règne un air de justesse,
Un je ne sais quel ordre et quel discernement,
Voisins, presque rivaux de notre entendement.
Plus d'un trait merveilleux t'a placé dans l'histoire [1].
Ose t'en applaudir. Mais tire plus de gloire
De l'amitié de l'homme et des secours heureux
Qu'aime à lui prodiguer ton zèle généreux.
Je te vois à sa porte, active sentinelle,
Veiller sur son trésor avec un soin fidèle.
Il t'appelle, et soudain tu voles à sa voix.
Il ordonne, et, soumis, tu respectes ses lois.

---

métaphysicien (M. Boullier), dans la première partie de l'excellent ouvrage qui a pour titre, *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, dans lequel le système des automates est très-solidement réfuté. Je me bornerai à dire, en me servant de ses termes, que l'hypothèse cartésienne révolte le préjugé naturel, qu'elle amuse la raison quelque temps, et qu'enfin elle se voit détruite par la raison même. On est revenu de l'automatie, comme on revient de ces modes qui ne plaisent que par leur singularité. Du reste, je me résoudrais plutôt à faire les bêtes de pures machines que des êtres animés par des démons. L'un n'est pas si absurde que l'autre, indépendamment des conséquences du dogme de la nouvelle hypothèse.

1. Les preuves de la sagacité du chien sont en trop grand nombre pour pouvoir être citées ici. Je renvoie à celles que Montaigne rapporte dans ses Essais, *liv.* 2, *chap.* 12.

A la chasse pour lui tu prouves ton adresse ;
Le châtiment ne peut amortir ta tendresse,
Et ta fidélité jamais ne se dément.
Mais, ô trait signalé de ton attachement !
Souvent, de l'assassin repoussant la furie,
Ton amour à ton maître a conservé la vie.

La plaine, les forêts, les vallons, les coteaux
Sont inondés au loin de différens troupeaux.

Ton amour à ton maître. S'il y a eu des chiens qui ont sauvé la vie à leur maître attaqué par des malfaiteurs, il y en a eu qui ont fait connaître par divers signes qu'il avait été assassiné. Le chien d'Auberi de Montdidier fit encore plus. Témoin de l'assassinat de son maître, il poursuivit partout le meurtrier, nommé Macaire, en aboyant sans cesse contre lui, et même en tâchant de le mordre. Cet acharnement peu naturel fit naître des soupçons qui, fortifiés par quelques autres indices, déterminèrent les juges à procéder par la voie de *l'épreuve*, comme c'était encore l'usage abusif en ce temps-là. (Le fait se passa en 1371.) Il fut décidé que Macaire et le chien combattraient en champ clos. L'accusateur entra dans la lice, n'ayant pour défense que ses armes naturelles. L'accusé, armé d'un bâton, parut sur l'arène, et le duel, d'espèce toute nouvelle, commença en présence de Charles V et de toute sa cour. Le chien s'élança sur son ennemi, le prit fortement à la gorge et le terrassa. Macaire fut déclaré vaincu et livré comme coupable à la rigueur des lois. Cette aventure singulière est racontée par plusieurs écrivains, et nommément par Scaliger (*Exercit. advers. Cardan.* 202, *sect.* 6), et par le P. de Montfaucon, dans ses Monumens de la monarchie française, t. 3, p. 70.

Les uns sont sans défense, et de nuire incapables;
Les autres sont armés de cornes redoutables.
La nature à ceux-ci départit la vigueur,
Destinée à traîner le soc du laboureur.
Ceux-là furent pourvus d'un naturel paisible;
Mais ils reçurent tous un attrait invincible
Qui leur fait sans relâche appliquer tous leurs soins
A rechercher l'utile, à pourvoir aux besoins.
Paissez, heureux troupeaux, paissez l'herbe fleurie,
Et du loup, s'il se peut, évitez la furie.
Compagnon de vos pas, défenseur de vos jours,
Le chien souvent en vain vous prête son secours.
Au bercail l'ennemi s'est ouvert un passage.
Il égorge, il déchire, il assouvit sa rage.

Dans ce même bercail, le paisible berceau
De l'agneau faible encore, et du tendre chevreau,
Un spectacle admirable est offert à ma vue.
Des petits au hasard la troupe est confondue.
La mère dans la foule a démêlé le sien;
L'instinct vers lui la guide, et ce secret lien
L'attache à ses côtés pendant la nuit entière.
De son flanc comprimé coule un lait salutaire;
Le nourrisson chéri s'en abreuve à longs traits:
Source pour ses besoins ne tarissant jamais.
Tels sont les soins constans de cette mère tendre.

Que de bienfaits sur nous ces troupeaux vont répandre!
Le bœuf au pas tardif sillonne nos guérets,
Et prépare la voie à la riche Cérès.
Le taureau nous prodigue une force agissante;
La fabuleuse Io sa crême nourrissante;

Le mouton, la brebis une épaisse toison,
Qui, tissue avec art, sait braver l'aquilon:
Ils sont tous destinés à notre nourriture.
Terrestres animaux, l'auteur de la nature
Vous a soumis à l'homme : il vous tient sous sa loi.
Vos jours sont dans les mains de ce superbe roi.
Qu'il sache cependant ce roi que vos services
Sont faits pour ses besoins, et non pour ses caprices.
Que d'un sceptre de fer il ne gouverne pas
Des sujets moins que lui traîtres, cruels, ingrats.

Il est des animaux dont l'espèce féconde
Habite tour à tour sur la terre et dans l'onde.
L'un et l'autre élément, par un accord heureux,
Sont à leur genre propre *analogues* tous deux.
Tu vois, ô Canada, sur tes rives fleuries,
L'adroit castor marcher dans les vertes prairies.
Près des murs de Memphis, l'intrépide ichneumon
Abandonne du Nil le fertile limon.

...... *l'intrépide ichneumon*. Cet amphibie, appelé communément *rat d'Egypte*, est presque de la taille du chat. Gesner le met dans la classe de ces grosses souris des champs qu'on nomme *musaraignes*. Son corps est couvert de poils longs, rudes, mêlés de blanc, de noir et de jaune. Il a la tête oblongue, les yeux étincelans, les dents aigues. Il y a beaucoup de ces animaux dans le Nil, d'où ils sortent souvent et se répandent dans la campagne. L'ichneumon est l'ennemi du crocodile. Il l'empêche de trop multiplier, en brisant ses œufs cachés sous le sable. Il ose, tout faible qu'il est, attaquer un si terrible animal, mais c'est sourdement et par une voie des plus extraordinaires. On lit dans quelques descriptions de l'Egypte,

L'hippopotame sort de ses grottes profondes,
Et foule le gazon arrosé de ses ondes.

---

et dans l'histoire ancienne de M. Rollin (*t.* 1, *p.* 79), que, quand le crocodile dort sur le rivage du Nil, il entre dans sa gueule, qui est toujours ouverte, qu'il pénètre dans ses entrailles et les ronge, qu'ensuite il s'ouvre une issue en lui perçant le ventre, dont la peau est fort mince. Il lui est, je crois, beaucoup moins difficile d'en sortir que d'y respirer, et l'interception de l'air rend le fait un peu douteux. Quoi qu'il en soit, l'avantage incontestable que l'Egypte retire de la destruction de beaucoup d'œufs de crocodile, opérée par l'ichneumon, détermina ses anciens peuples à placer cet animal bienfaisant au nombre de leurs dieux. C'est ce que dit Vossius dans son traité, *de origine idololatriæ*, ouvrage qui renferme une vaste érudition.

L'hippopotame sort. On le nomme aussi cheval marin. Voici la description de cet amphibie. Je l'ai puisée dans Thévenot, la source est bonne. M. Kolbe, après avoir décrit l'hippopotame dans sa relation du cap de Bonne-Espérance, avoue qu'il ne connaît aucun auteur qui en ait parlé aussi exactement que Thévenot.

« L'hippopotame, ou cheval marin (dit ce fameux « voyageur), est de la taille et de la grosseur du bœuf. Sa « tête est semblable à celle du cheval, à cela près qu'il a « la bouche beaucoup plus grande. Il a les naseaux fort « larges, les oreilles et les yeux petits, la queue courte. « Ses jambes sont grosses, ses pieds presque ronds. Ils « ont chacun quatre doigts comme ceux du crocodile, « dont l'hippopotame est le mortel ennemi, et auquel il « fait sans cesse la guerre. Il a fort peu de poil sur la « peau, qui est tannée et a un pouce d'épaisseur. Elle est « même si dure, qu'il est difficile de la percer d'un coup « de mousquet. Sa mâchoire inférieure est garnie de quatre

Mais de son sein s'élance un dragon furieux.
Son aspect effroyable épouvante mes yeux.
Nil, tu ne caches point sous ton onde fangeuse
Un monstre plus terrible, à forme plus hideuse.
Partout son corps énorme est d'écailles semé,
Et par l'acier tranchant ne peut être entamé.
Il dévore bien moins qu'il n'engloutit sa proie.
Souvent pour la saisir, quelle ruse il déploie!
Il pousse un cri plaintif, caché sous des roseaux,
Cri de mort pour celui qu'attirent ses sanglots.

« dents d'une blancheur éclatante. Elles sont grosses, « longues d'un pied, et avancent en dehors de la gueule. « Il y en a deux de chaque côté, dont l'une est crochue « et l'autre droite. L'hippopotame est amphibie. L'herbe « est sa nourriture ordinaire. Il la broute sur les bords « des rivières d'où il sort, après avoir auparavant bien « regardé s'il n'y a point de risque pour lui. On trouve « beaucoup de ces animaux dans le Gange, le Niger, le « Nil et autres grands fleuves. » *Voyage dans les Indes orientales*, part. 1, liv. 2, chap. 72.

Partout son corps. « Il y a dans les marais sur les « bords du Gange des crocodiles qui sont si grands, « qu'un homme pourrait se tenir debout entre les deux « mâchoires, lorsqu'ils ont la gueule ouverte. On en a « pris dans l'île de Madagascar qui avaient dix toises « de long, c'est-à-dire soixante pieds. » *Histoire des Indes orientales anciennes et modernes, par M. l'abbé Guyon, t. 1, p.* 188. Cette longueur, tout énorme qu'elle est, n'approche pas à beaucoup près du monstrueux crocodile, appelé dans l'histoire *le serpent de Bagrada*, dont je parlerai bientôt.

Il pousse un cri plaintif. Feu M. Maillet, ancien consul de France au Caire, et auteur de mémoires curieux concernant l'Egypte, m'a raconté que, passant un

De ce monstre cruel l'espèce trop féconde
Ferait d'affreux dégâts : mais l'arbitre du monde
Oppose à ses fureurs deux puissans ennemis,
Dans leur haine pour lui constamment affermis.
L'un pénètre en son sein et ronge ses entrailles;
L'autre perce le mur que forment ses écailles.
Monstre qui, de carnage et de sang altéré,
Fut pourtant comme un dieu dans l'Egypte adoré.

Tel était ce dragon qui, terrible adversaire,
Soutint seul le combat contre une armée entière,
Ce monstrueux Python, qu'aux bords du Bagrada [1]
Le camp de Régulus comme un fort assiégea;
Qui, résistant au fer, vit armer ces machines
Transformant les remparts en de vastes ruines,

---

jour le long du Nil, il entrevit un crocodile qui était caché parmi des roseaux, et qui poussait un cri tout semblable à celui d'un enfant qui pleure. Par cette ruse, ces animaux attirent le passant trompé dans l'objet qui excite sa pitié. Lorsqu'il est à portée, ils se jettent brusquement sur lui, et le dévorent. De ce cri trompeur du crocodile est venu sans doute le proverbe latin, *crocodili lacrymæ*, des larmes simulées. M. l'abbé Le Mascrier a depuis rédigé les mémoires de M. Maillet, et il les a donnés au public sous le titre de *Description de l'Egypte*. Je suis surpris que le trait que je viens de rapporter n'ait pas été inséré dans l'article où il est parlé du crocodile.

1. Fleuve d'Afrique, qui passe entre Utique et Carthage. On le nomme aujourd'hui *Megreda*.

Qui, résistant au fer. Valère-Maxime (*lib.* 1, *cap.* 8) rapporte ce fait historique, qu'il avait puisé dans une des décades de Tite-Live qui nous manquent. Quelle devait être la force de ce crocodile monstrueux, puisqu'il résista

Brava long-temps leurs traits, et ne fut terrassé
Que par un roc énorme en tourbillon lancé.

Quadrupèdes épars dans les bois, dans la plaine,
Vous semblez inonder votre immense domaine.
Je vois le sanglier, dont l'ivoire perçant
Donne souvent la mort au chasseur trop pressant;
Le tigre furieux, dont la peau mouchetée
Est au prix de nos jours quelquefois achetée;
L'ours, assaillant fougueux, quand de son large flanc,
Blessé par l'agresseur, il voit jaillir son sang;
Le cerf qui, s'élançant d'une course rapide,
Lasse ou met en défaut une meute homicide;
Et le rusé renard, et le loup meurtrier;
L'écureuil plein de feu; le singe grimacier;
L'animal destructeur de la souris timide;
Et celui dont l'Arabe en Asie est le guide,

---

long-temps à tous les traits des balistes et des catapultes, et qu'on eut bien de la peine à l'achever après qu'il eut été terrassé par une énorme pierre qui lui brisa l'épine du dos. Pline nous apprend (*lib.* 7, *cap.* 4) que la peau, que Régulus envoya à Rome, était longue de six vingts pieds, ce que confirme Valère-Maxime. Malgré ces autorités, cette prodigieuse longueur me paraît un peu difficile à croire.

Et celui dont l'Arabe. Le chameau. Ce quadrupède est fort commun dans l'Orient, où il est d'une grande utilité. Il y en a deux espèces : le chameau arabesque, qui a une bosse sur le dos, et le chameau persan, qui en a deux. Leur taille, communément, est de sept pieds et demi, depuis le sommet de la tête jusqu'à terre. Ils ont le cou mince et long, le museau fendu, les oreilles très-courtes, la tête petite à proportion du corps, dont la

Qui, d'un genou flexible, à terre s'abaissant,
Reçoit et porte au loin le faix le plus pesant :
Mille autres dont l'espèce à l'infini varie,
En se reproduisant, sans cesse multiplie.
Ils engendrent du jour où l'Être créateur
Mit dans chaque animal un germe producteur,

---

grosseur égale celle du bœuf. Leur pied n'a point de corne. Le dessous est large, fort charnu, et revêtu d'une peau épaisse. Leur poil est court, doux au toucher, d'une couleur fauve. Au printemps, ce poil tombe en moins de trois jours. Les Orientaux le recueillent avec soin, à cause du grand commerce qu'ils en font avec les Européens. Il sert à la fabrication des chapeaux.

Le chameau n'est propre que pour la charge. Son allure est lente. Il ne fait guère plus de cinq lieues par jour. Le conducteur, qui est presque toujours un Arabe, ne le frappe point pour le faire marcher. Il suffit qu'il chante ou qu'il siffle de temps en temps. Sa charge ordinaire est de huit quintaux. Il s'accroupit pour la recevoir à un signal que lui fait le *camélier*, et il se relève à un autre signe. Il n'y a peut-être point de quadrupède aussi docile, aussi obéissant que le chameau.

Cet animal, tout gros qu'il est, mange fort peu. Il se nourrit d'herbes, de foin, de feuilles d'arbre. Il supporte long-temps la faim, la soif; et lorsque les caravanes traversent des déserts arides, et qu'on commence à manquer de fourrage et d'eau, on retranche beaucoup de sa nourriture et de sa boisson sans que ses forces diminuent sensiblement. La femelle ne met bas qu'un petit, et elle le porte onze mois. Son lait est, dit-on, un remède souverain contre l'hydropisie. Le chameau vit ordinairement cinquante ans. Il y en a même qui poussent leur vie jusqu'à plus de quatre-vingts.

Mit dans chaque animal. Selon la loi générale de la

Bornons-nous à ton art, amphibie animal,

Ce renard voulant faire sa proie d'un coq d'Inde qu'il voyait perché sur un arbre, imagina ce stratagème. Il se mit à tourner autour de l'arbre avec beaucoup de vitesse, et pendant assez long-temps. Attentif au mouvement circulaire de son ennemi, le coq d'Inde faisait autant de tours de tête pour ne point le perdre de vue. Enfin, étourdi par ce tournoiement, il tomba du haut de l'arbre, et le renard s'en saisit.

C'est là sans doute un trait des plus fins, une de ces ruses où il entre de l'intelligence, et même de la réflexion; car, pour que le renard l'ait imaginée, il faut qu'il ait prévu que le coq d'Inde suivrait de l'œil sa course autour de l'arbre, et que ce tournoiement rapide lui causerait un étourdissement qui le ferait tomber. Quelle complication de vues! quelles combinaisons dans ces actions conditionnées! Si le cartésien dit que c'est là l'opération aveugle d'une machine, je répondrai avec la nièce de Descartes, en parlant de sa fauvette :

N'en déplaise à mon oncle, elle a du jugement.

Bornons-nous à ton art. L'industrie des castors, la police et la discipline qu'ils observent parmi eux, leur attention à se ménager des commodités dans les loges qu'ils bâtissent, leur soin à se pourvoir d'alimens aux approches de l'hiver, qu'ils passent enfermés dans ces cabanes, tout cela a quelque chose d'étonnant, et est un des plus merveilleux effets de cet instinct dont le Créateur a doué les animaux. Ce que sont l'abeille et la fourmi parmi les insectes, quant à la police et à la prévoyance, le castor l'est parmi les quadrupèdes amphibies; mais son industrie est encore plus raisonnée que celle de l'abeille. J'ai décrit d'après le P. de Charlevoix les opérations mécaniques de ces architectes, instruits

Des Mansard, des Le Vau [1] ingénieux rival.
Ta queue est la truelle, et tes dents sont la scie;
La glaise est par tes pieds broyée et ramollie,
Et, par l'heureux secours de ces trois instrumens,
Tu construis tes foyers, solides bâtimens.
De brique et de ciment tu fais un alliage,
Et la *loge* bientôt s'élève à triple étage.
Des pieux sont alentour par tes dents enfoncés;
Mur qui brave l'effort des autans courroucés.
Tu creuses un fossé. L'eau s'y fraie une issue.
Et, dans ton logement par un canal reçue,
Elle y sert tes besoins, elle y sert tes plaisirs.
Ah! le mortel en proie à mille vains désirs,
Sous ces lambris dorés que le peuple respecte,
Est moins heureux que toi, merveilleux architecte.

---

dans l'art de bâtir par les seules leçons de la nature. L'élégant historien du Nouveau-Monde appuie beaucoup sur leur manière de construire, dans le journal de son voyage à l'Amérique septentrionale (*t.* 1, *p.* 141 *et suiv.*) J'ai retréci le tableau, conformément au génie de la poésie, qui peint rapidement, et ne s'appesantit point sur les détails. J'ajouterai ici que les castors travaillent en troupe, que chaque ouvrier a, pour ainsi dire, sa tâche, et que tout l'ouvrage se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre et une harmonie qu'on ne se lasse point d'admirer.

A l'égard de l'économie animale du castor, comme elle est d'une discussion assez étendue, je renvoie à la description anatomique que le P. de Charlevoix en fait à l'endroit cité. C'est un morceau bien propre à piquer la curiosité du naturaliste, et même de celui qui ne l'est pas.

1. Morts l'un et l'autre premiers architectes du roi.

Grand Dieu, modérateur, âme de l'univers,
Qui sur lui tiens les yeux incessamment ouverts,
J'adore avec transport ta sagesse infinie.
C'est elle qui départ cette heureuse industrie
Aux essaims d'animaux sur la terre semés,
Ou volant dans les airs, ou dans l'onde enfermés.
C'est elle qui pourvoit aux besoins de leur vie,
Leur donne cet instinct qui jamais ne varie,
A milliers et sans fin les fait multiplier,
Sous nos superbes lois les contraint de plier.
Pour prix de ces bienfaits répandus sans mesure,
Grand Dieu, que vers ton trône un cri de la nature,
Un concert de louanges à jamais répété
S'élève en exaltant ta gloire et ta bonté.

SOMMAIRE

DU SIXIÈME CHANT.

Création de l'homme. *Anatomie abrégée du corps humain. Union de l'âme et du corps. Incompréhensibilité de cette union. Leur dépendance réciproque. Pouvoir du corps sur l'âme. Il l'exerce comme organe des sensations qui agissent sur elle. Nature des sensations. Leurs effets, leur utilité. Pouvoir de l'âme sur le corps. Elle le nécessite à suivre en tout sa volonté. Elle dirige ses mouvemens mécaniques. Elle réprime ses mouvemens déréglés. Que la nature de l'âme est incompréhensible. Des idées. Que les unes sont formées par les objets extérieurs et sensibles. Que les autres n'ont point de cause matérielle, et que Dieu seul les produit dans l'entendement* pur. *Des différentes modifications de l'âme. Ses trois principales facultés. Analyse de l'imagination, de la mémoire, du jugement. Précis du dogme du libre arbitre. Que l'âme est spirituelle et immortelle. Exposition des preuves de sa spiritualité et de son immortalité.*

CHANT SIXIÈME.

RANIMONS, s'il se peut, un feu prêt à s'éteindre.
Le plus grand des objets est ce qui reste à peindre.
Il faut plus d'art, de force, et des traits plus hardis.
Mais quelle juste crainte agite mes esprits ?
La route où je m'engage est vaste et périlleuse,
Moins escarpée encor qu'elle n'est ténébreuse.
N'importe. Peignons l'homme ; et, hardi scrutateur,
Analysons son âme, et discutons son cœur.

L'Éternel va parler.... Cieux et terre, silence.
Faisons l'homme [1] : faisons-le à notre ressemblance.
Qu'à tous les animaux il impose des lois.
Que sur la terre entière il exerce ses droits.
A ces mots, Dieu pétrit une argile grossière,
Et son souffle ineffable anime la matière.
L'homme vit. L'âme existe, et ne doit point mourir.

L'argile organisée à mes yeux vient s'offrir.
O vous du corps humain guides et sentinelles,
Des mouvemens de l'âme interprètes fidèles,
Tous deux vous me frappez d'un juste étonnement.
De tuniques, de nerfs quel entrelacement!
Trois diverses liqueurs composent leur substance [2] ;
Mille fils au-dehors s'arment pour leur défense.

---

1. Gen. cap. 1, ℣. 26 et seq.
2. L'humeur aqueuse, la vitrée et la cristalline.

Un voile, adoucissant l'éclat trop radieux [1],
A reprises se hausse et s'abaisse sur eux.
Dans un cercle [2] placée, une fine membrane [3]
Est de la vision le merveilleux organe.

Peindrai-je ici ce front siége de la pudeur,
Cette bouche vermeille, au sourire enchanteur,
Ces traits dont la douceur et les grâces attirent,
Ces traits où la noblesse et la grandeur respirent,
Qui décèlent dans l'homme un maître respecté ;
Enfin ce port superbe et plein de majesté ;
Composé merveilleux, dont l'ordre et la justesse
De l'ouvrier suprême attestent la sagesse?

Osons approfondir l'intérieur du corps.
Quel mécanisme heureux fait mouvoir ses ressorts!
Quel amas étonnant de diverses parties [2],
Par de secrets rapports entre elles assorties,
Dont le jeu varié, le sage arrangement
Au salut de mes jours concourt séparément!
Par quelle cause en moi chaque élément réside,
Et le chaud et le froid, et le sec et l'humide?
Comment leur équilibre, âme de la santé,
Malgré tout leur contraste, est-il si concerté?

J'admire une merveille encore plus frappante.
La chaleur d'un foyer lentement agissante
Consume par degrés l'aliment introduit.
Elixir nutritif, le chyle en est produit.
Partout il s'insinue, et dans chaque partie,
Porte et la nourriture, et la force, et la vie.

---

1. La paupière. 2. L'iris. 3. La rétine.
2. Les grands et les petits viscères.

Sur l'aile du travail mes esprits envolés
Dans mon corps abattu par lui sont rappelés.

Mais quel fluide actif coule de veine en veine ?
Méandre de ce corps, sans cesse il s'y promène.
Mille fois en un jour un organe moteur,
Qui lui donne son jeu, sa force et sa chaleur,
Le reçoit, le renvoie. Admise et repoussée,
Cette source de vie est partout dispersée.
Et, coulant à travers mille secrets canaux,
Arrose un petit monde à flots toujours égaux.

Ton œuvre est par degrés toujours plus merveilleuse,
Dieu puissant ! Une masse et molle et spongieuse [1],
De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide admis à tout moment.
Le vaisseau qu'elle occupe et s'élève et s'abaisse :
Mouvement successif, réitéré sans cesse,
Et par qui l'air, transmis par un étroit conduit [2],
Est chassé de mon sein aussitôt qu'introduit.

Et toi du corps humain la plus noble partie,
Qui frappes d'autant plus que plus on t'étudie,
Siége auguste de l'âme et de l'entendement,
Et de leurs fonctions glorieux instrument :

---

1. Les poumons.
2. La trachée artère.

Siége auguste de l'âme. Les philosophes ont beaucoup varié sur le *sensorium*, ou siége de l'âme. Presque tous le placent dans le cerveau ; mais Descartes dans la glande pinéale ; Villis, anatomiste anglais, dans les corps cannelés ; d'autres dans le cervelet. M. de La Peyronnie

De tes subtils filets la structure admirable
Etonne la raison, et sous son poids l'accable.
Que de ressorts divers, et combien composés,
Combien, différemment dans nous organisés,
Qui dispensent à l'un des clartés lumineuses,
Des ténèbres à l'autre, ou des lueurs douteuses,
Et forment ce contraste où notre esprit se perd,
Dont le principe fixe est d'un voile couvert!

Tel est le composé de ma frêle machine.
Mais quoi! l'eau, l'air, le feu, conjurent sa ruine.
Depuis que je suis né, je nourris dans mon sein
De secrets ennemis un redoutable essaim.
Dans mon débile corps sans cesse ils s'entre-choquent.
Mes propres alimens contre lui les provoquent.
Entouré de périls.... Et je vis! et mes jours
A travers tant d'écueils décrivent un long cours!
O merveille! Oui, grand Dieu, ta main toute-puissante,
En daignant conserver cette argile vivante,
Reproduit chaque jour le miracle frappant
Que ton intelligence a fait en la formant.

A ce corps, vil limon, matière destructible,
Une substance simple, un être indivisible,
Incorporel, subtil, lumineux, mais fini,
Est, quoique inalliable, intimement uni.

---

semble avoir décidé cette question problématique. Il assigne le siége de l'âme dans le corps calleux, ce petit corps blanc et oblong, qui est comme détaché de la masse du cerveau. Voyez dans les Mémoires de l'académie des sciences (*ann.* 1741, *p.* 199), les raisons dont il appuie son sentiment. Elles sont fondées sur des observations exactes et multipliées; et raisonner ainsi, c'est démontrer.

Mais de ce souffle actif, de cet être qui pense,
En qui tout manifeste une immortelle essence,
Qui me dévoilera l'union, les rapports
Avec l'être grossier dont il meut les ressorts?
Qui pourra m'expliquer d'où naît leur harmonie;
D'où naît leur guerre interne et jamais ralentie?
Mélange de concorde et de dissension,
Etrange paradoxe aux yeux de la raison.

Ces deux êtres, liés par les plus fortes chaînes,
Quoique entre eux si distincts, si fort *hétérogènes*,
Ont tous deux l'un sur l'autre un absolu pouvoir,
De leurs droits tour à tour prompts à se prévaloir.

Etrange paradoxe. L'union de deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle, l'accord entre deux êtres de nature si absolument différente, est un mystère incompréhensible : et c'est pourtant, comme dit saint Augustin, c'est dans cette mutuelle correspondance que tout l'homme consiste. *Modus quo corporibus adhærent spiritus omninò mirus est, nec comprehendi ab homine potest : et hoc ipse homo est.* (De Civit. Dei, lib. 21, cap. 10.) Dans le système des causes occasionnelles, qui est celui de Descartes et du P. Mallebranche, Dieu est le lien et le médiateur de l'union de l'âme et du corps, et il établit une loi pour la correspondance de leurs effets réciproques : en sorte que l'âme a des affections à l'occasion de tels mouvemens du corps, et que le corps exécute des mouvemens à l'occasion de telles affections de l'âme; jeu successif qui n'est que la cause occasionnelle de l'action immédiate de Dieu sur l'une et l'autre substance. Cette hypothèse est assez probable : mais, comme on sait, elle a eu ses contradicteurs, et le fond de la question est un problème, ou plutôt une énigme que l'esprit humain ne pourra jamais expliquer.

Toute reine qu'elle est, l'âme au corps est soumise [1],
Et ce maître orgueilleux souvent la tyrannise.
Sa joie ou sa douleur, sa crainte ou son espoir,
Toutes les passions faites pour l'émouvoir,
Les objets corporels les excitent en elle.
Le corps est leur agent, leur organe fidèle.
De ces sensations, dont il est l'instrument,
Quel est pourtant le jeu, quel est l'enchaînement,
Pourquoi, par où, comment l'âme entière affectée
Est-elle sans relâche à sentir excitée ?
Quelque sombre qu'il soit, exposons ce tableau.

L'âme (on n'en doute point) siége dans le cerveau.
Là, les fibres des nerfs par milliers aboutissent,
Et comme dans leur centre elles s'y réunissent.
L'objet matériel porte-t-il donc des coups,
Ces filets ébranlés les répercutent tous.
Ainsi, lorsque du feu l'activité brûlante,
Que d'un fer meurtrier la pointe pénétrante
Sur notre corps agit avec vivacité,
Un accès de douleur dans l'âme est excité.
Mais de cette douleur qui fait naître nos plaintes,
Le corps ne ressent point les cruelles atteintes.
De nos sensations mécanique instrument,
L'être matériel exclut tout sentiment.
Tel un luth résonnant sous une main savante
N'entend point les accords que lui-même il enfante,

---

1. Cette dépendance doit être entendue dans un sens métaphysique, c'est-à-dire en cons quence des affections que l'âme reçoit à l'occasion de tels mouvemens du corps, comme je l'explique plus u long dans la note précédente.

Et, père harmonieux de ces accords si doux,
Ne sent point le plaisir qu'ils excitent en nous.

De l'empire des sens notre âme est tributaire,
Et sentir est pour elle un acte nécessaire.
L'ouïe et l'odorat, la vue et le toucher,
Le goût, tout la saisit, l'émeut, sait l'attacher,
Un son mélodieux qui frappe notre oreille,
Un parfum odorant d'une rose vermeille,
Un spectacle superbe où se fixent nos yeux,
Un corps moelleux, poli, d'un toucher gracieux,
Un fruit, un mets exquis, attachent l'âme entière.
A ces sensations prêtant son ministère,
Chaque organe du corps les sert séparément;
Et nous sommes par eux affectés vivement.

Mais ces transports, ce trouble où notre âme est livrée,
Ces combats, ces remords dont elle est déchirée,
Qui les excite en nous? qui les fait naître? hélas!
Je sens le coup mortel, et ne vois point le bras.
De ces sensations sondons ici la source.

Du cerveau les esprits précipitent leur course.
En actifs citoyens, répandus dans le corps,
Ils animent le jeu de ses divers ressorts.
Ils fomentent en paix cette chaleur vitale
Qui fait couler le sang d'une vitesse égale.
Dans cet heureux état, si quelque passion
Fait sentir tout à coup sa vive impression,
La cohorte paisible à l'instant se mutine.
Au cerveau brusquement son cours se détermine.
Tel roule dans la plaine un torrent furieux:
Les fibres s'ébranlant au choc impétueux,

L'âme, par contre-coup, est rudement atteinte,
Et ressent la fureur, ou la haine, ou la crainte.
Ainsi ce qui produit son trouble et son tourment,
C'est des esprits vitaux le brusque emportement.
Heureux le cœur dans qui l'orage se dissipe!
De ces sensations tel est donc le principe.
Telle est l'impression des sens en général,
Et cette impression est dans l'ordre moral.
De l'Être souverain la sagesse infinie
Veut que, tant que notre âme à l'argile est unie,
Aux lois du sentiment prompte à s'assujettir,
Elle puisse être émue, elle puisse sentir.
Si sur elle les sens n'exerçaient leur empire,
D'un œil indifférent elle verrait détruire
Ce corps que sa noblesse a droit dédaigner.
La douleur qu'elle sent l'oblige à le soigner,
Et la sensation, par son atteinte vive,
La rend à ses besoins sans relâche attentive.
Le plaisir qui la flatte, et qu'elle tient de lui,
Dans sa triste prison adoucit son ennui:
Que dis-je? Il lui rend cher un tyran qui la brave.
Il lui fait oublier qu'elle est sa vile esclave.

Il lui fait oublier. Les stoïciens n'admettaient point cet état d'asservissement de l'âme, malheureusement trop réel par les effets de la concupiscence. C'est ce qui fait dire à Sénèque, l'un des plus ardens sectateurs du zénonisme : *Major sum et ad majora genitus, quàm ut mancipium sim mei corporis, quod equidem non aliter aspicio quàm vinculum aliquod libertati meæ circumdatum....* Epist. 65. Le second membre de la proposition est une maxime qu'un père de l'Église n'aurait pas désavouée.

Tels sont du corps sur l'âme et l'empire et les droits :
Mais au corps à son tour l'âme impose des lois.
Elle lui fait subir sa suprême puissance.
Sa volonté n'admet aucune résistance,
Et voit en un instant son désir accompli.
Agis, meus-toi, dit-elle, et son ordre est rempli.
Le corps fait-il sentir ce je ne sais quel charme,
Ces traits de volupté dont la vertu s'alarme,
L'âme, exerçant sur lui d'âpres austérités,
Amortit ces désirs par lui seul excités;
S'efforce d'étouffer, d'un zèle ardent éprise,
Ce feu qui brûle en nous, et que la *chair* attise;
Ce feu si redoutable alors même qu'il dort,
Qui, toujours allumé, ne s'éteint qu'à la mort :
Adversaire terrible, et que pourtant la grâce,
De concert avec l'homme, et combat, et terrasse.

L'âme guide le corps, règle ses fonctions,
Dirige sagement ses opérations,
Veille à tout, et, pour lui tendrement alarmée,
L'écarte des écueils dont la route est semée.
Tel l'habile nocher, sur d'orageuses mers,
La main au gouvernail, les yeux sans cesse ouverts,
Conduit l'agile nef qui fend le sein de l'onde.
L'air siffle; l'éclair brille, et le tonnerre gronde.
Des autans, par son art, elle brave l'effort,
Et malgré leur furie elle surgit au port.

Ainsi, corps destructible; âme immatérielle,
Dans ses profonds décrets la sagesse éternelle
Vous donne l'un sur l'autre un absolu pouvoir;
Mais elle vous défend de vous en prévaloir.

Ah! puissiez-vous toujours respecter les limites,
Qu'en vous associant son doigt vous a prescrites!
Puissiez vous conserver cet équilibre heureux
Qui.... Vains souhaits! leur règne est sans cesse
orageux.

De cette âme si noble, immortelle substance,
De cet être pensant analysons l'essence;
Dévoilons sa nature, et d'un œil curieux,
Au sein de son principe.... Arrête, audacieux.
Où t'allait emporter un essor téméraire?
Apprends que son auteur peut seul de ce mystère
Sonder la profondeur, percer l'obscurité.
Pour atteindre si haut l'homme est trop limité.
Ignorer est son sort, errer est son partage,
Et son œil ne peut voir qu'à travers un nuage.
Cette âme qui dans nous s'annonce hautement,
Notre faible raison la voit obscurément.
L'homme toujours en vain sonder son essence.
Il saura seulement qu'il existe et qu'il pense.
Tout le reste est couvert d'un voile ténébreux.
Nous ne pouvons ouvrir ce sceau mystérieux,
Et Dieu mit une borne à la raison altière,
Comme aux flots orgueilleux il mit une barrière.

Si l'âme est cependant un abîme profond
Où l'esprit scrutateur se perd et se confond,
Ses opérations, leur jeu presque palpable,
Ne sont pas une énigme obscure, impénétrable.
Arbitre souverain, toi son unique auteur,
Toi de ses facultés le sage créateur,
Par qui seul elle pense, agit, se détermine,
Daigne approuver qu'ici j'expose l'origine

De ces actes divers, purs, intellectuels,
Et comme toi, grand Dieu, simples, incorporels.

L'âme, par sa nature, est sans cesse agissante.
Pendant le sommeil même elle crée, elle enfante.
L'âme est toute action, et son activité
Peut seule être égalée à sa fécondité.
De là naît cet essaim d'innombrables pensées,
Sans interruption dans le cerveau tracées,
Vagues perceptions, se formant, s'effaçant,
Et d'un cours successif fuyant, reparaissant.
Ainsi l'on voit l'éclat que la vapeur fait naître
Briller d'un pole à l'autre, et soudain disparaître.

Ces tableaux vagabonds, si diversifiés,
Et jusqu'à l'infini dans nous multipliés,
Ces tableaux renaissans, qui sans fin se succèdent,
Comment sont-ils produits dans l'âme qu'ils obsèdent?

Telle que le métal qui reçoit du burin
Les nobles traits que grave une savante main;
L'âme, se dégageant des liens de l'enfance,
Et des sens par degrés éprouvant la puissance,
Reçoit avidement de leurs impressions
L'amas prodigieux de ces perceptions.
Comme un fleuve naissant voit accroître son onde
Des ruisseaux qu'il reçoit dans sa course féconde;
Ainsi l'âme paraît s'étendre et s'agrandir
Par les perceptions qui la viennent remplir.
Les sens leur donnent l'être, et leur rapport fidèle,
Par l'organe introduit, grave, imprime dans elle

...... *et leur rapport fidèle.* Les sens ne nous trompent que très-rarement dans ce qu'ils nous rapportent. Ils sont

Les innombrables traits du tableau merveilleux;
Que la nature étale à nos avides yeux.
Les objets corporels offrent donc ces idées,
Sous différens aspects par l'âme regardées,
Et tracent par les sens mille tableaux divers,
Qui semblent dans son sein rassembler l'univers.

Mais cette impression stable ou momentanée,
Qu'à sentir plus ou moins l'âme est déterminée,
Et que produit en elle un être corporel,
N'a dans son propre fonds rien de matériel.
Par l'organe des sens jusqu'au cerveau transmise,
Avec joie ou douleur incessamment admise,
L'idée est dans notre âme, et non pas dans l'objet;
Ainsi que la chaleur dont je ressens l'effet,
L'éclat éblouissant qui frappe ma paupière,
Malgré le préjugé du stupide vulgaire,
Ne sont ni dans le feu, ni dans l'astre du jour,
Mais dans l'âme qui sent leur effet tour à tour.

Cette âme qu'un objet a vivement frappée
En est dans le sommeil quelquefois occupée.

à cet égard presque toujours vrais. Lucrèce raisonne sur cette matière avec plus de justesse philosophique qu'il n'a coutume de raisonner. Il y a dans son poëme de la Nature des êtres (*lib.* 4, *v.* 470 *et seq.*) une longue tirade où il établit solidement l'infaillibilité du rapport des sens. Mais ce qui donne encore plus de poids au sentiment de Lucrèce, c'est sa conformité avec celui de nos deux plus grands philosophes, Descartes et le P. Mallebranche. Voyez ce que le premier dit là-dessus dans ses *Principes*, première part., nomb. 33; et l'autre dans la Recherche de la vérité, liv. 1, chap. 5.

Fantastique tableau, l'objet est retracé,
Et dans l'âme affectée il est réalisé.
J'essuie encor l'orage où la foudre bruyante
A mes pieds est tombée en gerbe flamboyante.
Enchanté, je revois les fêtes et les jeux [1]
Que le salut des jours d'un roi victorieux,
Gouvernant ses sujets plus en père qu'en maître,
Forme au sein des cités, et jusque sous le hêtre.
Ces objets, par les sens, tracés dans le cerveau,
Frappent mon âme encor, l'affectent de nouveau.

Pour la perception pure, intellectuelle,
Dont les sens ne sont point la cause accidentelle,
L'âme, cet être actif et qui pense sans fin,
Par sa propre vertu la produit dans son sein :
Mais Dieu de cette idée est la cause première [2];
L'âme n'est que l'agent qui par son ordre opère.
Tels les projets d'un roi par lui sont enfantés;
Par son sage ministre ils sont exécutés.
A l'être qui contient l'idée universelle,
Lui de qui tout procède, et que ton nom rappelle,
Il faut donc rapporter cette perception;
Acte immatériel de l'*intellection.*
Des attributs de Dieu l'idée illimitée
Ne peut que par lui seul dans l'âme être enfantée:
L'âme tient de lui seul les simples vérités,
Ces principes constans, éternelles clartés,

1. Réjouissances au sujet de la convalescence du roi en 1744.

2. *Non sumus sufficientes cogitare aliquid à nobis quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est.* II. Epist. ad Cor., cap. 3, ℣. 5.

Dont le jour lumineux, se hâtant de paraître,
Eclaire tout mortel * dès qu'il a reçu l'être,
Et dessillant nos yeux par l'erreur fascinés,
Plie au joug de la foi les doutes effrénés.
Mais, ô puissant moteur, dans cet amas d'idées
Dont nos âmes par toi sont sans cesse inondées,
La plus haute à tes yeux, la plus digne de moi,
C'est celle qui me parle et m'occupe de toi.
C'est celle qui me peint ta grandeur ineffable,
Ton pouvoir infini, ta sagesse immuable,
Celle qui m'entretient de ton immensité,
Et de ton existence, et de ton unité.

En diverses façons l'âme se modifie.
De combien d'attributs je la vois enrichie!
Imagination, mémoire, jugement,
Liberté du refus ou du consentement :
Voilà ses facultés, et le riche apanage
Qui, sitôt qu'elle existe, est son noble partage.

Facile à s'émouvoir, l'imagination
Est asservie aux lois de la sensation.
L'objet matériel, en l'affectant, l'agite,
Et par les sens lui porte une atteinte subite.
Des esprits animaux le cours impétueux
Ebranlant du cerveau les filamens nombreux,
Ces fibres, à leur choc exactement fidèles,
S'ouvrent de toutes parts à des traces réelles.
Par répercussion, ce vif ébranlement
Dans le siége de l'âme excite un mouvement

* Joan. cap. 1, ℣. 9.

Qui l'émeut, l'aiguillonne, et sur elle domine.
Agitée, échauffée, alors l'âme imagine;
Et plus ou moins rapide est le cours des esprits,
Plus ou moins vivement ses tableaux sont décrits.
C'est ainsi que l'on voit, dans l'art de la gravure,
L'artiste industrieux tracer d'une main sûre
Des traits forts ou légers, suivant que le burin
S'imprime plus ou moins sur le docile airain.

Du cours de ces esprits que leur choc subtilise
Naît l'inégalité qu'on voit avec surprise

Du cours de ces esprits. Je suis ici le système du P. Mallebranche, comme je l'ai suivi touchant les idées. Je sais qu'il essuie des contradictions; mais c'est là le sort, et peut-être la gloire des systèmes philosophiques un peu abstraits; et celui de M. Locke, fondé aussi sur les principes de la plus sublime métaphysique, a subi la même fatalité : tant l'esprit humain varie sur les matières de pur raisonnement. Selon quelques philosophes, la différente conformation des organes du cerveau fait seule la différence qu'il y a entre l'homme à puissant génie et l'homme hébété, et le cours des esprits animaux n'y entre absolument pour rien. Il y a même des médecins qui doutent sérieusement de l'existence de ces corpuscules vitaux (c'est abuser du pyrrhonisme.). Voilà donc une hypothèse qui heurte celle du P. Mallebranche; et à son tour elle est contredite par celle de M. Clarke. Concluons de cette contrariété de sentimens sur ce point, sans parler des disputes sur les idées innées, sur les causes occasionnelles, etc., concluons, dis-je, que nous voyons trop obscurément dans l'intellectuel pour pouvoir saisir la vérité. Si elle se refuse souvent à l'expérience même, se livrera-t-elle aux spéculations, et, qui plus est, aux spéculations métaphysiques?

Entre l'homme doué d'un génie éminent,
Et le mortel stupide, automate ambulant.
Dans l'un, rares, grossiers, d'une marche pesante,
Ne portant avec eux qu'une chaleur mourante,
Les esprits animaux ne semblent circuler
Que pour mouvoir un corps sans eux prêt à crouler.
On dirait que leur jeu n'est pas fait pour son âme.
Nul trait qui l'aiguillonne, aucun feu qui l'enflamme.
L'acte de sa raison est presque machinal.
A l'instinct de la brute il est souvent égal.
Dans l'autre, ces esprits, subtils en abondance,
Coulent tel qu'un torrent qui d'un rocher s'élance,
Et dans les champs voisins, sans être trop fougueux,
Roule rapidement ses flots tumultueux.
Ils donnent à ses nerfs des secousses nombreuses,
Forment dans son cerveau des traces lumineuses;
Et son âme, éprouvant leur vive impression,
N'est que vie et chaleur, que force et qu'action.
De là ces traits frappans, ces tableaux pathétiques,
Ce noble enthousiasme, et ces fougues lyriques,
Sources du vrai sublime, et qui jusqu'au lecteur
D'un écrit immortel transmettent la chaleur.

A l'instinct de la brute. Il n'y a rien là qui, à la honte de notre espèce, ne puisse être démontré. On voit beaucoup d'hommes chez les nations sauvages; dans la Laponie, par exemple, ou dans le Groënland, qui ne diffèrent guère de la brute, à ne les envisager que par leurs actions extérieures, et qui ne paraissent agir que comme force mouvante purement déterminée par la faculté sensitive. Tels sont aussi les Chiliens et autres sauvages de l'Amérique, hommes grossièrement stupides, et n'ayant qu'un faible notion de la loi naturelle.

Fécond, riche, il invente, et sous ses mains heureuses
Naissent les fictions les plus ingénieuses.
Là, ces héros * que Rome un jour doit enfanter,
Fils d'Anchise, à tes yeux viennent se présenter.
Ici, ce bouclier d'admirable structure **
T'offre le sort de Rome et sa grandeur future.

L'imagination, dans son feu véhément,
Ne feint pas, je le sais, toujours si sagement.
Souvent elle s'échappe, et sa fougue indiscrète,
Son délire effréné dégradent le poëte.
Tout n'est alors que traits bizarres, mal tissus,
Qu'éclairs éblouissans, de chaleur dépourvus,
Que marche irrégulière, en chutes trop féconde.
Sans règle, sans méthode, elle erre vagabonde,
S'égare en nous peignant le premier des Césars
Dans les champs de Pharsale affrontant les hasards.

Là, ces héros que Rome, etc. *Ici ce bouclier*. Je cite ces deux grands morceaux de poésie comme le chef-d'œuvre de l'imagination de Virgile, et comme le plus puissant effort du génie poétique, à mon sens. Je sais que l'honneur de l'invention n'est pas dû entièrement au poëte latin. La descente d'Ulysse aux enfers dans l'Odyssée, et la description du bouclier d'Achille dans l'Iliade, lui ont vraisemblablement fourni le canevas de ces deux admirables fictions. Homère a donc pu, à cet égard, servir de modèle à Virgile : mais, de l'aveu des maîtres de l'art, Virgile a surpassé son modèle. L'imitateur a enchéri sur l'inventeur ; et imiter ainsi, c'est, comme dit La Bruyère en parlant de Despréaux, créer les pensées d'autrui.

* Æneid. lib. 6.

** *Ibid*. Lib. 8.

S'égare en nous peignant. Un des plus grands défauts de

De l'auteur de Roland elle outre les peintures,
Et de l'Homère anglais grossit trop les figures.

---

la Pharsale, c'est cette fougue d'imagination que Lucain n'a pas su réprimer, et qui en fait plutôt un enthousiaste qu'un vrai poëte. Ce défaut pourtant, tout considérable qu'il est, n'empêche pas que la Pharsale, prise en détail, ne soit estimable par des beautés souvent sublimes, et par bien des traits de génie mâle et vigoureux qui percent à travers l'enflure et la déclamation, autres défauts essentiels de ce poëme.

De l'auteur de Roland. L'imagination de l'Arioste est encore plus fougueuse et plus déréglée que celle de Lucain. Le P. Le Moyne * (s'il faut citer aussi un de nos poëtes à imagination effrénée), Le P. Le Moyne est pour ainsi dire un géomètre auprès de lui. On sait le beau nom que le cardinal d'Est donna au ramas informe d'aventures décousues, et seulement imaginées, qui composent le *Roland furieux*. Rendons cependant justice à ce poëme comme nous l'avons rendue à la Pharsale. La poésie de son style est admirable. Elle est plus animée, plus frappante que celle de la *Jérusalem délivrée.* Mais si le Tasse cède à l'Arioste dans cette partie de l'art, certainement la première, combien l'emporte-t-il sur lui par l'économie du plan, la décence des mœurs, la convenance et la dignité des caractères, en un mot, par la sagesse du génie!

Et de l'Homère anglais. Le *Paradis perdu* de Milton est plein de grandes beautés, et de défauts encore plus grands. C'est un monstrueux composé d'idées sublimes et d'idées puériles, d'images les unes fortes et souvent terribles, les autres basses ou rebutantes, de peintures riantes, naturelles, et de descriptions emphatiques ou bizarrement tracées; enfin de tout ce que l'imagination

* Auteur du poëme épique de *Saint-Louis*.

Si des esprits vitaux le sage emportement
D'une foule de biens est l'heureux instrument,
De ces mêmes esprits la fougue trop ardente
Est de tristes effets une source abondante.
Les fibres du cerveau ne peuvent quelquefois
Résister à leurs cours, ni soutenir leur poids.
Leur rude choc les brise, et, par eux accablée,
L'imagination en est alors troublée,
En proie aux noirs accès d'un délire fougueux,
L'un, enchaîné, s'épuise en transports furieux.
D'un nuage éternel sa raison investie....
Sage, qu'à cet aspect la tienne s'humilie.

---

peut enfanter de plus admirable et de plus ridicule. Ainsi tous les extrêmes y sont réunis, comme dans les tragédies de Shakespeare. Pour appuyer ma critique, je vais rapporter le jugement que porte de ce fameux poëme M. l'abbé Desfontaines, dans son discours sur l'Énéide, à la tête du second tome de sa traduction de Virgile. « Indépendamment des extravagances dont fourmille *le* « *Paradis perdu* de Milton, les personnages seuls de ce « poëme, où il n'y a d'hommes qu'Adam et Ève, sont « insupportables. L'action générale et les épisodes sont « monstrueux. Les nœuds sont ridicules.... Ce ne sont « que des images pareilles aux songes d'un malade, ou « aux visions d'un cerveau blessé, etc. »

Tout le monde connaît ces vers du célèbre auteur de *la Henriade*, poëme où la sagesse de l'imagination est unie à la grandeur des idées et à la vivacité des images :

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables.
Il n'a chanté que pour les fous,
Pour les anges, et pour les diables.

L'autre aperçoit un monstre errant pendant la nuit[1],
Entend les cris plaintifs d'un spectre qui le suit.
Tel Oreste croit voir une horrible furie[2].
Tel Brutus croit parler à son mauvais génie.
Combien d'autres effets, et non moins malheureux,
Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux,

---

1. Ce qu'on appelle vulgairement *loup-garou*.

2. L'ombre de Clytemnestre.

Tel Brutus croit parler. Des auteurs assez graves prétendent que l'apparition du fantôme qu'on dit s'être présenté à Brutus, quelque temps avant la bataille de Philippes, fut une apparitionréelle. Malgré leur autorité, je crois que ce ne fut qu'une illusion, qu'un déréglement de l'imagination de Brutus, échauffée par de longues veilles et par une contention d'esprit. C'est la raison solide qu'un historien sensé (*Plutarque*, *vie de Brutus*) fait alléguer à Cassius dans le discours philosophique qu'il tient à son âme au sujet de l'apparition de ce prétendu fantôme.

Enfans de l'épouvante, ou d'un objet hideux. Les exemples des effets funestes que ces deux causes ont produits dans tous les temps ne sont pas en petit nombre. Je n'en citerai qu'un dans chaque genre. La frayeur du Dominiquin, dont Campanella raconte l'aventure (*de sensu rerum*, *lib*. 4, *cap*. 16), causa un si grand désordre dans les fibres de son cerveau, que ses cheveux blanchirent sur-le-champ, et qu'il mourut sans avoir pu parler. Au rapport du P. Brumoi (*Théâtre des Grecs*, *t*. 3, *p*. 258), l'apparition soudaine et de la figure effroyable des Euménides, dans la tragédie d'Eschyle qui porte ce nom, firent une impression si forte sur les organes du cerveau de la plupart des spectateurs, que des femmes enceintes se blessèrent de surprise, et que des

Des traces par les sens trop fortement reçues,
Des passions enfin dans l'âme trop émues!
O monstres, c'est de là que vous êtes issus,
Vous, juste horreur du sein où vous fûtes conçus,
Dont l'œil avec effroi voit l'horrible figure,
Dont, en vous étouffant, on purge la nature.

L'imagination est féconde en erreurs,
En bizarres tableaux, en prestiges trompeurs.

Maîtresse des humains, au gré de son caprice,
Elle fait leurs plaisirs, elle fait leur supplice.
Tantôt, doux imposteurs, ses attraits séduisans
Dans les bras du sommeil viennent flatter nos sens.
Que de charmans transports! que d'aimables chimères
Après le réveil même au cœur encore chères!
Tantôt, se présentant sous des traits odieux,
Elle offre à nos esprits des spectacles affreux;
Et telle en est l'horreur, que notre âme effarée
Par le réveil subit à peine est rassurée.
Ici, son jeu propice aux vœux d'un tendre cœur,
Embellit à ses yeux l'objet de son ardeur.
Là, de ce courtisan qu'un prompt revers terrasse
Elle aggrave les maux et comble la disgrâce.
Ses amorces de l'homme abondant en projets
Promènent les regards sur mille doux objets.
O Thémis, je la vois qui venge tes injures:
Elle offre au criminel l'appareil des tortures.

---

enfans en moururent d'effroi. On peut voir aussi les exemples surprenans, mais dans un autre genre, que le P. Mallebranche rapporte dans la Recherche de la vérité, liv. 2, part. 1, chap. 7.

Ainsi dans notre esprit l'imagination,
D'une bizarre main, répand l'illusion.
Jusque sur la raison elle étend son empire,
Et lui fait trop souvent adopter son délire;
Trop souvent, seul auteur d'un triste égarement,
Elle ose sans rougir l'en faire l'instrument.
Ah! raison, venge-toi, commande, agis en reine;
Que ton sage pouvoir la maîtrise, l'enchaîne;
Et, réglant prudemment ses écarts emportés,
Change sa nuit funeste en utiles clartés.
Qu'animant tes leçons, elle serve à ta gloire.

Ces tableaux variés, tracés dans la mémoire,
Ces tableaux plus ou moins dans elle conservés,
Comment dans mon cerveau, par qui sont-ils gravés?
Je vais peindre, grand Dieu, l'œuvre de ta puissance,
La plus inaccessible à notre intelligence:
Tableau vulgaire aux yeux ignorans ou distraits,
Toujours plus merveilleux, plus on le voit de près.

Les esprits animaux, parcelles vagabondes,
En formant au cerveau mille traces profondes,
Disposent ses filets à prendre, à retenir
L'image des objets: de là le souvenir,
Ce vaste réservoir d'innombrables pensées
Admises sans effort, sans désordre entassées,
Qui s'offrent quelquefois sitôt que je le veux,
Qui quelquefois aussi résistent à mes vœux,
Qui souvent à mon âme en foule se présentent,
Et, promptes à sortir, à l'envi se supplantent;
Qui, souvent malgré moi refusant de marcher,
Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.

Les fibres du cerveau sont souples et fidèles
A l'action des corps qui s'exerce sur elles.

L'objet matériel, prompt à les émouvoir,
Par ses coups redoublés les porte à recevoir
De ses impressions les traces fugitives,
Images à la fois réelles et fictives.
Alors dans le cerveau leur flexibilité
Admet tous ces tableaux dont il est affecté.
Telle d'un arbrisseau la branche obéissante
Se plie en espalier, en voûte verdoyante;
Ainsi la cire molle, aisée à manier,
Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.

Plus de notre cerveau les fibres sont flexibles,
Plus elles ont de jeu, plus les objets sensibles
Gravent profondément leurs portraits variés,
Et tels d'entre eux jamais ne seront oubliés.
Tous ces divers tableaux s'introduisent en foule.
L'un ne détruit point l'autre, aucun d'eux ne s'écoule.
Tout est clair et distinct, tout s'offre sans effort.
Le trait, se concentrant, n'en devient que plus fort.

Tout est clair et distinct. C'était là le propre de l'étonnante mémoire de Sénèque. Il nous apprend (*praef. controv.*) que dans sa jeunesse il retenait jusqu'à deux mille noms propres, après les avoir entendus une seule fois, et qu'il les répétait (ce qui est beaucoup plus fort) dans le même ordre qu'on les lui avait récités. Entre autres efforts de mémoire qui ne sont pas moins prodigieux, il en cite un assez plaisant. « Un particulier, dit-il, ayant « entendu réciter un poëme, avança, pour s'égayer, que « c'était son ouvrage, et pour preuve il le répéta tout « entier sans hésiter. Le véritable auteur n'ayant pu en « faire autant, les auditeurs l'accusèrent d'en avoir fait « le larcin. » Cet effort de mémoire, quoique surprenant,

Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisibles,
Soit par le poids des ans qui nous traîne au tombeau,
Les traces faiblement s'impriment au cerveau.
Ce ne sont bien souvent qu'empreintes passagères,
Que portraits fugitifs, que lueurs éphémères.
L'image des objets, reçue avec effort,
S'offre et soudain s'efface, entre et promptement sort.
Tel l'éclair brille et meurt : tel poussé vers la plage,
Le flot au même instant couvre et fuit le rivage.

Selon que les objets sont vifs ou languissans,
Admises au cerveau par l'organe des sens,
Leurs traces, dans l'esprit stables ou passagères,
Font des impressions profondes ou légères.

---

me paraît d'autant plus croyable, que j'en ai vu un tout pareil, au badinage près. Je m'applaudis d'en faire ici honneur à feu M. Olivier, l'un des principaux membres de l'académie de Marseille, homme d'une vaste érudition, et connu dans le monde littéraire par une histoire de Philippe de Macédoine, aussi exacte qu'approfondie.

Soit par l'excès honteux.... soit par le poids des ans. A ces deux causes joignons-en une troisième : l'usage du tabac. Il affaiblit la mémoire par des raisons médico-physiques dont l'exposition menerait trop loin. Elles furent savamment déduites dans une thèse de médecine que M. Berger de l'académie des sciences soutint lorsqu'il était encore sur les bancs de la faculté : « Thèse « (dit agréablement M. de Fontenelle) dont le style et « l'érudition furent généralement admirés, et les pré« ceptes fort peu suivis. » *Eloge de M. Berger.*

De là tous ces tableaux de la mémoire exclus,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus.
De là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte
Triomphe du temps même, et brave son atteinte.
Ainsi, fades écrits, dont on fut ennuyé,
De vous tout, jusqu'au titre, est souvent oublié.
Ainsi, tendres adieux d'une mère expirante,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante....

Tels sont de la mémoire et l'essence et le prix.
Que ses riches trésors de l'homme soient chéris.
Oui, cette faculté, qui veut de la culture,
Est un des plus beaux dons qu'accorde la nature;
Miroir universel, elle nous rend présens
Les siècles reculés, les grands événemens,
Tous les faits consacrés dans la fable et l'histoire.
Le savant quelquefois lui doit toute sa gloire.
Ses trésors cependant ne sont qu'un embarras,
Lorsque le jugement ne la dirige pas.

Ce jugement, qu'est-il? Ce sens droit et solide,
Qui discute, compare, examine, décide,
Et qui, n'établissant que des principes vrais,
Par l'organe du goût prononce ses arrêts?
C'est cette raison saine, exacte, rigoureuse,
Qui luit d'une clarté sagement lumineuse,

Miroir universel. On peut voir dans *les Confessions* de saint Augustin (*lib.* 10) un magnifique éloge de la mémoire, et une ample analyse de ses différentes opérations, que le saint docteur confond cependant en quelques endroits avec les opérations de l'entendement pur.

Qui régente l'esprit dans ses productions,
Et de l'homme en tout temps règle les actions.

Trop heureux l'écrivain dont un guide si sage
Gouverne le génie et dirige l'ouvrage !
Méthodique, il lui dicte un plan judicieux.
Il lui fait rejeter les écarts trop fougueux,
Les tours entortillés, les figures outrées,
Les faux brillans, l'enflure, et les beautés plâtrées,
D'un coloris trop vif l'éclat éblouissant,
Tous ces termes nouveaux qui meurent en naissant :
Lieux communs d'une maigre et fausse rhétorique.
Dédaignant ces atours, son austère logique
N'admet que le vrai beau, l'ordre et l'enchaînement,
Du simple et du pompeux le rare assortiment,
Cette force de sens, cette hauteur d'idées
Propres au seul génie, à lui seul accordées.
L'imagination offre-t-elle à ses yeux
De son feu pétillant l'éclat prestigieux,
Il change ces ardens en réelle lumière,
Son allure effrénée en marche régulière.
Sa mâle austérité ne proscrit point les fleurs,
Mais il choisit, varie, assortit leurs couleurs.
Avec goût, sobrement elles sont dispensées,
Et dans leur lieu précis heureusement placées.
O sublime orateur, défenseur de Milon,
Lui-même, en la tribune, il parlait sous ton nom :
Et toi rival d'Homère, ô cygne de Mantoue,
Tu lui dois l'ordre et l'art dont l'univers te loue.

Offrons le jugement sous de plus nobles traits,
Et voyons-le aux humains prodiguer ses bienfaits.
En vrai législateur il sert la république ;
Dans le sein des cités, sagement il s'applique

A maintenir la paix, et l'ordre et le repos.
Loin d'elle sa prudence écarte les fléaux;
Sa vigilance active entretient l'abondance;
De Thémis au sénat il règle la balance.
Mais son plus noble champ, c'est le conseil des rois.
Minerve, ta sagesse y parle par sa voix.
Ses avis, décidant du destin de la terre,
Font conclure la paix ou lancer le tonnerre.

Je le vois dissiper d'anciennes erreurs,
Proscrire les abus et réformer les mœurs.
D'un censeur trop sévère écartant les rudesses,
Il blâme sans aigreur les travers, les faiblesses,
Du cœur et de l'esprit le triste aveuglement,
Tout ce que la raison désavoue et dément.
O comble de faveurs ! à l'homme qui s'égare
Son utile flambeau sert de guide et de phare.
Par son heureux secours que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés !
La vie est une mer sans relâche agitée.
Notre nef par les flots est souvent emportée;
Le jugement la guide, et, malgré leur effort,
Ce pilote prudent la conduit dans le port.
Trop heureux les mortels, s'ils n'étaient point rebelles
A ses sages leçons, à ses avis fidèles !
Mais, plus fort que sa voix, un penchant trop fatal
Les séduit, les maîtrise et les entraîne au mal.
Tel est même souvent leur aveugle délire,
Qu'approbateurs du bon, ils préfèrent le pire.

Qu'approbateurs du bon.

Video meliora proboque : deteriora sequor, dit Médée dans Ovide (*Met. lib.* 7); et si à la suite d'un

Ce choix est l'acte pur de notre volonté.
L'homme en tout ce qu'il fait n'est point nécessité.
Il est né libre, et Dieu, par un décret suprême,
Laisse à sa volonté, maîtresse d'elle-même,

---

auteur profane, il est permis de citer un écrivain sacré, c'est aussi ce que dit saint Paul en parlant de lui-même: *Non enim quod volo bonum, hoc ego: sed quod odi malum, illud facio.* Ep. ad Rom. cap. 7, ℣. 15; maxime qui établit les contradictions du cœur de l'homme dans le moral, et qui est rendue si heureusement dans ces vers du plus grand de nos poëtes:

Hélas en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux: mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Racine, Cant. 3.

Il est né libre. La liberté de l'homme est une vérité incontestable, fondée sur la foi, et dont nous trouvons la preuve dans l'acte de notre volonté, agissant même physiquement. Ce dogme, qu'il est si glorieux à l'être pensant de soutenir, est formellement établi en plusieurs endroits de l'Ecriture, mais surtout dans l'Ecclésiastique. Voici le passage: *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui.... Apposuit tibi aquam et ignem. Ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem vita et mors, bonum et malum. Quod placuerit ei, dabitur illi.* (Cap. 15, ℣. 14, et seq.) La liberté de l'homme peut-elle être plus expressément marquée? Luther et Calvin, qui ont tâché de la détruire pour élever sur ses ruines le prédestinatianisme, étaient intérieurement, et malgré eux, convaincus de tout son

Le pouvoir de choisir ou le bien ou le mal,
Choix décisif pour lui, salutaire ou fatal.
Ainsi donc à son gré l'âme se détermine;
D'un ou d'autre côté, sans contrainte elle incline,
Quand et comme elle veut se porte vers l'objet,
Et de sa volonté ses actes sont l'effet.
Telle est sa liberté, qu'elle tient de Dieu même.
Qui dit qu'elle est esclave, est digne d'anathème [1].

Hélas! il est trop vrai, j'ai le pouvoir fatal
De marcher constamment dans les routes du mal.
Aux attraits de la grâce empressée à descendre
Je puis, cœur obstiné, refuser de me rendre,
Ou, différant toujours, dire comme Augustin :
Un peu de temps encore, attendons à demain [2],
Et, suspendant ainsi son effet salutaire,
L'attiédir, la lasser, peut-être la distraire.
Ah! faut-il qu'à ce prix je sois indépendant,
Que je puisse combattre un si doux ascendant,
Ce feu de l'Esprit saint, par qui l'âme embrasée
A ses impulsions cesse d'être opposée!
Méritons ce trésor purement gratuit.
Que ce souffle divin, dans nos cœurs introduit,

---

pouvoir. Enfin tout ce que le libre arbitre a de contentieux, c'est son accord avec la grâce; et en effet, c'est bien là qu'il faut s'écrier, *ô altitudo!*

1. *Si quis dixerit liberum hominis arbitrium.... non posse dissentire, si velit, sed velut inanime quoddam, nihil omninò agere, merèque passivè se habere, anathema sit.* Conc. trid. sess. 6, can. 4.

2. *Modò, ecce modò; sine paululùm.* Confes. lib. 8, cap. 5.

Par sa force efficace inspire, échauffe, éclaire,
Et que l'homme docile agisse et coopère.

J'ai de l'être pensant prouvé la liberté :
Etablissons encor son immortalité.

L'âme, ce souffle actif, cette substance pure,
Atteste hautement sa céleste nature.
Elle est spirituelle, et ne mourra jamais.
Tout l'offre à ma raison sous les plus nobles traits.
Elle pense; elle juge, a le droit de connaître
Cet être souverain, principe de tout être,
Admire sa puissance en tout ce qu'elle voit;
Le bénit humblement des biens qu'elle en reçoit.
Faite pour aimer l'ordre, à l'ordre elle est fidèle.
Quels rares attributs elle rassemble en elle!
Amour du bien moral, liberté de pouvoir,
Lumineuses clartés, désir de tout savoir,
Usage réfléchi de cette raison saine
Qui vers la vérité par sentiment l'entraîne :
Mais la perfection de ces dons précieux,
Dans ce séjour terrestre, est voilée à nos yeux.
Un être si sublime, et qui, par son essence,
N'est que vie et chaleur, lumière, intelligence,
Dans la nuit du néant doit-il être plongé,
Quand des liens du corps il sera dégagé?
Laissons ce doute absurde à l'aveugle sceptique.
Son immortalité n'est point problématique.
Tout dépose pour elle, et son activité,
Et sa nature simple, et sa sublimité,

Tout dépose pour elle. L'activité de l'esprit, sa grandeur dans l'invention des arts et des sciences, le souvenir du passé, les vues dans l'avenir prouvent, suivant

L'infini qu'elle sonde et tâche de connaître,
Ses élans enflammés vers l'auteur de son être.
Non, je ne croirai point, ô moteur souverain,
Que ta sagesse ait mis vainement dans mon sein
D'un bonheur éternel l'attente et le présage,
La soif d'un nom célèbre et vivant d'âge en âge,

Cicéron, que l'âme ne peut être mortelle. *Sic mihi persuasi, sic sentio, cùm tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa non posse eam naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem.* (De Senect.) Quelle est la force de la conviction intime de l'immortalité de l'âme, puisque les païens, éclairés par les seules lumières naturelles, et sans le secours de la révélation, n'ont point douté de cette vérité importante, qui, comme Cicéron dit ailleurs, était consentie de tous les peuples! *Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium.* L'Elysée et le Tartare, séjours qu'ils assignaient aux âmes après la mort, prouvent qu'ils croyaient l'âme immortelle, et même qu'ils attendaient des récompenses ou des châtimens dans une autre vie.

La soif d'un nom célèbre. Saint Evremont a mis au rang des plus fortes preuves de l'immortalité de l'âme le désir si naturel à l'homme d'éterniser sa mémoire. « La preuve, dit-il, la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité « de l'âme, c'est le désir que j'ai de toujours être. » Un passage de Cicéron va servir, pour ainsi dire, de commentaire à ce texte un peu enveloppé. Voici ce qu'il dit dans le plus moral de ses ouvrages philosophiques: *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis.... quid ipsa sepulcrorum monumenta, quia elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?* (Tuscul. disp. lib. 1, num. 14.) En effet, nous ne pouvons donner l'être à nos enfans, nous ne pouvons faire des actions héroïques,

Ce désir d'une paix qu'en vain je cherche en moi,
Que mon cœur inquiet [1] ne peut trouver qu'en toi.
Tout m'assure à l'envi qu'à son principe unie,
Mon âme doit jouir d'une immortelle vie,
Et, d'un torrent de biens s'enivrant à longs traits,
T'adorer, te bénir et t'aimer à jamais.
C'est pour ces grands objets que tu lui donnas l'être.
Ils sont dignes de toi, d'elle-même peut-être.

J'entends du vertueux les trop justes clameurs:
Je suis, dit-il, en proie aux plus cruels malheurs,
Tandis que le méchant, ivre de sa puissance,
Coule des jours heureux au sein de l'opulence.
Vaine idole du sage, ô stérile vertu,
Que gagné-je à te suivre? et de quoi nous sers-tu?

Juste, étouffe ta plainte: un Dieu, juge équitable,
Cite à son tribunal l'innocent, le coupable,
Et moissonnés tous deux par la faux de la mort,
Ce juge souverain décide de leur sort.
Sa main du vertueux couronne l'innocence,
Et punit du pervers la coupable licence.
Les peines, les combats exercent la vertu,
Et l'honneur du triomphe à ses efforts est dû.
La palme qu'elle attend serait peu digne d'elle,
Si sa possession n'était pas éternelle.

---

produire d'excellens écrits, élever de superbes monumens et les charger d'inscriptions, sans un secret désir, ou tout au moins une velléité de laisser par là un nom après nous. Or ce désir, ou cette velléité que l'âme forme, ne sont-ils pas comme une expression de l'immortalité de son être?

1. *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Aug. Conf. lib. 1, cap. 1.

Accorder un bonheur qui ne doit point cesser,
C'est, ô suprême arbitre, en dieu récompenser;
Et c'est là cette vie éternelle en durée,
Que ton verbe * a promis de sa bouche sacrée.
Cette immortalité dont je ne puis douter,
La physique à la foi s'unit pour l'attester.
L'âme, cette substance active, indivisible,
N'éprouve point le sort de l'être destructible,
Ne fond point, comme lui, dans le sein de la mort.
Dans leur nature propre il n'est aucun rapport.
En est-il, en effet, entre un être qui pense,
Qui juge et réfléchit, qui sonde son essence,
Et cet être étendu, privé de sentiment,
Que le temps, par degrés, détruit à tout moment?
L'un composé grossier, altérable matière,
De la poussière issu, devient encor poussière [1];
L'autre, pur, simple, actif, n'occupant point de lieu,
Retourne impérissable, à son principe, à Dieu [2].
L'âme n'est point mortelle : un dogme sacrilége [3].
Veut en vain lui ravir le noble privilége

---

* Matth. cap. 19, ℣. 29.

1. *Et revertatur pulvis in terram suam undè erat.* Eccl. cap. 12, ℣. 7.

2. *Et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Eccl. cap. 12, ℣. 7.

3. Le matérialisme.

L'âme n'est point mortelle. Cette vérité si consolante pour un chrétien, et qui a fait dire à un païen même, *juvabat me de æternitate animarum quærere, imò me-herculè credere* (Senec. epist. 102); cette vérité, dis-je, a brillé au milieu des ténèbres du paganisme. Elle a été reconnue par la plus saine partie des philosophes de l'anti-

De survivre à ce corps, son indigne prison.
Un sentiment intime exclut jusqu'au soupçon.
Oui, dans mon cœur s'élève un cri de la nature,
Un cri consolateur qui me flatte et m'assure
Que cette âme que Dieu du néant fit sortir,
Le néant dans son sein ne peut point l'engloutir.
Dans les corps composés que dissout l'alchimiste,
La forme périt seule, et la substance existe.

---

quité ; mais celui qui en a été le plus fortement persuadé, c'est Socrate. Platon, ce disciple qui lui a fait tant d'honneur, nous a conservé, dans le dialogue qui a pour titre *le Phédon*, le dernier entretien que ce grand homme eut avec ses amis quelques heures avant sa mort, et qui roula sur l'immortalité de l'âme. C'est dans ce dialogue que Socrate expose les raisons les plus propres à prouver que l'âme est immortelle, et qu'il réfute, comme par avance, toutes les objections qu'Epicure devait faire dans la suite contre sa spiritualité.

Le néant dans son sein. Pour éviter la prolixité, je ne rapporte point ici une foule d'autorités qui prouvent toutes que l'âme ne saurait physiquement être annihilée. Il est vrai que Dieu, par un acte de sa volonté, peut l'anéantir ; mais j'oserai dire qu'il ne serait point dans l'ordre moral que Dieu le voulût. L'âme, de l'aveu de tous les théologiens, doit être nécessairement ou récompensée, ou punie. Or son anéantissement exclurait le châtiment ou la récompense.

La forme périt seule. L'alchimiste peut bien dissoudre les corps composés, et les convertir en substances élémentaires ; mais son dissolvant le plus fort, son feu le plus violent ne sauraient venir à bout de détruire leur nature. Cette destructibilité est aussi impossible que son art est illusoire. Les parties sablonneuses des corps dissous sont toujours du sable. Les parties métalliques sont

Rien n'est anéanti dans la nature : eh quoi!
L'âme seule serait soustraite à cette loi?
L'anéantissement serait tout son partage?
Ah ! le penser, grand Dieu, c'est te faire un outrage.
C'est dégrader ta gloire et mon être : oui, je doi
Être heureux, impassible, immortel comme toi.
Mon âme doit un jour, de ses fers affranchie,
Briller de ta splendeur et vivre de ta vie.

---

toujours du fer, du cuivre, etc. Voyez l'histoire de l'académie des sciences (*ann.* 1734, *p.* 55) au sujet d'une épreuve opiniâtre et sans succès que le célèbre Boërhaave fit sur le mercure. Enfin, pour citer une preuve plus simple, et dont les yeux philosophiques sont journellement témoins, le bois que le feu consume n'est point détruit. Sa forme périt; mais il existe dans la fumée, qui est la partie spiritueuse; dans la suie, qui est la partie huileuse; dans la cendre, qui est la partie terreuse.

Rien n'est anéanti dans la nature. Non seulement un corps mixte ne peut être anéanti, mais encore il n'y a pas le plus délié rayon de lumière qui puisse l'être physiquement. A quelque épreuve que le prisme s'efforce de le mettre, il se montre toujours, il existe, et (ce qui ne prouve pas moins l'immutabilité de sa nature) il est toujours rouge, si le rayon est rouge, toujours bleu, si le rayon est bleu, etc. L'indestructibilité physique d'un corps mixte, et même d'un corps élémentaire, me paraît un argument des plus forts en faveur de l'immortalité de l'âme : car, si ce corps élémentaire, qui a nécessairement des parties, ne peut absolument être détruit, l'âme qui n'en a point, ne peut, à plus forte raison, être détruite, et par conséquent elle est immortelle. *Nec secerni, nec dividi, nec discerpi, nec distrahi potest, nec interire igitur.* Cic. Tuscul. disp. lib. 1, num. 29.

De l'athée aveuglé le système imposteur
Tâche en vain de détruire un espoir si flatteur.
Qu'il tremble, en s'appuyant sur son dogme exécrable !
Qu'il tremble il n'est pas loin ce jour épouvantable,
Où t'implorant, Seigneur, pour être anéanti,
Dans son triste souhait il sera démenti.
C'est dans un lieu d'horreur, affreux à la pensée,
Que, vers toi s'élançant, et par toi repoussée,
Parmi le désespoir, les pleurs, les hurlemens,
De ta juste vengeance éternels instrumens,
Son âme éternisée expîra son blasphème,
Ces tourmens lui sont dus : ta justice elle-même
Doit rendre dans ces lieux la peine du pécheur
Eternelle en durée, infinie en rigueur.
Arme ton bras, grand Dieu ! tonne, éclate, foudroie;
Que sur l'impie altier ton courroux se déploie;
Ou plutôt, par pitié dissipant son erreur,
Pour dessiller ses yeux, parle au fond de son cœur.

SOMMAIRE

DU SEPTIÈME CHANT.

Définition de la raison telle qu'elle était dans l'état d'innocence. Don du Créateur; destinée à éclairer l'homme et à le guider, elle ne peut être par sa nature une source d'erreurs et d'égaremens. La chute de l'homme unique cause de l'impuissance de la raison. Tableau des funestes effets de la désobéissance du premier homme. Obscurcissement des lumières de l'esprit. Corruption du cœur. Naissance des passions. Que l'amour-propre les produit. Tableau des passions en général. Leur empire tyrannique. La raison tâche vainement de nous en affranchir; forcée à céder, elle est elle-même subjuguée. Misère de l'homme dans l'état de la nature corrompue. Mission d'un Dieu réparateur. Triomphe du chrétien sur les passions. L'homme considéré comme membre de la société civile. Définition de la société. Etablissement des lois. Tableau des désordres qui règnent dans la société, et dont les passions sont l'origine. Qu'il y a des passions qui tournent au bien de la société, lorsque la raison les réprime. L'invention des arts et des sciences preuve naturelle de la grandeur de l'esprit humain. Avantages

que la société retire de leur culture. Devoirs de l'homme à l'égard de l'homme. Portrait du sage, bon citoyen. La jouissance du bonheur mobile et fin de toutes les actions de l'homme. Tableaux du faux bonheur. Essence du vrai bonheur. La modération des désirs le procure, mais la religion seule peut les modérer en épurant le cœur. Que le bonheur passager de l'homme n'est qu'un faible écoulement du bonheur sans fin pour lequel il a été créé, et dont il jouira, s'il se fait constamment un devoir d'être utile à l'homme, d'observer la loi, de craindre et d'aimer Dieu.

CHANT SEPTIÈME.

Dans l'homme il reste à peindre un être raisonnable,
Avide du bonheur, par attrait sociable,
Fait pour respecter l'ordre et pour s'y conformer,
Pour pratiquer le bien, ainsi que pour l'aimer :
Etrange composé de grandeur, de bassesse,
De vices, de vertus, de force et de faiblesse;
Domptant les passions, par elles dominé;
Doué d'un esprit vaste à la fois et borné;
Ardent dans le désir, las de la jouissance;
Orgueilleux et rampant : tel est l'être qui pense.

La raison, ce trésor si cher, si précieux,
De tous ces attributs est le plus glorieux.
Noble présent du ciel, elle est, par sa nature,
Une source de biens intarissable et pure.
Elle est, dans son principe, un sage conducteur
Qui doit nous écarter des routes de l'erreur.
Dieu, la faisant du vrai l'organe invariable,
De tromper, d'égarer la rendit incapable,
Lui donna sagement pour règle l'équité,
Pour but, l'ordre moral, pour loi la vérité.
Telle tous les mortels en naissant la conçoivent.
Telle unanimement les sages la reçoivent,
Non comme un don fatal, souvent pernicieux,
Non comme un vil flatteur, sophiste captieux,
De nos égaremens l'auteur ou le complice,
Et qui, couvrant de fleurs le bord du précipice,

Nous plonge dans l'abîme, et le ferme sur nous.

Cette raison dont l'homme est si fier, si jaloux,
Devrait, pour soutenir son caractère auguste,
Corriger ses défauts, le rendre bon et juste,
Lui faire maîtriser, en superbe vainqueur,
Toutes les passions qui règnent dans son cœur;
Et, mettant à profit jusqu'à ses fautes même,
L'élever par degrés à la vertu suprême.
Pourquoi donc son flambeau, constamment lumineux
Souvent, sans l'éclairer, brille-t-il à ses yeux?
Ou, faible crépuscule et douteuse lumière,
L'éclaire-t-il à faux dans sa triste carrière,
Pareil à ces ardens dont les volages feux
Sont un guide infidèle, et même dangereux?
D'un contraste où du ciel éclate la justice
Exposons l'origine, et que l'homme gémisse.

Le père des humains, contre Dieu révolté,
A fait tout le malheur de sa postérité.
Au moment qu'infracteur d'une loi respectable,
Il écouta la voix d'une épouse coupable,
Sur sa tête il vit fondre un déluge de maux.
Il ne put se nourrir qu'à force de travaux.
Tout, jusqu'aux élémens, lui déclara la guerre.
La douleur et la mort envahirent la terre.
Il vit fuir loin de lui l'innocence et la paix.
Du remords déchirant il ressentit les traits.
Son cœur, de son forfait la première victime,
Tomba de piége en piége et d'abîme en abîme.
Le jour de la raison dès-lors fut obscurci:
Le cœur fut corrompu, l'esprit fut rétréci.

Le cœur fut corrompu. M. Pascal prouve fortement

Pour consommer nos maux, les passions naquirent:
Dans le monde en torrent elles se répandirent:
Leur cohorte fougueuse assaillit notre cœur.
Il céda sans combattre à leur effort vainqueur,
Sous le joug rigoureux le lâche osa se plaire.

De ces tyrans cruels l'amour-propre est le père.
Le désir d'être heureux, désir illimité,
Par lui seul est conçu, par lui seul enfanté.
Sans cesse il nous remplit, et nous vide sans cesse
De joie et de douleur, de haine et de tendresse;
De nos penchans divers est l'âme, le moteur,
Et, souverain du monde, a pour trône le cœur.

Que cet amour abonde en bizarres caprices!
Par quels détours subtils, avec quels artifices,
Cet adroit imposteur, plein d'attraits séduisans,
Sait cacher l'homme à l'homme, et surprendre ses
sens!

Tantôt il offre aux yeux l'image éblouissante
Des exploits éclatans que la valeur enfante,
Et, traînant aux combats des guerriers inhumains,
Fait d'un fier Attila le fléau des humains.

---

que l'homme est déchu de l'état de perfection dans lequel il avait été créé. « Si l'homme, dit-il, n'avait jamais été « corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité; et « si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait « aucune idée de la vérité ni de la béatitude. Mais nous « avons une idée du bonheur, et nous ne pouvons y « arriver : nous sentons une image de la vérité, et ne pos- « sédons que le mensonge; et par là il est manifeste que « nous avons été dans un degré de perfection dont nous « sommes malheureusement tombés. » *Pensées*, *chap.* 3.

Tantôt insinuant, fort par notre faiblesse,
Il pénètre le cœur de la plus douce ivresse
Des désirs satisfaits renaissent les désirs.
Il semble l'absorber dans le sein des plaisirs.
Puis, cruel, il le livre à cette frénésie
Par ses propres soupçons reproduite et nourrie.

Ici l'intérêt vil nous parle par sa voix.
Je l'entends qui prescrit ses mercenaires lois.
L'homme avide obéit : il vole sur les ondes;
Et revient enrichi des trésors des deux mondes.

Là, d'un nom spécieux colorant sa noirceur,
Du venin de l'envie il infecte le cœur.
Il l'abreuve de fiel, le nourrit d'amertume,
Dans ses tristes accès lentement le consume,
Et, pour mieux l'accabler, lui fait voir ses rivaux
Par de plus grands succès couronnant leurs travaux.
Plus loin il fait briller un glaive sanguinaire.
Il excite à venger un affront arbitraire,
Fait porter sur l'arène une fausse valeur,
Et transforme un Achille en vil gladiateur.

Voilà les passions que l'amour-propre enfante,
Race digne de lui, hautaine et turbulente.
Le cœur est le jouet de ces fiers ennemis :
Il est à leurs fureurs en esclave soumis.
De leur fatale guerre et victime, et théâtre,
Pour s'entre-déchirer je les vois se combattre.
La proie est disputée, et les flots agités
Sont, sur les vastes mers, cent fois moins irrités.
Ces tyrans sans combat tour à tour l'asservissent,
Par mille lâchetés tour à tour l'avilissent,

Et pour comble d'opprobre, accablé sous ses fers,
Sa honte, son malheur, ses tourmens lui sont chers.
La raison veut briser ses indignes entraves,
Veut arracher au joug le plus vil des esclaves;
Empressée, elle accourt, et, prompte à l'assister,
Lui tend la main : l'ingrat ose la rejeter.
Lasse d'offrir en vain un secours qu'il dénie,
Elle fuit, et le livre à son ignominie,
Toujours prête pourtant à revenir à lui,
S'il veut, dans sa misère, implorer son appui.

Homme, dans ce tableau reconnais ton image.
Ton avilissement, tes maux sont son ouvrage.
Cesse, dans tes clameurs, d'accuser la raison,
Ne dis plus que du ciel elle est un triste don,
Qu'elle voile à tes yeux, ou farde tes faiblesses,
Emousse des remords les pointes vengeresses,
T'étourdit lâchement sur les honteux excès,
Des passions enfin fomente les accès.
Ouvre les yeux : connais ton injustice extrême.
Qui flétrit la raison ? qui l'obscurcit ? Toi-même.
Oui, du fond de ton cœur aux passions livré,
De la soif des faux biens toujours plus dévoré,
S'élèvent chaque jour des vapeurs ténébreuses
Qui cachent ses clartés, vainement lumineuses.
Telle, sortant du fond de ces marais bourbeux,
Repaire des serpens, d'insectes venimeux,
La vapeur qui s'élève au haut de l'atmosphère
Du soleil bienfaisant obscurcit la lumière.
En osant pervertir ses nobles attributs,
Nous l'empêchons en nous d'enfanter les vertus.
L'homme, lâche sujet de cette auguste reine,
Se soustrait à ses lois, la détrône et l'enchaîne.

Aux fières passions contrainte d'obéir,
Sa noblesse lui reste, et ne peut se trahir.

Grand Dieu, tu vois ainsi ton plus parfait ouvrage,
L'homme, que tu formas à ton auguste image,
Déshonorer son être, avilir sa raison,
De la coupe d'erreur avaler le poison,
Des sens, des passions esclave volontaire,
A lui-même étranger, à lui-même contraire:
Tu le vois; mais l'ingrat a violé ta loi:
Dès-lors, en criminel, rejeté loin de toi,
Déchu par son forfait de sa grandeur première,
Il a honteusement rampé dans la poussière.
Un faible crépuscule à ses regards a lui.
Plaisirs purs, douce paix, vrai bonheur, tout l'a fui.
Dépouillé de ses droits au céleste héritage,
L'enfer est devenu son horrible partage....
Mais le ciel attendri désarme sa rigueur.
Un Dieu descend : la terre enfante son Sauveur.
Le juste se revêt de toutes nos misères.
Il satisfait pour nous au crime de nos pères.
Il meurt : c'est par son sang que l'homme est racheté,
Qu'il recouvre sa gloire et sa félicité.
La loi du Christ l'élève au-dessus de lui-même.
Passions, il combat votre ascendant extrême.
Secouru par la grâce, il brise son lien.
Le vieil homme est détruit, et je vois le chrétien.

Ce chrétien, composé de force et de faiblesse,
S'observe avec rigueur, sur lui veille sans cesse.

Il livre dans son sein des combats éternels.
Sa vie est un tissu d'efforts continuels,
D'assauts renouvelés, de victoires douteuses,
Victoires pour son cœur d'autant plus douloureuses,
Qu'il lui faut triompher d'un ennemi qui plaît,
Qu'il chérit malgré lui, tout odieux qu'il est.
Il s'honore et gémit du succès de ses armes,
Et souvent ses lauriers sont arrosés de larmes.
L'homme de ces efforts tire un lustre nouveau.
Plus la palme a coûté, plus le triomphe est beau.
Et la gloire qui naît de la vertu sublime
Ne fut jamais le prix d'un cœur pusillanime.

Ainsi ces passions dont on est déchiré,
Dont par la seule mort le sage est délivré,
Sont des tyrans cruels et des monstres terribles;
Mais ces fiers ennemis ne sont pas invincibles.
Leur germe renaissant ne peut être étouffé;
Mais d'elles le chrétien a souvent triomphé.
Si tu permets, grand Dieu, que leur puissance altière
Sur son cœur né sensible, agisse tout entière;
C'est pour aiguillonner son oisive vertu.
Sans cesse le penchant doit être combattu.
Telle, dans ses décrets, ta bonté tutélaire
Permet aux aquilons de troubler l'atmosphère:
Par leur souffle orageux s'il n'était agité,
Trop long-temps dans le calme il serait infecté.

L'homme est un souverain, la terre est son empire.
Tout le craint, le respecte : à ses vœux tout conspire,
Sur tous les animaux il étend son pouvoir.
Son sceptre, c'est sa force, et ses lois son vouloir,

C'est pour nourrir ce roi que la terre, que l'onde,
Que toute la nature est active et féconde,
Et sur quelques objets qu'il attache les yeux,
Fier, jaloux de ses droits, il ne voit en tous lieux
Qu'esclaves empressés, ou qu'êtres salutaires,
De ses divers besoins constamment tributaires.

Mais si tout est pour l'homme un tribut de bienfait
Si dans cet univers pour lui seul tout est fait,
L'homme est fait à son tour pour servir son semblable;
Il lui doit en tout temps un appui secourable.
L'Être suprême en nous a pris soin de former
Le plaisir d'être utile et la douceur d'aimer;
Et ces deux facultés, de nos cœurs souveraines,
De la société sont les plus fortes chaînes.

Cette société, qu'est-elle? Un vaste corps,
Un assemblage heureux de différens ressorts,
Qui, mus avec l'adresse à la prudence unie,
Composent un *ensemble* où règne l'harmonie.
C'est d'états, d'intérêts, d'esprits, de goûts, d'humeurs,
D'opinions, de lois, de coutumes, de mœurs,
Une marche bizarre, en contrastes féconde,
Qui varie et la face et la scène du monde.
Des membres de ce corps les uns sont plébéiens,
Et par leur industrie utiles citoyens.
Les autres, nés d'un sang célèbre dans l'histoire,
Des états sont l'appui, le conseil et la gloire.
Les uns (tels sous Louis sont les heureux François)
Soumis, mais noblement, obéissent aux rois.

Les autres, ennemis du pouvoir despotique,
Suivent, indépendans, l'état démocratique,
Ou rassemblent chez eux trois pouvoirs différens,
Celui du souverain, ceux du peuple et des grands.

Des aquilons fougueux les bruyantes haleines
Agitent moins les flots, sur les liquides plaines,
Que l'envie, et la fraude, et la cupidité,
La haine, la vengeance au bras ensanglanté,
N'agitent les esprits de ce corps politique,
Dans ses vastes désirs trop souvent frénétique.
C'est pour les réprimer que les législateurs,
De l'univers naissant sublimes précepteurs,
Etablirent les lois et prirent pour modèle
L'intime sentiment de la loi naturelle,
De cette auguste loi, que l'Être créateur
Grave de son doigt même au fond de notre cœur.
Et dont le grand précepte et l'ordre invariable,
C'est d'être bon et juste, et d'aimer son semblable.

Pour contenir le crime, à la sage Thémis
Le glaive et la balance ainsi furent remis.
Elle frappe. Mais quoi! ses coups les plus terribles
Trouvent au repentir des cœurs inaccessibles.
Le châtiment effraie, et ne corrige pas.
Le crime, en vain puni, marche encore à grands pas.
Du même front d'airain la licence effrénée
Insulte la pudeur aux cris abandonnée.
L'avide usurpateur dévore l'orphelin.
L'homme lève son bras sur l'homme, et dans son sein
Enfonce avec fureur un poignard homicide.
L'oppresseur fait gémir l'innocence timide.

La noire calomnie épanche son poison.
La politique lâche ourdit sa trahison.
L'artisan d'une chute, à la cour si commune,
Sur d'illustres débris élève sa fortune.
C'est ce fonds de noirceur et de perversité
Qui blesse la raison, flétrit l'humanité,
Et fait de l'univers un repaire sauvage,
Du repaire des ours trop ressemblante image.

Des seules passions naît ce désordre affreux :
Asservissant notre âme à leurs accès fougueux,
Elles dégradent l'homme, et bannissent du monde
Cette douce harmonie en mille biens féconde.
Tel le souffle bruyant des fiers tyrans des airs
Trouble le calme heureux qui règne sur les mers.
Comme lui, leur ivresse excite des orages,
Presque toujours suivis de funestes naufrages.
Si l'homme secouait leur joug impérieux,
Libre, calme, content, l'homme serait heureux.
La terre, des discords, des forfaits tributaire,
De la paix, des vertus serait le sanctuaire ;
Nous coulerions nos jours au sein du vrai bonheur.

N'allons pas toutefois, trop rigide censeur,
De toute passion interdire l'usage.
Troubler l'ordre, il est vrai, nuire est leur apanage :
Mais leur funeste empire, avec soin mitigé,
Peut servir l'univers sous leurs drapeaux rangé.
Tel d'un reptile impur * le venin redoutable
Enfante le trépas ; mais un art favorable
Le change en spécifique, et son heureux secours
Me rappelle à la vie et prolonge mes jours.

* La vipère.

Otons les passions, un sommeil léthargique
S'empare des esprits dans le corps politique.
L'homme, attiédi, glacé, de langueur abattu,
N'a pour agir ni nerfs, ni force, ni vertu.
C'est ainsi que le feu, si prompt à se répandre,
Dépourvu d'aliment, languit, meurt sous la cendre.
Le jeu des passions donne au cœur, à l'esprit,
Une active chaleur qui seule les nourrit.
Leur ascendant qu'on règle a pour objet unique
L'intérêt général, et sert la république.
La gloire fait voler le guerrier au combat :
Nous devons à Villars le salut de l'état.
La soif de l'or nous brûle, et, le cherchant sur l'onde,
La nef vole : Colomb découvre un nouveau monde.

Nous devons à Villars. En 1712, lorsque la France, épuisée par une guerre opiniâtre n'avait presque plus de ressources, et que nos frontières étaient ouvertes de tous côtés à l'ennemi victorieux, M. le maréchal de Villars changea tout à coup la face des événemens, et ramena sous nos drapeaux la victoire qui les avait depuis long-temps abandonnés. Il battit le prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée des alliés à Marchienne, fit lever le siége de Landrecies, prit Douai, le Quesnoi, Bouchain ; et tous ces exploits furent l'ouvrage d'une seule campagne. Cet enchaînement de succès procura la paix d'Utrecht, et celle de Rastadt entre toutes les puissances de l'Europe.

La soif de l'or nous brûle. L'histoire nous apprend que le principal, ou plutôt le seul motif qui détermina Ferdinand, roi d'Aragon, à se prêter à l'idée de la découverte d'un nouveau monde, ce fut l'espoir d'en retirer des avantages pécuniaires très-considérables. Pour faciliter l'exécution du plus hardi projet qui ait jamais été

L'ambition élève un mortel vertueux :
D'Amboise est presque roi : les peuples sont heureux.
Ainsi les passions, ces monstres redoutables,
Malgré le préjugé sont souvent favorables.
Par elles des humains les nœuds sont resserrés;
Par elles au bonheur ils montent par degrés.
Leur voix appelle au loin la gloire et l'industrie.
L'âme, à ce cri perçant, sort de sa léthargie.
Elle veut être émue, et sentir est son sort.
L'inaction pour elle est une lente mort,
Et cette activité, partage de son être,
Au feu des passions elle la doit peut-être.

---

conçu, Christophe Colomb eut l'adresse de le présenter sous le point de vue de l'opulence, et l'appât n'était point trompeur. Cette perspective éblouit. Les difficultés, les périls disparurent. Colomb s'embarqua, et l'Amérique fut découverte. Ainsi l'événement le plus grand que l'histoire moderne ait encore consigné dans ses fastes eut pour principe la cupidité, c'est-à-dire celle des passions qui a le plus d'empire sur l'homme.

D'Amboise est presque roi. Le cardinal d'Amboise fut premier ministre de Louis XII. La douceur de son ministère ne contribua pas peu à faire donner à ce bon roi le rare surnom de *père du peuple*. M. de Voltaire, dans son immortelle *Henriade*, fait de ce grand homme un éloge dont la postérité louera comme nous la noble hardiesse :

D'Amboise est à ses pieds : ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle,
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.

Chant. 7.

Mais, pour en recueillir ces solides bienfaits,
Il faut que la raison réprime leurs accès.
Elle doit mettre un frein à leur fougue orageuse :
Leur ivresse amortie en est moins dangereuse.
Tel, dans ses vifs écarts, le coursier belliqueux,
Subjugué par le mors, est rendu moins fougueux.
Sont-elles dans notre âme en un juste équilibre,
Elle est émue et calme, elle est esclave et libre.
Il est un terme, un point dans le monde moral.
Si l'homme en effréné le franchit, tout est mal.
Tout est bien, s'il s'y borne, et ses passions même
Sont alors des vertus qu'on admire et qu'on aime.
Tel est sur notre cœur le jeu des passions.
C'est ainsi qu'il se livre à leurs impressions.
Sachons les réprimer, elles seront utiles.
Sachons les asservir, nos cœurs seront tranquilles.
Mortel, le ciel l'ordonne, et par lui tu le peux;
Par ce sublime effort sois digne d'être heureux.

Aussi vifs que nombreux, les besoins de la vie
De l'homme citoyen aiguise l'industrie.
Ils ouvrent un champ vaste à sa sagacité,
Et le fruit s'en répand sur la société.
Par le secours du soc [1] la terre se couronne
Des présens de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
Plus utiles encor, les trésors de Cérès
Inondent à grands flots les fertiles guérets;
Et ce grain écrasé sous la meule bruyante
Est pour nous d'alimens une source abondante.

Un plus frappant spectacle attache mes regards.
Dans le sein des cités je vois naître les arts.

---

1. L'agriculture.

Des talens variés quel heureux assemblage !
A la société chacun d'eux rend hommage.
Et de l'homme, au travail par le besoin plié,
L'esprit plus inventif semble multiplié.
La pierre est façonnée [1], et je vois sous l'équerre
S'élever des cités, l'ornement de la terre.
Le pinceau sur la toile [2] offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un brillant coloris.
Le ciseau, manié par une main hardie [3],
Donne au marbre docile une espèce de vie.
De divers traits empreints l'arrangement heureux [4]
Rend la parole stable, et la peint à nos yeux.
La laine sous nos doigts avec art est tissue [5].
Des verres rapprochés, subtilisant la vue [6],
Dévoilent la nature aux regards curieux,
Ou d'astres infinis semblent peupler les cieux.
Malgré le fier courroux des autans qui frémissent,
Une nef fend les flots [7] qui sous son poids gémissent.
Un acier aimanté, guide du nautonnier,
Vers de lointains climats fraie à l'homme un sentier.
Il découvre, il parcourt des terres étrangères,
Un nouvel univers ignoré de nos pères.
Les grossiers habitans de ces sauvages lieux
Nous livrent des trésors inutiles pour eux,
Et reçoivent de nous des biens à leur usage,
Dont l'art et la nature ont privé leur rivage.

---

1. L'architecture.
2. La peinture.
3. La sculpture.
4. L'écriture et l'imprimerie.
5. Les manufactures.
6. Invention du microscope et du télescope.
7. La navigation et le commerce.

Ainsi tous les humains, rendus concitoyens,
De la société forment les doux liens,
Et le triste besoin, peut-être nécessaire,
Cimente et fortifie une union si chère.

Mortel industrieux, ton esprit créateur
Par des traits plus marqués atteste sa grandeur.
Vaste, il embrasse tout, et son essor m'étonne.
Rapide et véhément, dans la tribune il tonne [1].
Héraut des fiers guerriers qui signalent leur bras,
Sur la lyre héroïque [2] il chante les combats.
Son fidèle crayon [3], au temple de la gloire,
Des grands événemens consacre la mémoire.
Il éclaircit des temps la sombre obscurité [4]:
Le fait le plus douteux est par lui constaté.
Plus abstrait, il pénètre au-delà du sensible,
A ses hardis efforts ne croit rien d'impossible,
Le compas à la main mesure l'univers [5].
Il sonde la nature et ses effets divers [6];
Il parcourt d'un pas sûr les routes les plus sombres,
A des calculs sans borne assujettit les nombres [7],
Discute du soleil et des globes errans
La marche, la grandeur, les aspects différens [8].
Des simples il connaît les vertus salutaires [9],
Exalte par le feu leurs substances légères [10],

---

1. L'éloquence.
2. La poësie.
3. L'histoire.
4. La chronologie.
5. La géométrie.
6. La physique.
7. L'algèbre.
8. L'astronomie.
9. La botanique.
10. La chimie.

Dévoile le tissu des organes du corps [1],
Approfondit leur jeu, combine leurs rapports,
Analyse le son, les couleurs, la lumière [2],
Règle le poids de l'air, et par sa force opère [3].
Faut-il dire encor plus? dans sa témérité,
Il ose du Très-haut sonder l'immensité [4],
Et porte ses regards, *explorateur* sublime,
Dans les obscurités de cet auguste abîme.

Mais quoi! superbe esprit, un frein impérieux
Réprime malgré toi ton vol audacieux.
Le doigt du Tout-puissant t'a prescrit des limites,
Telles qu'aux flots altiers elles furent prescrites.
La nature de l'air, celle du feu, de l'eau,
L'organisation du plus vil vermisseau,
Le tissu d'une fleur, son germe, sa substance,
Tout passe, tout confond ta faible intelligence.
La nature se cache à tes yeux indiscrets.
Tu ne peux voir le jeu de ses ressorts secrets.

---

1. L'anatomie.
2. L'optique.
3. Les mécaniques.
4. Ces sciences qu'on appelle *divines*.

La nature se cache. Pline, en plus d'un endroit de son histoire, avoue que nous ne voyons que la surface des opérations de la nature, et que les ressorts secrets par lesquels elle agit, sont inaccessibles à nos yeux: *Arcana naturæ oculis impervia.* C'est aussi l'aveu que font tous les physiciens modernes; aveu bien plus concluant que celui de Pline, parce que nos recherches sont étayées des heureuses découvertes qu'on a faites dans les sciences et dans les arts. Il est constant (je l'ai dit plus d'une fois dans ces notes, mais on ne peut trop le répéter pour humilier l'orgueil philosophique), il est constant que le fond

Dieu sur cet univers, son ouvrage admirable,
A tendu sagement un voile impénétrable.
L'homme, que tant d'éclat pourrait trop éblouir,
N'est pas fait pour comprendre : il est fait pour jouir.
Citoyens de la terre, admirons son spectacle.
Laissons à son auteur le secret du miracle.
Tel l'acier aimanté, qui sur d'immenses mers
Guida le grand Colomb vers un autre univers,
Nous cache quel attrait, ou plutôt quel prodige
Par d'immuables lois vers l'ourse le dirige.
Le nocher ne sait point d'où provient cet attrait.
Sans rechercher la cause, il jouit de l'effet.

Si les combinaisons du jeu de la nature
Pour notre être borné sont une énigme obscure,
Si l'esprit curieux échoue à cet écueil,
C'est que tu veux, grand Dieu, réprimer notre orgueil.
L'homme serait trop vain, s'il pouvait tout connaître;
Et l'esclave oserait s'égaler à son maître.
Mais dans ce champ ouvert à sa sagacité
Quelle moisson de biens pour la société!
La rusticité fuit : les peuples se polissent.
L'art se perfectionne, et les états fleurissent.
Tel, du Russe grossier maître et législateur,
Un héros, des beaux-arts élève et protecteur,

---

intime de la nature et la cause primordiale de la plupart de ses effets sont scellés pour nous. *Omnia incertâ ratione, et in naturæ majestate abdita.* Croyons-nous avoir levé ce sceau respectable? Nous regardons, et nous ne voyons qu'abîme et obscurité.

Un héros, des beaux-arts élève et protecteur. Ces

Au sein d'un vaste empire où régnait l'ignorance
Porta les mœurs, le goût, les talens de la France.

---

titres ne sont pas moins légitimement dus au czar Pierre I[er] que le nom de *grand* qui lui a été donné. Dans la vue de s'instruire et d'éclairer ensuite un peuple plongé dans l'ignorance la plus profonde, sans discipline, sans industrie, sans aucune notion des arts utiles, il voyagea *incognito* en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, et vint en France, en 1717. Après deux ans de voyages et d'amas de connaissances pratiques achetées courageusement par une espèce d'abdication de la dignité royale, il retourna en Moscovie, emmenant avec lui les arts et les sciences de l'Europe, *spoliis indutus opimis*. Il les transplanta dans son vaste empire avec un succès qui surpassa ses espérances : réformateur dont le puissant génie eût inventé, dans un autre siècle, tout ce qu'il ne fit qu'imiter, doué de cette force d'âme qui met au-dessus des préjugés, et de cette trempe de raison qui fait les grands caractères, mais dont les vertus furent mêlées à des vices de tempérament qu'une mauvaise éducation fortifia, et qui ont un peu terni sa gloire.

Pierre Alexiowits était né en 1672, et il mourut en 1725.

...... *où régnait l'ignorance*. M. de Voltaire, dans son Histoire de Charles XII, peint la grossièreté et l'ignorance des Moscovites avant le règne de Pierre le Grand, et il en cite plusieurs traits singuliers. Celui-ci, entre autres, est remarquable. « Il n'y avait pas bien long-temps (*liv.* 1) « que le peuple avait voulu brûler à Moscow le secrétaire « d'un ambassadeur de Perse qui avait prédit une éclipse « de soleil. » La prière à saint Nicolas, qu'ils honoraient d'un culte superstitieux, est encore une preuve de la stupidité du Russe qui vivait à la fin du siècle passé. Tout a bien changé depuis, et dans ses mœurs, et dans son caractère. Ce peuple si sauvage, si grossier, est aujour-

L'auteur de la nature, en imprimant dans nous
L'attrait de l'union, ce sentiment si doux,
A voulu qu'en moyens, en ressources fertile,
L'homme en tout fût à l'homme incessamment utile;
Qu'ardens à nous prêter de mutuels secours,
Dans un cercle de biens nous roulassions nos jours.
Tu le voulus, Seigneur, et tu formas le sage :
C'est en lui que tu vois ton plus parfait ouvrage.
Droit, intègre, il n'est point de remords combattu,
Et son cœur est un temple où siége la vertu.
Libre de préjugés, du faux source féconde,
Il vit indépendant, en citoyen du monde;
Il sait, content de peu, modérer ses désirs;
Il voit la vertu même avouer ses plaisirs.
Son âme noble et fière ignore ce commerce
Qu'à la suite des grands le vil flatteur exerce.
En lui le vrai bonheur au doux repos est joint.
Que l'univers s'écroule, il ne tremblera point.
Son cœur aux passions n'est pas inaccessible :
Il est homme. Leur foule, en cohorte invincible,
Fond, l'investit, l'attaque, et croit le terrasser.
Fol espoir! leur effort ne le peut renverser.
Tel un chêne orgueilleux qu'assiége la tempête
Courbe à ses rudes coups sa sourcilleuse tête:
Par l'aquilon fougueux, contre lui déchaîné,
L'inébranlable tronc n'est point déraciné.

---

d'hui discipliné et poli; il est assez amateur des sciences et des arts pour leur avoir élevé un temple (*l'académie de Pétersbourg*), il est assez industrieux pour faire des velours ciselés et des étoffes d'or et d'argent, lui qui avait ignoré jusqu'à l'usage des épingles. Le génie d'un seul homme opéra ce prodigieux changement.

Des fières passions la révolte étouffée
Elève à sa vertu le plus noble trophée :
Et si le ciel encor le livre à leurs assauts,
C'est pour lui ménager des triomphes nouveaux.
De l'Être souverain adorateur fidèle,
Pour son culte et sa gloire il brûle d'un saint zèle.
Pieux, mais sans faiblesse, il observe sa loi,
Et la raison rebelle a plié sous la foi.

De ces hautes vertus, de mille autres encore
La terre s'applaudit, l'humanité s'honore.
Je vois dans ce mortel le père des humains,
Tel qu'il était, Seigneur, au sortir de tes mains.
Que de divers secours nos besoins en attendent!
Déjà sur chaque état ses bienfaits se répandent.
Il resserre des nœuds dès long-temps relachés.
Des mains de l'oppresseur ceux-ci sont arrachés.
Il éteint dans ceux-là la soif de la vengeance.
Des autres il contient la brutale licence.
Ce sage, des mortels l'ornement et l'appui,
Voit dans l'homme indigent un homme comme lui.
Et quand sa pitié tendre adoucit sa misère,
Son cœur compatissant croit soulager un frère.
Quel salaire veut-il de ses soins généreux?
Le plaisir peu connu d'avoir fait un heureux.
En versant ses bienfaits, de lui-même il se cache.
Ses dons sont un secret que jamais on n'arrache;
Dût-il même obliger des traîtres, des ingrats,
Ses bienfaisantes mains ne se fermeront pas.
Et qu'importe pour lui que l'homme soit injuste?
Il lui suffit, grand Dieu, que ta loi sainte, auguste [1],

1. Matth. cap. 22, ℣. 39.

Lui commande d'aimer, de servir les mortels.
Ils sont chers à son cœur, quoiqu'ils soient criminels.

Telles sont les vertus qui forment le vrai sage,
Et qui du monde entier lui consacrent l'hommage.
J'ai du bon citoyen ébauché le portrait.
L'homme, tel qu'il doit être, y brille à chaque trait.
L'univers n'offre point de spectacle si rare :
Mais de mortels pareils la nature est avare.

L'homme veut être heureux. Faux ou vrai, le bonheur
Est l'âme, l'aliment, l'idole de son cœur;
Il est de ses projets la fin et le mobile.
L'espoir de l'acquérir, aiguillon vif, utile,
Fait braver les périls, surmonter les travaux,
Et son attente seule adoucit tous les maux.
Le désir d'être heureux fait le fond de notre être.

Mais pourquoi ce bonheur, difficile à connaître,
Est-il toujours douteux, imparfait, traversé?
On ne le cherche pas où le ciel l'a placé.
Ce qui fait sa nature et forme son essence,
Ce n'est point le haut rang, ce n'est point l'opulence,
La gloire, les honneurs, les titres fastueux,
Joug superbe, fardeau trop souvent onéreux.
Ce n'est là du bonheur que l'imposant fantôme,
Qu'un ardent sans chaleur, qui brille aux yeux de l'homme,
Et qui, le conduisant de détour en détour,
Dans un gouffre de maux le plonge sans retour.

Arbitres de la paix, arbitres de la guerre,
J'ose ici vous citer, ô maîtres de la terre!

Sans doute c'est vous seuls qu'on doit nommer heureux,
La fortune s'attache à combler tous vos vœux.
Idoles d'une cour empressée à vous plaire,
Vous vous rassasiez d'un encens tributaire.
De la main des plaisirs tous vos jours sont tissus,
Tous vos désirs remplis aussitôt que conçus.
Ah ! ne cherchons qu'en vous le bonheur véritable..
Mais quelle est mon erreur ! Sur ce front respectable
Sont gravés les ennuis, le chagrin, les soucis.
Tyrans de vos sujets, vous en êtes haïs.
Les soupçons et la crainte assiégent votre trône.
Le cri de la révolte à votre oreille tonne.
Êtes-vous de bons rois, il est d'affreux revers,
Et souvent votre chute étonne l'univers.
Tu meurs, grand Bajazet, dans les fers d'un Tartare.

Tu meurs, grand Bajazet, dans les fers d'un Tartare. Le sultan Bajazet I, fut vaincu par Tamerlan, empereur des Tartares, dans la bataille livrée le premier juillet 1402, auprès d'Ancyre, ville de la Natolie, et où combattirent les deux plus nombreuses armées dont il soit fait mention dans l'histoire moderne. (Celle de Tamerlan était de plus de quatre cent mille hommes, et celle de Bajazet d'environ trois cent mille.) L'empereur ottoman fut fait prisonnier. On raconte qu'il fut enfermé dans une cage de fer, que son vainqueur l'en faisait sortir toutes les fois qu'il montait à cheval, et que, l'obligeant à se courber jusqu'à terre, il se servait de son dos comme d'un étrier. On ajoute que Bajazet, honteux de vivre dans une si grande ignominie, se brisa la tête contre les barreaux de sa cage. Tout cela est douteux, quoique vraisemblable, vu la férocité naturelle de Tamerlan. Son nouvel historien (le père Margat, jésuite) traite ces faits de conjectures vagues, parce qu'ils ne sont point rapportés par les deux auteurs arabes qui ont écrit la vie de ce fameux conquérant. Ce qu'il y a de sûr, c'est

O roi des Lydiens, le bûcher se prépare.
Et dira-t-on encor que les rois sont heureux?

Mais peut-être tu l'es, mortel ambitieux,
Toi qu'en astre brillant la faveur fait paraître,
Ministre tout-puissant, et plus roi que ton maître.
Ta main répand les dons, les refuse à ton gré;
D'une nombreuse cour je te vois entouré,
Peuple d'adulateurs, de serviles esclaves,
Dont le vil intérêt a forgé les entraves.
Tout te rit. Dans ce point de gloire et de grandeur,
Réponds, nouvel Aman : jouis-tu du bonheur ?

---

que Bajazet, le plus superbe des hommes, ne rabattit rien de sa hauteur au milieu des fers, et qu'il ne survécut que quelques mois à sa défaite et à son état d'humiliation.

O roi des Lydiens, le bûcher se prépare. Crésus, ayant été vaincu et fait prisonnier à la bataille de Thymbrée, qui décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens et les Perses, fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. Etant sur le bûcher, disent Hérodote et Plutarque, il se rappela un entretien qu'il avait eu autrefois avec Solon; et, reconnaissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois : *Solon, Solon, Solon!* Cyrus, qui était présent, ayant appris pourquoi Crésus prononçait avec tant de vivacité le nom de ce célèbre philosophe, fut frappé des vicissitudes de la fortune, et, touché du malheur d'un prince qui en faisait la plus triste épreuve, il le fit retirer du bûcher, lui accorda son amitié, et le traita toujours en roi. « Ainsi, ajoute Plutarque, Solon eut la gloire « d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux « rois, et donné à l'autre une instruction nécessaire. »

Cette réflexion est bien digne de l'écrivain le plus judicieux de l'antiquité, et dont les ouvrages renferment, selon moi, le plus riche fonds de morale, sans en excepter ceux de Platon.

Un seul mortel, un seul ne te rend point hommage.
Ce Mardochée assis s'offre sur ton passage,
Tu nourris dans ton sein un vautour acharné.
Pouvoir, honneurs, plaisirs, tout est empoisonné.

Le bonheur serait-il sous ces riches portiques
Construits sur les débris des fortunes publiques,
Sous ces lambris dorés, dont le faste odieux
Blesse autant l'équité qu'il éblouit les yeux?
Non, au sein de leur maître, usurpateur avide,
L'ardente soif de l'or, l'injustice réside :
Le plus cruel bourreau s'est emparé de lui,
Les remords ; et toujours le vrai bonheur l'a fui.

Le trouverai-je enfin dans cette douce ivresse
Qui, de nos sens séduits funeste enchanteresse,
Puise dans la beauté l'aliment du désir,
Et plonge avec transport dans les bras du plaisir?
Mais l'aspic est caché sous ces fleurs si brillantes :
Les jalouses fureurs, les craintes dévorantes,
Les pleurs, le désespoir, cette froide langueur
Qui dessèche, ou plutôt anéantit le cœur.

Ainsi dans ces portraits, hélas! trop véritables,
Mon œil surpris ne voit qu'illustres misérables,
Que mortels au-dehors de plaisirs enivrés,
Au-dedans, de soucis, de chagrins dévorés,
En apparence fiers de leur destin prospère,
En secret convaincus de toute leur misère,
D'autant plus malheureux qu'ils le paraissent moins,
Qu'à céler leur tourment ils appliquent leurs soins.

Quoi! dira-t-on, ce bien que sans cesse on désire,
Cet aimant qui vers lui sans cesse nous attire,
Le vrai bonheur n'est-il qu'un fantôme qui fuit,
Tel qu'un songe imposteur que le réveil détruit?

Non, mortels : le bonheur n'est point imaginaire.
Il existe, et de Dieu la bonté tutélaire
Nous l'offre à chaque pas sous les traits du plaisir.
Mais qu'il est peu de cœurs qui sachent le saisir !
Trop heureux qui l'obtient sans beaucoup le poursuivre !
Posséder ce trésor, c'est mériter de vivre.
Qui le possède ? Un roi dont les hautes vertus,
Utiles aux humains, font revivre Titus,
Qui, pareil à Louis, sage, actif, débonnaire,
Gouverne ses sujets moins en maître qu'en père ;
Un ministre au pur zèle associant la foi,
L'homme du peuple ensemble et celui de son roi ;
Un citoyen puissant, digne de ses richesses,
Qui sur les malheureux épanche ses largesses.
Ces hommes vertueux ont trouvé le bonheur ;
Avec la douce paix il règne dans leur cœur.
Ils ont su le placer dans la solide gloire,
Moins jaloux de laisser une illustre mémoire
Que d'être sur la terre utiles aux mortels
Par des bienfaits sans nombre et des soins paternels :
Plaisir le plus touchant, volupté la plus pure
Que puisse au cœur humain dispenser la nature.

Hélas ! il est trop vrai : si le bonheur nous fuit,
C'est qu'en nous le désir sans cesse est reproduit.
Nos vœux immodérés franchissent les limites
A notre être fini si sagement prescrites.
De projet en projet, de grandeur en grandeur
Nous courons, entraînés par le torrent du cœur.
Rien ne peut apaiser la soif qui le dévore.
Nos désirs sont comblés, nous désirons encore.
Ah ! voulons-nous goûter la paix, les vrais plaisirs ?
Voulons-nous être heureux ? modérons nos désirs.

Qui peut donner un frein à leur fougueuse ivresse,
Qui peut les asservir aux lois de la sagesse,
Se suffire à lui-même et posséder son cœur,
Ce Socrate nouveau jouit du vrai bonheur.
La noble fermeté qu'aucun revers n'altère,
La médiocrité bornée au nécessaire,
La fuite des honneurs, même l'obscurité,
Tout de ses jours heureux fait la sérénité.
Satisfait du présent, sur l'avenir tranquille,
L'assiette de son âme est toujours immobile.
Héritier des vertus de nos premiers aïeux,
Il est bon, juste, simple et modéré comme eux.
Il vit en homme libre, en grand homme, en vrai sage,
Et de la vertu même il est la vraie image.

Ce mortel asservit les désirs de son cœur;
Mais la religion seule le rend vainqueur.
L'homme, toujours plongé dans sa langueur mortelle,
Ne peut de ces tyrans triompher que par elle.
Seul, il ferait contre eux un impuissant effort:
Ils séduisent ses sens par un charme trop fort.

La noble fermeté. Ce portrait est proprement celui de Socrate. Il ne renferme aucun trait qu'on ne trouve en détail dans l'histoire de ce héros du paganisme, de ce sage dont les vertus morales, portées au plus haut degré, frappaient à tel point un savant du siècle de Léon X (*Erasme*), qu'il osait lui rendre une sorte de culte.

Et de la vertu même. C'est ce que Paterculus dit de Caton d'Utique: *homo virtuti simillimus.* (L. 2, c. 53.) Mais qu'était-ce que les vertus de Caton, de Socrate et des autres sages de l'antiquité païenne? Des vertus de tempérament. Or l'homme ne peut être *la vraie image de la vertu* par les forces de la nature; il ne l'est que par la grâce. *Gratiâ sum id quod sum.*

Par elle le chrétien s'arrache à leur empire.
Pratiquer la vertu, c'est tout ce qu'il désire.
Cette fille du ciel épure notre cœur,
Prend des mains de la grâce un trait, un trait vainqueur,
Qui réveille Augustin endormi dans l'abîme
Qu'ont creusé sous ses pas et l'erreur et le crime [1];
Fait embrasser le bien, chercher la vérité;
Allume cette ardeur, ce feu de charité
Qui rendent le prochain aussi cher que soi-même,
Et par qui Paul voudrait pouvoir être anathème [2].
Elle apprend au chrétien que son bonheur présent
N'est qu'un bien passager, un faible écoulement
De ce bonheur sans fin, parfait, inaltérable,
Que lui promet d'un Dieu la parole immuable.
Pour posséder un jour ce trésor précieux,
Au-dessus de l'idée, inaccessible aux yeux [3],
Homme, sans te lasser, à l'homme sois utile.
Observe la loi sainte, à son joug sois docile.
Que, frappé, pénétré des grandeurs de ce Dieu
Dont la gloire s'annonce en tout temps, en tout lieu,
Dont pour toi la puissance, en merveilles féconde,
A tiré du néant le ciel, la terre et l'onde,
Ton cœur reconnaissant, pour prix de ses bienfaits,
Et le craigne, et l'adore, et le loue à jamais.

---

1. Le manichéisme.

2. *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis.* Rom., cap. 9, ℣. 3.

3. *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ preparavit Deus iis qui diligunt eum.* 1. Cor., cap. 11, ℣. 9.

FIN.